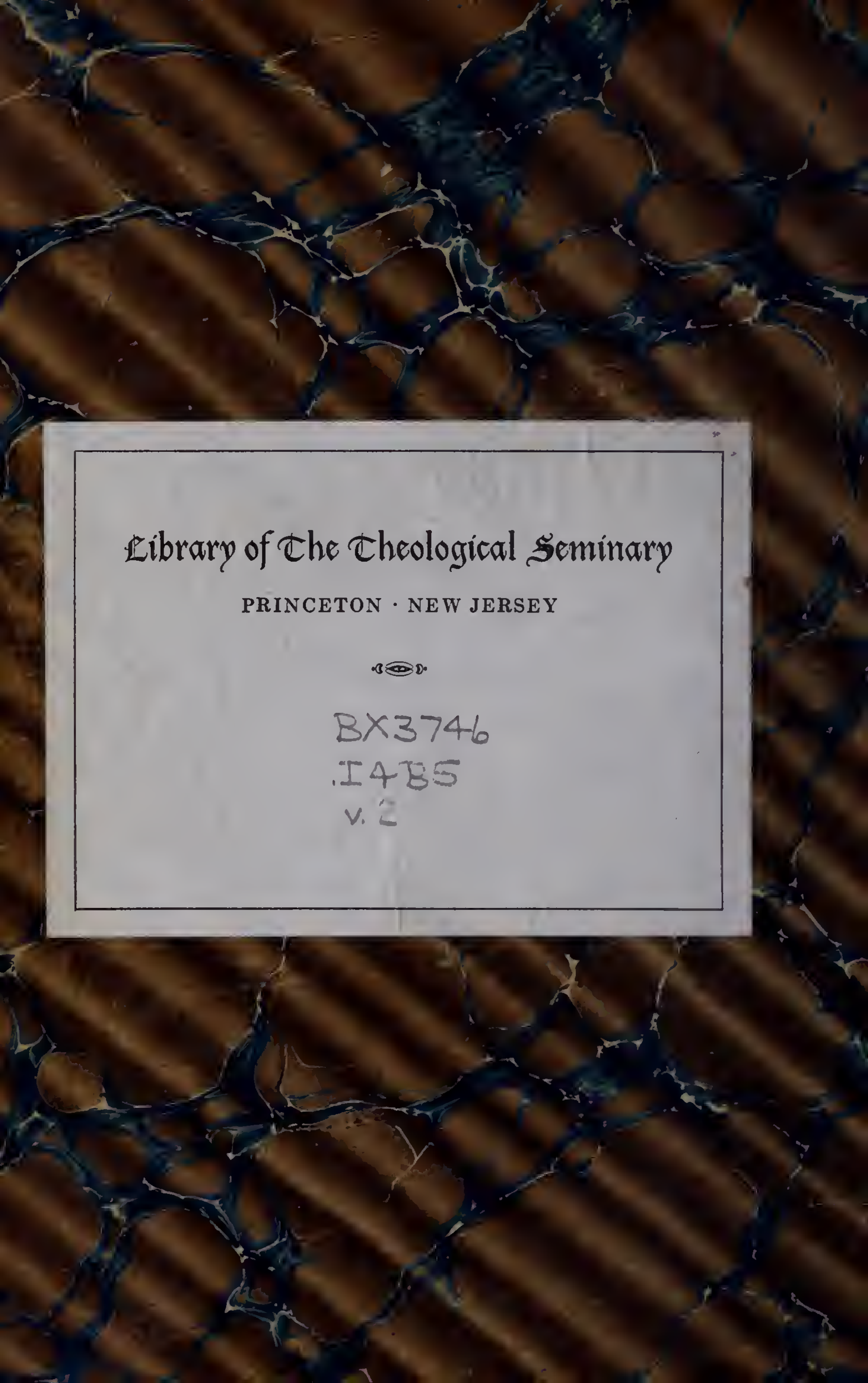




Library of The Theological Seminary
PRINCETON · NEW JERSEY
BX3746
.I4B5
v. 2



593

LA MISSION

DU MADURÉ.

II.

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue du Croissant, 12.

LA MISSION

DU MADURÉ

d'après

DES DOCUMENTS INÉDITS,

PAR LE P. J. BERTRAND,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE DU MADURÉ.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 3 ;

A LYON, CHEZ J. B. PELAGAUD ET Cie.

1848

PREFACE.

Nous avons donné dans le premier volume les *notions préliminaires* qui peuvent servir à l'intelligence des lettres des missionnaires ; nous pouvons donc aujourd'hui les livrer au public sans nous arrêter à des préambules inutiles. Nous n'ajouterons qu'une observation : Ces lettres étaient restées depuis deux siècles ensevelies dans les archives de la Compagnie de Jésus, parcequ'elles n'étaient point destinées à être jamais publiées. C'est là, ce nous semble, une circonstance qui doit leur assurer un avantage précieux, celui de la pleine confiance que méritent leurs auteurs. En effet, ce ne sont point des touristes qui se complaisent dans des phrases, ou cherchent à éblouir par des descriptions de fantaisie ; ce sont des missionnaires, des religieux qui, par devoir et dans l'intimité d'une correspondance confidentielle, offrent à leurs supérieurs ou à leurs confrères le

tableau fidèle de leurs œuvres et de leurs succès, sans avoir aucun motif d'en charger les couleurs. Nous avons voulu conserver cet avantage en nous attachant scrupuleusement pour le fond aux lettres originales, quoique nous ayons dû plus d'une fois user d'une sage liberté par rapport à la forme.

Mais cette qualité précieuse aura peut-être aussi son défaut. Ecrivant sans aucune prétention à la publicité, les missionnaires avaient souvent négligé de donner à leurs lettres les agréments du style et la variété des formes que le désir d'intéresser un lecteur difficile inspire ordinairement à l'écrivain. Il a donc fallu essayer d'obvier à cet inconvénient, modifier certaines tournures, réunir sous un seul titre plusieurs lettres relatives au même sujet et à la même époque, quelquefois diviser une narration que la surabondance des matières étendait au-delà des bornes d'une lettre, plus souvent faire un choix dans la multitude des trais édifiants qui s'y trouvent racontés, élaguer les uns et grouper les autres, afin d'éviter, autant que possible, les longueurs qui fatiguent et la monotonie qui naît d'une trop grande ressemblance. A ces légères modifications s'est jointe la nécessité de traduire toutes ces lettres des originaux italiens, portugais et latins. Si dans ce travail nous n'avons pas réussi à conserver intact

à chacune des lettres le cachet propre de son auteur et l'originalité de son style, le lecteur en comprendra facilement la raison. Au reste, nous en avons la confiance, ce qui pourra manquer dans la forme sera heureusement compensé par le mérite d'une narration consciencieuse et confidentielle, aussi bien que par l'abondance des choses et la variété des détails.

HISTOIRE

DE

LA MISSION DU MADURÉ.

FONDATION DE LA MISSION.

I.

LETTRE DU P. ALBERT LAERZIO, PROVINCIAL DU MALABARE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉCRITE DE COCHIN LE 20 NOVEMBRE 1609 AU R. P. CLAUDE AQUAVIVA, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Mon Révérend Père,

La divine miséricorde a exaucé les vœux que nous lui adressons depuis longtemps, et couronné d'un heureux succès nos efforts si souvent redoublés et toujours stériles. Une nouvelle carrière vient de s'ouvrir au zèle apostolique, et tout annonce qu'elle sera féconde en travaux, en mérites et en fruits de salut pour la plus grande gloire de Dieu. Je veux vous parler de la *Mission du Maduré*, dont les commencements donnent de si belles espérances. Mais avant de vous raconter les bénédictions que le Seigneur répand sur cette terre privilégiée, je dois prendre les choses d'un peu plus haut.

Les paravas (1) (habitants de la côte de la pêcherie),

(1) On dit *Paravas* ou *Paraver*.

convertis à la foi par S. François-Xavier, et depuis lors administrés par nos missionnaires, sont tributaires du roi de Maduré. Cette raison, jointe aux intérêts de leur commerce, les attire fréquemment dans cette grande capitale. On voulut profiter de ces circonstances pour travailler à la conversion des *badages* (1), qui habitent l'intérieur des terres. Le roi de Maduré, allié de la nation portugaise, permit de construire dans sa ville une église et un presbytère en faveur des paravas qui s'y trouvent. Le P. Gonzalve Fernandez fut chargé de cette mission, dont l'objet était bien plus d'annoncer Jésus-Christ à ces peuples infidèles que d'assister les chrétiens peu nombreux qui ne s'y rencontraient que rarement. Mais malgré le zèle de ce fervent missionnaire, malgré l'exemple de sa vie austère et angélique, qui pénétrait ces peuples d'admiration, il n'avait jamais pu réussir à se faire un seul disciple. L'horreur dont les indiens sont pénétrés envers les Portugais ou *pranguis* et la perspective de perdre eux-mêmes, en se faisant chrétiens, tous leurs titres de noblesse, d'être regardés comme des *pranguis*, et pour toujours couverts d'infamie, opposaient à leur conversion un obstacle insurmontable. Ils avaient conçu ce mépris pour les Portugais en les voyant se nourrir de chair de bœuf, boire des liqueurs enivrantes et communiquer avec les parias. Rien ne put détruire cette fâcheuse impression, ni le courage magnanime des Portugais, ni la grandeur de leur puissance, ni l'éclat de leurs richesses, ni la gloire de leurs victoires et de leurs conquêtes.

(1) Les anciens auteurs écrivent *Badages;* mais les Indiens écrivent et prononcent *Vadhougher*. Ce sont des peuples venus du nord (du royaume de Bisnagar); leur langue s'appelle *vadhougou*, et paraît identique au *télégou* ou à la langue *télinga*.

Depuis quatorze ans le P. Conzalve Fernandez s'épuisait en efforts inutiles, quand j'allai visiter cette résidence, au mois de décembre 1606, avec le P. Robert de' Nobili. Touché du déplorable aveuglement de ces peuples ensevelis dans les ténèbres de la mort; pénétré de cette grande pensée, que Jésus-Christ est venu pour le salut de tous les hommes et qu'il doit partout triompher du démon, détruire son empire et lui arracher ses esclaves; reconnaissant en même temps la véritable cause d'une si effrayante obstination, le P. de' Nobili résolut de porter au mal un remède efficace. A l'exemple de S. Paul, qui s'était fait tout à tous, à l'exemple du Verbe éternel, qui s'est fait homme pour sauver les hommes, le P. Robert se dit : Et moi aussi je me ferai indien pour sauver les Indiens.

Avec mon agrément et l'autorisation de Mgr l'archevêque de Cranganore, il se présenta aux brames en protestant qu'il n'était ni prangui ni Portugais, mais un *râjah* romain, c'est à dire un homme de haute noblesse, un *saniassi*, c'est à dire un pénitent qui a renoncé au monde et à toutes ses jouissances. La vie à laquelle il s'engageait par cette profession était bien dure et bien difficile; mais il n'y a rien qui ne devienne aisé à celui qu'anime un vrai désir de faire connaître Jésus-Christ et de lui gagner des âmes.

Dès ce moment le P. Robert de' Nobili n'admit plus à son service que des brames. Du riz, du lait, des herbes et de l'eau, pris une seule fois par jour, firent toute sa nourriture; une longue robe de toile jaunâtre, recouverte d'une espèce de rochet de même couleur, un voile blanc ou rouge sur les épaules, une toque sur la tête en forme de turban, une semelle de bois fixée sur un support de deux pouces de hauteur et accrochée à chaque

pied par une cheville qui s'engage entre les doigts (1) formèrent son costume. Il y ajouta le cordon, signe distinctif de la caste des brames et des rajahs; mais au lieu des trois fils qui composent ordinairement ce cordon, il en mit cinq, trois en or et deux en argent avec une croix suspendue au milieu; les trois fils d'or représentaient, disait-il, la Sainte Trinité, les deux fils d'argent figuraient le corps et l'âme de l'adorable humanité, et la croix rappelait la passion et la mort du Sauveur. (2)

Il se crut aussi obligé de se séparer du P. Conzalve Fernandez, et alla construire dans le quartier des brames une église et un presbytère sur un terrain que lui accorda un gentil de haute condition; c'était un parent du grand Nayaker (3), frère d'un seigneur puissant nommé Hermécatti, qui aime et protège le P. Robert. Pour mieux se concilier le respect et l'estime des peuples, il s'ensevelit dans une mystérieuse solitude, ne sortant jamais de sa maison, et n'admettant les visites qu'avec une extrême réserve. C'est le vrai moyen d'attirer tout le monde par la curiosité; mais ne le voit pas qui veut. A ceux qui se présentent le disciple répond que le Père n'est pas visible, qu'il est en prière, qu'il étudie et médite la loi divine. Ce n'est qu'après bien du temps, à la deuxième et troisième tentative, que le visiteur est ad-

(1) Cette chaussure est aussi élégante et précieuse aux yeux des Indiens qu'elle est bizarre et pénible aux Européens qui n'y sont pas habitués; elle vérifie parfaitement son nom qui est *pâdacouradhou* et signifie *tenailles des pieds.*

(2) On ne peut s'imaginer combien ces sens mystérieux plaisent aux Indiens et font impression sur leurs esprits.

(3) Nayaker est un nom de caste; mais pris absolument le *grand Nayaker* désigne le roi de Maduré, qui souvent s'appelle tout simplement le *Nayaker,* c'est à dire le nayaker par excellence.

mis. Voici quel est le cérémonial de ces audiences : Le Père est assis les jambes croisées à la manière indienne sur une estrade d'environ deux pieds de haut couverte d'un drap rouge ; devant lui on étend un autre tapis et une belle natte. Tous ceux qui entrent le saluent en joignant les mains, les élevant par dessus la tête, puis les abaissant vers la terre avec une profonde inclination. Les plus nobles eux-mêmes et les principaux personnages de la cour ne se dispensent pas de ce salut. Quant à ceux qui aspirent à devenir ses disciples, ils répètent trois fois cette révérence, puis se prosternent par terre et se relèvent pour se tenir debout devant lui.

Le P. Robert charme tout le monde par ses entretiens, par la pureté et la perfection avec laquelle il parle la haute langue tamoule, par les histoires et les passages des auteurs indiens les plus fameux qu'il récite de mémoire, par un grand nombre de poésies qu'il chante et déclame avec une exquise délicatesse.

Bientôt la réputation du nouveau saniassi se répandit dans toute la ville de Maduré, et lui attira de nombreuses visites ; le roi lui-même témoigna souvent le désir de le voir ; mais le Père crut qu'il n'était pas encore temps de se produire, et l'on répondait au roi que le saniassi était absorbé dans la prière et la contemplation ; que d'ailleurs il évitait de sortir dans les rues, pour ne pas souiller la pureté de ses yeux par la rencontre des femmes ; ce qui donnait une haute idée de sa chasteté, vertu d'autant plus admirée des Indiens qu'elle est moins pratiquée par eux.

Mais cette vaine réputation et cette fumée de gloire indienne n'était pas le terme où s'arrêtait l'ambition du P. de' Nobili : le salut des âmes était le seul prix digne de son zèle et de ses sacrifices. Pour l'obtenir plus sûre-

ment de notre Seigneur, qui seul pouvait le lui accorder, il s'engagea par un vœu formel à observer jusqu'à son dernier soupir le nouveau genre de vie qu'il venait d'embrasser. Dieu se laissa toucher par les désirs d'un cœur si généreux.

Sa première conquête fut un homme distingué par sa noblesse et ses talents, déjà promu au grade de *gourou* (1). Poussé par un sincère désir de se sauver, il cherchait depuis longtemps la voie du ciel ; mais il ne la cherchait pas avec humilité ; et, aveuglé par sa présomption, il ne montrait que du mépris pour le christianisme. Il se décida cependant à venir trouver le saniassi, et discuta avec lui pendant vingt jours, quatre ou cinq heures par jour. Pour vous faire apprécier le degré d'intelligence où cette nation est parvenue, je vous citerai quelques-unes de ces disputes telles que me les a écrites le P. de' Nobili :

« Le premier jour, la controverse roula sur deux points : la multitude des dieux et la création. Je convainquis facilement mon docteur de l'unité de Dieu par les arguments tirés de la perfection infinie et de l'indépendance absolue de la nature divine. Quant à la création, j'eus plus de peine. Les savants de ce pays, partant du principe que rien ne se fait de rien, admettent trois choses éternelles : *padi*, *pajou*, *passam ;* padi est Dieu, pajou est la matière dont Dieu produisit les âmes, passam est la matière dont il forma les corps. Je lui opposai les arguments ordinaires de la philosophie pour prouver que si *pajou* n'était pas créé il serait Dieu ; puis je montrai que si padi ne pouvait pas créer ou tirer du néant il n'était pas tout puissant, et que par conséquent il

(1) Gourou signifie prêtre ou maître spirituel.

n'était pas Dieu, puisque son action, semblable à celle des causes secondes, se bornait à modifier les formes. Je développai cet argument par des applications et des comparaisons ; et il demeura convaincu. Le second jour nous parlâmes de la transmigration des âmes. Il s'appuyait fortement sur la variété des conditions des hommes, qui ne peut s'expliquer, disait-il, qu'en admettant des mérites ou des démérites antérieurs à la vie présente. Il disait avec les platoniciens que l'âme n'est point la *forme* du corps, mais qu'elle s'y trouve enfermée comme l'oiseau dans une cage et le poussin dans la coque de l'œuf. Je répondis : 1° que l'âme et le corps constituent un composé qui est l'homme, qui vit, se modifie, opère, de manière que ses actions ne sont ni du corps seul ni de l'âme seule ; tandis que l'oiseau et la cage n'ont entre eux aucun rapport naturel ; 2° que, le péché ayant une malice infinie, la différence des conditions et les misères passagères de cette vie ne peuvent par elles-mêmes être l'expiation du péché ; 3° que les différences entre les hommes riches ou pauvres, brames ou parias, joyeux ou tristes, heureux ou malheureux, proviennent des causes secondes dont Dieu n'est pas obligé de suspendre l'action ; qu'il veut nous montrer par là combien sont méprisables les grandeurs, les richesses et les jouissances de ce monde, en comparaison de celles qu'il nous réserve dans l'autre, et que nous méritons par le bon usage des biens et par la patience dans les maux. J'ajoutai que dans toute société bien réglée il fallait une subordination : si tous étaient rois, ce seraient des fantômes de rois sans sujets, des généraux sans soldats ; dans le corps humain, si tous les membres étaient têtes, quel monstre ! Enfin je conclus par un argument *ad hominem :* Vous dites que Dieu tira le pre-

mier brame de sa tête, le premier rajah de ses épaules, le premier paria de ses pieds, etc.; or le premier brame, le premier rajah, le premier paria ne pouvaient avoir aucun mérite ou démérite antérieur à leur première production; donc, etc. Ici j'empruntai à S. Paul la comparaison du vase d'argile entre les mains du potier.

« J'omets toutes les autres discussions dont le récit trop long vous fatiguerait. Après vingt jours de disputes, le gourou s'avoua vaincu, se fit pleinement instruire des vérités de la religion, reçut le baptême et prit le nom d'Albert. »

Cette première conversion en amena beaucoup d'autres. Albert devint bientôt apôtre en exposant à ses amis les solides raisons qui l'avaient persuadé. Plusieurs se convertissent et demandent le baptême ; et pour l'ordinaire ce sont des hommes de haute naissance et de grande capacité. Je me contenterai d'en rapporter ici quelques exemples.

Parmi ces nouveaux chrétiens se trouve un jeune homme de la caste des nayaker nommé Alexis. Après avoir reçu le baptême il n'eut rien de plus à cœur que de convaincre sa mère de la vérité de notre sainte religion et des absurdités de l'idolâtrie. Un jour les brames vinrent demander l'offrande que cette femme avait coutume de donner aux idoles ; mais déjà touchée des vérités que lui avait expliquées son fils, elle les renvoya les mains vides : ceux-ci irrités du refus protestèrent qu'ils sauraient bien se venger.

En effet quelques jours après cette femme se sentit violemment frappée sur le cou, sans voir personne auprès d'elle, et à l'instant elle tomba si gravement malade qu'on la crut morte. Son fils aîné, encore païen, vient en hâte implorer l'assistance du P. Robert. Celui-ci

remet un reliquaire entre les mains d'Alexis, qui accourt auprès de sa mère et la trouve immobile et sans parole; le reliquaire était à peine posé sur la poitrine de la malade qu'elle revint à elle en demandant quel était cet objet qui l'avait touchée, et en peu de temps elle se trouva parfaitement guérie. Alors, désireuse d'assurer le salut de son âme et de se garantir contre les attaques de l'esprit de ténèbres, elle sollicita son admission au nombre des catéchumènes. Bientôt sa foi obtint de Dieu une grâce insigne en faveur de son fils aîné. Depuis longtemps elle faisait d'inutiles efforts pour détacher le jeune homme d'une femme avec laquelle il entretenait une liaison scandaleuse; elle promit donc à la sainte Vierge, si elle exauçait ses vœux, d'orner sa chapelle de guirlandes de roses. Sa prière ne fut pas vaine; dès ce moment son fils se sentit tellement changé qu'il ne pouvait même plus entendre prononcer sans horreur le nom de celle dont il était naguère aveuglément épris. Touchés de ces deux événements, le fils et la mère demandèrent le baptême, et le jeune homme reçut le nom de *Visouvasan*, qui signifie *Fidèle.*

Visouvasan eut bientôt l'occasion de donner une preuve de sa constance dans la foi. Il se trouvait à la cour d'un grand seigneur cousin du roi, nommé *Castouri-Nayaker.* Celui-ci avait coutume de célébrer avec beaucoup de dévotion le 23 septembre une fête à l'honneur de son idole *Anada;* sa religion en ce jour consistait à jeûner et à recevoir des mains des brames un cordon de soie, qu'ils lui attachaient au bras et qu'il portait jusqu'au même jour de l'année suivante. Or à l'occasion de cette fête, Visouvasan s'étant rendu au palais comme l'y obligeait son emploi, les brames lui demandèrent s'il jeûnait. Sur sa réponse négative, ils

se mirent à l'accabler de reproches amers et d'avis pressants, qu'ils ne manquaient pas de confirmer par l'exemple de son maître. Leur éloquence n'eut aucun succès. Cent mille de vos discours, leur répondit le chrétien, ne feront rien sur mon esprit, jamais je n'agirai contre ma conscience. Le Nayaker est mon seigneur, je le servirai en tout ce-qui tient au corps ; mais dans les choses qui appartiennent à l'âme il n'est pas mon maître, et s'il me donne des ordres contraires au salut, je ne puis lui obéir. Alors les brames pressèrent le Nayaker de chasser de son palais cet impie qui méprisait les dieux, et se tournant vers les assistants, ils déclarèrent que c'était un péché de regarder la face de ce misérable. A cette injure il répondit : C'est bien plutôt votre figure qu'on ne peut regarder sans crime, hommes ignorants et imposteurs qui devez un jour aller rejoindre les démons dont vous êtes ici les ministres. A la fin de la cérémonie il refusa de recevoir le cordon superstitieux, et le Nayaker lui demandant ce qu'il avait fait de celui qu'on lui avait donné l'année précédente, il répondit qu'il l'avait mis en pièces et foulé aux pieds. Castouri-Nayaker irrité de cette réponse chassa de sa présence le jeune chrétien, qui fut heureux de se voir délivré d'un service qui le gênait. Sa foi, sa modestie et sa piété font d'autant plus d'impression qu'il est connu pour avoir été entouré dès son enfance des vanités du monde parmi lesquelles il a passé près de vingt-quatre années de sa vie. Il se confesse et communie très fréquemment; en conversant avec lui, j'ai découvert qu'il médite chaque jour sur la vie et la passion de notre Seigneur, sans en avoir jamais appris la méthode. L'Esprit saint a été son seul maître.

Albert, ce premier chrétien dont nous avons parlé plus haut, est devenu célèbre par l'empire qu'il exerce

sur les démons. Dans ce pays le nombre des possessions est très considérable ; c'est chose si commune que personne n'en est étonné. Il n'est pas étonnant en effet que Satan exerce librement son empire dans des contrées dont il est le seul Dieu, et qu'il conserve ici le même pouvoir dont notre Seigneur à sa venue le trouva en possession dans la Judée. Quelquefois Albert, avant de chasser les démons des corps qu'ils possèdent, se plaît à faire confirmer par la bouche du père du mensonge, en présence de ses adorateurs, la vérité de la religion que prêche le P. de' Nobili, et la divinité de sa mission : ce témoignage, dont ils ne peuvent récuser l'authenticité, fait grande impression sur l'esprit des païens. Dans une circonstance semblable, après avoir forcé l'esprit infernal à proclamer la vérité de la doctrine de Jésus-Christ, il lui demanda si le P. de' Nobili réussirait dans son entreprise ; le possédé répondit que dans les premières années il rencontrerait beaucoup d'obstacles ; mais qu'ensuite il obtiendrait d'éclatants succès. Nous verrons si l'avenir vérifiera cette prédiction.

Le 8 août 1608, un gentil d'une rare intelligence se présenta pour se faire instruire. Les vérités de la foi touchèrent si vivement son cœur qu'il renonça aussitôt aux cendres dont il avait coutume de s'orner le front, et défendit à ses trois fils de porter désormais ces signes de gentilité. Il fit des instances pour obtenir le baptême, mais le Père voulut éprouver sa constance. Le catéchumène assistait régulièrement aux instructions ; et fort des arguments qu'il entendait, il allait disputer avec les païens. Dans cet intervalle il tombe malade avec ses trois fils, dont l'aîné paraissait être sous l'empire d'un agent surnaturel (1). Aussitôt les brames d'accourir

(1) Rien n'est plus ordinaire dans ce pays que ces maladies qui offrent

avec des cendres sacrées, pour faire leurs cérémonies superstitieuses ; mais il les chassa de sa maison et envoya demander quelque remède au P. de' Nobili. Ce qui m'arrive, disait-il, est sans doute une ruse du démon ; mais je suis décidé à mourir plutôt que de contrevenir en rien à la loi du vrai Dieu. Le Père lui envoya Alexis avec de l'eau bénite et l'évangile de S. Jean. A l'instant même la fièvre disparut, et les quatre malades parfaitement guéris furent plus fermes que jamais dans leur foi.

Voici ce que m'écrit le P. de' Nobili, dans une lettre du 25 octobre 1608 : « Un rajah de haute condition, qui paraît avoir soixante-dix ans, se présenta plusieurs fois à la porte de ma maison. Toujours éconduit par mes disciples, il s'adressa à un seigneur païen mon protecteur. Il fit valoir auprès de lui son âge avancé, sa mort qui ne pouvait être éloignée, et le conjura de lui obtenir la faveur de me parler, parcequ'il avait entendu dire que j'enseignais la loi de la vie éternelle. Enfin il fut introduit, se jeta à mes pieds et m'exprima avec des sentiments de dévotion extraordinaires le désir ardent qu'il avait d'être mis sur la véritable route du salut. Je m'entretins longtemps avec ce bon vieillard, je l'admis au nombre des catéchumènes, et il me promit de m'amener

des caractères mystérieux. Les païens prétendent reconnaître à certains symptômes l'action malfaisante de l'ennemi du genre humain, et les médecins recourent alors aux sacrifices et à la magie. En vous racontant ces sortes de choses, je me borne à vous citer des faits extérieurs certains et authentiques, et le jugement qu'en portent tous les Indiens. Je n'assume pas sur moi la responsabilité d'un tel jugement pour tous les cas particuliers que je rapporterai ; je crois même que souvent l'imposture ou la crédulité y ont beaucoup de part. Mais il en est de ceci comme des miracles : les fausses possessions sont une preuve qu'il y en a de vraies. Au reste les événements que j'aurai à vous raconter comme étant liés étroitement aux succès de la mission, vous mettront en état de former vous-même votre jugement.

beaucoup d'autres rajahs, qui sont sous sa dépendance.

« Un autre, de la caste des vellages, maître d'école de profession, vint avec une ferveur admirable me prier de le recevoir au nombre des catéchumènes. Je suis persuadé que Votre Révérence n'aurait pu retenir ses larmes en voyant celles que répandait avec une dévotion si touchante ce pauvre gentil, au moment où, prosterné à mes pieds, il me conjurait *de le sauver*. Il assiste au catéchisme et fait de grands progrès dans les choses de Dieu.

« Je vais maintenant vous raconter ce qui vient d'arriver à un catéchumène nommé Dadamourti, proche parent du seigneur qui m'a cédé le terrain sur lequel j'ai bâti mon habitation. Le 23 octobre après dîner il perdit tout à coup la parole ; j'allai le voir, et le trouvant à l'agonie je lui administrai le baptême : un moment après il se lève et se jette à mes pieds qu'il baise avec beaucoup de respect et de joie. Cependant ses forces étaient visiblement épuisées, et sa gorge tellement embarrassée qu'il ne pouvait prononcer un mot. Il me l'indiqua par ses gestes : je fis alors le signe de la croix sur la partie malade, et à l'instant, recouvrant la parole, il publie hautement que c'est à moi, après Dieu, qu'il doit la vie ; qu'au moment où j'arrivai il se trouvait entouré de quelques hommes à figures horribles, dont l'un l'étranglait sans lui laisser la force de prononcer une parole, tandis qu'un autre lui brisait les jambes, et qu'un troisième se disposait à l'emporter ; mais que la vertu du bois de la vraie croix et de l'eau bénite avait mis en fuite tous ces mauvais génies. Je lui dis que je l'avais baptisé ; je le sais bien, répondit-il, et c'était mon plus vif désir. Avant hier il retomba malade, et j'allai dire la messe à son intention ;

au moment où je montais à l'autel, on m'annonça qu'il était expirant; à la fin de la messe je reçus la nouvelle que la fièvre avait disparu et que le malade se trouvait bien; aujourd'hui il est venu lui-même assister au saint sacrifice en actions de grâces; il m'a amené toute sa famille, composée d'une vingtaine de personnes, afin que je leur donne à tous le saint baptême. Le crédit et la réputation dont il jouit me font espérer que par son moyen beaucoup de païens se convertiront à Jésus-Christ. »

Quoique le P. de' Nobili, pour se conformer à l'usage des plus grands pénitents et des solitaires de l'Inde, n'ait pas encore voulu se montrer en public, il ne borne pas son zèle à ceux qui viennent le visiter; il adresse des lettres aux princes des contrées voisines, pour préparer leurs esprits à recevoir la bonne nouvelle du salut. Dernièrement il envoya un de ses néophytes nommé Georges au seigneur de *Darapouran* (environ trente lieues nord-ouest de Maduré). Il parlait à ce prince de la nécessité du salut, de la connaissance de Dieu et de la pratique de sa sainte loi; il s'offrait à lui enseigner la vérité et la voie de la vie éternelle. Voici la réponse qu'il en reçut; « Tournant ses yeux vers les lieux où reposent les pieds de votre seigneurie, votre servitenr Sarvanaden, faisant sa révérence, écrit : Je suis prêt à obéir à tout ce que votre seigneurie me commandera. J'ai reçu avec joie votre lettre..... Comme ce pays est en ce moment en proie à beaucoup de guerres, vous ne pourriez venir à présent, mais aussitôt que la tranquillité sera rétablie... Je vous supplie que votre volonté ne soit pas affligée de ce que je la prie de différer un peu sa venue. »

Le P. Robert envoya pour le même objet un autre ambassadeur avec une lettre au roi de *Mânamaduré*

(situé à neuf lieues sud-est de Maduré) ; ce prince reçut l'envoyé avec beaucoup d'honneur, et répondit au saniassi en le priant de ne pas se déranger, parceque lui-même devait venir à Maduré visiter le grand Nayaker, et qu'alors il lui parlerait. En effet il vint à Maduré, envoya plusieurs fois ses ministres saluer le P. Robert; mais il ne s'est pas encore présenté lui-même, à raison ou sous prétexte d'une infirmité qui lui est survenue.

Mais laissons au cher missionnaire le soin de raconter ses œuvres; je suis certain que vous aimerez mieux lire ses propres paroles.

LETTRE DU P. DE' NOBILI AU R. P. PROVINCIAL.

Maduré, 24 décembre 1608.

« Je me fais un devoir de rendre compte à votre Révérence de tout ce que notre Seigneur daigne opérer dans cette nouvelle mission. Je vous ai déjà écrit que depuis votre départ la foi de Jésus-Christ a fait de nombreuses conquêtes. Parmi les gentils qui ont reçu le baptême se trouvent Dadamourti, dont je vous ai déjà parlé; un jeune homme appelé *Golor,* frère du grand portier du roi; un autre personnage de haute condition, etc. *Chrischnanâden* le statuaire se distingue entre tous par la vivacité de sa foi et l'énergie de son caractère. Il a reçu le nom de *Sattianaden* (verus) ; depuis son baptême on l'a pressé en vain de faire des statues des faux dieux, rien n'a pu le vaincre. Un *pandaram* (1) de ses amis l'ayant rencontré dans la rue lui offrit de la cendre sacrée de Vichnou; il lui répondit : Je ne suis plus ce

(1) *Pandaram* est le nom d'une deuxième classe de pénitents inférieure à celle des *saniassis*.

Chrischnanaden que vous avez connu, je suis un autre homme et d'une autre religion, et par cette raison je n'ai que faire de votre cendre. Sa femme se trouvant en danger de mort dans les douleurs de l'enfantement, ses parents, encore païens, voulaient recourir aux idoles selon leur coutume; mais il protesta que jamais il ne permettrait qu'on fît une chose contraire à la loi de Dieu ; qu'il aimerait mieux voir mourir à ses pieds sa femme et ses enfants. En achevant ces paroles, il se mit à genoux et récita une prière que j'ai composée pour cette circonstance. Il n'avait pas encore terminé sa prière que sa femme mit au monde, sans aucun danger, un fils plein de santé, au grand étonnement de tous les assistants. Le même chrétien, en parlant un jour des dogmes de la foi, assura que Dieu lui donnait sur ces vérités une lumière si vive, que, quand tout le monde lui dirait qu'il n'était pas dans la véritable religion, quand son maître spirituel lui-même lui enseignerait à présent le contraire de ce qu'il lui avait enseigné, il ne pourrait abandonner sa foi. Vous voyez avec quelle efficacité le Seigneur daigne concourir à l'établissement de cette nouvelle chrétienté : à lui seul toute la gloire !

« Aujourd'hui, jour de S. Thomas, j'ai baptisé neuf personnes ; de ce nombre sont les trois frères de Dadamourti et deux de ses fils, et Calista, que vous connaissez, avec ses deux fils et son père. Ces derniers étaient très attachés à leurs idoles. Calista vint me voir et fut touché de mes paroles ; il en fit part à son père et lui avoua que la loi spirituelle lui paraissait la véritable : « Tu n'es qu'un pauvre ignorant, reprit avec pitié le bon vieillard ; j'irai moi-même trouver ce fameux docteur, et tu vas voir comme je saurai lui fermer la bouche et confondre sa vaine science. » Il vint en effet avec son

fils, et commença par me proposer une foule d'arguments; mais il demeura pleinement satisfait de mes réponses et des raisons que je lui exposai en faveur de notre sainte religion. Il montra tant de bonne foi, de ferveur et de désir d'embrasser le christianisme, que je ne crus pas devoir trop longtemps différer son baptême. Étant encore païen, il entretenait à ses frais une hôtellerie pour les voyageurs et un pandaram chargé de donner de l'eau à tous les passants, œuvre de charité très estimée dans l'Inde.

« Son fils Calista reçut le nom de *Jésoupatten*, qui signifie Amator. Sa ferveur, sa dévotion, son courage me remplissent d'admiration. Il brûle de souffrir et de mourir pour l'amour de Jésus-Christ; c'est l'objet de toutes ses pensées, le sujet de toutes ses conversations, le terme de tous ses vœux. Dieu s'est déjà montré propice à ses désirs, car à peine fut-il baptisé qu'une grande tempête fut soulevée contre lui et contre son père par un pandaram. C'était leur ancien gourou; il exigeait en cette qualité les honneurs et les offrandes qu'il avait coutume de recevoir d'eux. Ils eurent beau répondre qu'ils avaient choisi un autre gourou et embrassé la loi spirituelle, qui seule pouvait conduire au salut. Le pandaram irrité courut au palais du roi, et revint accompagné des gendarmes pour exécuter la loi en vigueur contre ceux qui refusent de payer leurs gourous. Les deux fervents chrétiens se laissèrent dépouiller sans se plaindre : « De cette manière, à la bonne heure! dirent-ils à leur indigne spoliateur, par la violence vous pouvez bien emporter tout ce que vous trouverez dans notre maison, peu nous importe; mais nous ne pouvons rien vous donner en qualité de notre gourou, parceque nous ne suivons plus votre loi..... Le pandaram ayant

menacé Amator de le poursuivre à outrance et de le faire mettre en prison, il répondit : Mon plus grand bonheur en ce monde serait de souffrir la prison et la persécution pour une si belle cause. Une autre fois il osa dire qu'en preuve de la vérité de la religion de Jésus-Christ, il était prêt à soumettre son jeune enfant, qu'il aimait tendrement, à l'épreuve du beurre bouillant. Cette épreuve très usitée chez les Indiens consiste à plonger le bras ou la personne tout entière dans le beurre bouillant. Ils supposent que la divinité est engagée à intervenir en faveur de la vérité ou de l'innocence. Les nouveaux chrétiens, soit par ignorance, soit par excès de zèle et quelquefois par contrainte, se laissent assez souvent entraîner à ces choses que la religion ne saurait approuver ; et Dieu, qui voit la simplicité de leur cœur, a daigné plus d'une fois confirmer par des miracles la justice de leur cause.

« Le fils d'Amator, quoique très jeune, se montre digne d'un tel père ; sa mère, encore païenne, ayant voulu lui faire prendre un bain un jour consacré au culte d'une idole, l'enfant s'enfuit en disant qu'il se laisserait laver le lendemain, mais que ce jour là ce serait participer aux cérémonies païennes. La mère courut après lui, le saisit et se mit en mesure d'exécuter son dessein ; l'enfant protesta en pleurant qu'on pouvait bien lui faire violence, mais qu'il ne consentait pas à cette cérémonie, qui était défendue aux chrétiens. Il alla jusqu'à refuser de manger à la table de son oncle païen, parceque celui-ci portait sur le front la cendre de l'idole, et toutes les fois que le pandaram dont nous avons parlé plus haut vient à la maison, l'enfant se met à proférer contre les idoles toutes les injures qu'il peut imaginer.

« Les néophytes sont pleins de zèle pour la conversion

de leurs parents, et ceux-ci se montrent très bien disposés. Je m'efforce de les instruire peu à peu ; mais je ne puis suffire à tant de travaux ; les familles des chrétiens sont très nombreuses aussi bien que celles des catéchumènes ; de plus, j'en vois arriver chaque jour des nouveaux, et parmi eux des personnages distingués par leurs richesses et leur position sociale. Je n'ai pas un instant de repos, ni le jour ni la nuit, et je crains de ne pouvoir résister à tant de fatigues. Cependant, grâces à la divine bonté, ma santé est meilleure que jamais, et j'espère que je pourrai la conserver jusqu'à l'arrivée d'un compagnon. Ce secours m'est bien nécessaire; mais il faut que votre choix tombe sur un homme plein de zèle, de ferveur, d'esprit intérieur, qui désire souffrir beaucoup pour l'amour de Jésus-Christ.

« Notre bon Pierre *(Maleiappen)*, que j'ai baptisé il y a plus d'un an, nous édifie par son admirable ferveur ; l'influence qu'il exerce fait concevoir les plus belles espérances. Il est *tottiar*, caste très noble dans ces provinces ; il me dit ces jours derniers qu'il avait parlé avec un de ses parents, *Toumishi râyen*, chef de tous les tottiars qui sont répandus en grand nombre dans cette contrée, depuis Vaypar jusqu'à Bisnagar ; et que celui-ci l'avait chargé de m'assurer qu'il désirait beaucoup devenir mon disciple et embrasser la sainte loi spirituelle. La seule chose qui le retient est la crainte de s'attirer quelque persécution de la part du grand Nayaker ou roi de Maduré ; mais j'espère de la bonté de Dieu qu'il le disposera peu à peu et que sa grâce triomphera de tous les obstacles. En attendant, je forme Pierre à toutes les connaissances nécessaires pour en faire l'apôtre de sa caste. A un zèle ardent et infatigable il joint beaucoup de sagesse et de maturité ; comme il est respecté de tous,

j'espère qu'il recueillera des fruits abondants ; je compte le lancer sous peu dans la carrière avec Georges, homme plein de dextérité et d'aptitude à ces sortes d'expéditions.

« On fait courir toutes sortes de bruits sur mon compte à Maduré et dans toutes ces contrées ; les uns me traitent de prangui, d'homme vil et méprisable, les autres voient en moi quelque chose de grand et de surnaturel ; ceux qui devinent plus juste disent que je suis un nouveau *moûnivcr*, c'est à dire un anachorète, un maître spirituel, arrivé pour détruire toutes les idoles. Outre ma manière de vivre, de me nourrir, de me vêtir, de me faire servir par des brames, il est une chose qui m'aide beaucoup à faire des conversions ; c'est la connaissance que j'ai de leurs livres les plus secrets. J'y trouve constaté qu'on possédait anciennement dans ce pays quatre lois ou *vedams;* que trois de ces lois sont celles que les brames enseignent encore aujourd'hui ; que la quatrième était une loi toute spirituelle, en vertu de laquelle on pouvait obtenir le salut de l'âme. Or, ajoutent-ils, cette quatrième loi s'est confondue en partie avec les trois premières ; mais la plus grande partie s'est perdue entièrement ; et jamais il ne s'est rencontré un homme assez savant et assez saint pour la retrouver. Ils assurent de plus, et ceci est pareillement écrit dans les mêmes livres, qu'aucune de ces trois lois qui restent ne peut donner le véritable salut ; et de là quelques-uns concluent qu'il n'y a pas de salut à attendre ; d'autres en infèrent qu'il n'y a pas de vie future.

« De tout cela, je prends occasion de leur enseigner qu'ils vivent tous dans une erreur fatale, qu'aucune des trois lois qu'ils reconnaissent n'a la vertu de les sauver ; qu'en conséquence toutes leurs peines sont perdues, et

je le prouve en leur citant les paroles mêmes de leurs livres sacrés ou *vedams.* Ces pauvres peuples ont un ardent désir du bonheur éternel, et pour le mériter il se dévouent aux pénitences, à l'aumône et au culte de leurs idoles. Je profite de cette bonne disposition pour leur dire que s'ils veulent se sauver c'est moi qu'ils doivent écouter ; que je viens de pays très éloignés dans le seul but de leur apporter ce salut, en leur enseignant cette loi spirituelle, qui, de l'aveu de leurs brames, s'était entièrement perdue. Je m'adapte ainsi à leurs opinions, à l'exemple de l'Apôtre, qui prêchait aux Athéniens le *Dieu inconnu.* Je les avertis en outre que s'ils veulent apprendre cette quatrième loi, ils doivent se déclarer mes disciples. De cette manière leur conversion devient bien plus facile. En effet, quand ils se sont décidés à me choisir pour leur maître, ils sont plus disposés à croire les doctrines que je leur enseigne ; puis la volonté s'affectionnant peu à peu, ils finissent par trouver un grand plaisir à écouter mes instructions, et conçoivent une haute idée des vérités de notre sainte religion. Je suis merveilleusement aidé en cela par la coutume de ce pays : il y a ici une foule de sectes dérivées des trois lois, et chacun est libre de choisir à son gré son gourou ou maître spirituel, et de se livrer à sa direction. Conformément à cet usage, ceux qui désirent retrouver *la loi du salut spirituel* (c'est ainsi qu'ils appellent la loi que j'enseigne), se déterminent facilement à se faire mes disciples, pour recevoir de moi le *bikchi*, c'est à dire embrasser et pratiquer ma doctrine.

« On m'a assuré ces jours-ci que quelques gourous païens se sont concertés pour aller au prochain mois de janvier porter plainte contre moi au grand Nayaker ; ils m'accusent de défendre à mes disciples de s'orner de

cendres, de porter le nâmam et d'adorer *Soccanâden* (1) et sa femme *Peroumal,* ou toute autre idole. Ces accusations sont parfaitement fondées ; je ne doute pas que le démon ne cherche à soulever contre nous quelque persécution. Que votre Révérence nous aide de ses prières et de ses saints sacrifices. *Ecce tempus acceptabile, ecce dies salutis !!* »

LETTRE DU R. P. DE' NOBILI AU R. P. PROVINCIAL.

Maduré, 31 décembre 1608.

« Je n'ai pas été jugé digne, cette fois, de souffrir et de recevoir des opprobres pour l'amour de Jésus-Christ. Mes péchés en sont la cause ; mais comme la miséricorde de Dieu est infinie, je ne perds pas l'espérance d'obtenir dans la suite une grâce si précieuse. Que Dieu notre Seigneur soit glorifié de tout ! car c'est bien là tout ce que nous cherchons. Je vais vous raconter la violente persécution qui a été excitée contre nous ces jours passés. Le *Caniatchi* (c'est le chef du temple de Soccanaden), de concert avec d'autres brames, se réunirent en grand conseil pour décider la question de savoir pourquoi il ne pleuvait pas. Entre autres causes assignées, la principale était ma présence et mes prédications. De l'avis de tous j'allais détruire Maduré, si l'on ne se hâtait de me punir et de me chasser. De là ils allèrent trouver le grand Ciettim et autres principaux seigneurs, afin de se présenter tous ensemble au roi à l'heure où le Ciettim

(1) *Soccanâden* est le Dieu principalement adoré à Maduré ; c'est une incarnation spéciale de *Siven* ou *Rutren ;* par conséquent ses adorateurs sont en même temps *sivenistes* et portent le *lingam,* image obscène qui est le symbole de la secte. Le *nâmam* est un signe idolâtrique formé sur le front avec la cendre sacrée.

est admis à son audience journalière ; ils s'adjoignirent aussi le maître d'école boîteux que vous connaissez, très ardent contre nous, et un eunuque, secrétaire du grand Nayaker, et très dévot à Soccanaden.

« Voici les accusations portées contre moi : 1° j'étais un athée ; 2° je niais le *Mâmmourti* (c'est à dire les trois dieux *Vichnou, Brama* et *Rutren); 3°* j'assurais que *Soccanaden*, lui qui est le seigneur de quatorze mondes, n'était rien ; 4° je disais que pour obtenir de la pluie il fallait rejeter le *lingam* ; 5° je faisais une foule de disciples qui causeraient la ruine certaine de Maduré ; parmi eux se trouvaient plusieurs anciens disciples du pandaram *Arexida* (pape du pays) ; 6° j'étais un turc ; arrivé dans ces contrées habillé de noir, comme les hommes de basse condition, je me donnais maintenant pour rajah, portais des robes de couleur *cavi* (jaunâtre tirant sur le rose) et me faisais servir par des brames ; 7° j'avais l'audace d'apprendre les lois des brames, etc. En conséquence on avait déjà résolu d'arracher les yeux à mes brames, et de leur couper le *codhoumbi* et le cordon d'honneur (1). Mes brames cuisiniers, Trimalia et Anen, qui sont encore païens, refusèrent ce jour-là de faire ma cuisine, et s'enfuirent épouvantés ; de sorte que le brame, mon maître, dut me procurer lui-même ma nourriture. Trimalia revint hier, mais je ne voulus pas le recevoir.

« Pendant que nos ennemis se préparaient à nous assaillir, Georges alla exposer l'état des affaires à notre protecteur Hermecatti, il en revint tout déconcerté ; ce seigneur l'avait traité de turc, d'esclave de Portugais....

(1) Le *codhoumbi* est le toupet de cheveux que portent les Indiens ; il en sera parlé longuement un peu plus loin, ainsi que du cordon des brames.

Voyant son esprit frappé d'une terreur panique, je crus devoir le soustraire à l'orage et l'envoyai de nuit à Vaypar. Un instant après arriva chez moi, à la faveur des ténèbres, le P. Conzalve Fernandez, qui m'engageait à fuir de Maduré. A son avis, la tempête était trop forte pour oser la braver, les brames avaient résolu de venir chez moi m'arracher le cordon et la robe cavi, et m'obliger à me vêtir de noir; la terreur était si générale que tous me donnaient le même conseil. Cependant je ne pus me décider à le suivre, persuadé que ma fuite assurerait le triomphe des ennemis, confirmerait leurs accusations, et ruinerait sans retour notre œuvre, qui était l'œuvre de Dieu. J'étais confirmé dans ma résolution par la pensée que le vrai motif de cette persécution étant sans aucun doute la religion que je prêche, ma conscience m'obligeait à rester au poste, heureux si Dieu me jugeait digne de donner mon sang pour son amour.

« Enfin, au milieu de toutes ces peines, je pris le parti d'envoyer Alexis à Hermécatti, pour le prier de venir me parler. C'était de ma part une grande hardiesse; car ce seigneur est si puissant qu'il ne daigne pas entrer dans la maison de qui que ce soit; il est d'ailleurs très occupé; mais j'avais mis ma confiance en Dieu. Ce seigneur vint en effet me trouver à minuit, accompagné par honneur de dix pions ou gendarmes : je lui offris en présent la lunette que vous m'aviez envoyée, lui exposai tout ce qu'on me faisait souffrir, et montrai l'injustice des accusations qu'on m'intentait. Il témoigna prendre un vif intérêt à nos affaires, se fâcha contre mes domestiques et même contre Georges, les traita de lâches et de gens vils, et me promit de m'en donner d'autres plus dignes de moi; puis il me dit d'être tranquille,

m'assura qu'il se chargeait de tout, qu'il était prêt à donner sa vie pour me sauver, et que pour les brames mes accusateurs, il saurait les forcer à venir se jeter à mes pieds. Je lui répondis que la seule grâce que je demandais était de pouvoir répondre aux accusations en présence du grand Nayaker; que s'il me trouvait coupable, je consentais à être mis en pièces; que si je prouvais la fausseté des inculpations, je prierais qu'on ne fît aucun mal aux brames calomniateurs. En s'en allant il prit à part Alexis, lui recommanda d'avoir beaucoup de soin de moi, parceque j'étais devenu pâle et maigre (1), lui dit que les domestiques lâches étaient des âmes viles, et l'engagea à venir le trouver le lendemain. Alexis s'y rendit en effet, et fut aussi consolé que surpris de voir que ce seigneur ne s'en tenait pas aux promesses; il prit si bien ses mesures qu'il réduisit au silence et fit trembler tous nos ennemis.

« Je ne sais comment m'acquitter envers ce généreux Nayaker, si ce n'est en priant Dieu de lui faire connaître la vérité. Veuillez en faire autant; je ne doute pas que notre Seigneur ne lui accorde cette grâce; il est déjà très bien disposé, montre un ardent désir d'entendre parler de notre sainte religion, il me demandait un remède qui le mît à l'abri de tous les maléfices du démon; je lui répondis que ce remède était le baptême: mais que pour le recevoir il fallait un temps de préparation. Il désire que j'aille l'instruire chez lui; je ne suis pas encore décidé à le faire, parceque je trouve un grave

(1) C'est un compliment obligé chez les Indiens. Il serait très incivil de féliciter quelqu'un de sa bonne santé; il faut au contraire, et en tous cas, s'appitoyer avec lui sur son air de souffrance ou de maigreur... comme si on voulait lui dire que tout ce que l'on trouve en lui de santé et de prospérité est bien peu de chose en comparaison de ce qu'on lui désire.

inconvénient à sortir aussi fréquemment de chez moi pendant la nuit ; d'un autre côté il est si accablé des affaires du royaume qu'il n'a pas même le temps de manger ; je verrai devant Dieu ce qui est le plus convenable. Quand vous m'écrirez, veuillez donner des éloges à mon brame, qui s'est conduit en homme d'honneur. Alexis et Visouvasan ne m'ont pas quitté ; Albert et François ont montré de la bravoure ; autant la lâcheté de Georges m'a affligé, autant le courage des autres m'a consolé. Nous sommes tous bien portants ; n'oubliez pas de recommander à Dieu votre indigne serviteur et enfant, et de nous donner à tous votre bénédiction. »

LETTRE DU P. JEAN BORGES AU P. PROVINCIAL.

Vaypar, 31 décembre 1608.

« Georges vient d'arriver fuyant de Maduré par la crainte de l'affreuse persécution que les brames ont suscitée contre le P. Robert de' Nobili. Il est bien près de recevoir la couronne ! C'est un plaisir d'entendre raconter les merveilles qui s'opèrent à Maduré et la conduite édifiante de ces néophytes. Je comprends maintenant que j'ai manqué mon coup en restant ici pour enseigner et prêcher au lieu d'accompagner le P. Robert !! mais Dieu a ses élus... *Deus scit quos elegit.* Nous faisons ici des prières pour la mission du Maduré. »

LETTRE DU P. ROBERT AU P. PROVINCIAL.

Maduré, 15 juin 1609.

« La tempête soulevée par les brames est passée ; mais il paraît qu'un grand pandaram cherche à en exciter une seconde. J'ai confiance que Dieu m'en délivrera comme de la première ; je vois par expérience qu'il

nous protége; cette mission est son œuvre. Je comprends mieux que jamais que dans cette affaire de la conversion des âmes il faut mettre tout son espoir en Dieu, qui la dirige selon les dispositions de sa divine sagesse, bien supérieure aux vues et aux inventions humaines. Hier 14 janvier deux brames vinrent me trouver. Ils avaient vu Visouvasan conduisant au catéchisme plusieurs personnes de distinction, et les avaient entendus parler de moi et de la loi spirituelle que j'enseigne. La curiosité ou plutôt le désir de trouver dans mes paroles quelque fondement à leurs calomnies les amenait.

Ils entrèrent de suite en dispute, et me proposèrent les questions suivantes : En quoi consiste la gloire céleste, et quelle est la voie qui y conduit. Je leur répondis en citant les textes de leurs propres livres et leur prouvai que leurs lois et cérémonies ne pouvaient procurer cette gloire, ils parurent satisfaits. A leur seconde question : Pourquoi les uns naissaient nobles et les autres roturiers, etc.? Je satisfis par des arguments analogues à ceux que je vous citais dans une lettre précédente. Ils passèrent à la troisième question : Si Dieu se trouvait partout, s'il était dans leur âme, par exemple; car, disaient-ils, si Dieu est dans nos âmes, comment se fait-il que nous ne puissions le voir des yeux de l'âme, qu'il ne souffre pas avec nous, que nous ne suivions pas tous la même loi? Je répondis : Le soleil est partout par sa lumière, et cependant celui qui ferme les yeux ou ses fenêtres ne le voit pas. Pour voir un objet placé devant moi, il faut la lumière; Dieu est partout de différentes manières : par essence, par présence, par puissance ; de plus dans les âmes de ceux qui suivent la loi spirituelle, il est présent par sa grâce, qui est cette lumière qui le

fait voir ; aussi eux seuls voient Dieu dans leur âme. Mais Dieu n'est pas dans l'âme de manière à faire un composé avec elle, tel par exemple que celui qui résulte de l'âme et du corps, donc les douleurs de l'âme ne peuvent l'affecter.

« Ils demandèrent ensuite ce que c'est que la vertu et le péché. Dans ma réponse j'expliquai comme en passant qu'il y a des œuvres bonnes moralement, qui cependant ne méritent pas le ciel, telles que les œuvres de ceux qui ne connaissent pas le vrai Dieu ; et d'autres qui sont bonnes et dignes du ciel. Mais, répliquèrent-ils, qui touche le feu se brûle quand même il ne sait pas la nature du feu ; qui prend un remède guérit quoiqu'il ignore les qualités de ce remède, il en doit être de même des bonnes œuvres. Je répondis que la bonté et la malice morales de l'action ne dépendaient pas de la nature de l'acte physique, mais de l'acte intérieur de l'âme, de son intention. J'ajoutai que le péché consiste à quitter Dieu pour se tourner vers un objet mauvais et défendu, et j'appuyai cette définition sur des textes tirés de leurs livres sanscrits ; ils en furent pleinement satisfaits. Dieu veuille faire le reste. Nous pensons que ces hommes sont ignorants ! Je vous assure qu'ils sont loin de l'être ; dans ce moment je lis un de leurs livres qui est un vrai traité philosophique presque dans les mêmes termes que ceux que j'ai étudiés à Rome; quoique au fond leur philosophie soit très différente de la nôtre.

Le maître qui m'enseigne la langue sanscrite et la langue badage assiste au catéchisme ; c'est un homme de haute intelligence, il a étudié à fond la philosophie de ce pays, et pénètre très avant dans les vérités de notre sainte religion. Que Dieu lui donne sa grâce pour exécuter les bons désirs qu'il lui inspire ; plusieurs fois

il m'a répété avec douleur que tout ce qu'il avait appris jusqu'à présent lui est inutile puisque tout cela ne sert de rien au salut.

« Je vais terminer en vous racontant quelques traits particuliers. Un catéchumène ayant été attaqué d'une grave maladie, les païens vinrent pour faire sur lui les cérémonies et les prières idolâtriques accoutumées, il les repoussa et s'armant du signe de la croix, il récita quelques prières, et fut guéri à l'instant même.

« Un autre chrétien voyant que sa femme, encore païenne et malade, voulait recourir aux prières et aux cérémonies idolâtriques, protesta que jamais il n'y consentirait; il l'exhorta à se recommander au vrai Dieu, en même temps il se mit à prier de tout son cœur, et la même nuit la malade se trouva guérie.

« Les païens ont coutume au commencement de chaque année de célébrer un jour de réjouissance nommé *ponghel* ou *festin :* le tout consiste à faire cuire avec grand appareil du riz et du lait et à le manger solennellement. C'est un déshonneur dans leur opinion de ne pouvoir célébrer cette fète. Je permets à nos chrétiens de cuire leur riz et leur lait au pied d'une croix qu'ils plantent à cet effet. Moi-même, à leur grand contentement, je bénis le riz nouveau qui doit servir à la cérémonie. Dans cette circonstance la mère de Visouvasan et d'Alexis avait oublié de planter la croix sur le lieu de la fête; elle eut beau attiser son feu, jamais son riz ne voulut bouillir; ce qui, selon les idées superstitieuses des païens, est d'un très mauvais augure. Alors s'apercevant de son oubli elle se hâta de le réparer, et à l'instant, à sa grande joie, son riz se mit à bouillir. Depuis trois ans continus Dadamourti, encore païen, vivait sous le poids d'un grand malheur : par trois fois. à telle oc-

casion, son riz avait refusé de bouillir! Cette année devenu chrétien, il hésita longtemps, il se décida enfin à essayer mais en tremblant. Inutile de vous dire qu'il eut bien soin de planter la croix. Bientôt il vit son riz bouillir à gros bouillons. La joie fut si grande, qu'aussitôt ses enfants accoururent chez moi pour m'annoncer la bonne nouvelle. Votre paternité va se moquer de moi, me dire que ce sont là des enfantillages. Que voulez-vous? je deviens enfant avec les enfants. D'ailleurs vous m'avez ordonné de vous écrire toutes choses en détail, et je me fais un plaisir de vous obéir; et puis ces bagatelles sont de grandes affaires pour nos Indiens; tout sert à les attacher à la religion et à les confirmer dans la foi. En se nourrissant de ce lait, ils se préparent à supporter toutes les persécutions que Dieu leur enverra, et qui probablement ne tarderont pas.

« Je me recommande, etc. »

LETTRE DU P. ROBERT DE' NOBILI AU P. PROVINCIAL.

Maduré, 20 février 1609.

« Par la grâce de Dieu, les occasions de mériter beaucoup ne nous manquent pas, et nous avons un besoin pressant de vos prières. Le démon cherche tous les moyens de troubler cette nouvelle mission; mais Dieu notre Seigneur est plus puissant que lui. Les deux brames dont j'ai parlé dans ma dernière lettre ont justifié mes soupçons. Ayant rencontré le brame mon maître, auquel Dieu fait la grâce de communiquer avec abondance sa divine lumière, ils commencèrent à vomir toutes sortes d'injures contre moi en présence de vingt autres brames. Le lendemain ils présentèrent une accusation en forme dans une assemblée solennelle de plus de huit

cents brames. Voici comme tout se passa. Mon accusateur s'avança au milieu de cette assemblée, et mon brame y fut cité comme mon défenseur. Le premier prononça un long discours, où après avoir prodigué des éloges hyperboliques à ses dieux, exalté la noblesse, la science et la sainteté des brames, il développa ses accusations contre moi. Elles peuvent se réduire aux chefs suivants :

« Cet homme est de condition vile, un prangui ; sa couleur le témoigne assez. Il enseigne que l'aumône faite aux brames ne mérite pas la gloire céleste ; qu'on n'obtient nullement cette gloire en se baignant à Ramanancor ou dans le Gange ; que la doctrine des brames est fausse ; que les rajahs ou les rois sont plus nobles que les brames ; que les habitants de ces contrées, ignorant le vrai Dieu, ne peuvent se sauver, etc. Il terminait en invoquant la justice la plus sévère. Le grand brame qui présidait l'assemblée fait approcher mon maître, le traite avec considération et l'invite à s'asseoir, en lui disant : « Nous sommes fort étonnés que toi et ton père étant des hommes si distingués et si savants, tu te sois rendu coupable de telles actions ; » puis il lui permet d'exposer ses raisons.

« Mon avocat, ayant encouragé d'un regard son père qui assistait tout tremblant à cette scène, fit avec grâce une profonde révérence à l'assemblée et pria ses juges de lui pardonner toutes les paroles peu sages qui pourraient lui échapper, en considération de sa jeunesse et de son ignorance. Puis, prodiguant aux brames des éloges pompeux, il se mit à réfuter les accusations. Voici ce qu'il répondit à la première : Tu reproches au saniassi d'être d'une condition vile, un prangui, et tu en donnes pour preuve sa couleur blanche. Ton argument est si fort que par son moyen je vais prouver à mon tour

que tu es un paria. En effet, tu es noir, les parias sont noirs, donc tu es un paria. Quoi! quand tu vois que dans cette contrée tous les hommes sont noirs, les brames comme les parias, tu ne peux pas concevoir que dans un autre pays, où la couleur des hommes est blanche, il y ait sous cette même couleur blanche la même distinction des castes, la même différence entre les nobles et les roturiers! Tout le monde applaudit à cette réponse aussi solide qu'elle était spirituelle. Quant à la deuxième accusation, continua mon défenseur, voici le fait: Les deux brames demandèrent si leurs lois pouvaient conduire à la gloire. Mon saniassi répondit qu'il y a deux voies, l'une qui consiste dans les cérémonies extérieures, comme de se baigner, de s'oindre, de faire l'aumône, d'aller en pélerinage, etc., et que cette voie par elle-même ne conduit pas au ciel; que l'autre voie, qui consiste à connaître, aimer, servir Dieu, est la seule qui puisse mériter le ciel. Mais, reprirent les deux brames, que deviendra un homme qui, tout en ne connaissant pas Dieu, va cependant au Gange et à Ramanancor? A quoi le saniassi répondit qu'il n'obtiendrait pas le gloire. Ainsi donc, répliquèrent les brames, notre loi est fausse? Oui, répondit mon saniassi, la loi qui dit qu'on peut gagner le ciel en faisant ces choses sans connaître Dieu est fausse. Voilà ce qu'il a dit; et il a très bien dit; car il n'y a rien dans nos lois qui soit contraire à cette assertion. Quant à ce qu'allègue l'accusateur: que sans connaître Dieu on peut se sauver en allant se baigner dans le Gange, cela est faux; c'est une loi de son invention, et nos livres n'ont aucun texte de ce genre. Le brame présenta ses raisons avec tant de force et de clarté que tous y applaudirent et traitèrent d'ignorant l'accusateur, qui fut couvert de confusion; ils di-

rent aussi que mes paroles montraient bien que j'étais un homme très savant, qui connaissait parfaitement leurs lois.

« Mon avocat continua son discours et réfuta sans peine les autres chefs d'accusations. Il parla avec une autorité et une énergie dont il s'étonnait lui-même, vu que de son naturel il est très timide. Tous les brames furent pleinement satisfaits, le chef le prit à part et lui demanda qui j'étais, etc. ; il répondit que j'étais un docteur d'une profonde science ; que je daignais prendre de lui quelques leçons de langue sanscrite, mais qu'évidemment mes connaissances provenaient d'une autre source, puisqu'en quatre mois il ne lui eût pas été possible de m'enseigner tant de choses ; que s'il en doutait il n'avait qu'à venir me trouver. Le chef des brames, après quelques excuses, lui dit que si ces calomniateurs avaient encore la témérité de parler contre moi, il les mettrait aux fers. Ainsi finit cette terrible dispute, à laquelle Dieu donna un heureux dénouement, sans avoir égard à mes péchés. Qu'il soit loué à jamais, etc.

« En union à vos SS. SS. »

LETTRE DU P. ROBERT DE' NOBILI AU P. PROVINCIAL.

Maduré, 22 avril 1609.

« Chaque jour nos progrès deviennent plus sensibles et la conversion des gentils moins difficile. La persécution des brames n'a servi qu'à nous affermir dans cette ville ; car plusieurs d'entre eux ont été convaincus que tout ce qu'on a dit contre moi était calomnie, au grand regret et à la confusion des auteurs de ces accusations. Ceux-ci essayèrent aussi de me décréditer par les mêmes moyens auprès des pandarams ; mais Dieu a déjoué leurs

projets, et maintenant tout est tranquille. A lui seul l'honneur et la gloire! Tous les chrétiens ont été très satisfaits de pouvoir s'orner le front avec le sandal bénit, selon la permission que vient d'accorder Monseigneur l'archevêque de Cranganore, qui a lui-même prescrit la formule de cette bénédiction. J'espère même que les choses arriveront au point que les chrétiens seuls feront usage du sandal; déjà l'on dit dans le public que c'est une cérémonie distinctive de la nouvelle loi. Je viens de baptiser huit personnes, et je continue à préparer les autres catéchumènes.

« Quant au brame mon maître, je crois qu'il est bon de différer encore; non que je doute de sa constance, mais pour observer ce que diront les autres brames. Il vient de rompre lui-même, par un acte héroïque, son ancien cordon et de lui en substituer un nouveau que j'ai bénit et auquel est attachée une petite croix; nous voulons examiner l'impression que produira cet événement; car c'en est un dans ce pays. Je ne puis vous exprimer toutes les obligations que j'ai à cet excellent brame; outre la connaissance des langues sanscrite et badage, je lui dois une connaissance bien plus précieuse, celle des mystères les plus sacrés des vedams. Il faut vous dire que c'est un crime pour les brames d'écrire la loi; ils se contentent de l'apprendre par cœur avec une fatigue incroyable pendant dix ou douze années continues. Mon maître a vaincu en ce point ses scrupules, et c'est une preuve éclatante de la solidité de sa foi. Il m'écrit toutes les lois; mais cela doit se faire très secrètement; si les brames venaient à le savoir, la moindre des punitions serait de lui arracher les yeux. Nous méprisons tous ces dangers à cause de l'extrême nécessité de ce moyen d'action; car de la connaissance de ces

secrets dépend la conversion des gentils. Je ne pouvais trouver pour m'instruire là-dessus un homme plus capable ; il est très renommé dans tout le pays pour sa science, et il excelle surtout dans la connaissance approfondie des vedams.

« Les grandes chaleurs m'ont causé une légère indisposition qui m'a obligé de diminuer pendant quelque temps mes travaux ordinaires. A présent je suis rétabli et vais reprendre mes occupations. Voici en quoi elles consistent : 1° les exercices ordinaires de la Compagnie (méditation, examens, lecture spirituelle, office divin) ; 2° étude des langues sanscrite et badage, et des trois vedams ; 3° composition d'un grand catéchisme adapté au génie et à la capacité de ces peuples, lequel servira à mes successeurs ; 4° chaque jour quatre instructions soit aux chrétiens, soit aux catéchumènes ; 5° audiences données aux amis et aux curieux avec la patience d'entendre toutes les sottises et les contes ridicules de ces pauvres gens.... J'avoue que ces fatigues sont trop au dessus de mes forces ; quoique je reconnaisse bien évidemment que le secours de Dieu me soutient, je crois néanmoins nécessaire que votre Révérence me soulage au plus tôt ; qu'elle daigne donc m'envoyer un compagnon pour m'aider et me consoler. Qu'il arrive avec une bonne provision d'esprit intérieur, d'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, de mortification et d'abnégation de lui-même. Il a besoin de tout cela pour adopter avec joie notre manière de vivre et les usages de ce pays. Il convient qu'il vienne de suite ; car il lui faudra beaucoup de temps pour apprendre les langues, les coutumes, la manière de traiter, les secrets, etc. Toutes ces choses sont de la plus haute importance ; c'est sur elles que repose tout l'espoir de cette mission ; or après ma mort

il serait bien difficile, peut-être même impossible de retrouver ces connaissances précieuses.

« François, frère d'Albert, se conduit admirablement bien ; il est toujours le premier à m'amener de nouveaux catéchumènes ; mais tous cependant méritent de grands éloges. Votre Révérence, sans aucun doute, serait remplie de consolations si elle pouvait voir les merveilles que la grâce divine opère dans cette mission et jouir du spectacle touchant que présentent la dévotion, la ferveur, le zèle et le courage des néophytes. Quelques-uns, que la frayeur avait dispersés, ont embrassé de nouveau les pratiques de notre sainte religion, et Dieu semble prendre plaisir à leur prodiguer ses faveurs.

« Les jours passés, un païen était attaqué d'une maladie qu'on appelle *mordichin* (1) ; son frère, qui est chrétien, lui donna un peu d'eau bénite, et se mit à réciter avec foi quelques prières : le malade guérit subitement. — L'oncle d'Alexis était à l'agonie et avait déjà perdu la parole ; ses neveux accoururent avec un reliquaire, et le malade ayant promis par signes qu'il se ferait chrétien, ils lui appliquèrent la relique sur la poitrine ; aussitôt il se sentit très soulagé ; à cette heure il est à peu près guéri, et va se faire instruire. — Je passe sous silence d'autres traits semblables, de crainte de vous fatiguer et de perdre le temps par des répétitions inutiles.

« Mon église ne peut plus contenir mes chrétiens ; il faudra l'agrandir ; mais je n'ai pas d'argent ; ayez la charité de m'envoyer quelques secours.

« En demandant votre bénédiction, je suis, etc. »

(1) Les caractères que les missionnaires attribuent à cette terrible maladie ont de l'analogie avec ceux du choléra ; cependant le choléra tel qu'il existe aujourd'hui n'a pénétré dans l'Inde que depuis une trentaine d'années.

LETTRE DU P. DE' NOBILI AU P. PROVINCIAL.

Maduré, 7 juin 1609.

« Aujourd'hui fête du Saint-Esprit, j'ai baptisé mon brame, mon bien-aimé maître ! Je ne puis vous exprimer sa joie, la mienne et celle de tous les chrétiens. Il a reçu le nom de *Dieudonné*. J'espère qu'il contribuera beaucoup à la conversion de nos gentils ; car c'est un jeune homme connu et estimé de toute la ville de Maduré pour sa noblesse, son génie, sa science, sa profonde connaissance des lois sacrées ; et, ce que j'estime plus que tout cela, c'est que, même étant païen, il a toujours mené une vie régulière et pure. Il se recommande à vos prières ainsi que tous les chrétiens. J'ai encore grand nombre de catéchumènes que je prépare et tiens en suspens pour les éprouver, selon vos ordres. Je me montrerai cependant plus facile à l'égard de quelques-uns d'entre eux pour lesquels j'ai des raisons de me hâter, et qui sont d'ailleurs parfaitement instruits. Je pourrai les baptiser après les avoir fait assister régulièrement aux instructions pendant quinze ou vingt jours.

« Parmi les catéchumènes se trouve un seigneur, parent d'Hermecatti Nayaker, converti par François, frère d'Albert ; il a une famille très nombreuse qui se fait instruire avec lui. Il y a de plus un brame excellent, très savant et bien instruit de notre sainte religion ; je le baptiserai bientôt. Les catéchumènes sont très nombreux ; tout cela vous montre assez l'extrême nécessité pour moi d'avoir un compagnon qui réunisse toutes les qualités requises pour cette mission.

« Afin d'obtenir plus vite ce secours, je vous expédi deux de mes néophytes, qui seront les conducteurs du

missionnaire si désiré. Recevez-les comme les prémices de cette chère chrétienté ; je sais que votre Révérence et tous nos Pères auront beaucoup de joie de les voir, et d'apprendre de leur bouche tout ce que notre Seigneur opère dans cette mission. J'ai un autre but en les envoyant ; c'est qu'ils aillent admirer votre collége, l'église et la ville de Cochin, et se confirment par là dans la sainte religion qu'ils ont embrassée. Il importe aussi beaucoup qu'ils soient présentés à monseigneur l'archevêque, pour lui rendre hommage et obéissance ; cette chrétienté lui appartient, puisqu'elle est née dans son diocèse. Ces deux néophytes sont Visouvasan, frère d'Alexis, et Pierre (*Golor Maleiappen*). Ne craignez pas qu'ils se scandalisent en trouvant au collége ou dans la ville une manière de vivre, de manger, de se vêtir, différente de la leur. Ils sont pleinement instruits sur toutes ces choses ; ils savent que malgré la diversité et l'extrême opposition de nos usages, nous servons tous le même Dieu, pratiquons tous la même loi, et qu'en ce point il n'y a aucune différence. Ils en ont un exemple frappant à Maduré, dans la personne du P. Conz. Fernandez et la mienne, dans son église et la nôtre. En effet, bien qu'il y ait entre nous une entière différence dans ce qui regarde la vie civile ; cependant, pour ce qui touche la religion, nous n'avons qu'une pensée, nous enseignons la même doctrine et avons les mêmes sacrements. Loin donc que ce voyage puisse porter préjudice à cette nouvelle chrétienté, j'espère qu'il lui sera très utile. Ces députés verront de leurs yeux, et viendront ensuite raconter à leurs compatriotes que là aussi il y a des chrétiens de Saint-Thomas qui conservent des usages tout différents de ceux des Portugais ou pranguis, et qui cependant professent la même religion ; ils se persuade-

ront de plus en plus qu'en se faisant chrétien on ne renonce pas pour cela à sa caste, à sa noblesse et à ses usages, qu'on ne devient pas prangui. Cette idée, que le démon avait imprimée si profondément dans l'esprit de ces peuples, était le grand obstacle aux conversions; c'est elle qui avait frappé de stérilité tous les efforts du P. Conzalve-Fernandez pendant quinze années entières. A présent que la divine miséricorde a dissipé ce préjugé, il est bon de confirmer les chrétiens dans cette vérité. Je vous prie de renvoyer sans délai mes deux enfants bien aimés, de peur que le changement d'air ne nuise à leur santé.

« Je me recommande, etc. »

Les deux néophytes, Visouvasan, âgé de vingt-cinq ans, et Maleiappen, âgé de dix-huit ans, arrivèrent en effet à ce collége le 17 juin, et furent reçus et fêtés par tous les Pères, comme vous pouvez l'imaginer. Ils s'approchèrent des sacrements avec une tendre dévotion et une piété angélique. Ils furent ravis et édifiés tout ensemble : la grandeur et le bon ordre du collége, la beauté de l'église, la pompe de ses cérémonies, la multitude et la ferveur des chrétiens qui assistaient aux sermons et aux saints offices, le chant solennel de la messe, tout les remplit de joie et d'admiration. Ce qui nous toucha le plus fut de les trouver si parfaitement instruits des vérités de notre sainte religion. Nos Pères et nos Frères prenaient plaisir à leur proposer toutes sortes de questions, même sur les mystères les plus relevés : sur la sainte Trinité, la présence réelle, etc., et ils répondaient à tout avec une assurance, une joie et une exactitude admirables (1). Après les avoir gardés douze

(1) La langue malabare qu'on parle à Cochin n'est pas très différente de la langue tamoule... et beaucoup de personnes de la côte malabare savent

jours, je les renvoyai. Je voulus leur donner quelques étoffes fines pour se vêtir, et autres présents en témoignage d'amitié ; ils ne voulurent rien accepter, protestant qu'ils n'étaient pas venus pour chercher des étoffes précieuses, et que s'ils les recevaient ils n'oseraient plus reparaître devant leurs confrères. Néanmoins ils se chargèrent avec joie d'une provision de médailles, de chapelets et d'images, pour les remettre au P. Robert et les distribuer aux chrétiens, qui en font, disaient-ils, un très grand cas.

Je les fis accompagner par deux Pères chargés de les présenter à monseigneur l'archevêque, qui les attendait dans un bourg des chrétiens de Saint-Thomas, situé sur la route de Maduré. Ils furent reçus par sa Grandeur avec beaucoup de joie et de charité. Les chrétiens se disputaient le bonheur de les loger chez eux. Un des principaux les accueillit dans sa maison ; ils montrèrent une extrême satisfaction de trouver chez les chrétiens de Saint-Thomas des mœurs et des usages conformes à ceux des castes nobles de Maduré. Le jour suivant, fête des apôtres S. Pierre et S. Paul, Monseigneur, en habits pontificaux et en présence de tous les fidèles, les interrogea sur les vérités et les mystères de la foi, et leur proposa quelques difficultés ; ils répondirent avec tant de promptitude et de clarté, que sa Grandeur, nos Pères et tous les chrétiens ne purent s'empêcher de verser des larmes de joie et d'attendrissement. Monseigneur leur ayant demandé s'ils voulaient être confirmés : Oui, répondirent-

cette dernière. On ne doit cependant pas confondre les deux langues : le *malabare* pourrait peut-être s'appeler un patois du sanscrit dont il conserve l'alphabet et les livres ; le *tamoul* est une langue dérivée du sanscrit, mais qui s'est formée et pleinement constituée ; elle a son alphabet propre, ses ouvrages, sa littérature classique, etc.

ils, c'est pour cela que nous sommes venus, et aussi pour offrir à votre Grandeur l'hommage du respect et de l'obéissance de tous les chrétiens de Maduré. Ils reçurent ce sacrement avec une extrême consolation ; Monseigneur leur expliqua ensuite que le petit soufflet qu'il leur avait donné signifiait la disposition où ils devaient être de souffrir des injures pour la défense de la foi.... ; et la mort aussi, reprirent-ils vivement, et ce sera avec joie ! Sa Grandeur les fit reconduire par deux chrétiens à travers les montagnes, et le P. Robert a écrit qu'ils étaient arrivés en bonne santé et pleins de joie, et que ce voyage produirait un grand bien pour la conversion des infidèles.

Je ne pus envoyer avec eux le compagnon attendu avec tant d'impatience. Mais le bon Père avait bien réussi dans son dessein. La vue de ces deux néophytes, leur piété, leurs paroles, leur ferveur, excitèrent dans tous nos Pères et Frères un ardent désir de se consacrer à cette mission ; plusieurs demandèrent la grâce d'être compagnons et disciples du P. Robert. Ils firent surtout impression sur le P. Emmanuel Leitan, qui en sa qualité de Père des chrétiens (1) prit soin d'eux pendant tout leur séjour. Son cœur semblait porter partout la flèche qui l'avait blessé ; la pensée de cette mission le poursuivait sans cesse et lui faisait verser des larmes abondantes, à la sainte messe, dans ses oraisons et presqu'en toutes circonstances. Quoiqu'il fût un ouvrier très précieux, soit dans sa charge de Père des chrétiens, soit dans celle de maître des novices, qu'il remplissait depuis deux ans et demi avec beaucoup de succès, je me crus obligé de briser tous ses liens et d'acquiescer à ses vœux. Je suis

(1) On appelle ainsi le Père spécialement chargé des néophytes.

persuadé que Dieu veut se servir de lui pour le bien de cette belle mission ; il a tout ce qu'il faut pour y réussir : esprit intérieur, humilité, mortification, et surtout beaucoup de douceur et de patience. La veille de son départ, ayant pris l'habit que porte l'ayer (1), il passa la récréation dans ce costume avec les Pères et Frères du collége, et ensuite avec les séminaristes et les novices. Cette vue fit couler bien des larmes, et excita dans tous un zèle ardent et une sainte envie du bonheur qui lui était échu en partage. Le moment du départ étant venu, nous l'accompagnâmes jusqu'à la distance de huit lieues sur une barque, en remontant une rivière, et le 16 d'août il nous quitta plein de joie, ne nous laissant à nous autres que des regrets et des larmes. Pour lui, il se mit en route, accompagné de deux chrétiens. Il voyageait à pieds, un bâton à la main ; car il fut impossible de lui faire accepter une monture, tant était grande la ferveur dont son cœur était animé ! Ce voyage dut être bien pénible ; pendant quatre journées de marche il fallait franchir des montagnes fort élevées et très escarpées. A cette difficulté se joignait la saison de l'hiver, qui l'exposait à des pluies fréquentes et l'obligeait à passer souvent des torrents impétueux qui se trouvaient sur sa route ; mais l'amour divin triomphe de toutes les difficultés. Il m'écrivit après avoir franchi ces montagnes ; il n'avait plus que trois jours de marche pour arriver à Maduré. J'ai appris depuis lors qu'il y est parvenu le 26 août, plein de santé et plein de joie.

Ma narration devient bien longue, peut-être fatigante ; et cependant j'ai encore deux autres lettres à vous com-

(1) *Ayer* signifie maître. C'est le nom qu'on donne généralement au P. Robert de' Nobili.

muniquer. J'espère qu'elles vous dédommageront de la peine par le plaisir que vous aurez à les lire.

LETTRE DU P. DE' NOBILI AU P. PROVINCIAL ET AUX PÈRES ET FRÈRES DE COCHIN.

Maduré, 19 juillet 1609.

« Je m'étonne tous les jours que malgré la multitude de mes péchés, la miséricorde de notre Seigneur se plaise de plus en plus à communiquer sa lumière céleste et son divin esprit à ces nouveaux chrétiens qu'il a appelés et qu'il appelle continuellement à son service. Je vois évidemment dans ces succès le fruit des prières de Votre Révérence et de tous les Pères et Frères du cher collége de Cochin; je crois donc qu'il est juste d'adresser à tous en commun cette lettre, où je me propose de vous faire admirer de nouveaux fruits de la bonté divine et de vos ferventes prières.

« Notre Seigneur convertit à sa divine religion il y a plus de deux ans un jeune homme de seize ans, d'une haute noblesse et d'un excellent caractère, qui à son baptême reçut le nom d'Alexis; mes lettres précédentes en ont parlé plus d'une fois. Il fit concevoir dès lors l'espérance des effets merveilleux que la grâce opère aujourd'hui dans son âme. Quelques jours après son baptême, examinant ses actions et trouvant qu'il avait fait peu de progrès dans la vertu, il conçut un vif désir d'embrasser un genre de vie plus parfait, et vint me demander permission de quitter le monde pour mieux assurer son salut. Je le félicitai d'une si généreuse résolution; mais persuadé que la prudence ne permettait pas pour le moment de la réaliser, je l'engageai à se contenter de la vie commune, à imiter les exemples de

ferveur qu'il avait sous les yeux et à devenir lui-même un modèle de piété et de vertu. Il vécut ainsi deux années, objet d'édification pour toute la chrétienté, et goûtant les délices de l'innocence. Cependant la grâce avait besoin de travailler cette âme; une imagination excessivement ardente, un caractère énergique mais trop entier, en annonçant un excellent fond, faisaient parfois souffrir ceux qui vivaient avec lui. Moi-même, qui le gardais souvent auprès de moi, je trouvais dans ses défauts plus d'une occasion d'exercer ma patience. Dieu, si admirable dans la conduite de ses élus, permit qu'il tombât dans une faute grave, pour le corriger plus efficacement. D'après les convenances de son rang, il portait des bijoux d'or enrichis de pierreries dont la valeur s'élevait au moins à quatre cents francs, et il était toujours vêtu de toiles très fines et fort précieuses; ce luxe, qui n'avait rien ôté à la ferveur de sa foi et à l'innocence de ses mœurs, ne laissait pas d'entretenir en lui une petite vanité de jeune homme. Il arriva ces jours derniers qu'un inconnu lui déroba soixante roupies (1), deux pendants, un rubis et deux bagues; ayant conçu des soupçons contre un voisin, il le fit saisir et tourmenter pour le forcer à déclarer son vol; celui-ci protesta constamment de son innocence, et il paraît en effet qu'il n'était pas coupable. Une première chute en attire une seconde; le pauvre Alexis outré de douleur envoya consulter un devin idolâtre pour connaître l'auteur du vol (2). Informé de sa

(1) La roupie vaut deux francs cinquante centimes.

(2) Cette faute, quoique grave en elle-même, est un peu excusée par les circonstances. Rien de plus ordinaire dans l'Inde que ces pratiques superstitieuses. Dès qu'un vol est commis, la première pensée, le premier mouvement pour ainsi dire instinctif, est d'aller consulter le magicien pour découvrir le voleur, tant cet usage est universel. Il n'est donc pas étonnant

faute, je le traitai sévèrement, et lui défendis de mettre les pieds à l'église tant qu'il n'aurait pas réparé le scandale qu'il avait donné. Mais comme il me parut encore obstiné et qu'il ne donnait aucun signe de repentir, je craignis de le pousser au désespoir, et je dissimulai pour le moment. Pendant toute la nuit suivante, qu'il passa sans fermer l'œil, comme il me l'a depuis avoué, il chercha dans son esprit de quelle manière et par quelle pénitence il pourrait satisfaire à Dieu pour une si grande faute, et il jugea que le châtiment le plus proportionné à son péché et le plus agréable à Dieu serait de se dépouiller de ses bijoux, de ne plus se vêtir de belles toiles, de s'interdire les bains, et de me demander pardon de son crime. Le lendemain de grand matin je l'appelai, et lui parlai à peu près ainsi : Réfléchis bien à ce que tu fais, Alexis ; si tu abandonnes le bon Dieu, lui aussi t'abandonnera ; ce péché que tu as commis prouve ton peu de foi ; si pour soixante roupies tu as recours au démon, que feras-tu quand il s'agira de perdre la vie ? Oh ! tu n'es plus ce que tu étais autrefois ; tu n'es plus ce chrétien pieux, fervent, dévot à la très sainte Vierge, courageux pour la défense de la foi ! O Alexis ! comment as-tu perdu si vite de si grands trésors ! comment es-tu arrivé peu à peu à tomber dans cet abîme ? Je ne te dis pas ces paroles pour te jeter dans le désespoir, car tu es encore mon enfant bien aimé ; mais afin que tu reconnaisses la gravité de ton péché et que tu reprennes ta première ferveur... Le jeune homme sans pouvoir proférer une parole courut à l'église, et prenant dans ses mains une image de la sainte Vierge, il se mit à la prier

qu'Alexis, emporté par la première impression de la douleur, ait suivi cet instinct avant que la réflexion pût le retenir.

en fondant en larmes de lui faire connaître la manière dont il devait assurer son salut. J'arrivai sur ces entrefaites et lui demandai ce qu'il faisait, il me répondit qu'il viendrait bientôt me rendre compte de tout. Il vint en effet se prosterner à mes pieds, les yeux baignés de larmes, et me conjurant de lui accorder une grâce qu'il avait à me demander. Je lui répondis qu'il exposât sa demande, et il reprit en sanglottant : « Voilà plus de deux ans que je suis chrétien... il ne sera pas dit que j'aille en enfer ! je veux me sauver ! Mais si je ne change de vie, sans aucun doute, je me damnerai, je tomberai dans l'abîme éternel ! Ce que je demande, c'est que vous preniez tous mes bijoux, tout mon or, et tout ce que je possède, pour le consacrer à la construction de l'église ; c'est bien peu de chose, mais Dieu sait que je le donne de grand cœur et que je voudrais pouvoir donner davantage. Je ne veux plus désormais d'autre maison que l'église, d'autre occupation que celle d'y remplir les offices les plus bas et les plus vils. Votre Révérence m'accordera en aumône un chiffon de vieille toile pour me couvrir, et une poignée de riz pour me nourrir, et je donne ma parole et fais vœu à Dieu notre Seigneur que je persévérerai jusqu'à la mort dans ce genre de vie. »

« Il prononça ces paroles avec tant d'émotion et de fermeté que je ne pus m'empêcher d'admirer le changement subit et extraordinaire qui s'était opéré en lui. Comme je lui répondais que je ne pouvais consentir à un tel projet, parcequ'il n'aurait pas ensuite la force de persévérer, il reprit avec feu : Voulez-vous que je me sauve? dites, voulez-vous que je me sauve? eh bien, accordez-moi ce que je demande ; sans cela, soyez-en sûr, j'irai en enfer ! j'y ai pensé bien longtemps, mon parti est pris. J'insistai encore, et lui fis observer qu'un

état semblable demandait un grand fond d'humilité et de mortification; qu'il aurait à endurer bien des injures, des moqueries, qu'il serait regardé comme un fou par tous ceux qui l'avaient vu auparavant si honoré, si élégant, etc. J'ai pensé à tout, répliqua-t-il, je suis prêt à souffrir toutes ces ignominies et plus encore. Une seule chose me suffit, sauver mon âme; je ne cherche pas autre chose; après tout, il faut bientôt mourir, je veux m'y préparer; cette résolution, je l'ai prise en présence de la sainte Vierge. A la vue d'une si grande constance, je commençai à croire qu'en effet Dieu l'appelait à ce genre de vie, et j'eus scrupule de m'opposer plus longtemps à sa vocation. Je lui déclarai donc que s'il persistait dans sa résolution de vouloir garder la chasteté et la pauvreté, et servir dans l'église aux emplois les plus bas, je ne m'y opposais pas; mais que pour son argent et ses bijoux, il pouvait les donner à sa mère et à son frère Visouvasan, il répondit qu'il n'avait rien à donner à sa mère ni à son frère, parcequ'il avait déjà tout promis à Dieu pour la construction de l'église.

« Le changement opéré dans ce jeune homme fut bientôt connu de toute la ville. Ses amis vinrent en foule pour le dissuader d'un tel projet; mais il leur parlait avec tant d'onction et de force qu'ils le quittaient pénétrés de componction et en lui portant une sainte envie de ne pas sentir en eux-mêmes de semblables désirs. Son frère Visouvasan, quoique fervent chrétien, fut très affligé de cette résolution, et il s'efforça par ses prières et par l'entremise de ses amis de vaincre sa constance. Il ne l'empêchait pas de se dévouer au service de l'Eglise et d'y consacrer toute sa fortune; mais il le conjurait de ne point se lier par cet engagement téméraire qui lui fermait toute autre carrière pour l'a-

venir. Tous ces efforts furent inutiles. On essaya dans la suite d'ébranler sa fermeté par des reproches sévères et des railleries piquantes ; à tout cela Alexis répondait en riant : qu'il ne tenait plus ni à l'honneur ni à rien de ce monde ; qu'en conséquence ils avaient beau jeu de lui dire tout ce qu'ils voudraient ; que quoiqu'il se reconnût pour pécheur, il espérait de la divine miséricorde la grâce de persévérer jusqu'à la mort : qu'on pourrait bien le scier en deux, mais que jamais on ne lui ferait changer de résolution. Et comme quelques-uns disaient en se moquant : Comment un homme qui a été si grand pécheur jusqu'à ce moment peut-il s'imaginer de devenir un saniassi ? Il répondit : Je ne prétends ni ne mérite le nom de saniassi, mais seulement, en qualité de pécheur, je veux servir à l'église dans les offices les plus vils jusqu'à ma mort.

« Sa mère tomba dans une tristesse et une mélancolie qui donnèrent de graves inquiétudes. Elle alla jusqu'à menacer de se donner la mort, si son fils s'obstinait dans sa résolution ; dès que je l'appris j'envoyai aussitôt Alexis pour lui parler : il la trouva avec d'autres femmes se lamentant et versant des torrents de larmes ; quand elle le vit entrer, elle courut se jeter à ses pieds, le conjurant d'avoir pitié d'elle, de suspendre au moins l'exécution de son projet tant qu'elle serait en vie. Mais Alexis, inébranlable au milieu des pleurs et des gémissements de toutes ces femmes, lui parla avec tant de raison et d'efficacité qu'il parvint à la calmer. Le lendemain la mère inconsolable vint me trouver et m'exposa les causes de sa tristesse en présence d'Alexis, qui de nouveau se mit à lui répondre avec une justesse et une ferveur vraiment admirables. Malgré sa profonde douleur, la pauvre mère ne savait que répliquer aux rai-

sons qu'il lui donnait ; à la fin, vaincue par la générosité de son fils, et soutenue par la force intérieure de la grâce, elle lui dit : « Puisque mes prières ne peuvent te fléchir, du moins prends bien garde de couvrir ta famille d'une honte éternelle en manquant de constance et de fidélité dans la carrière que tu embrasses. » Elle dit ces mots avec une telle gravité que je fus étonné de trouver tant de jugement et de dignité dans une femme de ce pays.

« Je donnai à Alexis quelques jours pour réfléchir plus mûrement sur le parti qu'il allait prendre ; il les employa à faire les exercices spirituels, se donnant tous les jours la discipline, et montrant une ferveur et une piété qui me remplissaient de consolation. Il fit sa confession générale avec des sentiments qui me pénétrèrent de componction, et Dieu récompensa si libéralement ses efforts que je puis assurer avoir appris plusieurs choses à mon profit de ses méditations. Enfin il voulut prononcer solennellement dans l'église, en présence de tous les chrétiens, les vœux par lesquels il s'était déjà engagé envers Dieu.

« C'est ce qu'il fit le dimanche suivant, 18 juillet. Immédiatement avant la sainte messe, il se dépouilla de tous ses bijoux et de ses toiles précieuses, les jeta par terre et les poussa avec son pied loin de lui ; puis il se couvrit d'une toile grossière et d'une espèce de robe qui descend jusqu'aux genoux ; ensuite il lut une formule des vœux qu'il avait écrite de sa main, par laquelle il s'obligeait à vivre sans se marier dans une parfaite chasteté, à donner tous ses biens pour la construction de l'église, à observer toute sa vie la pauvreté évangélique, enfin à obéir à tout ce que lui dirait son gourou.

« La veille de cet acte solennel il vint me trouver, et

me dit qu'il se trouverait heureux de faire tout ce que je lui commanderais dans l'intention de l'humilier, et que si à l'heure même je lui disais d'aller avec ses riches habits demander l'aumône dans les rues de Maduré, afin que tout le monde se moquât de lui et le regardât comme un homme devenu fou, il le ferait avec joie. Je le pris au mot, et lui dis : Allez, mais ne demandez pas l'aumône à la maison de votre mère. Mon intention était de l'éprouver ; mais il reçut mon ordre avec tant de ferveur qu'il disparut à l'instant, et quoique j'eusse soin d'envoyer de suite un homme après lui pour le rappeler et l'empêcher d'exécuter son projet, il avait déjà commencé à mendier dans la rue. Quand je le vis rentrer, je lui dis que je le trouvais encore trop faible dans la vertu pour lui permettre des actes semblables, puis j'ajoutai : Parlez-moi franchement ; quand je vous ai envoyé, qu'avez-vous pensé au fond du cœur ? Il me répondit : Au premier instant j'ai éprouvé une forte répugnance ; mais aussitôt je me suis dit à moi-même : voilà comme il faut agir pour vaincre le démon, et dès lors je n'ai plus senti de difficulté.

« Je n'ai pas besoin de vous dire l'impression profonde que cette conversion a produite sur tous les chrétiens ; elle les frappe d'autant plus que tous connaissent Alexis pour avoir été jusqu'à présent un jeune homme sujet à la vanité et à l'orgueil ; un tel changement est une espèce de miracle. Les païens surtout en sont émerveillés ; ils se demandent entre eux : qu'est-ce donc que cette religion qui change ainsi les hommes ! ! Le jour où Alexis prononça ses vœux solennels, l'église retentissait de gémissements ; pas un seul chrétien qui ne versât des larmes, les uns par un sentiment naturel de douleur, et tous par tendresse et par dévotion. Lui

seul parut les yeux secs, et parla avec un ton de voix où une pieuse et tendre émotion se mêlait avec cette impassible fermeté qui domine tous les sentiments de la nature. Il n'est personne parmi les chrétiens qui ose désapprouver une démarche si contraire aux idées et aux usages du pays, tant l'action divine sur ce jeune homme leur paraît évidente. Et, bien qu'ils ne se sentent pas le courage de l'imiter en ce point, tous ont puisé dans son exemple une nouvelle ferveur et un redoublement de zèle pour leur sanctification.

« Je me recommande aux prières et saints sacrifices de votre Révérence et de tous nos Révérends Pères et frères.

« P. Robert de' Nobili. »

LETTRE DU P. EMMANUEL LEITAN AU R. P. PROVINCIAL.

Maduré, 26 septembre 1609.

« Louanges et gloire au Seigneur des seigneurs qui a comblé mes vœux, et dont l'infinie bonté me traite dans ce pays avec tant de douceur. Je vous assure, mon Révérend Père, que si pendant mon séjour à Cochin j'avais pu connaître ou imaginer les faveurs que la divine miséricorde me réservait ici et l'excessive libéralité qu'il voulait me montrer, malgré mon indignité et la grandeur de mes péchés, je ne sais si j'aurais eu la patience d'attendre si longtemps à venir dans ce paradis terrestre. Vraiment j'ai honte d'avoir si peu fait pour mériter et obtenir le bonheur que j'ai trouvé. Je n'essaierai pas de vous expliquer les sentiments qui enivrent mon âme. Je ne changerais pas ma vie présente contre tout l'or et les pierreries du monde. Ce sont là, je le sens, des faveurs dont je suis redevable à la bonté de Dieu et aux

prières que vous lui adressez pour moi. Ne sachant comment répondre à tant de grâces, je me console en offrant tous les jours à mon aimable Seigneur, et ma vie, et mon cœur, et toute mon âme ; afin qu'il me possède tout entier, et que tout mon être se consume à son service et pour sa plus grande gloire.

« Inutile de vous parler des sentiments qui m'occupèrent pendant mon voyage : de ma tendre affection et de ma vive reconnaissance pour Votre Révérence et tous nos chers Pères et Frères que j'avais laissés dans ce collége, du souvenir de tant de soins et de bontés dont j'ai été si longtemps l'objet... votre cœur comprendra ces sentiments mieux que ma plume ne puisse vous les exprimer. Plusieurs circonstances ont rendu mon voyage assez pénible : l'incommodité des routes, la fraîcheur dangereuse des nuits au milieu de ces montagnes, la chaleur brûlante du soleil pendant le jour, la privation du sommeil, le danger et la crainte des tigres et des éléphants, etc. ; mais la grâce de Dieu notre Seigneur m'a préservé et soutenu ; le désir d'atteindre au bonheur dont je jouis me faisait trouver légères toutes les fatigues.

« Enfin j'arrivai à Maduré le 26 août, une heure après le coucher du soleil ; je dus d'abord traverser une foule de plusieurs milliers de païens, qui par leurs cris confus et le fracas de leur musique infernale célébraient une fête en l'honneur de leur idole. Dès que le P. de' Nobili fut averti de mon approche, il envoya à ma rencontre Visouvasan et Alexis son frère, qui m'accueillirent avec de grands témoignages d'affection, et me conduisirent à l'église. En y entrant je me prosternai selon l'usage du pays, et pendant quelques instants je rendis grâces à Dieu qui avait comblé mes vœux ; cette église est bien pauvre, mais pour moi elle était riche en dévotion. De

là je fus conduit au lieu où le P. Robert m'attendait pour me recevoir en qualité de son disciple, selon la coutume des gourous. Il était gravement assis sur une estrade recouverte d'un drap rouge. Je le saluai par une profonde révérence, qu'il reçut avec solennité ; puis ordonnant à tout le monde de se retirer, il fit fermer la porte. Alors rendu à sa liberté, il mit de côté ce cérémonial voulu par l'étiquette, et m'embrassa avec de vifs transports de joie et de tendresse. Il fut charmé de voir mon costume de saniassi et ma couleur peu différente de celle des brames de ce pays. Quant à moi, je vous l'avoue, mon Révérend Père, je ne savais ni où j'étais ni ce que je faisais, j'étais ivre de joie et de consolation en voyant de mes yeux et touchant de mes mains ce qui était depuis si longtemps l'objet de mes désirs les plus ardents.

« Après les premiers embrassements et les congratulations réciproques, le P. Robert me parla avec un intérêt inexprimable de Votre Révérence et des Pères et Frères de Cochin, qu'il porte tous dans son cœur. Il se réjouit beaucoup des heureuses nouvelles que je lui donnai ; puis, après avoir passé quelques instants dans une sainte conversation, il me dit qu'il était temps de souper. Ses disciples vinrent préparer la table ; elle fut vite dressée, car une feuille de bananier étendue par terre servait de table, de nappe, de plats et d'assiettes. Je m'assis à côté de cette feuille, sur laquelle le brame cuisinier vint poser le souper. Je commençai à manger ; mais, malgré tout mon appétit, la nature avait tellement horreur de ces nouveaux mets, peut être aussi de ce nouveau mode de manger avec les doigts, que je devais me forcer pour avaler les morceaux ; ce dégoût me dura plusieurs jours ; je commence cependant à m'y

faire un peu. Il faudra bien que tout cède à l'amour de Dieu et au désir que j'ai de le servir dans ce pays. Après le souper et une douce récréation qui nous avait conduits très avant dans la nuit, nous nous retirâmes pour prendre un peu de repos.

« Le lendemain plusieurs néophytes vinrent me visiter et me témoigner leur joie de mon arrivée. De ce nombre était le Dieudonné, maître du P. de' Nobili, qui, voyant le teint de mon visage, me dit que je ressemblais beaucoup à certains brames saniassis de ces contrées. Albert reçut avec une vive reconnaissance les lunettes que vous lui avez envoyées : il a déjà composé à ce sujet une jolie pièce de vers à la louange de Votre Révérence.

« Je voudrais pouvoir vous exprimer les sentiments qu'excitèrent en moi la vue de cette chrétienté naissante et la piété de ces anges que le P. Robert a gagnés à Dieu au prix de tant de fatigues et de sacrifices. Jamais je n'ai rencontré de chrétiens qui, en si peu de temps, eussent été si parfaitement instruits des choses de Dieu et de sa sainte religion. Il est beau de voir leur amour et leur respect pour leur gourou, leur dévotion et leur ferveur envers Dieu, et leur désir de souffrir pour son amour. J'ai la pleine confiance que si le démon excite quelque violente persécution, ce à quoi il faut bien s'attendre, la religion ne manquera pas de martyrs ; tous aimeront mieux donner leur vie que de renoncer à leur foi ; elle est profondément imprimée dans leur cœur, et ils en nourrissent continuellement le feu sacré par la fréquentation des sacrements. Je prends plaisir à leur adresser une foule de questions, soit sur les vérités de la religion, soit sur les choses spirituelles concernant Dieu, leur âme et la vie éternelle ; ils me répondent avec

une justesse et une grâce qui me remplissent d'admiration. Je les comprends assez bien ; mais j'ai peine à me faire comprendre, parceque le pur tamoul est différent de la langue que nous parlons sur la côte Malabare. Je demandai à un jeune chrétien ce qu'il ferait s'il s'élevait une persécution ; il me répondit : « Oh ! mon Père, je ne désire rien plus ardemment que de me voir en présence des persécuteurs; je ne cesse de demander cette grâce à notre Seigneur, et je ne serai content que quand je l'aurai obtenue. » Comme je ne pus m'empêcher de sourire : « Eh ! ne riez pas, reprit-il aussitôt, parceque je suis noir, vous croyez peut-être que je suis incapable de tels sentiments? Oui, je vous l'assure, je voudrais me voir au milieu d'une persécution, afin de prouver le désir que j'ai de souffrir et de donner ma vie pour mon Seigneur qui a donné la sienne pour moi sur la croix. » Et il dit ces paroles avec tant de feu et d'énergie que le P. de' Nobili et moi en fûmes également étonnés et consolés.

« Le jeune Alexis, dont vous savez déjà l'histoire, poursuit sa carrière avec une extrême édification. Tous les jours il fait avec nous une heure de méditation, et les deux examens, sans parler de ce qu'il y ajoute en son particulier ; il prend la discipline plusieurs fois la semaine, il se confesse et communie tous les huit jours avec une dévotion de novice, il reçoit la sainte communion à ma messe, et je puis vous assurer que pendant tout le saint sacrifice il ne fait que pleurer de tendresse. Que notre Seigneur lui accorde la persévérance.

« Le dimanche après mon arrivée j'assistai au baptême d'un jeune homme distingué, de la caste des vadhoughens. Voici comment se fit la cérémonie : Le catéchumène entra dans l'église où le P. Robert, revêtu de

son surplis et d'une étole, l'attendait avec un grand nombre de chrétiens; en s'avançant il fit trois prostrations vers l'autel, sur lequel il avait fait déposer un présent qu'il offrait à Dieu en reconnaissance de la grâce qu'il lui accordait; puis se tournant vers le Père, il lui fit pareillement sa révérence. Celui-ci l'accueillit avec l'expression d'une bonté touchante, le conduisit hors de la porte de l'église et commença les interrogations à haute voix afin que tous les chrétiens l'entendissent. Le catéchumène répondit à tout avec beaucoup de d'exactitude et de piété; je ne pouvais retenir mes larmes en voyant un homme, qui peu de mois auparavant était esclave de Satan, confesser le vrai Dieu avec tant de fermeté et posséder si parfaitement la science du salut. Après l'avoir interrogé, le Père rentra dans l'église et administra le baptême selon les prescriptions du rituel. Quand il eut fini, il reçut avec joie l'accolade (1) du nouveau baptisé, qui alla de suite faire la même cérémonie avec chacun des chrétiens dont il était devenu le frère. Sa figure respirait un respect, une humilité et une joie inexprimables. Il vint aussi à moi et comme c'était la première fois qu'il me voyait, il commença par se prosterner à mes pieds. Tout ce que je puis vous dire pour vous peindre cette touchante cérémonie, c'est que je crus assister à une de ces fêtes de famille où tous

(1) Les Indiens n'ont pas coutume de faire l'accolade en s'embrassant comme les Européens; les deux personnes qui veulent se saluer s'approchent mutuellement face contre face, chacun joint les deux mains à la hauteur du menton, et dans cette attitude ils s'adressent réciproquement un regard de bienveillance et d'amour puis se font une inclination; le tout avec beaucoup de grâce. Si l'un des deux est supérieur il reçoit l'inclination et le salut en se contentant d'y répondre par un signe de tête et un regard d'amitié. Les chrétiens ne manquent jamais en faisant cette inclination de dire, loué soit notre Seigneur Jésus-Christ.

les novices reçoivent entre leurs bras un nouveau frère qui sort de sa première probation. Un tel spectacle au centre même du paganisme mérite qu'on franchisse les plus hautes montagnes pour venir en jouir, et il est bien propre à faire oublier toutes les fatigues.

« Le brame Dieudonné, maître du P. Robert, m'a beaucoup édifié par son humilité, vertu bien rare parmi ces peuples orgueilleux. C'est un jeune homme vraiment admirable par ses rares talents, le charme de son caractère, l'étendue de sa science, et surtout par la solidité de ses vertus. Ses parents et tous les brames, ses anciens amis, ne cessent de lui susciter des tracasseries, tantôt pour le forcer à déposer la croix qu'il porte à son cordon, tantôt pour lui faire accepter les cendres sacrées de l'idole, ou pour l'entraîner aux autres superstitions qu'il a rejetées. A toutes leurs attaques il oppose une patience et un courage invincibles. Fort de sa foi, il se rit des persécutions des brames et de la guerre que lui fait son père. « Que peuvent-ils contre moi, dit-il souvent? me chasser de la caste? rompre mon cordon? me couper le toupet? m'arracher les yeux? m'ôter la vie? Eh! que m'importe tout cela! puisqu'ils ne pourront jamais m'arracher de l'âme la foi du vrai Dieu, qui sera toujours ma consolation et ma joie! » J'avoue que je ne puis le voir ni lui parler sans éprouver une profonde émotion. Il ne faut pas s'étonner si l'ennemi du salut le persécute de tant de manières. Quelle ne doit pas être sa rage de voir celui qui était son instrument pour tromper les peuples devenu le ministre de Jésus-Christ pour les désabuser? car son autorité est incroyable; une seule parole de sa bouche est souvent plus efficace que les plus forts arguments. Dernièrement un vadhoughen, seigneur du pays, désireux de connaître la vérité, vint

trouver le P. Robert; il proposa ses difficultés avec une grâce et une subtilité qui nous charmèrent. A la fin, convaincu sans être tout à fait persuadé, il se tourna vers le brame, et lui dit : « Et vous, qu'en pensez-vous? Est-il vrai que dans la loi des brames il n'y a aucune vérité? — Aucune, répondit celui-ci, et je rougis aujourd'hui du peu que je savais et qui m'avait coûté tant d'années d'études; tout cela n'est que mensonge. » Ce vadhoughen suit à présent les instructions; je l'ai vu en arrivant au catéchisme se prosterner de tout son long aux pieds du P. de' Nobili, et écouter ses paroles avec une humilité et une dévotion qui m'arrachaient des larmes. Je ne pus m'empêcher de tomber à genoux pour conjurer notre Seigneur de l'éclairer; je le recommande instamment aux prières de Votre Révérence et de toutes les âmes pieuses; car sa conversion en attirera beaucoup d'autres.

« Puisque je vous ai parlé de Dieudonné, il faut que je vous raconte l'histoire de sa conversion. Jaloux de la réputation que le P. Robert s'était acquise, il crut qu'il serait très glorieux pour lui de l'amener à renoncer à la loi qu'il professait et à recevoir de lui les cendres des idoles. Se confiant dans sa propre science et dans la subtilité de son argumentation, il croyait qu'il n'y avait personne au monde capable de lui résister (c'est lui-même qui l'a depuis avoué). Il vint donc avec cette intention trouver le Père, et s'offrit même à devenir son maître. Mais dans peu de temps il se trouva fort loin de son compte; les raisons et les arguments du disciple confondirent l'orgueil et la prétendue science du maître; il fut assez sincère pour s'avouer à lui-même qu'il n'avait rien à y répondre, qu'il était vaincu, et avec lui toute la science des brames. La divine miséricorde, en

éclairant son intelligence, toucha son cœur; il s'ouvrit à des pensées et à des sentiments bien différents de ceux qu'il avait nourris jusqu'alors, et s'appliqua sérieusement à l'étude des vérités et des mystères de la foi. Mais il lui en coûtait de prendre sa dernière résolution; la lutte fut longue et pénible; les persécutions et les sacrifices auxquels il allait se dévouer se présentèrent à son esprit avec tout ce qu'ils avaient d'effrayant. Préoccupé de ces pensées, il vit un jour, pendant son sommeil, un personnage inconnu qui lui reprocha sa lâcheté, et lui ordonna de faire ce que le saniassi lui conseillait. « Comment le puis-je, répondit-il, dans ce pays où je suis connu de tout le monde? Si ce saniassi était dans une autre contrée je le ferais volontiers. — Non, reprit son mystérieux interlocuteur, c'est ici même que tu dois obéir à sa parole. » Frappé de ce songe, et effrayé par la pensée des peines de l'enfer, dont il se rendrait digne s'il s'obstinait à résister à sa conscience, il se décida à suivre les instructions que le Père adressait aux catéchumènes, et après une longue épreuve il reçut le saint baptême. Que Dieu notre Seigneur veuille lui accorder la grâce de persévérer. Je vous conjure de prier et de faire prier à cette fin; car de lui dépend le salut de beaucoup d'âmes. »

LETTRE DU P. EMMANUEL LEITAN AU P. PROVINCIAL.

20 novembre 1609.

« La consolation que j'éprouve à vous écrire les nouvelles du Maduré est augmentée par le bonheur de pouvoir ainsi soulager le P. de' Nobili. Il est accablé d'occupations que je ne puis encore partager avec lui, malgré toute ma bonne volonté. Depuis ma dernière lettre, nous

avons eu à lutter contre une furieuse tempête qui pendant douze jours nous a donné de sérieuses inquiétudes. L'Église étant trop petite pour contenir le nombre des chrétiens, qui croît tous les jours, le P. Robert résolut d'en construire une autre plus grande et plus belle ; il obtint un emplacement convenable d'Hermécatti-nayaker, seigneur de tout le quartier que nous habitons, et nous commençâmes de suite à bâtir. Dès qu'on vit s'élever les murs et qu'on eut examiné les dimensions de la future église, le bruit s'en répandit dans tout Maduré, et l'on ne manqua pas d'exagérer encore le nombre de nos disciples. La jalousie des brames se réveilla, et le principal ministre de *Soccanaden*, chef de tous les autres, entra en fureur ; il fit publier de toutes parts que le terrain concédé était une propriété de la pagode dont personne ne pouvait disposer ; que le P. Robert était un homme vil, un prangui, qu'il avait habité et mangé avec le Père prangui (P. Conzalve Fernandez), qu'on saurait bien le punir de son audace, qu'on allait obtenir du grand Nayaker un ordre qui le chasserait du pays.

« C'est en effet ce qu'il méditait. Pour trouver quelques prétextes à ses accusations, il vint lui-même dans notre maison accompagné de ses gens. Il entra plein d'orgueil et d'insolence, sans daigner saluer l'ayer ; il s'assit fièrement, et lui adressa une foule de questions : qui il était, quel était son pays, par quel côté il était venu, ce qu'il faisait ici, ce que signifiait cette église bâtie sur le terrain de la pagode, pourquoi il ne venait pas à la pagode, quelle religion il professait ? L'ayer répondit à toutes ces questions avec beaucoup de modestie. Le brame en devint plus fier, et se retira en vomissant toutes sortes d'injures contre lui, disant à haute voix dans la rue que c'était un prangui, et qu'il le prouverait

en présence du grand Nayaker. Comment, ajoutait-il avec indignation, comment les dieux peuvent-ils nous favoriser et nous donner de la pluie, tant que nous conservons au milieu de nous un pareil homme! Alors l'ayer envoya Alexis avec ordre de lui faire en son nom cette déclaration : « Si vous prouvez que je suis un prangui, je consens à ce qu'on m'arrache les yeux ; mais prenez-y garde ; car si vous ne prouvez pas votre assertion, c'est à vous qu'on les arrachera. Pour ce qui concerne la pagode, je me garderai bien d'entrer dans une maison si sale et si immonde, où se commettent tant d'abominations et de péchés. » Ces paroles mirent le comble à la rage du brame orgueilleux, qui n'omit rien pour ruiner l'Église naissante.

« L'orage dura douze jours. Pendant tout ce temps nous célébrions la sainte messe et offrions nos prières et bonnes œuvres pour implorer le secours de la divine miséricorde. Enfin nous pensâmes à fléchir le brame en le prenant par son faible; nous offrîmes de lui payer le prix de l'emplacement. Alexis fut encore chargé de cette commission un peu moins dangereuse pour lui que la première. Il trouva le brame furieux comme un lion ; mais il fit tant par la modestie de ses manières, la douceur de ses paroles et la force de ses raisons, qu'il parvint à le calmer. Quand il en vint à parler de l'argent, ce ministre de Satan, qui tenait bien plus aux écus qu'à l'honneur de son dieu, répondit d'un air épanoui qu'il viendrait lui-même arranger cette affaire avec l'ayer, et que désormais il serait son ami. Pour profiter du bon moment, le P. de' Nobili fit aussitôt venir un brame, ami du premier, pour convenir de la somme à payer. Celui-ci la fixa à quinze piastres ; ce n'est pas cher pour un homme qui se vend et ses dieux avec lui ! Il est vrai que

tout prix est relatif. Quant à nous, nous fûmes enchantés de nous en tirer à si bon marché, et de pouvoir compter pour toujours, disait-il, sur l'amitié et la protection du grand brame.

« L'avarice n'était peut-être pas le seul motif de ce changement. Comme ces hommes sont aussi lâches qu'orgueilleux, il est possible que, effrayé par les paroles de courage et de fermeté que l'ayer lui fit entendre, le brame se soit trouvé trop heureux de terminer cette querelle avec avantage. Quoi qu'il en soit, comme il l'avait promis à Alexis, il se rendit chez l'ayer dès que l'accord fut passé, et la paix se fit au grand contentement des deux parties. Vous pouvez, dit le brame en recevant les quinze piastres, me regarder désormais comme votre ami ; pardonnez-moi la mauvaise opinion que j'ai eue de vous, mais aussi c'est vous-même qui m'en avez donné l'occasion en logeant chez le Père prangui les premiers jours de votre arrivée. Eh ! si vous n'aviez pas habité cette maison, qui aurait jamais pensé à vous rien reprocher ? mais ce qui est fait est fait, n'y pensons plus, propagez votre loi et faites des disciples, je serai désormais votre frère ; ne craignez rien, car si je dissimule, moi qui suis le grand-maître de notre loi, qui osera vous inquiéter ? et si moi je suis pour vous, qui sera contre vous? Là dessus il prit congé, et, pour prouver la sincérité de son amitié, il a déjà depuis lors envoyé deux petits présents à l'ayer. Ainsi s'apaisa cette nouvelle bourrasque.

« Avant-hier Hermécatti-nayaker vint prendre congé de l'ayer ; il partait, par l'ordre du grand Nayaker, pour une guerre très périlleuse. Après de vives démonstrations d'amitié, il lui promit que si Dieu lui faisait la grâce de revenir de cette expédition sain et sauf, il se

ferait disciple de la loi spirituelle. L'ayer avait eu l'attention de faire mouler une médaille en or, qui portait d'un côté l'image de la croix, et de l'autre ces paroles : *in hoc signo vinces.* Il la lui offrit, l'attacha à son bras droit, lui donna l'explication de la légende et lui promit de la part de Dieu sa protection dans tous les dangers et la victoire sur ses ennemis, pourvu qu'il conservât toujours dans son cœur la ferme résolution d'embrasser la loi sainte à son retour.

« Le nayaker, en quittant l'ayer, se prosterna et lui baisa les pieds pour témoigner que déjà il se regardait comme son disciple. Il savait bien, disait-il, que son salut dépendait de son gourou, et à son retour il ne manquerait pas de se mettre au nombre de ses disciples pour apprendre la loi spirituelle. En attendant il lui recommanda son fils encore enfant, le pria de lui envoyer habituellement du sandal bénit pour s'en orner le front, comme ont coutume de le faire les chrétiens de Maduré. Dans l'opinion de beaucoup de personnes ce sandal bénit est un préservatif contre les maléfices du démon. Enfin il partit en nous donnant des preuves de la plus tendre affection. Que Dieu lui fasse la grâce de l'amener à la connaissance et à la pratique de notre sainte religion. »

Cette lettre est la dernière de celles qui sont arrivées cette année de Maduré. J'ai voulu les réunir toutes ici et vous donner ainsi l'histoire complète de cette mission naissante, afin de consoler votre cœur paternel par la vue de tant de faveurs célestes, et vous engager à obtenir de l'auteur de toutes grâces, par vos prières et celles de toute la Compagnie d'Europe, la continuation de ses bontés.

En union de vos SS. SS..., etc.

ALB. LAERZIO,
Prov.

II.

LETTRE DU P. ALBERT LAERZIO, PROVINCIAL DU MALABARE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉCRITE DE COCHIN, 8 DÉCEMBRE 1610, AU R. P. CLAUDE AQUAVIVA, GÉNÉRAL, DE LA MÊME COMPAGNIE.

Dans cette relation comme dans celle de l'année précédente, je tâcherai d'exposer les événements en transcrivant par ordre de dates les lettres des missionnaires du Maduré. Ecrites sous l'impression du moment et inspirées par le cœur, elles vous seront plus agréables que les récits les plus éloquents. Cette année a été féconde en persécutions. L'esprit de ténèbres qui cherche incessamment à ruiner cette chrétienté fervente en a été l'auteur. Il fallait bien s'y attendre ; l'œuvre ne serait pas de Dieu, elle ne promettrait pas de grands résultats pour sa gloire si elle n'était l'objet des fureurs de l'enfer. Une chose augmente notre joie et confirme nos espérances ; c'est de voir la mission s'affermir sous les coups de la tempête, et se dilater au milieu des persécutions.

Fort de l'amitié et de la protection du grand brame de Soccanaden, l'ayer continua la construction de son église, et en ce moment il en a achevé la moitié, se réservant de la terminer quand le nombre des néophytes le demandera. L'église est composée de trois nefs avec colonnes de pierre noire, qui supportent, selon l'usage de l'Inde, un toit plat semblable à peu près à ceux que l'on trouve en Italie. La construction est de briques ; l'intérieur est très élégant et propre à exciter la dévotion.

Le premier orage qui est venu affliger nos Pères cette année a été soulevé par un paraver, chrétien de la côte. Ce malheureux, soit qu'il fût gagné par les brames nos ennemis, soit qu'il suivît simplement l'impulsion d'une sotte vanité, découvrit mystérieusement à nos chrétiens que par le baptême l'ayer les avait fait déchoir de leur caste et de leur noblesse et les avait initiés à la caste des pranguis et des paravers ; que le sel qu'il leur avait mis dans la bouche et les autres cérémonies du baptême étaient les moyens employés pour cette initiation ; que l'ayer lui-même était prangui. Il sut revêtir ses faussetés d'apparences si plausibles qu'il persuada les néophytes. Cette idée les jeta dans un trouble et une consternation qu'il est impossible de dépeindre, car dans ces contrées la caste des pranguis est considérée comme la plus vile du monde. Rien dont ces peuples aient plus d'horreur que d'être appelés pranguis, et ce n'est pas trop dire que d'assurer qu'ils préféreraient la mort à un tel déshonneur. Quatorze chrétiens des plus nouvellement baptisés cessèrent de venir à l'église. L'ayer, informé de leur défection, les fit appeler dans l'espérance de les désabuser ; mais l'exaltation des esprits était trop grande ; ils arrivaient jusqu'à la porte extérieure du presbytère, et, sans oser mettre le pied dans la cour, ils disaient à haute voix : Nous sommes chrétiens sans doute ; nous nous félicitons d'avoir embrassé la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, parceque nous savons et nous comprenons très bien qu'il n'y a pas d'autre voie de salut ; mais pour ce qui est de nous associer à la caste des pranguis, cela n'est pas possible ; jamais nous ne pourrons nous y résoudre ! plutôt mourir !

L'ayer comprit toute la gravité du danger auquel cette nouvelle invention diabolique exposait sa chère

mission; la masse des chrétiens restait inébranlable dans la foi, mais ils étaient aux yeux des païens couverts d'ignominie; l'espoir d'attirer de nombreux catéchumènes était perdu; il fallait évidemment triompher de la calomnie, ou se résoudre à quitter le pays. Après avoir recommandé avec beaucoup de ferveur cette affaire à notre Seigneur et à la Mère des miséricordes, l'ayer, pour réfuter efficacement une accusation si perfide, écrivit sur une feuille de palmier une déclaration solennelle sous la forme du serment le plus sacré. En voici à peu près la traduction :

« Le rajah pénitent qui professe et suit la vraie loi, à tous les saniassis et autres hommes, salut de la part de Dieu, prospérité spirituelle et bénédiction ! Ceux qui défendent la vérité ont coutume d'affirmer par écrit certaines propositions, afin qu'elles deviennent manifestes comme la lumière du soleil; c'est pourquoi, obligé d'assurer quelques vérités, j'ai cru devoir me conformer à l'usage. Des hommes qui ne me connaissent pas ont répandu contre moi de noires calomnies. De peur que les âmes vertueuses, se laissant tromper, ne pêchent par crédulité, je vais répondre en toute sincérité : Je ne suis pas prangui; je ne suis point né sur la terre des pranguis, ni allié à la caste des pranguis (Portugais); Dieu m'est témoin! et, si je dis un mensonge, outre que je deviens traître à Dieu et sujet aux tourments de l'enfer, je me soumets sur cette terre à tous les châtiments. Je suis né à Rome; ma famille y occupe le rang que tiennent dans ce pays les nobles rajahs. Dès ma jeunesse j'embrassai l'état de saniassi, j'étudiai la philosophie et la sainte loi spirituelle; je quittai ma patrie, traversai plusieurs royaumes et j'arrivai à Maduré. Dieu m'ayant inspiré le désir de m'y arrêter quelques années pour y

vivre en pénitent, Hermécatti m'a donné un terrain, et je m'y suis fixé. A ceux qui viennent me trouver je ne parle que des choses qui appartiennent au salut de l'âme; je leur enseigne qu'il y a un Dieu unique, en trois personnes, infini dans ses attributs; qu'il créa le monde, les hommes et tous les êtres; qu'il prit la nature humaine, un corps et une âme dans le sein d'une vierge toujours pure, pour sauver les hommes; que ce Dieu incarné, vrai Dieu et vrai homme s'appelle Jésus-Christ, nom qui signifie Sauveur, plein de grâces et de dons célestes; que libre de toute tache, il satisfit pour les hommes et les sauva.

« De plus j'enseigne qu'après la mort chacun, selon ses mérites ou démérites, recevra de Dieu immédiatement et sans retour la récompense ou le châtiment, sans attendre d'autres générations ou transmigrations. La sainte loi spirituelle qui renferme ces vérités est la loi que j'annonce. Elle n'oblige personne à renoncer à sa caste, ni à entrer dans une autre caste, ni à faire quoique ce soit de contraire à l'honneur de sa caste : Dieu m'en est témoin! La sainte loi spirituelle est de toutes les castes. De même que le grand Nayaker étant seigneur de toutes ces terres, tous ceux qui les habitent, brames ou rajahs, sont obligés de lui obéir en tout ce qui regarde le gouvernement temporel; de même le vrai Dieu étant le légitime Seigneur de tous les hommes, il faut que toutes les conditions et toutes les castes vivent conformément à sa loi spirituelle. C'est la loi que je prêche, la loi qu'ont prêchée autrefois dans ces mêmes pays d'autres hommes saniassis et saints. Celui qui dirait que cette loi est la loi propre des parias ou des pranguis commettrait un grand péché, car Dieu étant Seigneur de toutes les castes, sa loi doit être observée par toutes;

il n'y a pas de caste si noble qui ne soit honorée par sa soumission à cette loi. De même que le soleil répand sa très pure lumière sur toutes les castes et sur tous les objets de ce monde, sans rien perdre de son admirable pureté, et que cette lumière commune, loin de souiller les brames, les honore ; de même le vrai Dieu, soleil spirituel, répand sur tous les hommes les bienfaits de sa sainte loi, véritable lumière spirituelle. Donc tous ceux qui veulent aller au ciel doivent nécessairement connaître le vrai Dieu et suivre sa loi spirituelle. Je sais bien que quelques-uns croiront inconvenant qu'étant saniassi je manifeste par écrit ma patrie et ma famille ; mais les calomnies m'y ont forcé pour l'honneur de la loi que je prêche. »

Cette proclamation fut publiée et attachée au tronc d'un grand arbre qui se trouve devant la maison du P. de' Nobili. Il invita les chrétiens et les païens à la lire très attentivement, et ajouta que si quelqu'un avait encore des doutes il pouvait venir le trouver, parcequ'il se tenait prêt à la discussion. La lecture de cet écrit rendit la paix et la joie à tous les néophytes ; ceux que l'orage avait dispersés accoururent à l'église, demandèrent pardon de leur faute, et reprirent leur ancienne ferveur.

Mais les adversaires ne consentirent pas à renoncer si vite à leur entreprise, et tournèrent leur fureur contre le brame Dieudonné. Avant sa conversion, celui-ci jouissait d'une brillante réputation : il ne se faisait aucun sacrifice un peu solennel qu'il n'y fût présent ; depuis quelque temps les brames avaient remarqué qu'il ne portait plus ni la cendre ni les autres insignes de leur idolâtrie : ils le soupçonnèrent donc de s'être fait chrétien. Pour s'en assurer, ils voulurent le forcer d'as-

sister comme autrefois à leurs sacrifices. Non content de refuser, il se moqua de ces vaines cérémonies ; ils en conclurent qu'il avait embrassé la loi spirituelle de l'ayer. Indignés de sa défection, ils publièrent qu'il avait perdu tous les droits et les honneurs de sa caste, et s'était fait prangui ; en conséquence ils l'exclurent avec ignominie de leurs festins et des autres assemblées de la caste. Le brame sentit très vivement ce coup ; résolu de prouver la fausseté de ces calomnies et l'injustice de ces procédés, il s'adressa à un brame, son ancien ami, homme très savant et très influent à Maduré. Il lui assura que l'ayer était un saniassi distingué par sa noblesse autant que par sa science et sa sainteté ; tous les bruits qu'on répandait étaient d'horribles calomnies ; c'était une chose honteuse de voir des savants oublier leur dignité, se laisser entraîner sans examen par des préjugés aveugles, penser et parler comme le vulgaire ignorant. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on voulût bien s'assurer de la vérité, en examinant cette affaire avec toute la rigueur et la sévérité possibles ; il y avait pour cela un moyen fort simple, il n'avait qu'à venir accompagné de quelques brames instruits et gradués : ils verraient l'ayer, lui parleraient, l'examineraient, et décideraient enfin la question. Il se soumettait d'avance à tous les châtiments si on le trouvait coupable ; mais si l'on reconnaissait qu'en vivant avec l'ayer il n'avait rien fait de contraire à la dignité de sa caste, il demandait à être réintégré dans tous ses droits et dans son honneur. Le brame accepta volontiers cette proposition, comme on le verra par la lettre suivante du P. de' Nobili :

« Mon Révérend Père,

« A la prière de mon maître Dieudonné, et pour mettre un terme aux persécutions dont il était l'objet, un brame, son ami, accompagné de quatre brames savants et gradués dans leurs sciences, vint me trouver; ils entrèrent chez moi, et s'assirent avec cette incivilité et cet orgueil qui leur sont naturels et qu'ils regardent comme la marque de leur excellence; ils commencèrent de suite sans autre préambule à m'adresser leurs questions sur ma doctrine et sur les sciences que j'enseigne. Il serait trop long de développer ici toute cette discussion qui fut très diffuse; je me contenterai d'indiquer les matières que nous traitâmes : 1° de Dieu et de ses attributs, de l'unité et de la trinité; car eux aussi admettent une espèce de trinité et d'unité divine, célébrée dans plusieurs de leurs livres et de leurs poèmes; mais ils n'en ont aucune idée juste et raisonnable; 2° des causes, de la définition de la cause, de son essence; 3° de la logique, de la science des signes, de l'argumentation, de la certitude et de ses diverses espèces; 4° des histoires de leurs divinités.

« Ils me demandèrent si j'y croyais; je répondis que je ne pouvais les admettre, parcequ'elles renfermaient trop d'absurdités; que s'ils voulaient m'écouter, je leur exposerais ce que je crois et enseigne. Comme ils m'en témoignèrent le désir, je leur développai tout à mon aise pendant une heure entière les principales vérités du christianisme : Dieu, la sainte Trinité, la création, l'incarnation, la rédemption; j'exposai en abrégé les raisons et les arguments de la Somme de S. Thomas; je réfutai en passant les faussetés et les rêves ridicules de

leur théogonie, et j'en conclus que les êtres auxquels ils attribuaient tant d'extravagances et de désordres ne pouvaient être des dieux. Ils me firent beaucoup d'objections : pourquoi je me servais d'une église, puisque Dieu est un pur esprit, présent en tout lieu? Pourquoi je n'adorais pas leurs idoles qui sont des dieux inférieurs chargés du gouvernement du monde? Je répondis à toutes leurs questions du mieux que je pus, et par la grâce de Dieu ils furent satisfaits et bien convaincus que je n'étais ni athée ni prangui ; car à leurs yeux les pranguis sont des hommes grossiers, ignorants, incapables d'aucune science et surtout de la philosophie.

« Mes examinateurs prirent congé de moi, et publièrent partout que j'étais un saniassi très noble et très savant, et que quiconque parlerait contre moi mériterait un châtiment sévère. Cette sentence délivra mon brame Dieudonné de toutes les tracasseries qu'on lui faisait.

« Après avoir subi cet examen des brames, et surtout après avoir célébré la première messe dans la nouvelle église, je commençai à recueillir les fruits de la tribulation. La divine miséricorde toucha tellement les cœurs, que le nombre des chrétiens et des catéchumènes s'accrut rapidement. Dans ces circonstances des saniassis et des brames fort réputés par leur science vinrent me trouver, non plus avec cet orgueil et cette insolence qu'avaient montrés les premiers, mais avec politesse et mille démonstrations d'estime. La dispute fut très animée et roula sur les questions suivantes : la transmigration des âmes, l'unité de Dieu, sa volonté, sa liberté à l'égard de la création, sa Providence ; si l'acte divin est distinct de Dieu ; du libre arbitre ; de la prédestination ; des élus, des réprouvés ; de la pente de la volonté vers le mal ; si Dieu concourt au péché, vu qu'aucun acte ne peut être

produit sans son secours; si le secours de Dieu nécessite la volonté; quelle est la nature de ce secours, etc. Et tous ces points ils les proposèrent avec tant de précision qu'ils auraient fort étonné ceux qui s'imaginent qu'il n'y a qu'ignorance grossière parmi ces peuples.

« Ils étudient beaucoup la philosophie et les hautes sciences; mais, privés de la lumière de la foi, ils tombent dans une foule d'erreurs et de contradictions : dans l'argumentation, ils ne sont pas guidés par les règles et les méthodes qui constituent la force de notre logique; aidé de cet avantage et de la grâce de Dieu, je sors toujours vainqueur de la dispute, et ils sont obligés d'avouer eux-mêmes qu'ils n'ont rien à répondre à mes arguments. Ils en ont conçu pour moi une si haute estime que, m'appliquant leurs idées sur les incarnations de leurs dieux, ils disent quelquefois que je suis un génie incarné, qu'une divinité puissante anime ce corps, et autres sottises semblables, que je leur pardonnerais volontiers s'ils voulaient se convertir; cela viendra, je l'espère, quand ils seront pleinement convaincus. Je les recommande instamment aux prières de Votre Révérence et de tous nos Pères et Frères. En union de vos SS. SS. »

Mes occupations m'empêchèrent d'aller visiter cette année nos maisons et colléges de Ceylan, de Négapatam et de Saint-Thomé; je dus me contenter de parcourir la côte malabare. Dieu répand ses bénédictions sur les résidences de Tanor et de Calicut; le roi de Tanor et plusieurs seigneurs du pays m'offrirent de généreux secours pour la construction de plusieurs églises le long du rivage, afin de hâter la conversion des païens qui s'y trouvent en très grand nombre. Je voulus ensuite aller visiter la mission de Maduré, et j'écrivis au P. Robert pour lui demander son avis. Voici sa réponse.

« Est-il besoin que je vous dise mon avis sur la visite que vous me proposez? Outre qu'elle sera d'une extrême consolation pour moi, je la juge nécessaire pour la gloire de Dieu et le bien de cette Église. Croyez-moi, mon Révérend Père, vous allez goûter ici des joies si abondantes et si vives que vous ne pouvez vous les imaginer, et que je ne saurais vous les exprimer. Vous glorifierez Dieu de tout votre cœur en voyant qu'il concourt d'une manière si étonnante à notre œuvre, quoique je sois un si grand pécheur. Et puisque la divine Providence n'a pas voulu que je conservasse avec moi le P. Emmanuel Leitan, qui m'était si utile et qui lui-même se trouvait si heureux à Maduré, je prie Votre Révérence de voir s'il ne serait pas urgent de conduire avec elle un nouveau compagnon doué des qualités qu'exige cette mission.

« Le Seigneur amène au bercail tant de nouvelles brebis que dans peu de jours mon église ne pourra plus contenir les néophytes; il faut de nouveau penser à l'agrandir. Un pandaram de grande autorité disait dernièrement que comme l'arrivée du Bisnagar à Maduré était la ruine du grand Nayaker, ainsi ma présence dans cette contrée est la ruine des pandarams. Un chrétien lui en demanda la raison, « c'est, répondit le pandaram, parceque l'ayer détruit nos idoles et nos pagodes, et que les peuples n'y croyant plus, nos revenus s'en vont. Ce que dit l'ayer est la vérité, car si on examine de près toutes nos sectes, on voit bien qu'elles n'enseignent que des faussetés. » Un autre jour le même pandaram se plaignait ainsi à un de nos chrétiens : « Il ne convient pas que l'ayer parle comme il fait de nous et de nos dieux; nous savons bien que ce qu'il dit est vrai, mais il n'est pas bon de découvrir toutes les vérités à tout le monde. » Vous voyez que nous avons à faire à des enne-

mis qui parlent clairement ; c'est du moins une consolation ; cela vaut bien mieux que d'avoir à répondre à certains adversaires qui, rougissant de dire le vrai motif de leur haine, vous attaquent par des arguments auxquels ils croient moins que personne.

« Gloire à Dieu ! grâce à sa puissante protection, son œuvre grandit au milieu des contradictions qui semblaient devoir la détruire, *albescunt campi ad messem ;* ces terres arides n'attendent que les mains des moissonneurs. Depuis environ un mois j'ai baptisé un grand nombre d'idolâtres, et si je n'en ai pas admis davantage c'est que je ne puis suffire à tant de besogne. En tout temps, mais surtout dans ces commencements et dans ce pays, il est très important de ne baptiser les catéchumènes qu'après les avoir longtemps éprouvés et instruits à fond de toutes les vérités de la foi. Les chrétiens que nous formons à présent sont le noyau de la chrétienté que nous voulons établir; c'est en travaillant sur ces premiers éléments que nous assurons pour l'avenir sa ferveur, sa constance et sa générosité. Mais pour obtenir ce résultat il en coûte : je ne me donne aucun repos, ni jour ni nuit ; je n'ai pas le temps de respirer ; quand nous serions ici trois Pères nous aurions peine à suffire ; seul, que puis-je faire ? J'écris une lettre au P. Antoine Vico ; je lui donne au long les nouvelles de cette mission ; je lui parle des merveilles que Dieu y opère, et de celles qu'il n'y opère pas faute d'instruments. Le temps que je consacre à écrire ces lettres, je le dérobe à mon sommeil ou je le prends sur mes occupations si nécessaires à nos chrétiens. Que Votre Révérence se hâte de venir; elle nous consolera et sera consolée, etc. »

LETTRE DU P. DE' NOBILI AU P. ANTOINE VICO.

12 juin 1610.

« J'ai reçu la lettre de Votre Révérence, vous m'y parlez du bien aimé P. Emmanuel Leitan, obligé de nous quitter à cause de sa santé et de la difficulté qu'il avait à apprendre la haute langue et à se faire au régime de cette mission, et vous ajoutez *fiat voluntas Dei!* Oui, malgré le regret que j'avais de perdre un compagnon si cher et si nécessaire, et la douleur profonde qu'il éprouvait lui-même en quittant cette sainte mission, il faut bien que nous nous consolions par cette pensée : que la volonté de Dieu soit faite! Mais savez-vous ce que vous auriez à faire, vous? ce serait de prier que cette divine volonté s'accomplît en vous pour votre bonheur et ma consolation; ce serait d'obtenir de Dieu par des prières ferventes l'insigne faveur d'être envoyé dans cette mission, où vous pourriez rendre de si grands services à notre Seigneur. Pour augmenter en vous cette ferveur et ces désirs je vais vous donner des détails sur mes travaux et mes succès. J'ai à vous raconter des choses si extraordinaires que si j'écrivais à tout autre qu'à un professeur de théologie je croirais devoir les faire précéder de quelque précaution oratoire. Je lui dirais de ne pas s'étonner de voir tant de sortiléges et de maléfices, puisque nous sommes dans un pays où le démon exerce encore un empire si terrible et si universel, où cette action visible de Satan est un fait de tous les jours, reconnu de tous les Indiens et qui motive et constitue une grande partie de leur culte; je dirais aussi de ne pas s'étonner des merveilles que Dieu opère parmi nos chrétiens, puisque ce sont là, d'après les saints Pères, les

eaux salutaires qui doivent arroser cet arbre précieux du christianisme nouvellement planté dans ces terres incultes. Il peut arriver sans doute dans quelques cas particuliers que la simplicité exagère des faits naturels et les attribue à des causes surnaturelles ; mais dans ce pays il faudrait être aveugle ou obstiné au-delà de toute mesure pour ne pas reconnaître l'existence d'une foule de prodiges de ces deux genres.

« Une femme, parente d'un chrétien vadhoughen, se fit inscrire au nombre des catéchumènes, et après avoir assisté aux instructions avec beaucoup de zèle, elle prit la résolution de demander le baptême. On la disait possédée depuis l'âge de sept ans d'un démon qui la tourmentait fréquemment. Quand je commençai à expliquer le mystère de l'Incarnation, elle fut assaillie par des douleurs extraordinaires qui continuèrent pendant plusieurs jours ; mais au moment où elle reçut le baptême elle fut entièrement délivrée. Un chrétien nommé Amator obtint la même grâce à sa femme en commandant au démon avec une foi vive et au nom de Jésus-Christ.

« Le même chrétien avait une nièce qui se disait aussi tourmentée d'un mauvais génie, et qui en effet donnait des signes de possession. Il fit pour elle ce qu'il avait fait pour sa femme ; mais inutilement. Il vint donc me trouver, se confessa et me raconta ce qui lui était arrivé. Vers le soir je vis entrer chez moi cette nièce avec son mari et son père. Ce bon vieillard me recommanda instamment sa fille ; je lui répondis que le meilleur moyen d'obtenir de Dieu la grâce désirée était d'assister au catéchisme et de recevoir le baptême. Il me promit de se faire chrétien, lui et toute sa famille, si sa fille était délivrée. Comme en ce moment même elle était tourmentée, je la fis conduire à l'église. Je priai notreSei-

gneur d'avoir égard, non à la grandeur de mes péchés, mais à l'honneur et à la gloire de son saint nom, et je commençai les exorcismes en me confiant dans les mérites du sang adorable de Jésus-Christ. Il voulut bien, dans son infinie miséricorde, faire éclater sa puissance. et la malade se trouva guérie subitement de toutes ses douleurs au grand étonnement et à la joie de tous les assistants. Le lendemain et les jours suivants elle revint avec son mari entendre le catéchisme; mais, après qu'elle eut assisté à quelques instructions, l'ennemi recommença à la tourmenter si cruellement qu'elle demeura longtemps comme morte, et ne put ce jour-là venir à l'église. Néanmoins le mari ne se laissa pas décourager; le lendemain il accourut avec sa femme de très grand matin, afin, disait-il, de prévenir le malin esprit. J'eus beaucoup de joie de voir une foi déjà si vive dans un catéchumène qui commençait à peine à s'instruire des vérités de notre sainte religion. Réfléchissant sur tout ce qui s'était passé, je lui demandai s'il ne conservait pas dans sa maison quelque image du démon ou quelque autre objet qui lui fût consacré. Il me répondit qu'il n'y avait pas fait attention; puis ayant un peu réfléchi, il m'avoua qu'en effet il gardait dans un coin de sa maison quelques étoffes et d'autres objets de ce genre, mais qu'en rentrant chez lui il les jetterait au feu.

« Ceci me donne occasion d'entrer dans quelques détails à ce sujet. Dans ce pays l'état de sorcier et de magicien est une profession publique exercée dans chaque ville ou village par une foule de ministres de Satan. Ils ont pour accomplir leurs cérémonies certaines toiles, des rubans, des bijoux et autres objets consacrés au démon. Après s'être revêtus de ces ornements, ils commencent à chanter des vers à la louange des esprits

de ténèbres; peu à peu leur voix s'anime, puis ils tombent dans des mouvements convulsifs semblables à ceux des pythonisses; et souvent l'action du démon est si visible qu'il devient impossible d'en douter. C'est à eux qu'on s'adresse, soit pour se venger d'un ennemi par le moyen des sorts, soit pour apaiser quelque génie dont on est tourmenté, etc.; dans ce dernier cas les magiciens ont coutume de donner des toiles ou d'autres objets sacrés, avec la recommandation d'en revêtir l'énergumène quand les douleurs de l'obsession commencent, et d'offrir dans cet état un sacrifice pour apaiser l'esprit infernal. Toutes ces choses paraîtront incroyables à bien des personnes en Europe; mais je vous assure qu'il suffit d'avoir passé quelques mois dans cet empire de l'enfer pour en être pleinement convaincu.

Revenons à notre malade. Le mari conservait donc avec un très grand respect, selon la coutume, ces toiles et autres objets diaboliques placés soigneusement dans une petite caisse; et malheur à qui eût osé y toucher sans avoir la précaution de se purifier, d'orner de son mieux sa petite chambre, de faire brûler de l'encens, et d'observer les cérémonies sans lesquelles ils n'est pas permis de prendre ces objets pour en revêtir l'énergumène. Mais déjà suffisamment éclairé des lumières de la foi, il résolut d'en finir avec toutes ces superstitions, et de secouer le joug de son tyran. Il partit dans cette intention avec sa femme; en passant devant un temple qui se trouvait sur son chemin, il eut la douleur de la voir tomber à ses pieds en proie à des convulsions atroces, et rester comme morte sur le sable... Dieu voulait sans doute éprouver la foi du catéchumène et nous enseigner à tous qu'il ne faut jamais désespérer. La grâce agissant dans son cœur, il sentit augmenter sa confiance,

et son courage, et transporta sa femme dans sa maison. A peine arrivé il brûla les toiles et les ceintures consacrées au démon, et pour montrer combien peu il le craignait, il commença par s'en vêtir lui-même par dérision. Cependant sa femme ne revenait pas de son évanouissement; le père et la famille de la malheureuse reprochaient amèrement au mari de l'avoir conduite à l'église des chrétiens; mais celui-ci, inébranlable dans sa foi, se moqua de leurs craintes : « Je suis sûr, ajouta-t-il, que le vrai Dieu ne permettra pas qu'il arrive aucun mal à ma femme; au reste, qu'elle vive ou qu'elle meure, qu'elle guérisse ou qu'elle reste dans cet état, cela ne change rien à la vérité de la loi spirituelle; je sais que tout ce que l'ayer m'a enseigné est la vérité, rien au monde ne pourra me faire retourner en arrière. » Instruit de tout ce qui se passait, j'envoyai Alexis et un autre brame chrétien avec de l'eau bénite et un reliquaire. Au moment où ils entrèrent dans la maison, la femme, qui jusqu'alors n'avait donné aucun signe de vie, se leva subitement, but un peu d'eau bénite et fut entièrement guérie. Les assistants, qui étaient au nombre de quarante, furent saisis d'étonnement et se décidèrent tous à venir se mettre au rang des catéchumènes. Je vous donne tous ces faits pour ce qu'ils sont; que ce soit une vraie possession, que ce soit une maladie naturelle, ou un effet de l'imagination, il ne m'appartient pas de décider dans ces cas particuliers, où l'entière évidence des signes n'entraîne pas le jugement; ce que j'ai voulu surtout proposer à votre admiration, c'est la foi invincible de ce catéchumène qui a triomphé de tant d'épreuves. Voilà, à mon avis, un miracle plus grand que ceux qui frapperaient davantage nos sens extérieurs.

« Un vadhoughen vint un jour parler à mes brames, et

les pria d'obtenir de moi que je voulusse baptiser un enfant qui se mourait. La raison qui l'engageait à me faire cette démarche était, disait-il, « le désir de procurer le bonheur du ciel à ce jeune homme, qui n'avait plus rien à espérer sur la terre; car on lui avait dit, et c'était l'opinion générale dans la ville, que ceux qui reçoivent le baptême et embrassent la loi spirituelle vont jouir de la gloire céleste. » L'enfant fut porté à l'église, baptisé et rendu subitement à la santé.

« Dans le même temps on me présenta une femme, malade, disait-on, par l'effet des sortiléges, et réduite à un état pitoyable; elle avait, pendant huit mois, essayé tous les remèdes possibles; mais loin d'en recevoir le moindre soulagement, elle dépérissait de jour en jour. L'esprit de ténèbres se montrait à elle sous la forme de toutes sortes d'animaux (dans ce pays c'est un caractère propre des sortiléges). Elle assista à quelques instructions, mais tout d'un coup son mal s'augmenta et prit un caractère si alarmant qu'on n'osa plus la remuer pour la conduire à l'église. On ne désespéra point; les prodiges nombreux que notre Seigneur se plaît à opérer dans cette ville pour confirmer sa sainte loi ont excité dans les cœurs une foi vive et inébranlablé qui ne sait douter de rien. Le mari de cette femme, vadhoughen et catéchumène, d'un âge déjà mûr, la fit reporter à l'église pendant que je prenais mon repas. Je recommandai à quelques néophytes de prier pour elle avec ferveur, car j'ai plus de confiance à leurs prières qu'aux miennes; l'expérience m'a prouvé que souvent notre Seigneur prend plaisir à opérer ses merveilles par le moyen des chrétiens. Un moment après j'allai la voir à l'église et la trouvai très mal; comme elle avait assisté aux instructions, je voulus lui adresser quelques interrogations:

elle me comprenait, mais elle m'indiquait par ses gestes qu'elle ne pouvait parler. Je lui fis le signe de la croix sur la gorge, la parole lui revint, et elle me dit qu'un mauvais génie qui voulait l'étrangler l'avait empêchée de répondre à mes premières questions. Je continuai à l'instruire, et fus de nouveau interrompu à deux ou trois reprises par le démon, qui, disait-elle, cherchait à l'étouffer, et chaque fois je la délivrai par le signe de la croix. Nous passâmes ainsi beaucoup de temps; la nuit étant venue, elle me pria de la baptiser. Je demandai alors au mari s'il n'avait pas dans sa maison quelques objets consacrés au démon; la femme me répondit aussitôt qu'elle avait une petite statue de la déesse *Ammée*. J'ordonnai de suite au mari de me l'apporter, et en attendant j'allai faire les préparatifs du baptême. A peine avais-je quitté la malade qu'on accourut m'annoncer qu'elle expirait; je revins à la hâte, accompagné de quelques chrétiens, et, nous étant tous mis à genoux pour prier, je fis de nouveau sur elle le signe du salut et lui appliquai une relique de la vraie croix : à l'instant elle reprit ses sens; je la fis transporter devant l'autel; elle était si accablée que je craignis de n'avoir pas le temps d'achever les cérémonies. Cependant dès que je commençai à réciter les oraisons elle recouvra la parole, et me dit : Voyez-vous comme ce démon voulait m'étouffer! il est furieux de ce que mon mari est allé chercher cette statue maudite. Puis elle répondit avec beaucoup de foi et de piété aux diverses questions que j'ai coutume de proposer avant le baptême; enfin, à ma grande consolation, je lui conférai ce sacrement, et lui donnai le nom de Marie. Aussitôt elle se sentit totalement guérie, se leva, et put s'en retourner à pied et sans aucun appui. Dès lors aussi cessèrent toutes ces horri-

bles apparitions; et elle m'a répété depuis, en venant à l'église pour entendre la sainte messe, que le baptême lui avait rendu une parfaite santé.

« J'aurais bien d'autres faits de ce genre à vous rapporter, mais je crains que mon récit ne vous ait déjà trop ennuyé. Pour varier un peu, je passe à quelques traits édifiants. Commençons par le dialogue d'un brame chrétien avec un vadhoughen, capitaine de cinquante soldats. Le premier allait puiser de l'eau, dans ce pays se servir soi-même pour l'eau et la nourriture est le signe d'une haute noblesse; l'autre avec sa femme et ses parents offrait un sacrifice à l'idole de sa caste appelée *Couladévam.* En passant à côté d'eux le brame dit en se parlant à lui-même de manière à être entendu : Pauvres gens! ils ne savent ce qu'ils font en offrant ce sacrifice! Et toi, lui cria avec mépris le vadhoughen, dis-moi qui tu es; tu en sais peut-être plus long que tant d'autres brames? Ce dieu est un grand dieu, et toi tu n'es qu'un ignorant. Pour moi, quand je me lève, je tourne la face vers la tour de Soccanaden et je lui fais dévotement ma révérence. Que signifient ces paroles que tu vas balbutiant? Je m'imagine que tu as envie de me duper et de tirer de moi quelques écus. Tu es dans l'erreur, reprit le brame avec bonté, je ne veux pas de ton argent; les paroles que tu as entendues m'ont été inspirées par la compassion que j'éprouve en te voyant adorer un démon qui te tourmente. Si tu connaissais le vrai Dieu, sa bonté te délivrerait de tes peines et te procurerait la gloire céleste. J'ai compris, répliqua le vadhoughen, tu te moques de moi; je l'ai bien dit, toi aussi tu veux mon argent! Eh! j'ai dépensé plus de cent cinquante écus jetés aux brames et aux sorciers, afin qu'ils apaisassent la colère de ce Dieu; j'ai perdu ma peine et

mon argent, je n'ai plus rien à donner. Alors le brame, faisant le signe de la croix et priant intérieurement le Seigneur d'éclairer ce pauvre païen, répondit : Quand tu m'offrirais des trésors, je ne voudrais rien recevoir de toi, tout ce que je puis dire c'est que le Dieu que j'adore est le seul vrai Dieu, et que si tu voulais suivre mon conseil tu serais sauvé. Enfin la grâce toucha si efficacement le cœur de ce vadhoughen qu'il se mit à prier le brame de lui enseigner la voie du salut. Comme il était pressé d'aller à un village voisin pour des affaires, il lui remit sa femme et ses deux fils pour les instruire, lui promettant de venir les rejoindre au plus tôt. Il tint parole, et vint se prosterner à mes pieds en me racontant ses peines. Un démon, disait-il, ne cessait de le tourmenter lui et sa femme de la manière la plus révoltante, par des apparitions et des persécutions que la modestie ne permet pas de raconter ; ils ne pouvaient avoir un moment de repos qu'en lui offrant les sacrifices qu'il exigeait. Après la conversation qu'il avait eue avec le brame, ses peines avaient encore augmenté ; sa mère et sa femme étaient tombées malades. Je lui répondis que s'il voulait embrasser la loi du vrai Dieu, et le servir fidèlement, toutes ces afflictions se dissiperaient comme les nuages devant le soleil; j'ajoutai tout ce que Dieu m'inspira pour le consoler et l'animer.

« Ils se sont tous mis au rang des catéchumènes, et m'étonnent par la facilité et l'exactitude avec lesquelles ils me répètent ce que j'ai expliqué dans mes instructions. Le mari a été obligé de s'absenter quelque temps pour les devoirs de son emploi, sa femme continue à fréquenter le catéchisme avec ses deux enfants, dont l'aîné à vingt-deux ans, le cadet quinze ans. Le premier, qui est un jeune homme de beaucoup de capacité,

disait : Mon Dieu, si j'avais connu ces vérités, aurais-je jamais pu adorer Soccanaden et les autres idoles ? Certainement non ; c'est par ignorance que nous avons vécu comme des aveugles, et il prononçait ces paroles avec une émotion qui montrait bien qu'elles partaient du cœur. Je puis vous assurer que tous ceux qui embrassent le christianisme sont animés d'un vrai désir de faire leur salut, et vous trouveriez parmi nos néophytes des hommes dignes de la primitive Eglise par la ferveur et les sentiments que Dieu leur communique. Oh ! si certains de nos Pères qui ont de la peine à le croire venaient ici, s'ils voyaient de près ces fervents néophytes, je suis certain qu'ils concevraient une plus haute estime de cette chrétienté que je n'en ai moi-même. Je ne vous parle pas des baptêmes que j'ai administrés ; tous les jours se présentent de nouveaux catéchumènes. Hier deux rajahs vinrent me trouver parcequ'ils avaient appris que j'étais un rajah saniassi qui enseignait la loi du salut ; je leur adressai quelques paroles, dont ils se montrèrent si satisfaits qu'ils ont voulu commencer dès aujourd'hui à suivre le catéchisme.

« Le jeune Visouvasan, qui alla vous voir l'an dernier, a été très gravement malade ; on attribue sa maladie aux maléfices parcequ'on le voit se consumer lentement sans qu'on puisse en découvrir aucune cause naturelle ; mais lui, en disciple de Jésus-Christ, il édifie tout le monde par sa patience, et quand il éprouve les accès les plus douloureux il console lui-même sa vieille mère qui pleure et se désole auprès de lui : Ne pleurez pas, lui dit-il, la maladie est un bienfait du Seigneur qui nous l'envoie comme une preuve de son amour. Il dit à tous les chrétiens qui vont le visiter que Dieu lui fait une grâce insigne en lui procurant dans cette vie le moyen

d'expier ses péchés. Malgré ses douleurs il veut absolument qu'on le porte à l'église, où il entend la sainte messe et passe une bonne partie de sa journée. Il ne cesse de réciter certaines prières que j'ai composées à l'honneur de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ ; il a une si tendre dévotion envers ce mystère que dans toute sa maison on ne trouve que des croix peintes sur le mur ou gravées sur ses meubles.

« Un jeune brame, après avoir exactement suivi les instructions, me demandait instamment le baptême; mais son père s'y opposait : il exigeait qu'il se mariât avant de se faire chrétien, parceque les païens ne consentiraient jamais à lui donner une épouse à moins qu'il ne participât à certaines superstitions qui sont défendues aux néophytes. Le jeune homme, voyant que par égard pour son père je ne cédais pas à ses vives instances, vint un jour me trouver avec lui, et en ma présence lui adressa ces paroles : Je sais et je comprends tout ce qui est contenu dans la loi de Jésus-Christ, qui seule peut procurer le salut, votre refus est le seul obstacle qui retarde mon bonheur. Eh bien ! je vous le déclare, soit que l'ayer consente à me baptiser, soit qu'il refuse, jamais je ne ferai ce sacrifice du feu (c'est une cérémonie superstitieuse qui se pratique dans les mariages païens) parceque ce sacrifice est un péché, il ne m'est pas permis d'y participer. Oui, je le jure, ajouta-t-il d'un ton décidé, fallût-il rester comme je suis jusqu'à la mort, jamais je ne souffrirai cette cérémonie dans mon mariage. Frappé de sa constance, je crus qu'il y aurait injustice à lui différer plus longtemps le baptême ; il le reçut avec bonheur, et prit le nom d'*Asarappen*, qui veut dire *Honoré*. Sa conduite répond à de si beaux commencements.

« Priez et faites prier pour la conversion d'un brame

très influent par ses richesses, sa science et sa haute noblesse ; il m'a parlé plusieurs fois, il est en bonne voie et donne de grandes espérances. Pressez le Révérend Père Provincial d'amener avec lui dans sa visite un Père qui soit le compagnon de mes travaux. C'est vous que Dieu choisira, j'en ai la confiance. Priez-le aussi de m'apporter des objets de piété, des images, des chapelets, des médailles, etc., mes chrétiens les attendent avec impatience. Mais surtout venez vous-même, mon Révérend Père ; venez goûter les douces consolations du missionnaire. Conjurez notre Seigneur qu'il me pardonne mes péchés sans nombre, et que je ne sois pas un obstacle aux desseins de sa divine miséricorde sur ces pauvres peuples.

« En union de vos saints sacrifices, etc. »

Enfin après avoir reçu ces lettres, je partis pour Maduré au commencement d'août accompagné du P. André Bucerio. Comme nous étions dans la saison de l'hiver, notre voyage fut entravé par des pluies continuelles, des torrents enflés et rapides et des chemins très difficiles à travers ces montagnes sauvages et escarpées ; mais le bonheur que nous éprouvâmes à Maduré nous fit bientôt oublier toutes nos fatigues. C'est une chrétienté dont la piété et la ferveur rappellent la primitive Eglise; aussi Dieu se plaît-il à y renouveler les anciennes merveilles, pour sa gloire et la confusion de ses ennemis. Les chrétiens font éclater une si tendre dévotion, ils montrent une connaissance si parfaite de la religion, ils sont animés d'un zèle si ardent pour la conversion des païens, que, ravi d'admiration, je m'écriais souvent avec les apôtres : *Et hi receperunt Spiritum sanctum sicut et nos.* A la vue du nombre des chrétiens qui augmente tous les jours, je compris que le P. Robert ne

pouvait suffire à tant de fatigues et que son zèle exposait sa vie à un danger évident; je me hâtai donc de faire venir pour le soulager le P. Antoine Vico, alors professeur de théologie à Cochin, qui avait instamment sollicité cette faveur. Il arriva le 15 septembre, et je restai encore trois semaines avec ces bons Pères pour régler diverses affaires concernant le bien de cette mission. Il m'est impossible de vous exprimer l'accueil et les démonstrations d amour de ces bons néophytes. Beaucoup moins pourrais-je vous donner une idée de la joie dont je fus comblé pendant les deux mois que je passai dans cette Église naissante. Parmi les personnes qui reçurent alors le baptême se trouve un médecin habile, véritable trésor pour nos chrétiens ; ils seront maintenant dispensés de recourir aux médecins païens que l'on empêche difficilement de mêler des superstitions à leurs remèdes. Nous avons aussi admis au baptême la femme d'un vadhoughen déjà chrétien depuis un an. Elle avait toujours différé par ménagement pour son père et sa mère qui s'y opposaient de toutes leurs forces ; mais comme elle ne pouvait rien gagner sur leur aveugle obstination, elle leur déclara que s'ils voulaient aller en enfer ils en étaient libres ; que pour elle à tout prix elle voulait se sauver avec son mari.

Pendant mon séjour à Maduré j'appris qu'il y avait dans cette ville plusieurs colléges de brames richement fondés, dans lesquels les études de la philosophie indienne sont très florissantes. Pour leur opposer nos sciences européennes je désirais vivement que le P. Robert ouvrît aux brames un cours de philosophie qui aurait certainement été accueilli avec joie; mais après y avoir bien réfléchi nous jugeâmes qu'il fallait encore attendre quelques mois. Deux raisons nous y décidèrent;

la première est que les hautes études ne peuvent se faire qu'en langue sanscrite. Quoique le P. Robert possède très bien cette langue, la comprenne parfaitement et la parle avec facilité; un cours nouveau en sanscrit exige une étude particulière, pour recueillir tous les termes nécessaires et même en inventer un grand nombre qui manquent entièrement. Il sera facile de les composer, car le sanscrit se prête admirablement bien à ces compositions de mots, mais il faut du temps. En second lieu ce cours demanderait des dépenses considérables, et les fonds manquent. En attendant je chargeai le P. Robert de me procurer toutes les informations possibles touchant les études qui ont lieu à Maduré : c'est ce qu'il fit comme vous le verrez dans une lettre dont je vous donne copie.

Quelques jours avant mon arrivée à Maduré, le célèbre Hermécatti nayaker était revenu de la guerre. Plein de confiance dans la médaille du P. Robert il s'était distingué par sa bravoure, avait pris d'assaut je ne sais quelle forteresse, et revenait victorieux. Le grand Nayaker le combla d'honneurs et de faveurs nouvelles. Convaincu qu'il était redevable de tout ce bonheur à l'ayer, il s'empressa de venir en personne le remercier; l'ayer lui rappella sa promesse, et le pressa de l'accomplir; il répondit par de bonnes paroles, témoigna un sincère désir, s'excusa sur la multiplicité de ses affaires, et demanda enfin à recevoir le baptême en un seul jour sans être obligé d'employer tant de semaines à suivre les instructions. Le P. Robert ne crut pas prudent d'accéder à cette demande. Plus ce nayaker est élevé par ses richesses et ses emplois, plus il est nécessaire de l'éprouver avant de l'admettre; car les obstacles à sa conversion seront immenses, soit de la part du roi qui

l'aime et l'estime beaucoup, soit de la part de l'ennemi du salut, qui ne manquera pas de faire jouer tous ses ressorts. J'ai recommandé cette affaire à tous nos Pères d'ici ; veuillez aussi nous aider par vos prières et celles de nos Pères d'Europe. Lorsqu'au retour de son expédition, Hermécatti vit la nouvelle église pleine de chrétiens : « A présent, s'écria-t-il, je vois évidemment que votre œuvre est l'œuvre de Dieu. Étrangers dans cette ville, au milieu de tant de contradictions, vous avez pu construire une maison et une église, et ce qui est plus, vous l'avez déjà remplie d'un si grand nombre de disciples ; et tous les jours tant d'autres se présentent pour assister à votre catéchisme !! voilà ce qui montre l'action de Dieu, vous pouvez désormais marcher avec confiance. »

Enfin je pris congé de nos Pères et de ces bons néophytes le 9 octobre. En les quittant je leur recommandai expressément de m'envoyer l'exposé de tout ce qui surviendrait de nouveau jusqu'au 20 novembre, afin de l'insérer dans ces lettres annuelles. Voici les détails qu'ils m'ont adressés.

LETTRE DU P. DE' NOBILI AU P. PROVINCIAL.

Maduré, 22 novembre 1610.

« Votre Révérence m'a recommandé de lui envoyer des informations sur les études, les universités et les étudiants ; sur les questions qu'on traite et les méthodes qu'on suit dans la ville de Maduré. Si Dieu me prête vie j'espère vous donner l'année prochaine une exposition plus complète et plus exacte de toutes les choses que

vous désirez connaître (1). En attendant je vous indiquerai en peu de mots ce que je sais. Il y a à Maduré plus de dix mille étudiants distribués en différentes classes de deux cents à trois cents, etc.; ces étudiants sont tous brames, car eux seuls ont le droit de se livrer à l'étude des hautes sciences; les autres castes, surtout les veissias et les soudras en sont exclues. Afin que les élèves ne soient pas distraits par la nécessité de pourvoir à leur entretien, le Bisnagar et le grand Nayaker les ont dispensés de ce soin par des fondations splendides, dont les revenus suffisent à la rétribution des maîtres et à la subsistance de tous les étudiants. Leurs hautes études se divisent en plusieurs cours. Le premier est la philosophie, qu'ils appellent *sintâmani,* c'est à dire connexion des pensées et des raisonnements; elle exige quatre ou cinq années d'étude, et traite, en trois parties distinctes, de *l'évidence*, de *la science* et de *l'autorité* (2).

(1) Malheureusement ce second mémoire du P. Robert de' Nobili, si précieux pour la science, n'est pas arrivé jusqu'à nous.

(2) On ne sera pas fâché de trouver ici toute la nomenclature telle que la donne le P. de' Nobili. Elle montre que la science des brames, à un certain mérite de subtilité, joignait le défaut de clarté et de méthode.

« Pars prima est evidentia et agit de invocatione seu adoratione : utrum sit aliquis Deus initio operis invocandus; de certitudine, de perfecta certitudine, de certitudine per generationem et productionem de novo; de formalitate certitudinis, de speciebus objectorum, de unione locali seu per contiguitatem, de unionibus diversis, formali, accidentali, etc.; de prædicato et subjecto per negationem, de objecto visus; de indivisibilitate voluntatis, de splendore auri, de actus reflexione quo quisque se cognoscit et intelligit, etc., etc.

« Pars secunda est scientia et agit de signis illationis, de sequela tantum, de inductione, de fallentia, de semine fallentiæ, de ejus confutatione, de subjecto, de discursu, de signo causativo, de omnimoda fallentia, de conjunctione secundum quid, de privatione, de effectu per causam, de omnimoda conjunctione ; de ultima certitudine seu consequentia, de causa, de evidenti probatione, de certitudine a simili, de errore, de dubitatione,

La première partie expose la nature, les causes et les divers objets de l'évidence; la deuxième parle du raisonnement, de l'induction, du syllogisme, de ses règles et des vices qu'on doit y éviter; la troisième s'occupe de l'autorité, et par suite de la parole, qui en est l'instrument; des signes, qui suppléent la parole; de la loi, des convenances, etc. Ils ont de plus cinq autres cours de sciences, outre leur théologie qu'ils appellent *vedandam*, et qui traite de Dieu, de ses attributs, etc. Le temps ne me permet pas de développer toutes ces choses assez confuses d'ailleurs; j'espère en acquérir plus tard une notion plus claire et plus exacte. Je m'applique assiduement à l'étude de la langue sanscrite, afin de pouvoir ouvrir un collége de brames, selon vos désirs et votre recommandation, aussitôt que la Providence nous procurera les ressources nécessaires. Que le Seigneur m'accorde la grâce de le servir parfaitement en toutes choses.

« Je me recommande aux saints sacrifices..., etc. »

LETTRE DU P. ANTOINE VICO AU R. P. PROVINCIAL.

Maduré, 22 novembre 1610.

« Je vais vous rendre compte de tout ce qui s'est passé dans cette mission depuis votre départ jusqu'à ce jour. Il a plu à notre Seigneur de nous visiter nous et nos chrétiens par des tribulations, qui, nous l'espérons, se-

de variatione suppositionis; de falsa conclusione ex vero antecedente, de Deo Rutren, de multiplicitate causarum, de naturali vi et virtute, de virtute superaddita de novo.

« Pars tertia est auctoritas et agit de auditu, de correspondentia verborum, de convenientia in communi, de unione affectionis, de desiderio, de corruptione soni, de corruptione totius mundi, de merito legis, utrum quod non est possit affirmari, de novitate, de annihilatione de propria impositione, de signo, etc., etc. »

ront une semence féconde de nouveaux succès. Vous connaissez déjà l'origine de ces persécutions. Le premier moteur est toujours le démon, qui voit son empire attaqué ; ses premiers et plus ardents ministres sont les brames et les pandarams. Quoique vaincus dans les tentatives qu'ils firent l'année dernière, ils ont ourdi de nouveau leurs trames avec plus d'artifice et de perfidie que jamais, et, le moment venu, la guerre a éclaté en même temps sur tous les points. Toute la ville a retenti de leurs cris. On ne parlait plus que de l'infâme condition des pranguis, du dessein qu'avait l'ayer de détruire les idoles et leurs sectes ; du mépris qu'il inspirait ouvertement pour Soccanaden, de l'audace qu'il avait de briser le *lingam* et de le jeter dans les lieux immondes. On racontait qu'un pandaram, voyant tomber la dévotion, le culte des idoles et la fréquence des sacrifices, s'était tué de rage pour attirer la vengeance de sa mort sur l'ayer et ses disciples (1) ; que les dieux étaient irrités, et se préparaient à verser les fléaux de leur colère sur les lâches et les traîtres qui ne défendaient point leur cause. La cour du grand Nayaker commençait à prendre part à la persécution, et des paroles menaçantes sortaient du palais. On sut tellement circonvenir Hermécatti lui-même, l'effrayer par les menaces et l'aigrir par les calomnies, que ce généreux protecteur se laissa entraîner par le torrent. Peut-être aussi la lutte qui se passait dans son cœur entre la voix de Dieu et de

(1) Ce fait bizarre tient à un préjugé très répandu dans les Indes, provenant peut-être de ce que ces peuples assimilent la cause occasionnelle du mal à la cause active qui le produit. Nous verrons plus tard que dans la caste des voleurs, lorsque deux individus se querellent, si l'un d'entre eux se coupe la gorge en présence de son ennemi, celui-ci est obligé d'en faire autant, comme pour subir la peine du talion.

sa conscience, et la violence de ses passions, l'indisposait-elle un peu contre la loi de Jésus-Christ. En conséquence, le 12 octobre, de grand matin deux hommes se présentent à notre maison, se disent envoyés par Hermécatti, et nous déclarent de sa part, « qu'il s'étonne fort que l'ayer, prangui, homme de vile condition, ait la hardiesse de demeurer sur son terrain, d'y bâtir une église, d'y rassembler ses disciples, de se dire son propre gourou, de recevoir chez lui et dans sa religion des hommes nobles et des brames ; qu'il ose inspirer le mépris pour les idoles, faire profaner le lingam, traiter les brames avec dédain. Ils ajoutent que ce seigneur ayant des sujets de plaintes très graves contre le jeune Alexis, commande qu'on le remette de suite entre ses mains. » L'ayer comprit bien que les deux envoyés avaient inventé une partie de leur discours ; mais il ne put douter que le message ne vînt en effet d'Hermécatti. Pénétré de douleur, il leva les mains vers le ciel en s'écriant : « Notre Père qui êtes aux cieux ! puisque Hermécatti se tourne aussi contre nous, que nous reste-t-il, sinon d'être la proie et le jouet de nos ennemis ! Mais j'espère dans le Seigneur, il nous sauvera. » Un instant après arriva un capitaine qui, au nom d'Hermécatti, nous intima l'ordre de renverser la maison et l'église. Nous désirions de nous expliquer avec notre ancien protecteur par le moyen de son majordome ; mais celui-ci ne voulut pas, ou ne put pas venir nous trouver. Enfin pendant la nuit arrivèrent ses ministres, qui nous réitérèrent l'ordre de leur livrer Alexis.

« Alors l'ayer, mettant toute sa confiance en Dieu, prit son ton d'autorité, et répondit non seulement à cette députation, mais à toutes les précédentes : « Je m'étonne beaucoup, dit-il, qu'Hermécatti ose insulter un homme

de ma condition et me traiter de prangui, comme il l'a fait ce matin. Je n'ai commis aucune faute qui me rende indigne de recevoir dans ma maison les brames, les seigneurs et même les plus grands rois de la terre. Je n'adore pas, il est vrai, Soccanaden et vos autres idoles; j'adore le vrai Dieu dont j'enseigne la loi : ceux qui embrassent cette sainte loi ne perdent rien de leur noblesse et de leur droit à tous les honneurs de leurs castes. Si sa Seigneurie veut son terrain, je le lui rendrai, quoique je n'y aie bâti mon église qu'en me fiant à sa parole et à la donation qu'elle m'en avait faite. Mais quant au chrétien qu'elle me demande, que sa Seigneurie se rappelle qui je suis; mon honneur me défend de lui livrer ce jeune homme. Si elle veut ma tête, elle peut la faire trancher; mais qu'elle n'attende pas de moi une action indigne de mon rang. » A ces paroles les envoyés restèrent stupéfaits; l'un d'entre eux, qui était rajah, dit tout bas avec complaisance : « Voilà un vrai rajah! je le reconnais à cette conduite! » Puis s'étant remis de leur étonnement, ils lui représentèrent avec respect que sans doute il était mal informé; qu'Hermécatti n'avait certainement pas dit ces paroles; que ce serait lui faire injure que de le croire... Ce seigneur, informé par ses envoyés de la réponse de l'ayer, conçut autant d'admiration pour lui que d'indignation contre ceux qui lui avaient fait le déshonneur de lui prêter de tels sentiments et de telles paroles. Il envoya aussitôt ses excuses à l'ayer, l'assurant que tout ce qu'on lui avait dit était faux, qu'il avait seulement demandé le jeune homme contre lequel on lui portait plainte; mais qu'au reste il était pénétré d'estime pour lui, qu'il connaissait sa noblesse et ses excellentes qualités, et qu'il le priait de toujours compter sur sa protection contre tous ses en-

nemis. Le fait est qu'Hermécatti s'était laissé un peu ébranler; mais la grandeur d'âme de l'ayer et la noble fierté de ses paroles dissipèrent tous ses soupçons.

« Pendant que les païens nous livraient directement cet assaut, ils nous portaient des coups plus terribles en attaquant séparément tous nos chrétiens. Leurs parents encore gentils se réunirent tous contre eux pour les forcer à renoncer à la religion de Jésus-Christ. Ils firent surtout valoir l'honneur de la caste et l'infamie où ils étaient tombés en se faisant pranguis. L'assaut fut violent, et plusieurs néophytes récemment baptisés ne purent y résister. Ébranlés déjà par les insultes faites à l'ayer et les déclarations hostiles d'Hermécatti, publiées partout et exagérées par nos ennemis, ils cédèrent à l'orage et cessèrent de fréquenter notre église. Ils n'avaient point renoncé à la foi; ils déclaraient hautement que la loi de Jésus-Christ pouvait seule conduire au salut; mais le courage leur manquait pour la professer, parcequ'ils ne pouvaient supporter l'opprobre de se voir sans cesse et universellement appelés pranguis. Une fois vaincus, ils devenaient auprès de leurs frères les apôtres zélés de la défection; grâce à Dieu, leurs efforts furent inutiles.

« Tous les autres chrétiens firent éclater leur foi d'une manière admirable. Un grand nombre, ne sachant plus que répondre aux calomnies publiées contre l'ayer, repoussaient les calomniateurs en disant : « Eh bien! soit; que l'ayer soit prangui et tout ce que vous voudrez, ce qu'il nous a enseigné n'en est pas moins la vérité, et rien au monde ne pourra nous empêcher de fréquenter l'église. » Une femme accourut portant son enfant dans ses bras, et criant de toutes ses forces : « Que veulent-ils donc de moi? Pensent-ils m'arracher du cœur mon Dieu

et mon Seigneur Jésus ? Non, jamais ils ne le pourront ; » et elle déposa son enfant dans le sanctuaire comme dans un asile assuré. Une autre disait : « Ils m'arracheront plutôt ma langue que mon Dieu. » L'ayer, qui faisait alors l'instruction dans l'église, expliqua aux chrétiens assemblés les paroles adressées par Jésus-Christ à ses disciples dans une semblable occasion ; puis élevant la voix : « Et vous aussi, dit-il d'un ton ferme et ému, voulez-vous m'abandonner ? » Tous les chrétiens répondirent à grands cris que jamais ils ne renonceraient à la loi du salut et à l'amour de Jésus-Christ. Et pendant que chacun à sa manière protestait de sa fidélité, l'un d'eux s'écria : « Oui, quand même tout le monde abandonnerait Jésus-Christ, pour moi, aidé de sa grâce, je lui resterai fidèle à jamais. » La divine miséricorde ne permit pas que cette bourrasque durât plus longtemps. On connut bientôt et l'heureux résultat de la réponse de l'ayer, et la déclaration faite par Hermécatti de ses véritables sentiments ; ces nouvelles abattirent l'audace de nos ennemis et rétablirent la paix et la confiance parmi nos chrétiens.

« Dieu voulut récompenser et confirmer leur foi par une faveur extraordinaire. Une chrétienne de la caste vadhougha se trouvait à l'agonie, sans parole et sans aucun signe de vie ; son fils accourut en pleurs auprès de l'ayer. Celui-ci, plein de confiance en Dieu, se rendit en personne auprès de la malade. Il la trouva expirante au milieu de ses parents qui pleuraient et poussaient des cris lamentables. Il fit sortir tous les assistants, se mit à genoux, appliqua à la malade une relique de la sainte Vierge, et pendant qu'il priait, cette femme, que tout le monde regardait comme morte, poussa un profond soupir en prononçant le saint nom de Jésus ; l'ayer l'as-

pergea d'eau bénite : aussitôt elle eut assez de forces pour se confesser, et deux jours après elle vint à l'église remercier Dieu de sa parfaite guérison. Les païens accourus en foule auprès de la mourante furent saisis d'admiration et pénétrés de respect pour notre sainte religion. J'espère que la plupart d'entre eux se convertiront. Le fils de cette femme, transporté de joie, s'écriait devant l'église : « Sans l'ayer ma mère serait déjà dans la fosse, rongée par les vers. » Un pieux chrétien l'en reprit avec douceur : « Il ne faut pas, lui dit-il, donner la gloire de ce miracle à l'ayer ; il n'a pas opéré cette guérison par sa propre puissance : c'est le Dieu que nous adorons qui fait ces merveilles pour confirmer notre foi ; c'est lui qu'il faut louer et bénir. »

« Cet orage était à peine dissipé que nous en vîmes éclater un second non moins terrible. La femme d'un gentil voisin de notre église disparut. Son mari, après l'avoir inutilement cherchée pendant plusieurs jours, alla consulter un magicien pour savoir où elle était ; celui-ci, heureux de pouvoir susciter contre nous une nouvelle persécution, accusa deux chrétiens qui demeurent avec nous d'avoir enlevé cette femme et de la tenir cachée. Le païen, plein de rage, répandit ce bruit dans toute la ville ; suivi d'une foule de gentils, et vomissant les injures les plus grossières, il accourut à notre église, et menaçait d'en briser les portes si les deux chrétiens ne lui étaient livrés sur-le-champ. L'ayer se présenta, et répondit avec beaucoup de douceur que ses disciples étaient incapables d'une telle action ; qu'il allait cependant prendre toutes les informations nécessaires. Peu satisfait de cette réponse, le païen partit en menaçant, et porta ses plaintes à un officier de police. Ordre fut aussitôt donné d'amener les deux chrétiens accusés.

Pour éloigner de l'église la confusion que cette affaire allait occasionner, l'ayer conseilla aux deux néophytes de se retirer jusqu'à ce qu'ils se fussent pleinement justifiés. Ils allèrent donc trouver leur accusateur, et avec lui se rendirent auprès de l'officier de police : celui-ci, non content d'arrêter les deux néophytes, envoya ordre à l'ayer de lui livrer son troisième domestique, et menaça de le faire prendre de force. « Allez dire à votre maître, répondit l'ayer, qu'il se rappelle qu'il n'a aucune autorité sur ma maison, ni sur moi, ni sur mes domestiques. Les deux chrétiens se sont présentés pour se justifier et non pour se livrer entre ses mains. Au reste, s'il a quelque plainte à faire contre mes gens, qu'il s'adresse au grand Nayaker ou à Hermécatti, protecteur de cette maison. » Effrayé par ces dernières paroles, l'officier de police répondit fort poliment qu'il en parlerait à Hermécatti ; puis, sur la demande de l'ayer, il vint le trouver aussitôt, et, après une petite discussion, il consentit à suspendre les procédures pendant dix jours, pour donner au plaignant le temps de faire de nouvelles recherches.

« Cependant tous les chrétiens étaient dans une extrême inquiétude, car les païens ne manquaient pas de se servir de cette occasion pour répandre contre eux les bruits les plus désavantageux. D'ailleurs, les dix jours écoulés, les accusés devaient, selon les lois du pays, être soumis à l'épreuve du feu, c'est à dire plonger le bras dans le beurre bouillant ou tenir à la main une barre de fer rouge. Dieu vint encore à notre aide, et le démon lui-même fut obligé de nous justifier. Le mari, qui avait conçu des doutes sur la réponse du premier magicien, voulut en consulter un second. Un jeune chrétien averti de son dessein le suivit de près en récitant

des prières tout le long du chemin, et entra derrière lui dans la cour du devin. Celui-ci eut beau accomplir toutes ses cérémonies ordinaires, son oracle était muet : « Je ne sais, disait-il, ce que cela veut dire; aujourd'hui le démon ne me parle pas. » Là-dessus il recommençait à nouveaux frais tous ses enchantements; et le chrétien, encouragé par le succès, priait avec un redoublement de ferveur et de confiance; et l'oracle restait muet. Le magicien fatigué suait, tempêtait, et répétait avec étonnement : « Je ne sais ce qu'il y a cette fois; jamais cela ne m'était arrivé; le démon ne veut pas me répondre! » Enfin après d'inutiles efforts il allait tout abandonner, quand le chrétien s'avança courageusement et lui dit : « Maintenant je te permets de parler; mais, au nom de Jésus-Christ, dis la pure vérité, je te l'ordonne. Aussitôt le devin se sentit inspiré, et parla ainsi au païen : « Ta femme se disputa avec son frère, qui, l'ayant maltraitée, la menaça de la tuer; saisie de frayeur elle s'enfuit vers Tirouchirapalli (1). Sur sa route elle fut rencontrée par un soldat qui la prit et l'emmena dans le royaume de Ammia-Nayaker, et à présent elle se trouve dans tel village. » Puis il ajouta : « Tu as eu grand tort de jeter cette faute sur les disciples du saniassi; ils sont très éloignés de pareils crimes. » Le mari, mécontent de cette seconde réponse, voulut consulter un troisième devin, et le jeune néophyte l'ayant encore suivi, la réponse fut la même que la précédente. Convaincu de la vérité, il se désista de ses injustes poursuites, divulgua lui-même tout ce qui s'était passé, et les païens conçurent une

(1) Les anciens missionnaires écrivent *Tirouchirapalli*, qui répond mieux au mot tamoul et à son étymologie; nous conserverons ici cette orthographe, quoique aujourd'hui cette ville ne soit connue dans les géographies que sous le nom de *Trichinapalli*.

haute idée et de la puissance de notre Dieu, et de la vertu de nos chrétiens.

« Ce triomphe de l'innocence ne fit qu'augmenter la rage de nos adversaires. Ils s'adressèrent d'abord au juge suprême de toutes les castes de la *main gauche* (1). C'est un personnage fort distingué, qui jouit d'une très grande autorité, surtout en matière de religion. C'est lui qui, dans les graves nécessités où l'on a coutume d'apaiser les dieux par une victime humaine, désigne le malheureux qui doit s'immoler en sacrifice. Nos ennemis se présentèrent à son tribunal, et le sommèrent de venger les dieux des impiétés de l'ayer : comment pouvait-il souffrir dans cette ville un homme qui enseignait à mépriser Soccanaden, Siven, tous les autres dieux et les religions si anciennes du pays? Il était tenu d'apporter un remède efficace à tant de désordres. Pressé par leurs importunités, le juge vint lui-même accompagné d'un des porteurs de l'idole ; mais il trompa bien notre attente et surtout celle de nos accusateurs. Il commença par se prosterner devant l'ayer; puis, sans vouloir accepter une natte qu'on lui offrait, il s'assit par terre, et dit d'un ton respectueux : « On m'a porté plainte contre vous, on vous accuse de ne pas adorer Soccanaden, ni Siven, ni aucun autre Dieu; je viens m'informer par moi-même de la vérité. » L'ayer répondit qu'il adorait le vrai Dieu, et qu'il n'y avait de vrai Dieu que celui qu'il adorait; que Dieu ne pouvait pas avoir de femme, encore moins des concubines; qu'on ne pouvait lui attribuer telles et telles choses... (il faisait allusion à Soccanaden); puis il se mit à expliquer les perfections et les attributs de Dieu. Le docteur en l'écoutant donnait des signes d'approba-

(1) Voyez le premier vol., p. 78.

tion, et l'interrompait de temps en temps pour confirmer ses paroles par des vers qu'il récitait en chantant, selon la coutume. Il avouait assez clairement la vérité de tout ce que l'ayer disait de Soccanaden : « Les peuples de cette contrée, ajoutait-il, sont des insensés qui croient tout ce qu'on leur dit, et sont disposés à adorer le premier objet qu'on leur présente. Ainsi parlait de ses dieux celui qui les proposait à l'adoration publique et qui les adorait lui-même par respect humain ! Il partit très satisfait et promit de revenir.

« Un second combat nous fut livré par un autre docteur, brame très riche et très savant, ami intime du grand Nayaker, avec qui il passe tous les jours plusieurs heures. Il a la réputation d'une si haute sagesse que traiter avec lui, disait notre brame Dieudonné, c'est éminemment traiter avec toute la science de Maduré. Ce brame célèbre vint lui aussi pour interroger l'ayer, et bien résolu de le mortifier. Il se présenta à la porte avec arrogance, et comme le disciple lui disait qu'il allait voir si l'ayer pouvait lui parler en ce moment, il répondit avec fierté qu'il n'y avait pas d'heure où l'ayer pût se dispenser d'accueillir un homme de son rang. En parlant ainsi il entra, et alla prendre place à l'endroit où nous avons coutume de recevoir les visites. Nous lui envoyâmes un drap rouge pour lui servir de tapis ; mais cette attention ne fit que redoubler son orgueil. Quand l'ayer entra, le brame, sans lui faire aucun salut, commença de suite la conversation. « On m'a présenté, dit-il, de graves accusations contre vous ; je suis donc venu pour vous examiner. » L'ayer répondit : « Il y a dans ce monde quatre choses excellentes, mais qui ont quatre fruits détestables : la première est la science dont le fruit est l'orgueil ; la seconde est l'amitié, dont le fruit est le

mépris; la troisième est la grandeur et la puissance, dont le fruit est la jalousie et l'envie; la quatrième est la vérité, dont le fruit est la haine. Cette quatrième se vérifie en moi, qui, venu dans ce pays pour enseigner la vérité, me vois exposé à la haine de plusieurs, et de ce nombre sont ceux qui vous ont porté des plaintes contre moi. » Cette manière de parler plaît beaucoup aux Indiens. C'est souvent pour eux un moyen de faire à quelqu'un une leçon sans qu'il puisse s'en offenser; et notre brame était trop fin pour ne pas trouver sa part dans l'allégorie qui lui était proposée. Il témoigna cependant prendre plaisir à la pensée ingénieuse de l'ayer, et commença son examen : il lui demanda quelle était sa patrie? — Rome. — Sa caste? — Rajah. — Quels étaient les caractères d'un vrai rajah?— L'ayer les exposa tels qu'ils sont exprimés dans les lois des brames : « Ce sont là, ajouta-t-il, les caractères d'un rajah du monde et non d'un rajah saniassi comme je fais profession de l'être. » Alors le brame en vint aux sciences, demanda ce que signifiait *gnânam* (loi spirituelle)? L'ayer la définit : « Une sagesse qui enseigne à l'homme ce qu'est Dieu, ce qu'est l'âme, quelle est la voie par laquelle l'âme retourne à son Dieu. » — Qu'est-ce que Dieu? demanda le brame. Ici l'ayer exposa les attributs et les perfections de Dieu, et eut soin de réfuter en passant les erreurs païennes et de montrer l'absurdité et l'horreur des choses qu'ils attribuent à leurs divinités.

« Interrogé sur la présence de Dieu, il fit rire le brame par le ridicule qu'il jeta sur les idées que s'en font les Indiens savants et sur les comparaisons par lesquelles ils veulent la rendre sensible; puis il exposa l'immensité de Dieu par *essence*, par *puissance*, par *présence;* doctrine qui plut beaucoup au docteur. Venant ensuite à

l'Incarnation, il montra l'absurdité des incarnations de Vichnou, auquel on attribue sous ce voile les infamies les plus révoltantes. Le brame aurait volontiers continué la discussion ; mais l'heure à laquelle il devait se trouver au palais le força de remettre l'examen à un autre jour. Convaincu de la science de l'ayer, il voulut aussi éprouver sa vertu; il le traita donc très impoliment, il le tutoyait, lui adressait des paroles dures et méprisantes, lui reprochait de manquer de respect aux brames, et concluait qu'il devrait l'accabler d'injures et lui donner des soufflets... : « Et si je vous traitais ainsi, dit-il enfin, que feriez-vous? Ma conduite confirmerait mes paroles, reprit l'ayer; puisque j'enseigne aux autres l'humilité, la douceur et la patience; je dois soutenir ma doctrine par mon exemple, et je suis prêt à le faire. » Là-dessus le brame prit congé en lui disant de recevoir en bonne part les avis qu'il lui avait donnés et la manière dont il avait agi envers lui.

« Au milieu de tous ces combats le Seigneur nous a consolés par l'espérance de nombreuses conversions. Il y a près de deux mois, un petit rajah nommé Outtapa-Nayaker, tributaire du roi de Maduré, vint visiter l'ayer et se prosterna devant lui avec une excessive humilité ; par trois fois il fallut le presser de se relever. Il parut profondément pénétré du désir de se sauver, s'entretint longtemps des misères de cette vie, de la certitude de la mort, etc. Enfin il conjura instamment l'ayer d'aller dans ses états, parcequ'il voulait absolument embrasser sa doctrine. L'ayer lui donna de bonnes espérances. Dix jours après, les ministres de ce prince vinrent à Maduré, visitèrent le Père et le conjurèrent d'avoir pitié d'eux et de ne pas les abandonner, puisqu'ils étaient tous disposés à suivre la voie du salut. Enfin le rajah revint

dernièrement nous voir et passa une journée entière avec six de ses principaux seigneurs dans notre maison. L'ayer leur fit servir à dîner et les charma par ses discours. En le quittant le prince se déclara son disciple par les trois prostrations d'usage, l'assura que lui et toute sa famille désiraient embrasser la loi de Jésus-Christ et le conjura de nouveau de venir se fixer pour quelque temps auprès de lui, afin de les instruire et de les baptiser. Le Père se propose de s'y rendre aussitôt que je saurai un peu plus de tamoul.

« Un brame étant venu demander audience, on lui dit d'attendre un instant; l'ayer subissait le rasoir ou plutôt la hachette du barbier (1). Pendant cette opération, pour ménager son temps, il se faisait lire le catéchisme qu'il compose en langue tamoule ; le brame fut frappé et de ce zèle à utiliser tous ses moments, et des vérités touchantes dont il entendit la lecture; il partit en publiant que tous étaient dans l'erreur, et qu'il n'y avait d'autre vrai Dieu que celui de l'ayer; il promit de revenir au plus vite possible pour se faire instruire et recevoir le baptême.

(1) L'office du barbier est un des plus vils qui existent; il est réservé aux parias. Ils ont pour rasoir une espèce de petite hachette avec laquelle ils abattent l'un après l'autre tous les poils, à petits coups redoublés, absolument comme le bûcheron coupe les broussailles d'un champ. Cette hachette doit fonctionner à sec; ce serait une incivilité dégoûtante que d'employer le savon. Il ne serait pas moins incivil de se raser soi-même; ce serait déchoir de sa noblesse et se placer au rang des barbiers. Il n'y a qu'un homme vil qui ose se rendre à lui-même ce service abject. Tout le contraire a lieu dans l'état du cuisinier; on croira faire un compliment à quelqu'un en lui disant : « Sans doute que Votre Seigneurie cuit elle-même son rit. » Ces paroles signifient : Votre Seigneurie est d'une si haute noblesse qu'elle ne doit rencontrer personne digne de lui faire la cuisine. C'est pour cette raison que les missionnaires doivent avoir des brames pour cuisiniers; s'ils mangeaient un seul mets préparé par un choutre ou un paria, ils seraient par là même dégradés.

« Le brame Trimilar fait beaucoup d'instances pour être admis au nombre des catéchumènes. Il a été surtout effrayé de la mort du roi de Mânamaduré, qui ayant reçu un soufflet a cru ne pouvoir laver cet opprobre que dans son propre sang. Plusieurs gentils regardent ce malheur comme un châtiment de Dieu, parceque ce roi, non content d'être sourd à la voix de l'ayer, en avait parlé avec mépris. Un jeune brame, frère d'Assarappen, se montre très affectionné à notre sainte religion : encore païen il vient à l'église, et récite ses prières avec les autres enfants. Mais voici qui est plus important : le brame que nous avions établi maître d'école, homme de talent et poète distingué, après de longues controverses avec l'ayer, s'est enfin décidé à suivre les instructions du catéchisme ; il a besoin d'une grâce puissante pour vaincre les obstacles qui le retiennent, et se mettre au dessus de tous les motifs humains. Il était très dévot à ses idoles, il a fait le pélerinage au Gange (1) dans la vue d'expier ses péchés. Un homme qui a tant fait pour le démon serait probablement bien généreux dans le service de Dieu.

« Dernièrement un néophyte se trouvait exposé à perdre la vie pour ne pouvoir payer une somme de quarante francs, et la crainte de ce malheur l'avait jeté

(1) Les Indiens sont très portés à ces pélerinages, qui constituent une partie de leur religion. Le pélerinage au Gange est un des plus célèbres. Les pélerins remplissent quelquefois de grandes cruches des eaux de ce fleuve qu'ils portent eux-mêmes sur leurs épaules à la fameuse pagode de Ramséram, petite île contiguë au Maduré. D'autres ajoutent à la fatigue d'un tel voyage des pénitences bizarres. J'ai vu moi-même des pélerins mesurer de leurs corps toute la route en cette manière : le pélerin se prosterne, marque d'un signe le point où son front touche la terre, puis se relève, place les pieds où était le front, se prosterne de nouveau, et continue ainsi sa route et ses prostrations.

dans le danger d'offenser Dieu. Un autre chrétien très fervent ayant connu sa position fit en lui-même cette réflexion : notre ayer est venu de si loin pour sauver nos âmes, et moi je laisserais périr cette âme pour quarante francs ! Aussitôt, malgré son indigence, puisant des ressources dans sa charité, il fit tant d'efforts qu'il retira son frère du danger où il se trouvait. Je ne puis m'empêcher de vous signaler la ferveur extraordinaire de deux bons néophytes. L'un passe ses journées dans un coin de l'église absorbé dans la méditation des quinze mystères du rosaire ; son recueillement est si profond qu'il paraît être en extase et ne voit rien de tout ce qui se passe autour de lui. Son fils Maleiappen imite parfaitement son exemple, avec cette différence qu'étant chef de ménage il vaque à ses pieux exercices dans sa maison. Il a distribué les quinze mystères de manière à les faire répondre aux différentes heures de la journée ; et pendant qu'il médite il ne veut pas qu'on vienne l'interrompre. Un autre chrétien vadhoughen se distingue par une extrême délicatesse de conscience ; Dieu récompense sa fidélité par des faveurs extraordinaires en même temps que sa patience et son courage sont mis à l'épreuve par toutes sortes de persécutions. Mais rien ne le trouble : quand même le démon pourrait me donner la mort, dit-il, je n'ai pas à m'en inquiéter, pourvu que je sauve mon âme. Qu'importe mourir dix ans plus tôt ou plus tard, puisqu'après la mort suit une vie éternelle.

« J'aurais encore bien des choses à vous écrire ; mais ma lettre est déjà trop longue. Je laisse de côté tous les traits particuliers pour rendre un témoignage général à l'édification que nous donnent tous les chrétiens. Ils ont un zèle ardent pour s'approcher des sacrements, et

ils y apportent des sentiments de foi et de dévotion dignes des plus fervents religieux ; la charité qui les unit, et qu'ils témoignent également aux chrétiens de l'autre église, n'est pas moins touchante. Quel plaisir de les voir, quand ils se rencontrent, se saluer, les mains jointes, par une inclination très gracieuse, à laquelle ils ne manquent jamais d'ajouter : *Loué soit notre Seigneur Jésus-Christ!* Que cet aimable Jésus, notre bon maître, continue à mettre ses complaisances dans cette fervente chrétienté, qu'il la soutienne et l'augmente par sa grâce! Je la recommande instamment aux prières de Votre Révérence et de tous nos Pères et Frères, et suis, etc.

« Ant. Vico. »

Voilà, mon très révérend Père, les nouvelles que j'ai reçues de cette admirable mission de Maduré ; elles sont bien consolantes, soit par les tribulations dont notre Seigneur daigne favoriser ces généreux missionnaires, soit par les grâces et les succès prodigieux qu'il accorde à leurs travaux, soit par les espérances plus belles encore qu'il offre pour l'avenir. Si j'ai eu le bonheur de vous intéresser par ces détails, je vous prie en retour de nous accorder abondamment les secours spirituels et temporels dont cette œuvre a besoin pour prendre toute son extension. En vous demandant votre bénédiction, nous nous recommandons tous à vos saints sacrifices, etc.

Albert Laerzio,
Prov.

Cochin, 8 décembre 1610.

III.

LETTRE DU P. ALBERT LAERZIO, PROVINCIAL DU MALABARE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉCRITE DE COCHIN LE 25 NOVEMBRE 1611 AU R. P. CLAUDE AQUAVIVA, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Mon très Révérend Père,

J'ai fait cette année la visite de toute la province jusqu'à Maïlapour; mais la guerre, survenue entre le grand Nayaker et le roi de Tanjaour, m'a privé du plaisir de voir nos Pères de Maduré. Je me félicite beaucoup du choix que j'ai fait du P. Antoine Vico pour compagnon du P. Robert; c'est un homme dont la science et la prudence égalent le zèle et la vertu; ces qualités précieuses me tranquillisent sur cette œuvre si difficile, qui ne manque pas de contradicteurs. Il se trouve au comble de ses vœux, et le P. Robert m'écrit qu'il en est très satisfait, qu'il apprend le tamoul avec beaucoup de facilité et pourra bientôt lui rendre des services importants. Les conversions ont été un peu moins nombreuses cette année à cause d'une nouvelle persécution suscitée par les païens. Nos Pères ont eu bien de la peine à repousser les attaques et à déjouer les artifices des ennemis; mais enfin il a plu à notre Seigneur de leur accorder la victoire. Un petit nombre de chrétiens, encore nouveaux et peu aguerris, se sont laissé troubler pendant quelque temps; ils ont cependant fini par reprendre courage, et se confirment de plus en plus dans la foi. Les néophytes continuent à vivre dans la régularité la plus édifiante.

« Un grand nombre d'entre eux, écrit le P. Antoine Vico, nous remplissent d'admiration par la vivacité de leur foi, leur humilité, leur tendre dévotion, leur amour de la prière et leur zèle ardent pour la conversion des gentils. La vue des merveilles que la grâce opère dans leurs âmes nous fait dire avec l'apôtre : je surabonde de joie au milieu de toutes nos tribulations. De si heureux commencements annoncent une abondante moisson, surtout quand le P. Robert pourra partir avec quelques généreux néophytes pour évangéliser les peuples répandus dans ces vastes régions. Les provinces circonvoisines renferment des villes très populeuses, dont les habitants se font remarquer par une simplicité qu'on ne trouve pas à Maduré. Le concours des topas et des paravas, que le commerce attire dans cette ville, y réveille sans cesse la malheureuse idée du pranguisme, et excite continuellement contre nous l'orgueil et le fanatisme des préjugés; c'est une hydre au cent têtes qui se relève de toutes ses défaites pour nous attaquer avec un nouvel acharnement. Ces obstacles sont incomparablement moins redoutables dans les autres parties de ce royaume, et la conversion de cinquante païens y coûtera moins que celle d'un seul à Maduré. Cependant, comme cette capitale, centre de l'idolâtrie et du gouvernement civil, exerce une grande influence sur tout le pays, c'est ici qu'il fallait établir notre première Église, pour nous assurer une haute considération aux yeux de ces nations idolâtres.

« Obligé de s'accommoder aux idées des Indiens, le P. de' Nobili a commencé par embrasser la vie des *mouniver* ou anachorètes. Elle est regardée comme le suprême degré de la perfection possible en ce monde, et concilie à celui qui l'a observée la vénération de tous les

peuples. Fort de l'autorité que lui donne ce titre de saniassi du vrai Dieu, il va maintenant entreprendre ses excursions apostoliques, et me laissera le soin de cette chrétienté, qui par son influence morale doit faciliter et soutenir nos conquêtes dans les provinces. Ce titre de saniassi et d'anachorète a permis au P. de' Nobili de déposer son cordon de brame. Il était nécessaire de se montrer d'abord avec tous les insignes de la haute noblesse et d'en défendre les droits contre toutes les attaques ; il l'a fait victorieusement. Mais en scrutant les livres secrets des brames, il a découvert que les saniassis, pour professer un plus parfait renoncement aux grandeurs et à la gloire du monde, arrivaient quelquefois à rejeter leur cordon sans rien perdre pour cela de la vénération des peuples et de la dignité de leur caste : aussitôt il s'est hâté d'imiter leur exemple ; et il l'a fait d'autant plus volontiers qu'il détruit par là un des points sur lesquels se fondent ceux qui ne sauraient goûter son genre de vie.

« Vous voyez, mon révérend Père, que pour travailler efficacement et ne pas manquer à la Providence qui nous ouvre un si beau champ, nous avons besoin de deux nouveaux collaborateurs. »

Voilà ce que m'écrit le P. Vico sur l'état général de la mission : je vais maintenant entrer dans les détails, et ici je me bornerai, encore cette fois, à vous communiquer une série des lettres du même Père ; car le P. Robert lui laisse le soin de faire ces relations pour se livrer à des travaux plus essentiels, dont lui seul est capable.

LETTRE DU P. ANTOINE VICO AU R. P. PROVINCIAL.

Maduré, 22 mai 1611.

« Je commencerai cette relation par les croix et les persécutions que notre Seigneur nous envoie ; c'est la plus belle part des faveurs qu'il nous prodigue ; celle qui est le principe et la mesure des fruits de la mission. Dans ces régions brûlantes, où pendant six ou huit mois les campagnes languissent desséchées et durcies par l'ardeur du soleil, le laboureur indien soupire après la saison des pluies ; et alors vous le voyez contempler ses étangs avec une joie mêlée d'anxiété, et décider s'il aura une moisson complète ou seulement une moitié ou un quart de moisson. Nos pluies, à nous, sont les persécutions et les souffrances ; et grâce à Dieu elles ne sont pas limitées à une saison de l'année : aussi notre champ est toujours en plein rapport ; nous moissonnons en semant parceque nous semons en moissonnant.

« Je commencerai mon récit par une tribulation domestique. Nous conservions en caisse les trois cent soixante francs que Votre Révérence nous avait laissés et qui devaient servir à notre entretien pendant cette année, et à l'achat d'un petit terrain qui nous était nécessaire. Pendant que nous étions tous les deux à l'église avec nos néophytes, occupés aux cérémonies religieuses, un voleur pénétra dans le presbytère par un trou pratiqué dans le mur, enfonça le coffre où se trouvait cet argent, et emporta le petit trésor. Le bruit de ce vol s'étant répandu, Hermécatti, qui professait encore de l'affection pour nous, et qui d'ailleurs est le seigneur du quartier, voulut se charger de cette affaire. Il fit arrêter nos domestiques, parmi lesquels deux étaient païens, et dit à

l'ayer de ne pas s'inquiéter, parceque si l'argent ne se retrouvait pas, il serait remboursé par les gardes du quartier qui, selon l'usage du pays, en étaient responsables. En même temps il fit venir de fort loin un magicien très renommé, qui deux jours après son arrivée ordonna que tous nos domestiques fussent conduits en sa présence. L'ayer, instruit de ces préparatifs, fut extrêmement affligé. Un petit malheur, dont nous nous serions facilement consolés, devenait un grand scandale, un danger sérieux, et peut-être un principe de persécution; car d'un côté non seulement nous ne pouvions participer aux superstitions idolâtriques auxquelles on avait recours; mais nous étions obligés de nous y opposer de toutes nos forces; de l'autre côté Hermécatti, par ses premières démarches, croyait avoir compromis son honneur : il ne pouvait se désister sans ignominie, et nous, par notre opposition, nous étions presque sûrs d'encourir sa disgrâce. Ce malheur était d'autant plus à craindre que déjà les affaires de l'année dernière avaient laissé dans son esprit de fâcheuses impressions. L'ayer essaya d'abord de détourner adroitement le coup.

« Il adressa plusieurs messages à Hermécatti pour lui représenter que ces moyens n'étaient pas nécessaires, qu'il allait lui-même prendre les informations, et que cela suffirait; mais, voyant qu'il persistait dans ses desseins, il se crut obligé de se déclarer ouvertement. Il protesta qu'en aucune manière il ne pouvait lui envoyer ses domestiques ni consentir à ce qu'à son sujet on recourût aux magiciens et à l'intervention des démons; que s'il plaisait à Dieu notre Seigneur de lui faire retrouver son argent, il n'avait pas besoin de leur secours; que si au contraire Dieu ne voulait pas qu'il le retrouvât, il était tout disposé à perdre, non pas trois cent soixante

francs, mais trois cent soixante vies, s'il les avait, plutôt que d'offenser son Dieu. Cette réponse, comme on devait s'y attendre, blessa au vif Hermécatti, qui s'écria tout en colère : « Eh bien! puisque l'ayer me traite ainsi, qu'il ne s'avise plus désormais de recourir à moi dans ses peines et ses persécutions. » Ces paroles étaient une espèce de déclaration de guerre, et nos ennemis ne manquèrent pas de s'en prévaloir pour nous attaquer avec une nouvelle audace, et jeter nos chrétiens dans la consternation.

« D'abord on se moqua de l'ayer, qui aimait mieux perdre son argent que de recourir à un moyen infaillible de le recouvrer. On disait à nos chrétiens : « Si le Dieu de l'ayer était le vrai Dieu, aurait-il permis qu'on lui volât cet argent? et à présent qu'on l'a volé, s'il est si puissant, ne pourrait-il pas lui découvrir qui l'a volé et où il l'a caché? Y a-t-il dans le pays un dieu, si médiocre qu'il soit, qui ne jouisse de ce pouvoir et qui ne le fasse éclater tous les jours en faveur de ses adorateurs? » Hermécatti lui-même se joignait à nos adversaires pour tourner en ridicule la simplicité de l'ayer. Tous nos chrétiens étaient dans la tristesse; nous-mêmes nous gémissions, non pas de cette perte temporelle, mais de la honte qui en résultait pour la religion, des blasphèmes qu'on proférait contre Dieu, et du danger qui menaçait la chrétienté : c'est pourquoi nous adressions à notre Seigneur de ferventes prières, nous le conjurions de confondre ses ennemis et de faire découvrir cet argent d'une manière évidente qui tournât à sa gloire. Il voulut bien nous exaucer. L'ayer était allé à trois lieues de Maduré visiter un cramam ou petite rizière, propriété de l'église, et là il s'était mis à prier sous un arbre, et recommandait à Dieu une autre affaire très importante; la pensée de ce

vol lui vint subitement à l'esprit, et en même temps il sentit une inspiration qui lui indiquait le lieu où l'argent se trouvait caché ; il partit à l'instant, vint à l'endroit indiqué, et y retrouva l'argent encore renfermé dans son sac, tel qu'il était dans la caisse. Ce fait remplit de joie nos chrétiens et imposa silence aux idolâtres. Parmi ceux-ci un *dorei* ou seigneur de Maduré loua hautement la constance de l'ayer, qui n'avait pas voulu livrer ses domestiques à Hermécatti, et il vint lui-même l'en féliciter.

« Mais de telles félicitations, dues peut-être à la jalousie de ce seigneur contre Hermécatti, ne nous dédommageait pas de la perte de ses bonnes grâces. Nous ne tardâmes pas à en ressentir les tristes conséquences. La rage des brames se déchaîna de nouveau contre l'ayer ; toutes les anciennes calomnies se renouvelèrent comme si jamais on n'y avait répondu ; l'acharnement fut si général que beaucoup de personnes distinguées qui s'étaient fait inscrire parmi les catéchumènes se retirèrent en déclarant qu'elles étaient bien convaincues de la fausseté de ces accusations, mais qu'elles ne pouvaient affronter une si violente tempête. Hermécatti lui-même passa bientôt de cet état de froideur à des actes d'hostilité. Il aliéna le terrain qu'il nous avait promis pour agrandir notre église ; il fit bâtir des barraques sur la place contiguë où nos chrétiens avaient coutume de se réunir ; il envoya plusieurs messages pour ordonner aux brames de la maison de quitter l'ayer, parcequ'il était de vile condition ; un de ces brames s'étant présenté pour lui parler au nom de l'ayer, il refusa de le recevoir chez lui ; enfin un de ses ministres vint pour faire à l'ayer la déclaration suivante : 1° de graves soupçons s'étant levés sur sa caste, il devait cesser de se faire

servir par des brames jusqu'à ce que ces soupçons fussent dissipés ; 2° des accusations ayant été portées contre sa doctrine, qui inspirait le mépris des dieux antiques et révérés dans cette ville, il se tint prêt à subir un interrogatoire devant le grand Nayaker, vu que cette affaire était référée à la cour ; 3° comme personne ne pouvait rendre témoignage sur sa naissance et sa doctrine, il eût à lui remettre lui-même sa déclaration par écrit. L'ayer répondit : 1° qu'il était un gourou venu de pays lointains pour enseigner la loi du vrai Dieu ; c'était faire injure à un homme de sa qualité que de le soupçonner de mensonge ; sa doctrine, sa conduite et celle de ses disciples suffisaient pour éloigner un tel soupçon ; personne ne pouvait le condamner à une chose contraire à son rang, comme serait de se faire servir par des hommes d'une condition inférieure à celle des brames ; 2° depuis longtemps il désirait subir un examen public et rendre raison de sa doctrine devant le grand Nayaker ; la vérité ne craignait pas la lumière, et il avait trop bonne opinion de la sagesse du prince pour redouter sa présence ; 3° il se faisait un plaisir de lui envoyer sa déclaration par écrit, telle qu'il l'avait rédigée quelque temps auparavant dans une circonstance pareille. Il remit en effet la déclaration dont la copie a été insérée dans une des lettres précédentes. Il paraît que cette réponse de l'ayer satisfit pleinement Hermécatti ; il n'a plus rien dit, mais il ne nous a pas rendu ses faveurs. Nos ennemis ne perdent aucune occasion de l'envenimer contre nous. Un pandaram nous raconta ces jours derniers qu'Hermécatti se trouvant à la cour, un des principaux seigneurs lui fit de graves reproches de ce qu'il gardait dans son quartier un prangui qui méprisait les idoles et détruisait leur culte.

« Ainsi nous sommes désormais sous la protection de Dieu seul; nous n'avons d'espoir qu'en lui. Déjà il se plaît à nous montrer que sa grâce nous suffit. Car au milieu même de toutes ces persécutions son infinie bonté a touché le cœur de plusieurs personnages distingués. De ce nombre est un seigneur dont je vous ai déjà parlé dans ma lettre précédente, et qui se nomme Outtapa-Nayaker. Il continue à donner à l'ayer des témoignages de son affection; il lui envoie des présents, lui écrit des lettres pleines de respect, et le conjure toujours plus instamment de venir l'instruire et le baptiser lui et toute sa famille. Malheureusement la crainte d'abandonner cette chrétienté au milieu de cette tourmente empêche l'ayer de répondre à ses vœux. Un autre seigneur qui possède de vastes domaines, frappé de la réputation de l'ayer, a conçu un vif désir de lui parler, de recevoir ses instructions et d'embrasser la loi de Jésus-Christ. C'est un homme dont la noblesse, la puissance, la sagesse et les autres qualités personnelles sont rehaussées par un mérite extrêmement rare dans ce pays, celui d'une vie parfaitement pure. La réputation dont il jouit en ce point parut si étonnante qu'on se crut en droit de prendre sur son compte des informations juridiques; elles ne servirent qu'à mieux constater sa vertu irréprochable. Il a déjà eu avec l'ayer deux entretiens dont chacun a duré trois heures, et toujours sur des matières relatives au salut éternel. La controverse roula d'abord sur le concours général de Dieu; il en concluait qu'il est nécessairement l'auteur du péché, et soutenait sa thèse par des arguments très subtiles: c'était là son retranchement le plus fort. Il céda cependant à l'évidence des raisons; une fois convaincu sur ce point, il fit bon marché de toutes les rêveries des brames au sujet de leurs idoles, et se

déclara disciple de l'ayer en se prosternant trois fois la face contre terre. Il ne put cependant se résoudre à se ranger parmi les catéchumènes pour se disposer au baptême, parcequ'il n'eut pas le courage, comme il l'avoua lui-même, de renoncer à la cendre que les gentils portent sur le front. C'est pour eux un ornement si essentiel qu'il ne crut pas pouvoir conserver son rang en déposant ce signe idolâtrique ; nous espérons que Dieu l'aidera par sa grâce à faire ce généreux sacrifice.

« Le grand brame du palais, l'ami du Nayaker dont il a été question dans la lettre précédente, est revenu visiter l'ayer. Mais autant il avait été arrogant et impertinent dans sa première visite, autant il s'est montré affable et civil dans la seconde. Il conduisit avec lui quatre autres brames auxquels il laissa le soin de la discussion ; pour lui, il se contenta d'écouter avec une sérieuse attention. Ce n'était plus un interrogatoire injurieux imposé à l'ayer, mais bien une controverse amicale et très polie. A la fin de la conférence le grand brame prit à part l'ayer et lui dit qu'il désirait traiter avec lui confidentiellement. Il paraît convaincu et de la vérité de notre sainte religion et de la fausseté de toutes les fables que débitent les brames.

« Ces espérances n'ont pas été notre seule consolation. Nous avons eu de plus le bonheur de donner le baptême à un bon nombre de catéchumènes dont la foi a résisté à toutes les épreuves.

« De ce nombre était un jeune brame fort instruit. Pendant deux mois entiers il eut avec l'ayer des conférences suivies dans lesquelles il nous étonna par la beauté de son talent et la subtilité de son argumentation. Il ne cédait le terrain que pas à pas, vaincu par l'évidence des preuves. Il n'eut pas de peine à se convaincre des vérités

qui concernent l'âme et sa fin, Dieu et ses attributs. Mais quand on en vint aux mystères, il parut tout interdit. Il voulait soumettre aux faibles lumières de sa raison ce qu'il faut se contenter de croire. Néanmoins, après de longues controverses, il finit par comprendre qu'il est juste et raisonnable que l'homme subjugue sa raison à l'autorité divine, et que la foi est le seul moyen de connaître un Dieu infini. Dès lors il nous remit toutes les idoles qu'il avait jusque-là vénérées, et demanda instamment le baptême. Mais l'ayer, considérant la trempe de son esprit, jugea qu'il valait mieux l'éprouver encore et donner à sa foi le temps de s'affermir. Il ne fut pas trompé dans son espérance. Quelques semaines après, le brame rencontra une personne qui avait été mordue au pied par un serpent venimeux ; déjà le poison était arrivé aux reins, où il a coutume de produire une inflammation mortelle. A cette vue il se rappela que l'eau bénite guérissait toutes sortes de maladies, et n'ayant pas le temps de venir à l'église pour en chercher, il puisa de l'eau dans un étang voisin, la bénit en faisant sur elle le signe de la croix, et, plein de confiance, il l'appliqua sur la partie du corps où l'action du venin se faisait le plus vivement sentir. A l'instant la douleur quitta ce point, descendit le long de la jambe à mesure qu'il la chassait par l'application de l'eau bénite et enfin disparut entièrement. Il eut occasion d'employer plusieurs fois et sur diverses personnes ce remède salutaire, et toujours avec le même bonheur. Ce succès lui inspira une foi si vive et en même temps si simple que l'ayer crut ne pouvoir plus lui différer le baptême.

« Un médecin païen avait recours aux formules idolâtriques pour guérir ses malades ; et loin de l'aider, ces superstitions semblaient ôter à ses remèdes naturels

toute leur efficacité. Il eut le bonheur de recevoir le baptême, et dès lors, plein de mépris pour les idoles, il substitua à ses vains mantrams des prières à la sainte Vierge et à la sainte Trinité ; il m'assurait ces jours derniers que depuis ce moment tous les traitements lui avaient réussi à souhait, et que tous ses malades guérissaient en peu de jours. Le même médecin, averti que les enfants nés de parents idolâtres peuvent être baptisés quand ils sont en danger de mort, s'empressa d'apprendre la formule du sacrement, afin de procurer le bonheur céleste à ces pauvres créatures. Dernièrement il fut appelé auprès d'un enfant désespéré de tout le monde. Perdant lui-même tout espoir de lui conserver la vie du corps, il voulut lui assurer une vie meilleure, et le baptisa secrètement. A l'instant même l'enfant ouvrit les yeux, reçut le lait et se trouva pleinement guéri. Tous les assistants furent stupéfaits, et lui plus que tous les autres. La pensée que cet enfant de Dieu allait être abandonné entre les mains de ses parents idolâtres le tourmentait cruellement. Il courut raconter ses inquiétudes à l'ayer, qui pour le rassurer, lui dit que notre Seigneur, qui avait rendu la vie à ce petit néophyte, saurait trouver les moyens ou de convertir ses parents ou de défendre son trésor contre leurs attaques.

« Ces faveurs contribuent beaucoup à consolider la foi des chrétiens et gagnent à Jésus-Christ un grand nombre de païens. Une femme idolâtre, revenant du palais à sa maison, fut frappée d'une maladie subite et terrible, que tous les assistants attribuaient à l'action du démon. Au bout de trois jours elle était sur le point d'expirer. Les parents consternés vinrent demander du secours à l'ayer, et promirent de se convertir tous s'il

pouvait la délivrer. Touché de leur douleur, il envoya aussitôt le branie sacristain avec de l'eau bénite. Celui-ci trouva la maison remplie de païens qui, levant les mains vers le ciel, s'écriaient en pleurant : Seigneur, Dieu des chrétiens, guérissez cette infortunée et nous embrasserons tous votre sainte loi. Il jeta sur la malade de l'eau bénite, et au même instant elle fut délivrée des douleurs atroces qu'elle souffrait ; et les assistants, pénétrés d'admiration et de reconnaissance, vinrent avec elle demander d'être admis au nombre des catéchumènes.

Cependant Dieu ne trouve pas toujours la même fidélité dans ceux qui sont témoins de sa puissance. Un chrétien de distinction, oncle de Visouvasan, après quinze jours de maladie était réduit à l'extrémité. L'ayer en fut averti ; mais, indisposé lui-même, il ne put aller lui administrer les sacrements, et envoya Visouvasan. Celui-ci desserrant avec peine les dents au malade lui versa dans la bouche un peu d'eau bénite, et à l'instant il le vit revenir à lui, se mettre à parler et recouvrer une parfaite santé. Les parents encore païens qui assistaient le mourant furent saisis d'étonnement et de joie : Visouvasan voulut profiter d'une si belle occasion pour les convertir ; mais il ne trouva que des cœurs endurcis. Ils confessaient la vérité de cette guérison, ils proclamaient même l'action de la Divinité ; mais tout cela, ajoutaient-ils, était arrivé au malade parceque ce bonheur était écrit sur son crâne. C'est la phrase dont ils se servent pour exprimer la loi du destin ; ils supposent que les sutures du crâne sont de vrais caractères mystérieux, dans lesquels chaque homme porte écrite sa destinée.

J'omets, de peur de vous fatiguer, une foule d'autres faits de ce genre. Je veux cependant vous raconter encore un trait de la divine miséricorde qui nous a rem-

plis de consolation. On vous a parlé dans les lettres précédentes d'un brame Sâstri (docteur), qui à son baptême reçut le nom de Boniface. Son père, obstiné dans son idolâtrie, avait employé tous les moyens pour lui arracher sa foi et le replonger dans les superstitions; le jeune néophyte avait résisté à ses perfides insinuations, à ses menaces et à ses cruelles persécutions. Traité d'enfant rebelle, de fils ingrat et dénaturé, il avait constamment répondu à son père : qu'il pouvait lui commander en toute autre matière et éprouver son obéissance comme il lui plairait; mais qu'il n'espérât point obtenir de lui une action contraire à la loi de Dieu, parcequ'en fait de religion il ne connaissait que Dieu pour maître. Sa vertu héroïque n'était récompensée que par des injures et des vexations qu'il offrait pour la conversion de son père. Enfin Dieu fut touché de ses prières et de ses larmes. Le vieillard tomba malade pendant que Boniface était absent de Maduré; dès qu'il en fut averti il accourut auprès de son père, et le trouva à l'agonie, sans parole et sans connaissance. Affligé bien moins de sa mort que de la perte éternelle de son âme, il voulut faire dans ce moment décisif les derniers efforts pour le sauver. D'après les instructions de l'ayer il se mit en prière aux pieds du mourant avec sa mère et un autre brame chrétien, et l'aspergea d'eau bénite. Aussitôt le malade reprit ses sens et recouvra l'usage de la parole. Encouragé par cette première faveur, Boniface l'exhorta avec beaucoup de zèle et de ferveur à reconnaître le vrai Dieu. Frappé de ce qui venait de s'opérer en lui, le vieillard se rendit enfin à la grâce qui le pressait si vivement, fut instruit des principaux mystères de la foi par son propre fils, reçut le baptême des mains de l'ayer et mourut quelques instants après dans des senti-

ments de joie et de reconnaissance que j'essaierais en vain d'exprimer.

« Voici une faveur qui mérite de notre part une plus vive reconnaissance, parcequ'elle nous touche de plus près, et intéresse au suprême degré le bien et le salut de cette mission. Le P. de' Nobili tomba gravement malade ; tourmenté d'un asthme et d'un catarrhe opiniâtre, il ne pouvait depuis trois jours ni se coucher, ni dormir, ni respirer ; la gorge et la poitrine souffraient une oppression qui lui causait de fréquents évanouissements. Je vous laisse à penser tout ce que j'éprouvai d'inquiétudes et d'angoisses ! Nous eûmes recours à Dieu, et, animés d'une foi vive, nous appliquâmes sur la poitrine du malade la relique de S. Ignace. Au même instant il fut délivré, s'endormit paisiblement, et à son réveil il put se livrer à ses occupations ordinaires comme s'il n'eût jamais été malade.

« Deux petits traits d'édification vont terminer cette lettre. Le premier me sera fourni par le jeune Amator, qui vous est déjà connu, et qui vérifie si pleinement son nom. Il a donné des preuves éclatantes de sa vertu pendant les persécutions que nous venons de subir. On dirait que sa passion dominante est de souffrir pour l'amour de notre Seigneur. Il répète à tout le monde que les souffrances et les persécutions sont la plus grande grâce que Dieu puisse nous accorder. Au plus fort de la rage de nos ennemis, il disait : Tout cela n'est rien ; Dieu n'ose encore nous envoyer que de légères souffrances, parcequ'il voit que nous sommes trop faibles dans la vertu. Quand il lui arrive quelque perte ou quelque contradiction, loin de s'en affliger il en remercie le Seigneur et se reconnaît indigne d'être ainsi prévenu par sa miséricordieuse bonté.

« Un autre jeune homme attaqué d'une violente maladie, en fit donner avis à l'ayer, et se recommandait à ses prières en ces termes : Puisque notre Seigneur, sans aucun mérite de ma part, a daigné me visiter par cette infirmité, veuillez le prier non point de me la retirer, mais de l'augmenter, afin que je souffre davantage pour son amour. Comme il pressait tous les chrétiens qui venaient le voir d'aller trouver l'ayer pour lui rappeler sa prière, sa mère et ses parents encore païens s'en affligeaient, et lui adressaient de tendres reproches : Taisez-vous, leur répondait-il, taisez-vous, vous n'y entendez rien ; c'est une science qui vous est inconnue. La maladie dura plusieurs jours, et arriva à un tel point que tous les médecins désespérèrent entièrement de sa guérison et le regardaient déjà comme mort. L'ayer en étant averti lui envoya de l'eau bénite ; il en but, et trois jours après il venait à l'église parfaitement guéri.

« Je finis en nous recommandant à vos SS. SS. »

LETTRE DU P. ANTOINE VICO AU R. P. LAERZIO.

Maduré, 30 août 1661.

« Pour satisfaire à vos désirs, je continue à vous donner des nouvelles de cette chère mission, que vous aimez si tendrement, et qui vous est si reconnaissante et si dévouée. Je n'aurai pas de persécution à vous raconter pour cette fois ; Dieu a suspendu la rage ou le pouvoir de nos ennemis ; nous l'en bénissons, car ce temps de repos et de trêve nous aide à recueillir le fruit des tribulations précédentes. Il rend du courage et ouvre la voie aux gentils qui ont conçu le désir d'embrasser notre sainte religion. Loin d'essuyer de nouvelles contradictions, nous venons d'être délivrés d'un sujet de dou-

leur et de crainte continuelle : Hermécatti-Nayaker nous a rendu ses bonnes grâces; c'est pour nous un événement plein de consolation et d'espérance. Afin de vous exposer les moyens dont Dieu s'est servi pour ménager cette reconciliation, je suis obligé de vous donner une idée de l'état politique de ces contrées. Le roi ou grand Nayaker de Maduré n'a que peu de domaines qui dépendent immédiatement de lui, c'est à dire qui soient sa propriété (car dans ce pays les grands sont seuls propriétaires et les peuples ne sont que leurs fermiers); toutes les autres terres sont les domaines d'une foule de petits princes ou seigneurs tributaires; ces derniers ont, chacun dans leur domaine, la pleine administration de la police et de la justice, si toutefois justice il y a; ils lèvent les contributions, qui comprennent au moins la moitié du produit des terres; ils en font trois parts, dont la première est réservée comme tribut au grand Nayaker, la seconde est employée à soudoyer les troupes que le seigneur doit lui fournir en cas de guerre, la troisième appartient au seigneur. Le grand Nayaker de Maduré, ainsi que ceux de Tanjaour et de Gingi, sont eux-mêmes tributaires du Bisnagar, à qui ils paient ou doivent payer chacun un tribut annuel de six à dix millions de francs. Mais ils ne sont pas exacts à s'en acquitter, souvent ils diffèrent, quelquefois même ils refusent avec insolence; alors le Bisnagar arrive ou envoie un de ses généraux, à la tête de cent mille hommes pour se faire payer tous les arriérés avec les intérêts, et dans ces cas, qui sont fréquents, c'est encore le pauvre peuple qui expie la faute de ses princes; tout le pays est dévasté, et les populations sont pillées ou massacrées.

« Je reviens maintenant à mon sujet. Hermécatti est tributaire du roi; tout le quartier de la ville, dont nous

occupons un petit coin, lui appartient, et il a des domaines assez étendus pour être obligé d'entretenir au service du Nayaker trois mille hommes de pied, deux cents chevaux et cinquante éléphants. En sa qualité de propriétaire du quartier que nous habitons, ce seigneur, très puissant à la cour, pouvait nous faire tout le mal qu'il aurait voulu; nous nous attendions à chaque instant à être chassés de nos maisons et du quartier des brames, expulsion qui, en nous couvrant d'opprobre, aurait causé la ruine certaine de notre mission. Effrayés de ce danger, nous conjurâmes notre Seigneur de défendre sa cause et de changer le cœur de celui dont l'amitié nous avait rendu tant de services et dont la haine pouvait nous causer de si grands malheurs : nous fûmes exaucés. Ces jours derniers le grand Nayaker, à l'instigation d'un courtisan rival d'Hermécatti, fit venir celui-ci, et lui demanda la cession du quartier qu'il possédait. Ce seigneur, qui savait bien que la prière du roi est un ordre impérieux, se garda bien de refuser; mais tout en témoignant sa bonne volonté, il lui représenta que son frère, dont il était l'héritier, avait cédé ce quartier à un brame saniassi qui l'habitait encore à présent avec ses disciples. C'était la plus forte barrière qu'il pût opposer aux désirs du roi; car dans les idées de ces peuples une donation faite à un saniassi est une des choses les plus sacrées. Le roi répondit en effet qu'il ne pouvait ni ne voulait reprendre une chose donnée à un saniassi, et il se désista de sa demande. Ainsi, grâce au petit coin que nous occupons, Hermécatti conserva la possession de tout son quartier, et se trouva intéressé à nous y garder précieusement comme le titre le plus assuré de sa propriété. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que pour déjouer les intrigues de son rival il se crut obligé de don-

ner à ce saniassi des marques d'estime et d'affection ; il envoya à l'ayer plusieurs présents de fruits comme une déclaration publique de son amitié; quelques jours après il vint lui-même lui rendre visite, le pria instamment d'aller le voir dans sa propre maison, et après un long entretien il se retira en lui prodiguant les témoignages du plus sincère attachement.

« La joie que nous causa ce retour des faveurs d'Hermécatti fut un instant troublée par une nouvelle allarme. Un seigneur très puissant se trouvait devant le palais en compagnie de plusieurs personnages de son rang, et récitait des vers composés en l'honneur des idoles ; il vit passer un de nos brames chrétiens, renommé par l'étendue de ses connaissances. Il l'appelle, et le prie de lui chanter les vers qu'il lisait; le jeune homme s'en excuse, et donne pour raison de son refus la mort de son père dont il porte le deuil. Alors le seigneur se met à lui parler du saniassi : il a entendu bien des bruits sur son compte; les uns le disent prangui, les autres turc, etc.; le néophyte répond successivement à toutes les questions, s'étend sur les louanges de l'ayer, sur sa haute noblesse, sa science, sa sainteté, etc. « Tout cela va bien, reprend un jeune vadhoughen ; mais comment excuseras-tu la conduite de ce saniassi, qui défend de porter la cendre sur le front, et rejette tous les autres signes de religion usités dans ce pays; qui méprise nos pagodes, et dit que Soccanaden n'est qu'un bloc de pierre? » Et en même temps le courtisan demande avec émotion si tout ce qu'on vient de dire est vrai. « Très vrai, répondit le brame chrétien. — Et vous, répliqua le courtisan, observez-vous ce que dit le saniassi? — Sans aucun doute. — Et quelles sont vos raisons? — Nos raisons, dit alors le néophyte, sont préci-

sément renfermées dans ce livre que vous tenez en main, et qui prouve en toute évidence que ce Soccanaden et ses semblables sont de faux dieux ; les actions ridicules, criminelles et infâmes que ce livre leur attribue, et que vous leur attribuez vous-mêmes, montrent assez que ces êtres dégradés ne pouvaient être des dieux. » A ces mots le seigneur enflammé de colère s'écria qu'il s'étonnait qu'on ne tranchât pas la tête à ce saniassi, et qu'on n'arrachât point les yeux à ce brame. « Mais, ajouta-t-il, cela va finir, déjà le grand Nayaker a été informé de tout ce qui se passe, et l'on va remédier à un si grand désordre. » La dessus il chassa ignominieusement le brame, qui vint tout interdit nous raconter son histoire. Nous espérons que l'orage se dissipera avant d'éclater.

« Dernièrement le P. Robert, étant allé prendre un peu de repos dans le *cramam* ou petite propriété que nous avons à trois milles de Maduré, profita de cette occasion pour annoncer l'Évangile aux principaux chefs des villages voisins, qu'il eu soin d'attirer auprès de lui. Ils étaient au nombre de quinze, et pendant un mois que dura son séjour, le Père ne cessa de leur adresser des instructions qu'ils écoutaient avec beaucoup de plaisir. Ils parurent convaincus de la vérité, et avouaient franchement que la loi de Jésus-Christ était la seule voie du salut. Mais quand on leur parla du baptême et de sa nécessité ; ils rencontrèrent des obstacles qu'ils n'eurent pas le courage de surmonter ; un seul le reçut en reprochant aux autres leur lâcheté. Ceux-ci furent arrêtés par le mauvais exemple de leur gourou, qui, tout en avouant la vérité de notre sainte religion, préféra les intérêts et les jouissances de ce monde au salut éternel. Espérons que Dieu achevera l'œuvre que sa grâce a com-

mencée, et leur donnera la force de marcher dans la voie que la divine lumière leur a découverte.

« Grand nombre de gentils, et surtout de brames, continuent à venir conférer avec le P. Robert, et assistent à ses instructions. Parmi les derniers qui ont reçu le baptême se trouvent deux brames : le premier est un jeune homme de dix-huit ans, qui manifeste un vif désir de renoncer au monde ; mais comme il a été marié dès son jeune âge avec une petite fille qui est encore chez ses parents, cette raison sera peut-être un obstacle à l'accomplissement de ses pieux désirs. L'autre brame est un jeune homme de vingt-cinq ans, qui, après avoir suivi quelque temps les exercices des catéchumènes, manqua de persévérance, se laissa entraîner par ses habitudes vicieuses, et se plongea plus que jamais dans ses débauches. Enfin Dieu, ayant pitié de lui, permit qu'il tombât dangereusement malade ; ce châtiment lui ouvrit les yeux, il demanda à être instruit de nouveau, donna des preuves d'un sincère repentir, fut baptisé et mourut peu après.

« Dieu accorda le même bonheur à un vieillard de soixante-dix ans, frère et oncle de plusieurs chrétiens. Il avait toujours hésité à embrasser la foi ; la maladie et la vue de la mort triomphèrent de ses longues résistances à la grâce : il se fit instruire, reçut le baptême, et rendit son âme à Dieu quelques heures après être devenu son enfant.

« Voici quelques autres traits de la divine miséricorde envers cette chrétienté. Un brame lettré récemment converti avait un frère gravement malade ; il lui porta un jour de l'eau bénite, et, lui expliquant la vertu de cette eau, il l'engagea à se faire chrétien s'il guérissait ; et sur sa promesse il lui en fit boire quelques gouttes : à l'ins-

tant la fièvre cessa et le malade se trouva très soulagé. Cependant deux jours après, la fièvre ayant repris, le brame chrétien vint me demander quelque remède, que je lui remis aussitôt. De retour dans sa demeure, il rougit de son peu de foi, mit de côté les remèdes et donna de nouveau de l'eau bénite au malade, qui la but, et fut délivré de tout mal. Il vint aussitôt remercier notre Seigneur, et prier l'ayer de le recevoir au nombre des catéchumènes. Dieu voulut confirmer sa foi par un second prodige. Ce frère qui l'avait guéri se vit lui-même attaqué quelques jours après d'une maladie qui résistait à tous les remèdes naturels ; la foi du catéchumène en fut un peu ébranlée. Mais le malade, plein de confiance que Dieu lui rendrait la santé autant pour le salut spirituel de son frère que pour sa propre consolation, se fit transporter au pied de l'autel, et pria avec une foi vive. Au même instant il se trouva parfaitement guéri, et s'en retourna chez lui à pied.

« Je finis par un exemple de vertu bien propre à vous réjouir et à vous édifier ; il a frappé singulièrement tous nos chrétiens et même un grand nombre de païens qui en ont été les témoins. Amator, dont nous vous avons déjà entretenu plus d'une fois, fut atteint d'une maladie qui lui causait des douleurs intenses dans toutes les parties du corps ; il ne pouvait ni manger, ni dormir, ni se tenir debout ou assis, ni rester tranquille un seul instant. La violence du mal lui arrachait des gémissements continuels qui déchiraient le cœur de tous les assistants. Néanmoins au milieu de toutes ces souffrances il conserva un tel courage qu'on ne l'entendit jamais se plaindre ni donner le moindre signe d'impatience. Il ne sortit jamais de sa bouche que des paroles de foi : O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu ! que votre sainte volonté

soit faite... Je me réjouis beaucoup de ces peines, parceque je sais que c'est votre bon plaisir!... Seigneur, que ce soit pour votre amour!... en expiation de mes péchés!... en union des tourments que vous avez endurés pour moi!... Telles étaient les seules marques de souffrance que donnait cet admirable jeune homme; et même, comme l'ayer me l'a certifié, jamais son cœur n'éprouva d'autre sentiment pendant les deux mois que dura son martyre. Dès le principe de la maladie on consulta tous les médecins, on épuisa tous les remèdes: ce fut en vain; on ne put découvrir ni le principe ni la nature du mal, qui empirait de jour en jour et souvent mettait le malade dans un état d'agonie. On eut recours aux moyens surnaturels; mais Dieu, qui voulait exercer la vertu et augmenter les mérites de cette âme généreuse, permit que tout fût inutile. Tous s'en étonnaient: les païens comme les chrétiens; car notre Seigneur est si bon envers ces néophytes qu'il semble ne pouvoir rien refuser à leurs prières. L'ayer fut appelé deux fois pour administrer les derniers sacrements au malade, qui paraissait à chaque instant sur le point d'expirer. Il rassura les parents, et dit que c'était une épreuve dont Dieu tirerait sa gloire; que sa bonté infinie rendrait enfin la santé au cher Amator.

« Déjà depuis plus d'un mois il était en proie à ces horribles souffrances sans que sa patience se fût démentie une seule fois, quand l'ennemi du salut dirigea contre sa foi de nouvelles attaques plus terribles. Comme la maladie présentait un caractère extraordinaire et mystérieux, tout le monde, chrétiens et païens, parents et amis, accouraient pour le visiter, et tous s'accordaient à voir dans cet état une action surnaturelle; les païens assuraient que les dieux le punissaient d'avoir aban-

donné le culte de ses pères pour embrasser une religion étrangère ; que c'était Soccanaden qui se vengeait sur lui ; et que le seul moyen de guérison était de renoncer à la foi de Jésus-Christ, et de revenir au culte des idoles. D'autres prétendaient que c'était un sort jeté contre lui, et conseillaient de recourir aux magiciens. Tous se moquaient de l'eau bénite, des saintes reliques, de la puissance même de notre Dieu : il montrait assez sa faiblesse, puisqu'il était incapable de rendre la santé à un serviteur si fidèle et si dévoué. Enfin ils vomissaient mille injures contre l'ayer : c'était lui qui était la cause de ce malheur, c'était lui qui avait séduit ce pauvre jeune homme. Celui-ci était forcé d'entendre ces blasphèmes, qu'il avouait lui être plus insupportables que toutes ses souffrances. Mais, inébranlable dans sa foi, il aimait mieux, disait-il, souffrir mille morts que d'abandonner son Dieu. Il savait bien que le Maître tout puissant qu'il adorait pouvait lui rendre la santé et lui ôter toutes ses douleurs s'il le voulait ; mais il lui faisait une plus grande grâce en les lui laissant, parceque par là il lui faisait expier ses péchés et mériter des récompenses éternelles.

« Les parents d'Amator n'eurent pas la même constance ; ils se laissèrent peu à peu ébranler par les discours et les sophismes des gentils. La première qui se laissa vaincre fut sa femme ; infidèle à sa foi, elle se fit l'instrument du démon pour l'arracher à son époux, et se trouvait continuellement à ses côtés, jouant le rôle qu'avait rempli autrefois la femme de Job. Comme Amator ne pouvait convaincre les païens qui venaient en foule l'assaillir de leurs reproches et de leurs conseils importuns, il s'en délivrait en les faisant sortir sous divers prétextes ; et alors cette méchante femme entrait toute furieuse, lui reprochait de chasser ses parents,

parcequ'il ne voulait pas entendre la vérité qu'ils lui disaient, et le pauvre malade était obligé de se résigner: Pour vous, disait-il, vous pouvez rester, car je ne saurais vous chasser; le bon Dieu veut que j'aie toujours un démon auprès de moi. L'exemple de l'épouse fut bientôt suivi par le frère récemment baptisé; celui-ci, ébranlé dans sa foi et perdant toute espérance en Dieu, lui reprochait de l'avoir trompé en l'attirant à une religion qui était pour lui-même la source de tant de malheurs... Mon cher frère, lui répondit Amator, quand je vous exhortai à embrasser la vraie religion, vous ai-je promis des guérisons miraculeuses, une vie exempte de peines et remplie des jouissances de ce monde? Vous savez bien que non. Je vous engageai à suivre cette sainte loi, parce qu'en nous faisant éviter le péché et pratiquer la vertu elle nous conduit au bonheur du ciel, qui est le seul bonheur véritable. Si Dieu, qui connaît mes péchés, a la bonté de me châtier dans cette vie pour m'épargner dans l'autre, qu'est-ce que cela ôte à notre sainte religion?

« Enfin Amator vit sa mère céder à la même tentation. C'était une femme vertueuse qui avait toujours édifié la chrétienté; mais l'excès et la continuité de ses peines donnant prise aux attaques des païens, elle ne put y résister, et se joignit à son fils et à sa belle-fille pour engager Amator à recourir aux pagodes dont elle espérait le remède à ses maux. Le père d'Amator, vieillard d'une rare piété, fut le seul qui ne se laissât pas vaincre; lui seul, par sa constance, consola son fils de la défection de ses autres parents; on ne put jamais tirer de sa bouche d'autres paroles que celles d'une pleine et entière résignation à la volonté de Dieu. Désolé néanmoins de voir toute sa famille retombée dans l'infidélité, et prévoyant les tracasseries qu'il aurait à endurer, il

avait déjà pris la résolution de quitter sa famille après la mort d'Amator, et de se chercher un asile où il pût mener une vie paisible dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

« Cependant la maladie qui durait depuis deux mois, le défaut de sommeil et de nourriture, les douleurs qui augmentaient tous les jours avaient réduit le malade à un tel état de faiblesse qu'il n'avait plus même la force de gémir, et il attendait la mort d'un instant à l'autre. A cela se joignait la cruauté de sa famille qui, désespérant d'ébranler sa constance, parlait de le chasser de la caste. Amator voyait tout cela; le sacrifice de sa vie, la violence des douleurs, le comble de l'ignominie, il acceptait tout avec joie; une seule chose l'affligeait et lui déchirait le cœur, c'était l'état dans lequel il laissait ses parents, et surtout l'abandon et le danger où se trouveraient ses deux enfants entre les mains des apostats. Plein de cette pensée douloureuse, il fit venir un de nos chrétiens, homme très vertueux, son ami intime, et en présence des autres néophytes qui l'entouraient, il ordonna qu'on lui amenât ses deux fils. Après les avoir embrassés, peut-être pour la dernière fois, il adressa ces paroles à ce chrétien : Mon cher ami, je vais mourir, et je meurs content parceque je me réjouis de voir s'accomplir en moi la volonté de Dieu mon créateur; une seule chose me désole, c'est l'abandon dans lequel je laisse ces deux pauvres enfants; c'est pourquoi je vous conjure, au nom de Dieu notre Seigneur et notre Père céleste, de vouloir leur servir de père dans ce monde; je les confie à vos soins, non pour que vous leur procuriez les biens temporels, mais afin que vous sauviez leur âme, et que vous les conserviez dans la grâce et la connaissance de leur Dieu. Tous les chré-

tiens répondirent à ces paroles par leurs larmes et leurs sanglots, et l'ami d'Amator lui promit de remplir ses dernières volontés. Alors, joyeux de rendre son âme à celui dont il l'avait reçue, il fit prier l'ayer de venir encore une fois le visiter, et après avoir reçu la sainte communion il se disposa à la mort avec des sentiments de foi et de dévotion qui attendrissaient tous les spectateurs. Mais Dieu, qui se plaisait à éprouver cette vertu si forte et si généreuse, voulait conserver à la chrétienté ce précieux modèle et surtout convaincre les gentils qui blasphémaient son saint nom. Pendant que nous gémissions de ce triomphe du démon et de l'apostasie de cette malheureuse famille, il nous vint en pensée que cette atroce maladie pouvait bien provenir en partie de la pierre. Cette idée fut comme une inspiration de Dieu; nous la communiquâmes à un médecin, qui appliqua aussitôt des remèdes convenables, et après une nouvelle crise de douleurs très aiguës le malade rendit la pierre et en peu de jours se trouva parfaitement délivré.

« Cette guérison confondit tous les païens; elle prouva évidemment que la maladie n'était ni un effet des maléfices ni une vengeance de leurs idoles; mais seulement une infirmité naturelle que Dieu avait permise pour exercer la vertu héroïque de son serviteur. Les parents manifestèrent un grand regret du péché qu'ils avaient commis par leur manque de foi et de confiance; ils se hâtèrent de venir à l'église confesser leur faute et de réparer publiquement le scandale qu'ils avaient donné : tous les chrétiens se réjouirent de conserver un de leurs frères les plus fervents et de voir notre sainte foi triompher de ses ennemis. Mais, plus que tous les autres, Amator fit éclater sa reconnaissance et sa joie; c'était un plaisir de le voir triompher des païens qui

l'avaient tant tourmenté, se moquer de leurs idoles, de leurs sortiléges et de toutes les pratiques qu'ils lui avaient conseillées pendant sa maladie : on dit qu'il publie maintenant partout les louanges de Dieu et les vérités de la foi avec plus de zèle et d'éloquence que jamais.

« Pour ce qui me regarde, mon révérend Père, aidé de la grâce de Dieu j'ai fait assez de progrès dans l'étude du tamoul pour parler cette langue avec facilité ; le P. Robert se prépare à parcourir le pays pour prêcher l'Evangile, et je ne doute pas que Dieu n'accorde d'immenses succès au zèle infatigable de cet homme vraiment apostolique. Je l'avais toujours aimé et estimé beaucoup ; mais depuis que j'ai le bonheur de le voir de près dans sa nouvelle position, je trouve que la haute idée que j'en avais conçue est bien au dessous de la réalité. Dieu veuille le conserver longtemps à cette mission. Je me recommande à vos saints sacrifices. »

Telles sont, mon très révérend Père, les lettres que j'ai reçues cette année du Maduré ; je me hâte de profiter de l'occasion des navires pour vous les envoyer. Je recommande instamment à vos prières cette précieuse mission de Maduré, et je suis en union de vos saints sacrifices.

Albert Laertio,
Prov.

Cochin, 25 novembre 1611.

LETTRE DU P. ANTOINE VICO, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. CLAUDE AQUAVIVA, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE. (1)

Mon très Révérend Père,

Pour satisfaire aux désirs de votre paternité, qui sont pour mon cœur une source de si pure jouissance, je vais vous donner de mes nouvelles et de celles du P. Robert de' Nobili, aux travaux duquel je viens d'être associé. Je commencerai par vous remercier (n'est-ce pas à moi trop de simplicité?) de la bonté que vous avez eue de m'élever au degré de Profès. J'avais toujours pensé qu'il serait plus sûr pour moi de demeurer dans mon obscurité et je souhaitais vivement que cette faveur me fût accordée. Maintenant que vous avez jugé et ordonné, pour la plus grande gloire de Dieu, autrement que je ne le désirais, je dois me soumettre à ce jugement qui est pour moi l'expression de celui de Dieu, et témoigner ma reconnaissance à notre Seigneur et à votre paternité qui m'est l'interprète de sa divine volonté. Cependant, puisque c'est vous qui avez tout décidé dans cette affaire, vous me permettrez de vous conjurer instamment de vouloir bien m'obtenir de Dieu un cœur digne d'une si haute vocation, et cet esprit si spécial de sainteté que notre Père S. Ignace recommande à la Société Professe comme son propre héritage et son caractère distinctif.

J'ai continué de remplir cette année à Cochin les emplois que j'indiquais dans ma dernière lettre. Professeur de théologie malgré l'insuffisance de mes talents, j'étais de plus chargé de former dans la science

(1) L'autographe de cette lettre est reproduit par le *fac-simile* ci-joint.

Malaburria 1610.

Quandoquidem V.ae P.tas ita vult, et inde praecipuum voluptatis fructum accipit certiorem faciam V. P. ut soleo hac secunda epistola de rebus meis; admiscens ea de P.e Roberto de Nobilibus cui paulo ante socius adiunctus sum. Primo loco (necesse sic expediat) tamen gratias ago quod me ad gradum professorum promoveri iusserit: quamquam enim tutius me in humilitate mea consistere arbitrabar, idque mihi concedi magnopere cupiebam; tamen quod P.s V.ae secus atque ipse optabam ad maiorem Dei gloriam iudicavit, fierique imperavit, acquiesco iudicio V.ae P.tis ac Dei, deque patefacta mihi eius sanctiss.a voluntate, tum ipsi primum, tum P.ti V.ae gratias ago. illud vero et atque etiam peto, ut quando per V. P.tem id totum effectum est, per eandem impetrem a Deo idoneam mentem tantae vocationi, et sanctiss.m illum Spiritum, quem B. P. Ignatius Societati professorum haereditarium et proprium esse voluit.

Ceterum Ego hoc anno in iisdem muneribus Cocini operam collocavi, de quibus superiore anno V. P. certiorem feci, nimirum in docendo sane supra vires meas Theologiam, instruendisque in rebus spiritualibus fratribus nostris Collegialibus, et scilicet quoad eius fieri potuit servis et famulis eiusdem Collegij. Donec P. Prouti quo tempore Madurensem hanc missionem inuiseret visum est et me quamvis omnibus nominibus indignum vocare in partem ministerij huius: ad quod equidem longe antea vocari me intellexeram, nisi fallor, a Deo; vocationemque meam, omnemque in ea re animi sensum eidem P. Prouti serio proposueram. Itaque cum aliquis Socius Patri Roberto adiungendus esset, quod unus tanto oneri impar sit, variique P.es qui ante me ad hoc munus destinati erant, variis de causis quae minus innotescerent impedirentur, tandem cecidit super me beata sors, quae mihi maiorem etiam ea ipsa consensus laetitiam attulit, quam ipsa fuerat cupiditas impetrandi.

Cocino discessi die sexta Septembris: in itinere omnem vitae rationem quam P. Robertus sequitur imitari coepi, quam adeo non asperam mihi expertus sum et nunc experior ut pene videar ad eam natus: Perveni ad hanc Urbem die 15.o eiusdem mensis: offendi P.em Robertum convenientem quidem illum mihi multo antea magni amoris vinculo in Christo, quippe cui semper cum eo praeter communes rationes, summa fuit iam inde ab ista Urbe vel coram vel per litteras et Medicorum in litteris communicatio, et consiliorum in animarum salute procuranda communicatio, et animorum in fovenda in nobis ipsis pietate et amore divino (si quae me non fallit) mira consensio, nunc vero tempore multo mihi, et supra quam explicare possum coniunctissimum; cum enim coram per otium contuear tam omnibus bonis atque ornamentis refertum quibus singularis Dei o. m. gloria et animarum bonum in his provincijs comparari potest.

Narro P.ti V.ae ut magnum mihi semper antehac P.m Robertum in re conversionis gerenda confinxi; tum longe maiorem videri mihi nunc ex ipsa experientia, ut prope spectrum iudicem quod sensu contrecto: tam praesentem in difficillimis sacrae Theologiae quaestionibus tam felicem in his explicandis doctis pariter et indoctis: tam affluentem in dicendo multiplici harum gentium et difficili idiomate: tam suavem in rebus serijs mira urbanitate et decore commendandis: tam propinquum in natiuo nationis huius habitu et moribus imitandis: tam denique efficacem in omni hominum magnorum ac minutorum animus quoquo velit flectendis

ut viderer mihi nō leviter in Dei liberalitatem et probitatē peccare, si tantā supellectilem, antiquo avus à natura praedito, nō recenti gratiæ magna ex parte tribuerem. Quibus laudibus gratis datis accedit tanta morum facilitas, humilitas, modestia, tantiq3 rerum spiritualium, pietatis, et amoris divini sensus, ut verissime affirmem, videri mihi me alioquin egentissimo ex quo huc accessi in spiritualibus verum deliciis beneficio huius hominis. tandemq. mirari desino cur Deus huic uni tantum congerat ferè [illegible] et ethnicos homines, et Christianos, et ipsos quoq3 domesticos patiendi materias, quas suis vitæ rationibus Deo indulgentiae mereatur, ut eum idem Deus ac dominus Iesus Christus in secretum sanctiss.ᵉ crucis suæ consortium vocet, quod esse solet, quod dum hic sumus, sanctioris iam vitæ, et initæ cum Chro hereditatis certiss.m argumentum.

Ego quidem quidvis me oñib. et singulis hisce laudib. quas in P.e Roberto nō ad eius exornationem, sed ad V.æ P.tis pleniorem cognitionem huius missionis enumeravi, destitutum videam, quas nō diffiteor necessarias esse huic muneri universas; tñ et P.tis V.æ apud Deum precibus, et tanti magistri disciplina fretus spero me illud saltem assecuturum ut ne prorsus huic muneri sim ineptus. Quod ipsum consequi si nequivero, certè vitam, omnesq. vires et facultates meas optimè in eo collocatas esse iudicabo, si vel ipsi Roberto aliquo civiis huic muneri idoneo quamdiu vixero inserviam in iis quae ad eius corporis curam reiq. familiaris præparationem pertinent, ut in tanta Dei gloria procuranda, quantam ex hac missione exsistere posse video, tum ipso P. Rob.s tum alius quivis P. Societatis idoneus expeditior, ac diuturnior sit. Valeat V. P.tas mihiq. filio indigno et inutili servo benedictionem optatam benigne contribuat. Maduræ die 25 oct. 1610

V. P. admodum R.dæ

Indignus filius et servus in Chro

Antonius Vicus.

spirituelle nos jeunes scolastiques et, autant que possible, les domestiques du collége. Enfin le R. Père provincial, qui faisait sa visite dans la Mission du Maduré, sans avoir égard à mon extrême indignité a daigné m'ouvrir cette carrière de l'apostolat. Depuis longtemps je m'y sentais appelé de Dieu, et j'avais plus d'une fois épanché mon cœur et manifesté mes désirs au supérieur. L'urgente nécessité d'assigner un aide au P. de' Nobili, qui ne pouvait suffire seul à un si lourd fardeau, et divers empêchements qui ont privé de ce bonheur plusieurs Pères qui s'y trouvaient d'abord destinés, se sont réunis pour seconder mes vœux et fixer sur moi le choix du R. Père provincial. Grande avait été l'ardeur de mes désirs ; plus grande encore est la joie que je goûte dans leur accomplissement.

Je partis de Cochin le 6 septembre 1609 ; je me conformai, dès mon voyage, au régime adopté par le P. Robert ; et j'y rencontrai si peu de difficulté qu'on dirait que je suis né pour ce genre de vie. J'arrivai le 15 du même mois à Maduré, où il me fut donné d'embrasser l'admirable missionnaire auquel j'ai le bonheur d'être uni en notre Seigneur depuis si longtemps par les liens d'une étroite amitié. Compagnon de ses premiers travaux dans la carrière des études, confident dès lors de ses désirs enflammés pour le salut des âmes et de son zèle constant pour notre propre sanctification, zèle dont j'ai si peu profité, j'avais continué depuis cette époque de notre séjour de Rome à entretenir avec lui les rapports intimes de la plus tendre affection. Mais quelles expressions pourraient rendre les sentiments qu'il m'inspire, maintenant que j'ai le bonheur de jouir de sa présence et de le voir si pleinement orné de toutes les qualités propres à procurer dans ces contrées

la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes!

Oui, mon Très Révérend Père, quelque avantageuse que fût l'opinion que j'avais conçue jusqu'à ce jour de la capacité du P. Robert pour l'œuvre de la conversion des peuples, je dois l'avouer, tout ce que je m'en étais figuré disparaît devant la réalité, que j'appellerais volontiers la perfection idéale du missionnaire si je ne la touchais de mes mains. Vous parlerai-je de cette science consommée qui expose en se jouant les questions les plus ardues de la théologie; de cette souplesse de talent qui, en se faisant comprendre aux ignorants, sait intéresser et charmer les savants ; de cette éloquence féconde qui étonne par la richesse de ses expressions, malgré la variété et la difficulté des idiomes de ces peuples; de cet art suave d'embellir et de rendre aimables les choses les plus sérieuses; de cette facilité à s'approprier le genre, les formes et les mœurs si étranges des naturels du pays; et enfin de cette puissance de persuasion qui manie à son gré les esprits des grands et des petits?... frappé de cet ensemble merveilleux de qualités éminentes, je croirais faire injure à la libéralité de Dieu si je ne les attribuais à une grâce toute spéciale et à un don extraordinaire de la bonté divine, bien plus qu'aux talents naturels du P. Robert. Ces trésors de dons extérieurs sont ennoblis et sanctifiés en lui par des qualités plus précieuses encore, je veux dire par les vertus intérieures dont son âme est ornée. L'humilité, la modestie, l'esprit de foi, une douce affabilité, un sentiment exquis de piété et d'amour divin, répandent autour de lui un parfum si suave que, malgré mes misères, je suis inondé de délices spirituelles depuis que j'ai le bonheur de jouir de sa présence.

A la vue d'une vertu si accomplie, je cesse de m'éton-

ner que Dieu prenne plaisir à réunir sur lui seul tous les genres de souffrances et de contradictions, et de la part des païens, et de la part des chrétiens, et même de la part de ses propres frères. Sa fidélité à la grâce lui a mérité d'être associé par notre Seigneur Jésus-Christ au mystère intime de sa croix adorable, faveur qui est ordinairement dans cette vie la preuve la plus infaillible d'une haute sainteté et le gage le plus certain de l'héritage du Sauveur.

Telles sont, mon très Révérend Père, les qualités et les vertus que j'admire dans le P. Robert ; j'ai voulu vous en tracer le tableau, bien moins dans le but de faire son éloge que par le désir de vous donner une plus parfaite connaissance de cette mission, aux succès de laquelle ces qualités sont si utiles et si nécessaires.

Quant à moi, quoique entièrement dépourvu de toutes ces vertus, j'ai assez de confiance dans les prières de Votre Paternité et dans l'exemple et la direction d'uu si grand maître, pour espérer de n'être pas tout à fait inutile dans l'emploi qui m'a été confié. Que si je ne puis arriver à cet objet de mes vœux ; je me croirai assez heureux de pouvoir consacrer toutes mes forces, tous mes moyens et toute ma vie à servir le P. Robert ou tout autre missionnaire capable de partager ses travaux, afin que, déchargés du soin domestique et de la sollicitude des choses temporelles, ils puissent employer tout leur temps et toute leur application à procurer cette immense gloire de Dieu que je vois résulter de cette mission. Je prie Votre Paternité d'agréer mes respectueux hommages et d'accorder sa bénédiction à un fils indigne, à un serviteur inutile.

Ant. Vico.

Maduré, 25 octobre 1610.

QUESTION DES RITES MALABARES.

Le P. Robert de' Nobili avait eu à soutenir pendant les cinq premières années de sa nouvelle mission une guerre violente et de continuelles attaques. Fort de son courage inébranlable et de son génie fécond en ressources, mais beaucoup plus appuyé sur le secours du Dieu dont il cherchait en tout la plus grande gloire, il avait triomphé de tous ses ennemis, déjoué toutes leurs intrigues et usé tous leurs moyens. Il commençait à recueillir les fruits abondants de ses victoires et se préparait à de nouvelles conquêtes, quand une persécution domestique, plus affligeante et plus désastreuse que toutes celles qui l'avaient précédée, vint attaquer son œuvre dans ses fondements et mettre sa vertu à la plus terrible des épreuves. Après avoir déployé un dévouement et un zèle vraiment héroïques, il devait encore donner aux missionnaires l'exemple d'une obéissance non moins difficile, et d'autant plus nécessaire dans cette carrière de l'apostolat que les dangers y sont plus graves et plus nombreux. Cet homme ardent et intrépide, que nul obstacle n'avait pu vaincre, qui avait affronté toutes les fureurs et bravé tous les efforts de tant d'ennemis armés contre lui, nous le verrons, arrêté par un seul mot de ses supérieurs, comprimer les élans de son zèle et suspendre les progrès de la Mission pendant l'espace de dix ans. Pénétré de douleur, mais soumis à la Providence, il saura adorer ses desseins et se consoler en se rappelant que la plus grande partie de la vie d'un Dieu fait homme pour sauver le monde se résume dans ces trois mots : *Erat subditus illis,* il leur était soumis.

On comprend que nous voulons parler de la fameuse controverse soulevée contre le nouveau genre de mission que le P. de' Nobili avait introduit et contre la manière dont il avait cru devoir s'adapter aux mœurs du pays. Nous exposerons ici brièvement l'objet, les causes, les progrès et le dénouement de cette question célèbre.

Pendant que le P. de' Nobili, entouré du respect et de l'admiration des nobles et des seigneurs de Maduré, obtenait les succès les plus brillants et gouvernait une Eglise florissante; le P. Gonzalve Fernandez, depuis si longtemps établi dans cette ville, continuait à vivre avec les paravas, exposé au mépris et condamné à une désolante stérilité de la part des Indiens. D'un autre côté, son esprit national ne pouvait être flatté en voyant son confrère, italien, protester qu'il n'était point portugais, sembler ainsi avouer l'ignominie attachée au nom de Prangui et confirmer les Indiens dans l'idée qu'ils en avaient conçue. Ces sentiments naturels n'auraient certainement pu troubler la joie que durent lui causer les progrès merveilleux du saint Evangile; car nous trouvons les plus beaux témoignages de son zèle et de sa vertu dans les lettres du P. de' Nobili aussi bien que dans celles du Père provincial. Mais une autre circonstance vint favoriser les préjugés et inspirer des craintes plus sérieuses. Le P. Fernandez ne pouvait connaître ce qui se passait dans l'Eglise naissante que par les récits de ses propres chrétiens; or ceux-ci étant paravas partagaient le mépris qu'excitait le Pranguisme, et en eux la vertu n'adoucissait pas toujours la douleur de se voir ainsi humiliés avec leur pasteur. Il est donc tout naturel de supposer que le P. Fernandez était continuellement obsédé de leurs rapports intéressés; que souvent ils lui racontaient des faits entièrement faux, plus souvent des faits

vrais dans le fond et faux dans les circonstances, ou enfin des faits entièrement vrais mais faussement interprétés. D'ailleurs, ignorant la langue sanscrite, il ne pouvait examiner par lui-même la nature et la fin des divers usages ou cérémonies tolérés par le P. de' Nobili ; et s'il voulait sur ce point consulter quelque brame, il n'avait pour l'appeler auprès de lui d'autre intermédiaire que les paravas; ensorte que le brame, choisi par eux, n'arrivait qu'après avoir reçu la leçon.

Il résulta de toutes ces circonstances que le P. Fernandez dut se confirmer de plus en plus dans la conviction que la conduite du P. Robert de' Nobili, dont il respectait le zèle, était dans plusieurs points souillée de gentilités, et se crut obligé d'en avertir ses supérieurs. Tant que le R. P. Laerzio fut provincial, l'affaire n'alla pas plus loin ; il examina plusieurs fois cette question par lui-même, et il se régla par l'autorité et la direction de l'archevêque de Cranganore, dont dépendait le Maduré. La décision de ces deux hommes en qui une longue expérience, une science profonde et une haute vertu s'unissaient à la grâce d'état qui leur était assurée par leur qualité de supérieurs immédiats de cette Mission, aurait dû ce semble dissiper les soupçons du P. Fernandez. Il n'en fut pas ainsi ; dès que le P. Laerzio fut remplacé dans sa charge par le P. Franc. Pérez, il renouvela ses instances auprès de celui-ci et auprès du visiteur de la province, le P. Nicola Pimenta, il composa dans ce but un Mémoire très volumineux, qu'il leur adressa ainsi qu'aux Pères de Cochin et de Goa. Frappés des faits consignés dans ce Mémoire, tous les Pères se déclarèrent contre la méthode du P. de' Nobili, et le P. Pimenta lui envoya des ordres très sévères. Cependant l'archevêque de Cranganore, ayant été informé des nouvelles mesures,

interposa son autorité en qualité de supérieur ecclésiastique du Maduré. Il protesta que le P. Robert n'avait rien fait que sous sa direction et d'après ses ordres exprès. Il cita le missionnaire à Cochin, et convoqua en synode tous les Pères et les autres théologiens de son diocèse. Le P. de' Nobili donna ses explications, prouva que les faits cités contre lui étaient faux ou faussement interprétés ; en un mot il persuada si bien tout le monde que, à l'exception du seul socius du P. Pimenta, il n'y eut dans tout le synode qu'une voix pour approuver sa manière de procéder et le combler d'éloges.

Dans le même temps, le P. Pimenta, visiteur, avait réuni à Goa les consulteurs et les Pères les plus distingués par leur science; lesquels, jugeant d'après le seul Mémoire du P. Fernandez et sous l'impression qu'il avait produite dans tous les esprits, n'hésitèrent pas à condamner le P. de' Nobili. L'archevêque de Goa, primat des Indes, Alexis Menesez, ayant reçu de l'archevêque de Cranganore l'exposé de la question et les raisons du P. Robert, aussi bien que les accusations qui étaient portées contre lui, examina à fond cette controverse avec l'attention que méritait son importance et avec la capacité que lui donnaient sa profonde doctrine et sa longue expérience dans l'administration des Eglises de l'Inde. Quoi qu'il eût lui-même présidé à un concile de Diampère, où l'usage du cordon des brames avait été condamné, il ne put résister aux raisons et aux témoignages exposés par le P. de' Nobili et confirmés par l'autorité et les arguments de l'archevêque de Cranganore. Non content d'approuver la conduite tenue dans la mission de Maduré, il ajouta ces paroles remarquables : « Plût à Dieu que le P. Robert eût plus d'imitateurs de sa vertu que de détracteurs de sa conduite ! Quant à moi, je ne ferais pas de difficulté de

porter six cents cordons de brames quand même il ne s'agirait que du salut d'une seule âme. » (1) Sa décision n'avait pas terminé la controverse ; le P. Fernandez continuait à écrire pour corroborer ses premières accusations; le Père provincial et le Père visiteur persévéraient dans l'improbation du nouveau système ; et cette opinion était vivement soutenue par les deux inquisiteurs et par beaucoup de religieux de divers ordres. Pour procéder avec plus de sûreté, les supérieurs crurent devoir conseiller au P. Robert de s'en tenir aux avis qu'il avait reçus du visiteur, en attendant la réponse de Rome, où toutes les pièces avaient été envoyées.

Mais déjà la question s'agitait dans cette ville avec d'autant plus d'inquiétude qu'on était plus éloigné des lieux, et que l'affaire y était arrivée grossie de tout ce que la renommée y avait ajouté. Le P. Robert de' Nobili y était représenté comme un homme qui, aveuglé par un faux zèle, s'était forgé une nouvelle religion, mélange monstrueux du christianisme et de l'idolâtrie ; on publiait qu'il avait abjuré la foi, qu'il brûlait de l'encens aux idoles et faisait la guerre à ses propres frères. Le cardinal Bellarmin, effrayé de ces nouvelles, trompé par les faits qu'on lui présentait, et d'autant plus affligé qu'il avait toujours tendrement aimé le P. de' Nobili, lui adressa une lettre qui respire son amour et sa profonde douleur ; il lui rapporte les accusations dont il est l'objet, il lui fait de tendres reproches, le conjure de rentrer en lui-même, d'avoir pitié de sa famille, de la Compagnie, de la religion et de son âme. Le Révérend Père général lui écrivait à peu près dans le même sens et y

(1) *Utinam P. Robertus plures haberet suæ virtutis imitatores quam detractores! Ego verò, si vel unius animæ salus ageretur, non dubitaverim sexcentos Brachmanum gestare funiculos.*

ajoutait des prescriptions plus formelles et plus rigoureuses.

Nous n'entreprendrons pas de peindre la consternation du P. de' Nobili à la réception de ces lettres. Qu'on se rappelle ce qu'était et ce qu'avait fait cet homme admirable : parent de deux papes et du cardinal Bellarmin, neveu du cardinal Robert de' Nobili, frère de Mgr de' Nobili, il avait sacrifié toutes les grandeurs du monde et les dignités de l'Eglise pour se dévouer à l'humilité et à la pauvreté religieuses ; il avait ambitionné dans cette vocation ce qu'elle avait de plus dur et de plus difficile ; non content des rigueurs ordinaires et des sacrifices inséparables de la carrière du missionnaire, il avait imaginé pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes un nouveau genre de vie dont l'idée seule fait frémir la nature. Au milieu de ses étonnantes austérités, auxquelles se joignait tous les jours de nouvelles tracasseries et de nouvelles persécutions de la part de l'enfer et des païens, une seule consolation humaine pouvait rester à cette grande âme, l'affection et l'estime de ses frères, de ses amis et de ses supérieurs, et surtout la joie des fruits qu'il recueillait pour le bien des âmes. Dieu lui demande encore le sacrifice de cette unique consolation. Il voit se tourner contre lui ses propres frères, ses amis et ses supérieurs ; et, ce qui est plus pénible encore à son cœur, il comprend que tous les succès qu'il a obtenus dans cette mission et toutes les espérances qu'il a conçues seront complétement détruits. Navré de douleur, il se jette aux pieds de son crucifix et y dépose les lettres qu'il vient de lire, il fait un retour sur lui-même pour examiner s'il ne serait pas dans l'illusion ; plus il considère, plus il se persuade qu'il ne s'agit point ici de sa réputation ni de son honneur, mais de la gloire de Dieu

et du salut d'une infinité d'âmes. Rassuré par le témoignage de sa conscience, il s'abandonne à la divine providence ; il répond à ses supérieurs que dès cet instant il se conformera à leurs injonctions, c'est à dire qu'il n'admettra plus de nouveaux catéchumènes au baptême, suspendra ses excursions apostoliques et se contentera de cultiver la chrétienté qu'il a formée. Ces choses se passaient en 1613.

Le P. Robert avait une telle évidence de la vérité qu'il ne comprenait pas qu'on pût se refuser aux preuves et aux témoignages qu'il pouvait présenter en sa faveur. Aussi demandait-il instamment qu'on lui permît de se rendre à Goa pour défendre sa cause, puisqu'on l'avait condamné sans l'entendre : mais le Père visiteur lui refusa constamment cette permission, persuadé, disait-il, que de vaines argumentations ne feraient qu'embrouiller une question évidente par elle-même. Il résolut donc de se confier à la justice de sa cause et à la sagesse du Saint-Siége, et, pour accélérer la décision aussi bien que pour répondre aux lettres du Père général et du cardinal Bellarmin, il leur adressa des Mémoires qui, en protestant de son entière soumission, donnaient de nouvelles explications sur sa conduite.

Enfin l'an 1615 il reçut une lettre du cardinal Bellarmin, qui lui annonçait que ses raisons jointes à l'autorité du Primat des Indes et de l'archevêque de Cranganore l'avaient pleinement satisfait ; il le consolait de ses peines ; l'encourageait à poursuivre sa belle et glorieuse carrière. L'an 1616 une lettre du Père général lui faisait connaître qu'il recevrait par le canal du Père provincial une décision conforme à ses vœux ; il l'exhortait cependant à continuer de prendre tous les moyens pour que les nouveaux chrétiens se tinssent toujours éloignés de

Ill.mo et Rev.mo D.no obs.mo

Litterae ab Ill.ma Dominatione Vestra, superiori anno 1614 conscriptae redditae mihi sunt hoc mense decembris huius anni 1615 ex quibus quanto affectus sim gaudio, illi potissimum erit perspicuum, qui tertio ab hinc anno novit, quanto moerore consternatus fuerim, ex eo quod scirem, quaedam de me ad Ill.mam D. V.am fuisse delata, quae a veritate non parum deflectebant. aegro enim me animo ferre par erat, apud Ill.mam D.V. Amantissimum Parentem et D.num non bene audire, quod si hoc in meum tantummodo dedecus redundasset tristitiam utique animi mei perpetuo contegissem silentio. Sed cum cognoscerem in animarum id vergere perniciem, Ill.mam D.V. non bene de Madurensi Missione sentire, eo modo quo potui per litteras me apud Ill.mam D.V. purgare curavi. Sed si quid tristitiae fuit mihi elapso anno, id omne, per has litteras cumulatae mihi consolationis impendentes fructu, satis superque sublatum est, et quidem licet pergratum fuerit mihi, Ill.mae D.V. perspicuum fuisse, qua ratione me gesserim in Madurensis Missionis negotiis, potiori tamen iure, ex eo sum gavisus quod Archiepiscopi Cranganorensis et nostrae Provinciae congregationis, multorumque PP. peritorum virorum de hac re sententiam Ill.mae D.V.ae cognoscens, illa quae ex eorum sent.a licere, et ad eorum conversionem omnino necessaria esse experientia docet Ill.mae D.V.ae Auctoritate perpetuo stabilienda

sperem

spero. Caeterum has ego litteras, ex Urbe Cocinensi scribo cadquo quibusdam de causis superiori mense veni, a P. Provinciali Vocatus sed ob id praecipue, quia sperabat idem P. ex Responsione N. P. Gtis ris omnes ad Missionem Maduriensem spectantes hoc anno ultimo stabiliendas fore, atque adeo quia non nisi presente me de ijs rebus P.P. consulere constituebat, huc me venire iussit. Non paucis afflictatus angustijs iter hoc confeci, quas Benignissimus Dnus per hos ipsos ethnicos interdum mitigabat, qui mei misericordia permoti non solum nos recipiebant hospitio, sed quae mihi et duobus meis christianis Brachmanibus ad victum necessaria erant, tanquam pauperibus et peregrinis adueniis benigne suppeditabant, quibus prout se se offerebat occasio monita salutis impendere non destiti. Semel in eo versatus periculo sum, in quo absque dubio me moriturum sperabam, et cum nihil huc usque decertauerim ad coronam a Xpo euocari exoptabam, licet desiderium hoc meum ex eo maxime retardabatur, quod s. viderem inceptum hoc negotium in gloriam Dei nondum esse huc usque absolutum. Veritatem fateor Amantissime Parenti meo et Dno. exopto quam maxime immensas has regiones in baculo meo perlustrare, et hos innumeros populos generare Xpo, in quibus donec Xpus formetur, quid gaudij senis eius esse possit ignoro, quibus mos est tunc tantum sanari cum in ijs quibus cum versantur Gloria Dni Apparet ex fidei et grandi fulgore profecta. Illmam D. V. iterum atque iterum enixe rogo, ut me filium suum et seruum in Suis Stis sacrifijs et orationibus commendatum habeat, ut quae in me beneficia Dnus confert agnoscam ne ingrati animi crimine existam Reus quare humiliter et ut sum absens genuflexus expostulo ut Illma D. V.

ad Eas pellegerit litteras mihi servo suo et filio in Dno opera=
tissimas elargiatur Benedictiones et Vbe Cocinensi- Sexto
Kalendas januarij 1615

Affmae Domis Vrae

Indignus servus et filius in Xpo
Robertus Nobilis

Ill.mo et R.mo D.no observ.mo D.no
Roberto Cardinali Belarmino

P.a via

Romae

toute espèce de superstitions. Consolés par ces lettres qu'ils avaient attendues avec tant d'impatience pendant quatre ans, les PP. Rob. de' Nobili et Ant. Vico reprirent avec un nouveau zèle l'œuvre de la conversion des païens depuis si longtemps interrompue; ils obtinrent en peu de temps des succès très encourageants; mais le P. Robert ne pouvait pas s'éloigner de Maduré pour aller fonder de nouvelles chrétientés, avant d'avoir reçu la décision qui lui avait été promise et qui n'était pas encore arrivée.

La lettre qu'il écrivit dans cette circonstance au cardinal Bellarmin mérite d'être conservée; on en trouvera ci-joint le *fac simile*, dont voici la substance :

« La lettre de Votre Eminence, écrite en 1614, m'a été remise ce mois de janvier 1615. La joie dont elle m'a rempli ne peut être bien connue que de celui qui fut témoin de la douleur dont je fus accablé il y a trois ans, en apprenant que votre esprit avait été prévenu par des rapports peu conformes à la vérité. L'une et l'autre fut proportionnée au prix que j'attache à l'estime de Votre Eminence, en qui j'aime à voir un tendre père et mon seigneur. S'il n'y avait eu de compromis que mon honneur, j'aurais enseveli mon chagrin dans un éternel silence ; mais convaincu qu'il y allait du salut des âmes, je crus devoir justifier auprès de Votre Eminence la conduite des missionnaires du Maduré. Votre réponse me dédommage abondamment de l'affliction qui l'avait précédée. La consolation que j'éprouve en voyant ma conduite approuvée par Votre Eminence est d'autant plus vive et plus solide, que j'ai l'entière confiance qu'ayant sur ce sujet le témoignage de l'archevêque de Cranganore, de notre congrégation provinciale et de plusieurs personnes distinguées par leur science; vous établirez

pour toujours, par votre autorité, une méthode dont ces témoignages prouvent la légitimité et dont l'expérience démontre la nécessité pour la conversion de ces peuples.

« Je vous écris cette lettre de la ville de Cochin, où le Père provincial m'a fait venir pour diverses affaires. Notre Seigneur a daigné plus d'une fois m'adoucir les fatigues de ce pénible voyage ; les païens eux-mêmes m'ont souvent donné l'hospitalité et procuré tout ce qui était nécessaire à ma nourriture et à celle de deux brames chrétiens qui m'accompagnent. J'ai couru un danger si grave que je me crus un instant au terme de mes peines. Soldat présomptueux, avant d'avoir combattu je désirais être appelé à la couronne par notre divin chef ; une seule chose comprimait en moi ce désir, c'était de voir que l'œuvre commencée pour la gloire de Dieu n'était pas encore définitivement constituée. Car, je l'avouerai avec simplicité à mon bien aimé père, la charité de Jésus-Christ me presse continuellement de parcourir toutes ces vastes régions et d'enfanter à mon divin maître ces peuples innombrables. Jusqu'à l'accomplissement de ce vœu, je ne vois pas de joie possible pour des serviteurs de Jésus-Christ, dont le propre est de ne pouvoir se rassasier que lorsqu'ils voient la gloire de leur Seigneur apparaître et régner par la foi et par la grâce dans les cœurs de tous ceux parmi lesquels ils vivent.

« Je prie instamment Votre Eminence de me recommander, moi qui suis son enfant et son serviteur, dans ses prières et ses saints sacrifices, afin que je réponde fidèlement aux grâces et aux bienfaits dont le Seigneur me comble, et je la conjure humblement de me donner sa bénédiction.

Cochin, janvier 1615.

« Robert de Nobilibus. »

A peine la mission du Maduré commençait à goûter la douceur et à recueillir les fruits de la paix qui lui était rendue, qu'elle se vit tout à coup assaillie par le même orage devenu plus terrible que jamais.

Alexis Menesez, primat des Indes, ayant été rappelé par le roi de Portugal, les adversaires du P. Robert de' Nobili profitèrent de la circonstance pour prévenir l'esprit du nouveau Primat contre la méthode des missionnaires de Maduré. La chose n'était pas difficile ; car arrivant de l'Europe, sans aucune expérience des mœurs des Indiens, il était naturellement disposé à condamner des usages qui blessaient tous ses préjugés et surtout son sentiment national. Il prit la chose tellement à cœur qu'il fit venir aussitôt le Père visiteur, qui alors était le P. Palmerio, lui déclara qu'il était décidé à mettre un terme aux scandales de Maduré ; qu'il ne s'agissait pas de discuter une question si évidente ; mais que pour ne pas donner au P. de' Nobili sujet de se plaindre d'avoir été condamné sans être entendu, il désirait qu'on le fît venir sur-le-champ afin d'exposer ses raisons, uniquement pour la forme ; il ajouta que le Père visiteur ferait bien de le préparer à entendre, sans trop se troubler, la sentence sévère qui serait portée contre lui. Quand cette intimation du nouveau primat fut connue ; quelques-uns des Pères du collége de Goa, qui persistaient dans l'opinion contraire au P. de' Nobili, n'omirent rien pour persuader au Père visiteur que la gloire de Dieu demandait qu'on retirât de l'œuvre des Missions un homme entêté dans ses idées, plein d'orgueil et livré à la superstition. Le P. Palmerio, qui depuis longtemps condamnait le P. Robert de' Nobili, fut tellement confirmé dans son opinion par ces discours, que dès lors il ne voulut plus entendre parler de son affaire, ni même prononcer son

nom ; il lui écrivit aussitôt de se rendre à Goa au plus vite, pour défendre sa cause, ou plutôt pour recevoir sa sentence.

Pendant que ces choses se passaient à Goa, le P. Robert de' Nobili subissait à Cochin une autre épreuve, la plus cruelle peut-être qui pût affliger son cœur. Parmi ses chrétiens les plus chers se trouvait un brame nommé Boniface. Ce jeune homme, déchu de sa première ferveur, s'était rendu coupable de fautes graves et de cérémonies idolâtriques, pour lesquelles le P. de' Nobili l'avait sévèrement puni et chassé pour un temps de l'Eglise. Exaspéré par ce châtiment, et probablement sollicité par les paravas, auxquels le P. Gonzalve Fernandez avait eu l'imprudence de laisser connaître ses démarches contre la nouvelle Eglise, il s'offrit à déposer contre le P. de' Nobili, et gagna même adroitement quelques autres brames. Les dépositions de ces derniers n'étaient pas hostiles, elles ne roulaient que sur des pratiques indifférentes en elles-mêmes, mais mal interprétées. Quant au témoignage de Boniface, il fut entièrement contraire à la cause du P. de' Nobili, il y ajouta même, selon la coutume des Indiens en pareille circonstance, contre sa personne et ses mœurs des accusations si graves et si atroces qu'elles passaient toute croyance. Ces accusations et ces témoignages furent recueillis juridiquement par le P. Bucerio, compagnon du P. Fernandez, en vertu des ordres du Père provincial, et envoyées à Rome. Le Père provincial, Gaspar Fernandez, successeur de Pierre François qui venait de mourir, ordonna aussitôt au P. de' Nobili de comparaître à Cochin, et le relégua au collége de Cranganore, après lui avoir fait connaître les nouvelles accusations portées contre lui. C'est dans cette circonstance qu'arriva la lettre foudroyante du P. Palmerio.

Blessé jusqu'au fond de l'âme, mais fort de sa conscience et du secours de Dieu, le P. de' Nobili se montre plus intrépide que jamais, et se prépare à partir pour Goa ; il rédige avec plus de soin le Mémoire destiné à sa défense ; et fait part de ses peines et de ses craintes à l'archevêque. Celui-ci se regarde comme attaqué lui-même dans la personne du P. de' Nobili, puisque rien ne s'est fait que sous sa direction et par ses ordres exprès, et lui promet de l'accompagner à Goa pour y défendre, non pas sa cause, mais la cause de Dieu et des âmes. Tous les Pères de Cochin, après avoir lu le Mémoire du Père, sont de plus en plus persuadés de la vérité, et l'exhortent à la soutenir avec courage et confiance.

Notre intention n'est pas d'entrer ici dans cette longue controverse ; les seules pièces du procès fait au P. de' Nobili, qui sont en ce moment sous nos yeux, rempliraient un volume. Nous nous contenterons de choisir, dans le Mémoire qu'il présenta, les raisons et les particularités propres à intéresser nos lecteurs et à donner une connaissance suffisante de la question. (1)

MÉMOIRE DU P. ROBERT DE' NOBILI.

« Comme il me semblait que, par la grâce et la miséricorde de Dieu, je n'étais ni assez ignorant pour ne pas connaître les préceptes de la foi et de la religion chrétienne, ni assez criminel pour les transgresser sciemment et ouvertement, ni assez contumace pour oser entreprendre ou continuer quoi que ce soit sans l'autorisa-

(1) Il est clair que nous nous bornons ici au rôle de simple historien, sans prétendre nous engager dans cette discussion si délicate, sans assumer d'autre responsabilité que celle de la vérité historique.

tion de mes supérieurs ; j'avouerai que je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un grand étonnement en me voyant condamné et frappé de censures flétrissantes avant d'avoir été entendu. Cependant, après avoir lu et les accusations que le P. Gonzalve-Fernandez adresse au R. P. visiteur contre ma conduite, et les censures qu'ont portées contre elle nos Pères théologiens de Goa, dont je vénère l'autorité et la vertu, je puis assurer avec sincérité, en présence de Dieu, que loin d'éprouver dans mon cœur le moindre sentiment d'amertume, je regarde cet événement comme une précieuse récompense de mes peines et de mes travaux. En effet, intimement convaincu d'un côté que le P. Gonzalve-Fernandez et les autres Pères de Goa ont agi avec la plus pure intention, assuré de l'autre, par le consolant témoignage de ma propre conscience, que je suis très éloigné des crimes dont ils m'accusent ; j'ai accepté avec joie cette épreuve, que Dieu, mon tendre père, a voulu me ménager, soit pour expier au moins en partie les péchés de ma vie passée, soit pour imiter de plus près Jésus-Christ, le fils de Dieu dont je prêche la douloureuse passion. S'il ne s'agissait que de moi-même, j'abandonnerais volontiers ma cause à Jésus-Christ, que je désire servir comme l'apôtre, *per infamiam et bonam famam ;* mais parcequ'il s'agit aussi de la cause de beaucoup d'hommes sages et savants qui ont approuvé ma conduite, parcequ'il s'agit surtout du succès ou de la ruine de cette mission naissante et du salut ou de la perte d'une infinité d'âmes, je demande la permission d'exposer mes raisons avec la plus grande brièveté et modestie possibles. »

Après cet exorde, le Père propose quelques observations, qui peuvent servir de préjugés en sa faveur... « 1° Quant à ma science en philosophie et en théologie,

les supérieurs sont mes juges ; je puis dire que je m'y suis appliqué avec zèle et non sans quelque succès. (1) 2° Par une grâce toute spéciale de la Providence, j'ai une connaissance exacte des langues tamoule, badage et sanscrite. 3° Par le moyen du sanscrit je puis scruter tous les livres secrets des brames qui expliquent l'institution, la nature et l'objet des rites et des usages du pays; j'ai de plus la facilité de connaître à fond toutes ces choses par mes liaisons et mes rapports journaliers avec les brames les plus savants de Maduré, deux avantages que n'a eu aucun de nos Pères, et peut-être aucun Européen jusqu'à ce jour. 4° Je n'ai rien entrepris que d'après les avis et la direction du R. P. provincial et de Mgr l'archevêque, qui ont tout examiné avec beaucoup d'attention et de maturité, et qui étaient aidés dans cet examen par une longue expérience et une parfaite connaissance des mœurs indiennes. J'ai de plus soumis ma conduite au Révérendissime cardinal Bellarmin et par lui au très saint père le Pape.

« Cela posé; pour procéder avec ordre et clarté, je divise ma réponse en quatre chapitres. Dans le premier, j'examinerai quelques accusations portées contre moi; dans le deuxième, le changement que j'ai introduit dans les paroles tamoules qui ont rapport à la religion; dans le troisième, j'exposerai la nature du cordon et des autres insignes; et enfin, dans le quatrième, je concluerai en montrant quel est l'usage de l'Eglise à l'égard des peuples nouvellement convertis. »

(1) Le P. Rob. de'Nobili était reconnu non seulement comme un sujet d'un talent très distingué, mais encore comme un homme d'une profonde et vaste doctrine, tandis que le P. Fernandez n'avait pas suivi le cours complet des études théologiques.

CHAPITRE PREMIER.

Réponse à quelques accusations.

« On me reproche, 1° de prendre les noms de Gourou, Sanniassi, Ayer, Rajah ; de permettre que les chrétiens se nomment mes disciples et que les Pères qui sont avec moi prennent le même titre.

« Pour répondre à cès accusations, il me suffira d'exposer ici la vraie signification des mots et la nature des usages qui en ont été l'occasion.

« Et d'abord, *Gourou* est un mot sanscrit qui se définit ainsi (1) : *Celui qui fait briller l'explication des choses...* c'est à dire *un maître* en toute espèce de sciences, et, dans un sens plus restreint, *un maitre spirituel. Sanniassi* est ainsi défini : *celui qui renonce à toutes choses ;* ou bien, comme le définissent les poètes tamouls. « *pon-« nâsei, pennâsei, mannâsei vouttaven,* » un homme sans or, sans femme, sans terre. *Ayer* signifie *le maître de la maison*, très usité... *Rajah* est un nom de condition noble, élevée.

« Les trois premiers titres me conviennent en toute vérité par ma profession et par ma position ; le quatrième n'est pas un mensonge, et j'espère qu'on ne me soupçonnera pas d'être venu à Maduré pour chercher ma gloire dans un vain titre. Il est des circonstances où l'humilité doit céder au désir de la gloire de Dieu ; il faut prendre les hommes comme ils sont ; S. Paul est notre modèle.

« Mes chrétiens s'appelèrent d'abord mes disciples, se-

(1) Ici et dans tout son Mémoire, le P. Rob. de' Nobili cite en langue sanscrite tous les textes qu'il produit en sa faveur ; nous nous contentons d'en donner la traduction.

lon la coutume du pays; déjà ils s'appellent les disciples de Jésus-Christ, ou simplement chrétiens. Les Pères qui sont venus me joindre ont dû paraître comme mes disciples; non seulement à cause des usages du pays, mais par prudence et par nécessité; un disciple n'a pas le droit de disputer, un maître en a l'obligation. Ne sachant ni la langue ni les usages, nos Pères auraient été embarrassés et humiliés au détriment de la religion, s'ils avaient pris le titre de maîtres; celui de disciples les sauve; il est d'ailleurs conforme à la vérité.

« Que si l'on veut me reprocher les démonstrations de respect et de vénération que je me laisse donner; je répondrai que tout cela n'est pas incompatible avec l'humilité, peut être sanctifié, est nécessaire.

2° « On me reproche de déclarer publiquement que je ne suis pas *prangui*, nom que l'on dit être synonyme d'Européen et de chrétien, tout aussi bien que de Portugais. Je réponds que le mot *prangui* dans l'idée de ces peuples ne signifie ni les Portugais, ni les Européens, ni les chrétiens; car ils ne connaissent exactement ni les uns ni les autres; mais il signifie une race d'hommes vils, méprisables au suprême degré, peu différents des animaux immondes. Suivant eux les *pranguis* n'ont ni vertu ni pudeur; ils se livrent aux excès du vin, se nourrissent de viandes immondes et de chair humaine; ils sont incapables d'aucune science; ils ne connaissent, ils n'adorent aucune divinité, etc. Les Indiens ont d'abord donné ce nom à des topas (1) et à des marchands juifs, qu'ils ont vus se livrer à quelques-uns de ces excès et n'observer aucun des usages qu'ils regardent comme

(1) *Topas* vient de *topi*, chapeau; *toppi-câren* et topas signifient un *homme* qui porte un chapeau, ce sont ordinairement les descendants de races mixtes.

essentiels à une bonne éducation. S'il leur arrive quelquefois de rencontrer un Portugais ou tout autre Européen, ce qui est rare, ils sont naturellement portés à le croire *prangui* à cause de la similitude de l'habit, et ils se confirment dans cette opinion s'ils lui voient faire quelque chose de contraire aux usages. Je vais justifier ces assertions par quelques traits que je tiens du P. Gonzalve Fernandez lui-même.

« Le grand Nayaker de Maduré fit appeler un prangui pour traiter quelques-uns de ses chevaux malades ; celui-ci n'arriva qu'après avoir entendu la sainte messe, parceque c'était un dimanche ; le Nayaker demanda la cause de son retard, et comme on répondit qu'il avait dû assister à un sacrifice il en fut tout étonné, et s'informa auprès de ses brames s'il était vrai que les pranguis eussent une religion et honorassent la divinité. A la cour du même Nayaker une question s'étant élevée sur les différentes races d'hommes, on décida que la plus vile était celle des pranguis, *parcequ'ils* n'observent aucune des règles de la civilité, et que surtout ils ne prennent aucun soin de la propreté du corps. Le P. Gonzalve Fernandez fut un jour introduit chez le Nayaker et voulut lui parler de religion ; on lui imposa silence, et on le renvoya en disant qu'un prangui n'était ni digne ni capable de parler de ces choses relevées. Le même Père passant par les rues de Maduré voyait les bonnes femmes courir après leurs enfants, les prendre par la main et les ramener précipitamment dans leur vestibule comme dans un asile ; il les entendait ensuite se raconter mutuellement comment les pranguis faisaient frire les enfants dans le beurre pour les manger. Le même Père marchait un jour accompagné d'un parava noir comme le charbon, mais habillé à l'européenne ; il entendit les femmes se

dire entre elles avec étonnement : voilà un prangui qui est bien noir !

« De tous ces faits il est facile de conclure quelles idées nos Indiens se font des pranguis, et de juger d'après ces idées s'il n'est pas permis à un Européen et à un chrétien de nier qu'il soit prangui. Une grande imprudence qu'ont commise les Portugais, c'est d'accepter et de s'approprier eux-mêmes ce nom de prangui ; d'avoir même appelé le christianisme la *religion des pranguis*, comme on trouve dans leur catéchisme, où la question : *veux-tu embrasser la religion chrétienne* est rendue par ces mots : *prangui-coulam poudika vènoumò ?* qui signifient : veux-tu entrer dans la caste des pranguis ? et ailleurs on appelle la religion chrétienne *prangui-marcam*, manière de vivre des pranguis. » Ajoutons que ces mots *la religion des pranguis* ne peuvent pas conserver en tamoul le même sens qu'en italien, mais prennent nécessairement un sens exclusif : parce-que les païens admettant, outre leurs dieux communs, une divinité propre à chaque caste, qu'ils appellent *coula-dévam* et à laquelle ils rendent un culte particulier ; dès qu'on joindra l'idée d'une caste à l'idée de religion ou de divinité, les Indiens comprendront nécessairement une religion qui est tellement propre à la caste qu'on ne peut la professer sans se faire recevoir dans cette caste. De là est venu dans ce pays le préjugé que le christianisme était la religion exclusive des pranguis, que le crucifix était le signe propre et distinctif du pranguisme. C'est ainsi que par des imprudences provenant de l'ignorance de la langue et des mœurs des Indiens, on rendait à jamais impossible la prédication du saint Evangile chez ces peuples. Se consolera-t-on d'un si grand malheur en déclamant contre l'orgueil et la sottise des

usages indiens? oui; mais en attendant, des millions d'âmes se perdent!! et ces âmes sont rachetées au prix du sang de Jésus-Christ! N'est-il pas plus sage et plus chrétien de chercher à dissiper ce préjugé, de présenter le christianisme pour ce qu'il est en réalité, la religion universelle de tous les peuples et de toutes les conditions? or l'expérience prouve que cela est possible; mes néophytes professent leur titre de chrétien, ils portent sur la poitrine le crucifix, et cependant ils sont respectés comme des brames, des vellages, des rajahs. Souvent un reste des anciens préjugés leur suscite des tracasseries; mais sur les explications qu'ils donnent, on admet que le christianisme n'est pas la religion exclusive d'une caste, et on les laisse tranquilles. Moi-même avec ma couleur blanche et mon crucifix sur la poitrine, j'ai fini par me faire accepter comme un homme de bonne condition avec qui l'on peut traiter sans déshonneur; et si j'ai subi de pénibles et fréquentes discussions sur ce point, c'est que j'avais eu le malheur d'arriver avec la soutane noire et de loger dans la maison des pranguis.

3° « On m'accuse d'avoir séparé les deux Eglises. Je n'ai rien séparé; mais j'ai fondé une nouvelle chrétienneté qui jamais n'eût pu se réunir à la première; il y a eu permission et approbation de l'archevêque de Cranganore. La distinction des lieux ne détruit pas l'unité de la foi ni la charité chrétienne; car mes néophytes saluent affectueusement ceux de l'ancienne Eglise. Cette distinction est autorisée par l'exemple de toute la côte, où les *caréas* ne sont pas reçus dans les églises des *paravas*, ni les *polleârs* dans celles des *macouâs*. En Europe même il y a distinction de places dans les églises. »

CHAPITRE II.

Des expressions tamoules employées par moi pour les choses de la religion.

« D'abord je ferai observer que pour ce qui regarde la forme des sacrements j'ai toujours conservé les paroles latines. On me reproche d'avoir changé plusieurs mots du catéchisme tamoul en usage sur la côte et approuvé par le tribunal de l'inquisition de Goa. Je réponds que j'ai agi par les ordres de Mgr l'archevêque de Cranganore, et que ces changements étaient nécessaires. Sans revenir sur l'expression *prangui-coulam* par laquelle on voulait traduire les mots religion chrétienne, j'indiquerai quelques-uns des autres changements que j'ai cru devoir introduire. 1° la *gloire céleste* était rendue par le mot *chorkam*, qui chez les païens signifie, non pas un état éternel de gloire, mais un état passager de bonheur et de voluptés sur les bords du Gange céleste. D'où il est arrivé qu'un poète païen ayant, à la prière des chrétiens, composé un poème à la louange de ce paradis qu'on lui désignait par le mot *chorkam* ne manqua pas d'y placer des troupes de concubines ; et comme aucun de nos Pères ne comprend les vers tamouls, ce poème était resté en grand honneur sur toute la côte de la pêcherie sans aucune correction. 2° Le Saint-Esprit est nommé *souttamâna spiritou;* or ce mot souttamâna répond au mot latin *mundus* et ne rend pas le sens de *sanctus*. 3° Une foule d'expressions en usage sur la côte sont absolument inusitées à Maduré, ou ne sont usitées que dans les castes les plus viles. 4° Plusieurs paroles employées dans ce catéchisme sont entièrement barbares : ainsi la confession est traduite *compissaridel*,

la confirmation *chrisimaridel*, la Sainte Eglise *Souttamâna Igrey*; le mot *messe* y est rendu par *misei*, qui en tamoul signifie *les moustaches*, etc.

« Je n'entrerai pas dans de plus longs détails, il me suffit de rappeler que l'usage de l'Eglise et la doctrine des théologiens permettent d'exprimer les choses et les vérités de la religion dans les langues des peuples auxquels on l'annonce. Nous avons d'autant plus de droit de profiter de cette permission que dans l'Inde tous les noms, même les noms propres, doivent avoir une signification réelle et déterminée. Je ne vois donc pas comment j'ai pu mériter en ce point la censure de *téméraire* en me conformant aux ordres de l'archevêque.

CHAPITRE III.

La chevelure ou le codhoumbi, le cordon, le sandal, les bains et les autres objets et usages des Indiens ne sont pas idolâtriques ni superstitieux.

« Avant d'examiner en particulier chacun de ces objets, je prends la liberté de rappeler ici quelques principes généraux admis par les théologiens :

1° « La bonté ou la malice d'un acte extérieur dérive de l'acte intérieur de la volonté. (*S. Thom.*, 1_a. $2_æ$ q. 2.)

2° « Tous les actes des païens ne sont pas péchés. (*Trid.*, *S. Thom.*, etc.)

3° « On ne peut condamner les actes et les cérémonies des païens sans connaître la fin pour laquelle ils ont été institués et se pratiquent. (*S. Thom.*, 1^a. $2^æ$ q. 18.)

4° « Cette fin ne se trouve pas généralement indiquée dans les auteurs théologiques, mais dans les livres secrets des gentils, écrits dans leur langue; donc on ne

peut condamner sans avoir quelque connaissance de ces livres directement ou indirectement.

5° « Les brames qu'on appelle Comati, Congonî, Sinaï, tels que sont les brames de Goa et de Salsette, appartiennent à des classes inférieures, auxquelles il est interdit d'apprendre les lois des autres brames et d'avoir leurs livres importants, comme sont le *Smarta*, *Apastamba*, *Soutram*, livres très secrets, qu'il est défendu aux grands brames eux-mêmes de communiquer, qu'ils n'apprennent que matériellement, sans les écrire, le plus souvent sans en comprendre le sens. Je dois à une providence toute spéciale d'avoir pu pénétrer dans ces secrets par le moyen d'un brame converti.

6° « Je distingue quatre espèces d'actes chez les païens : les premiers sont idolâtriques par leur nature ou leur institution : comme les sacrifices, les jurements, les invocations; les deuxièmes sont indifférents en eux-mêmes, mais ont été introduits pour établir une distinction purement politique : de même qu'à Rome on distingue les juifs par le chapeau jaune qu'ils sont obligés de porter ; les troisièmes sont indifférents, et ont été institués pour établir une distinction purement religieuse, comme les habits sacerdotaux, qui n'ont d'autre fin que le sacrifice ; les quatrièmes enfin réunissent ces deux fins, c'est à dire une fin religieuse jointe à une fin politique ou naturelle : par exemple les vêtements, les ornements, etc.

« Les objets ou actes du premier genre sont illicites, à mon avis, ainsi que ceux du troisième genre. Les objets ou actes du deuxième genre sont licites. Ceux du quatrième genre sont licites à condition de rejeter la fin superstitieuse. Voyez *Azor*, l. 8, Inst. c. 27, où il porte les preuves et réfute les objections ; Bannès 2a. 2æ. q. 3. a. 2. Valentia ; ce qui est bien plus certain encore pour les

choses dont l'institution et l'objet sont en premier lieu civils ou naturels, et en deuxième lieu seulement et par accident religieux ou superstitieux. Et à plus forte raison quand ces objets n'ont pas, *nec primario nec secundario*, une fin religieuse ou superstitieuse dans leur institution, mais seulement deviennent superstitieux par la manière ou par l'intention des individus qui les observent.

« Au reste en établissant ces principes, je ne voudrais pas laisser croire que je les ai appliqués tous, et dans toute leur étendue ; j'espère prouver au contraire que tout ce que j'ai adopté se rapporte au deuxième genre. Examinons l'un après l'autre les principaux points.

Du Codhoumbi.

« Le *Codhoumbi* ou toupet de cheveux est un signe distinctif de la caste, sans nul rapport à aucune secte religieuse. En effet 1° le livre *Smârtâ*, partie *Bramà* dit : « Il faut faire le codhoumbi à tous les brames d'après la seule considération de leur naissance, à la première ou à la troisième année de leur âge, comme il est écrit dans la loi » et la glose ajoute que ce signe ne peut convenir aux autres castes. 2° Dans le livre de la loi *Apastambâ-Soutram*, qui traite du codhoumbi et des cérémonies qui accompagnent sa première formation, il est dit : « il faut faire le codhoumbi selon la variété des castes et des chefs de familles. » Le motif de cette prescription est que les brames se subdivisent en différentes familles, qui descendent de différents chefs, et pour conserver cette distinction, les uns portent le codhoumbi juste à l'occiput, les autres un peu sur le devant, d'autres à droite, d'autres à gauche ; et toutes ces positions sont précisées par le livre de la loi. En formant la première fois le codhoumbi à l'enfant, le brame

prononce ces paroles : *je te décore, je te rends illustre* par ce codhoumbi. Donc le codhoumbi n'est pas regardé comme un signe idolâtrique. 2° Une foule de brames de la même secte sont distingués entre eux par le codhoumbi, et une foule de brames portant le même codhoumbi sont attachés à diverses sectes, ou ne suivent aucune secte, tels que sont les athées, ou les déistes qui reconnaissent un seul Dieu spirituel. 3° Si un brame a mangé de la viande, bu du vin, etc., on le chasse de sa caste, on lui rase le codhoumbi, et cependant il est certain qu'alors il ne quitte pas la secte religieuse. 4° Quelques Sanniassis se rasent le codhoumbi et déposent le cordon pour professer un plus parfait renoncement aux grandeurs de ce monde, par esprit de religion, et cependant ils ne quittent pas alors le *nâmam* signe de Vichnou, ni la cendre signe de Rutren, ni le *cavi* signe de Chrichna, etc.

« On objectera les cérémonies superstitieuses usitées la première fois qu'on forme le codhoumbi à l'enfant, ainsi que les éloges superstitieux donnés par les poètes. Je réponds que ces cérémonies affectent le mode et non la substance ; cette objection et celle qu'on tire des éloges des poètes auraient toute leur force contre le manger, le boire, le mariage, etc., car les païens mêlent leurs cérémonies à toutes leurs actions. Il suffit de retrancher ces cérémonies superstitieuses, comme le font les chrétiens.

Du Cordon.

« Les arguments qui viennent d'être exposés pour le codhoumbi sont tous applicables au cordon ; inutile de les répéter ici. Je n'ajouterai que ce qui est propre à ce dernier. 1° Dans le livre *Smarta*, partie *Manù*, il est prescrit de faire un cordon à triple fil de coton pour les

brames, d'une espèce de lin pour les rajahs, et d'une espèce de chanvre pour les comatis (marchands) ; puis il est dit : « *mégalam* (espèce de ceinture), *tandam* (canne), *oupcravitam* (le cordon), *camandalam* (vase à goulot) : toutes ces choses font la gloire et la dignité du brame. » Or il est évident que le vase à boire, la canne, le ceinturon n'ont aucun rapport à la religion, mais uniquement à la vie civile, donc aussi le cordon. De plus, dans le même livre *smarta*, il est prescrit : que le brame sera décoré du cordon à l'âge de huit ans ; le rajah à onze ans ; le comati à douze ans. De tout cela il paraît évident que le cordon est un signe distinctif de caste ; car il n'est aucunement parlé de la secte, mais seulement de la caste. Quand le brame se marie on ajoute un second cordon, et on lui donne une toile pour se ceindre ; vers l'âge de quinze ans on lui donne un troisième cordon, et l'on ajoute une toile fine qu'il porte désormais sur les épaules ; il reçoit un quatrième cordon à trente ans, un cinquième à quarante ans, un sixième à cinquante, etc., etc. Or tout cela n'a aucun rapport à la religion, mais uniquement à la position civile que prend l'individu aux yeux de la caste à proportion qu'il avance en âge.

« On objecte contre ce cordon que les brames ne peuvent offrir de sacrifice sans le cordon ; donc c'est le signe distinctif du sacerdoce public. Je réponds : 1° une foule de prêtres indiens sont d'autres castes, et par conséquent n'ont pas le cordon, quoiqu'ils offrent des sacrifices. 2° La plupart des brames ne sont pas prêtres et cependant portent le cordon. 3° Il est défendu de même aux brames d'offrir les sacrifices avec un habit usé ou déchiré et pendant leur veuvage. C'est à dire que, par respect pour le sacrifice, on fait une loi au brame

de ne point s'y présenter sans les objets qui contribuent à une tenue honnête. 4° Il en est de même pour les rajahs, auxquels il est défendu d'exercer les fonctions de la royauté sans avoir le cordon.

« Deuxième objection : le cordon a été condamné dans les premier et troisième conciles de Goa. Je réponds : puisqu'il s'agit d'une question purement de fait, l'autorité du synode n'est fondée que sur les informations prises auprès des brames de Goa et de Salsette, entièrement incompétents dans cette question. Au reste, malgré cette condamnation des conciles, le primat des Indes et l'archevêque de Cranganore, mieux informés, n'ont fait aucune difficulté de baptiser eux-mêmes des Indiens portant leur cordon. Les brames qui avaient autrefois donné leur témoignage contre l'usage du cordon furent interrogés de nouveau, dans cette occasion, par l'archevêque primat Alex. Menésez, et après s'être contredits en plusieurs points, ils avouèrent eux-mêmes qu'ils n'avaient aucune connaissance des livres des brames, et qu'étant nés et ayant été élevés au milieu des Portugais sur la côte, ils connaissaient très peu les usages des brames de l'intérieur des terres.

Le Sandal.

« *Observations.* 1° Chez les Indiens un front nu est une chose humiliante et si incivile qu'il n'est pas permis de se présenter dans cet état devant un prince, pas plus qu'en Europe on n'oserait paraître devant un roi les pieds nus, ni le chapeau sur la tête, ni sans habit, etc. 2° La religion et la superstition se joignent à ce qui n'est, en soi, qu'une observance civile. Ainsi, dans la nécessité de porter quelque ornement sur le front,

plusieurs païens portent les marques distinctives de la secte ou de l'idole à laquelle ils appartiennent. Ces signes d'idolâtrie ne peuvent être permis aux néophytes; mais je prétends que le sandal, quant à sa matière et quant à la forme sous laquelle les néophytes s'en ornent le front, n'est ni supertitieux ni illicite.

« Preuves : 1° Dans le livre *Scanda poûranam*, il est dit : « Le camphre, le sandal, le musc, le safran, les colliers et bracelets d'or, les bijoux, les bagues, les pendants... tout cela doit être porté pour orner le corps. » Dans le même livre il est écrit : « Les poudres de parfums exquis, le sandal, doivent être recommandés pour l'ornement du corps. » Dans le livre *Singâra* : « Le sandal et les eaux parfumées extraites de fleurs et de racines odoriférantes doivent être employés pour orner, réjouir et raffraîchir le corps ». Dans le livre *Biksatanam*, chap. *Nirgamana*, on voit qu'une fille se plaignant à sa mère de n'avoir pas d'ornement, celle-ci lui répond : « Tu portes la fleur goundendo avec le sandal, que veux-tu de plus? car le sandal est le plus grand des ornements. » Dans le livre *Rayanaiana* on présente encore le sandal comme l'ornement du corps. Dans le livre *Yédou vankché*, un mari dit à son épouse d'employer le sandal comme ornement du corps. Enfin dans le livre *Baganata* on lit : « Comme les vêtements sont l'ornement du corps, la patience est l'ornement de l'âme; comme le sandal est l'ornement du front, de nombreux enfants sont l'ornement de la famille. » On voit par tous ces textes et par beaucoup d'autres que l'ornement du corps est l'unique fin de cet usage du sandal, sans aucun rapport à la religion.

2° « On peut ajouter ici toutes les preuves énumérées pour le codhoumbi; par exemple, cet usage est commun

aux partisans de toutes les sectes les plus contraires entre elles; donc il n'appartient à aucune. Les Indiens suspendent l'usage du sandal dans les jours de deuil, quoique alors ils soient plus exacts que jamais à porter les divers signes de leurs sectes. Ils s'en abstiennent également quand ils vont visiter leurs parents en deuil, afin de montrer qu'ils prennent part à leur affliction. Les enfants ne peuvent faire usage du sandal, et cependant ils portent les insignes de la secte. Donc le sandal est licite quant à sa matière.

« Examinons maintenant la figure sous laquelle nous portons le sandal. Pour moi la figure est un carré; c'est le signe du docteur, comme il serait facile de le prouver ; elle n'appartient à aucune secte; son nom signifie *enseigne de la science*. J'ai cru devoir prendre cet ornement pour le bien des âmes; je citerai à ce sujet la réponse que me fit un pandaram gentil des plus distingués. Comme je lui demandais quels seraient les moyens d'attirer ces peuples à mes instructions, il me dit que pour cela il fallait m'entourer d'une pompeuse majesté, porter des robes de soie , etc. Je lui représentai que tout cela ne convenait pas à l'humilité religieuse. Il se mit à rire, et me dit : « Si vous ne voulez que votre salut, allez-vous cacher dans le fond d'un désert où vous pourrez vivre tout nu; mais si, comme vous l'assurez, vous avez à cœur le salut des habitants de ces contrées, vous devez ajouter plutôt qu'ôter à la pompe que je viens de vous conseiller : le gnani (l'homme spirituel) est comme un cadavre qui porte avec une égale indifférence et les étoffes de soie et les chiffons de toile, et les richesses et la pauvreté, et les honneurs et l'ignominie. »

« Quant à la figure que mes chrétiens se forment sur le front avec la poussière de sandal, c'est une espèce

d'ovale appelé *tilacam*, qui est de pur ornement et n'a aucun rapport aux sectes païennes. En effet, dans le livre *Codambiri* on lit ces mots : « Le tilacam, qui ne doit être ni trop long ni trop rond, ni vide au milieu, est un ornement ; » un peu plus bas on lit : « le tilacam est un ornement du front plus estimable que les colliers d'or, les ceintures de perles, les bracelets d'or, les anneaux de perles suspendus au nez, etc. » Dans le même livre on trouve ces autres expressions : « Le tilacam, ornement du front, formé de sandal ou de safran, remplit de joie et fait briller le front comme le soleil levant. » D'où il est facile de conclure que la forme de cet ornement n'est pas plus superstitieuse que la matière.

« Comme nous prohibons rigoureusement toutes les cendres et autres poudres consacrées aux idoles dont les païens s'ornent le front, nous avons jugé nécessaire d'y suppléer en bénissant à l'église la poudre de sandal dont se servent nos chrétiens ; ce qui est pour eux une grande consolation. En cela rien d'illicite ; c'est tout simplement sanctifier une chose destinée à un usage civil et naturel; l'Eglise nous en donne beaucoup d'exemples ; c'est Mgr l'archevêque lui-même qui a établi cette cérémonie et déterminé le mode ; personne ne contestera ce droit à un évêque dans son diocèse.

Les Bains.

« Il est inutile de m'arrêter sur cette matière ; il est trop évident que les bains, par leur nature, n'ont rien de commun avec la religion ; ils ne pourraient donc être superstitieux que par le mode ou l'intention. Je me contenterai de faire une remarque. Je n'ai jamais enseigné

que le bain du corps fût méritoire ni que son omission fût une faute ; Dieu m'est témoin.

« En prenant le bain je n'ai en vue que la propreté, qui est un besoin général dans ce pays ; je me conforme à toutes les coutumes de ces peuples afin de les gagner à Jésus-Christ. L'usage des bains est universel dans l'Inde. Comme en Europe pour se présenter à quelqu'un, aller à la sainte messe, se mettre à table, on a soin de prendre du linge propre, de se laver les mains et la figure, de brosser ses habits ; de même dans ce pays, où l'on va presque nu, où les chaleurs sont extrêmes, où la poussière jointe à la sueur salit facilement le corps, on n'a rien de plus simple que de se jeter dans un étang, si on en trouve un à sa disposition, ou de se verser sur la tête une cruche d'eau ; ces bains, je les prends non pas précisément à des heures fixes, non pas absolument avant telle ou telle action, mais tantôt avant la sainte messe, tantôt avant le repas, tantôt à d'autres moments où la propreté le demande. Les chrétiens prennent aussi des bains et doivent les prendre ; je ne m'inquiète pas du moment auquel ils ont coutume de le faire ; tout ce que je sais, et cela me suffit, c'est qu'ils n'y attachent aucune superstition.

« Si l'on m'objecte les bains des païens, qui par superstition les regardent comme un acte méritoire et religieux ; je répondrai que leur abus ne fait rien à la substance de la chose et ne nous prive pas de notre droit naturel. J'ajouterai que dans l'idée des païens l'acte méritoire et religieux ne consiste pas simplement à se baigner, mais à se baigner en faisant certaines cérémonies et en récitant certaines prières en l'honneur des idoles ; ce que ne font pas tous les païens ; ce que ne font jamais les chrétiens.

« Ce que je viens de dire sur ces articles principaux donnera la solution des difficultés qu'on pourrait proposer contre divers autres usages du même genre.

« A toutes les autorités des livres sanscrits, je dois en ajouter une qui, à elle seule, pourrait décider la question, je veux dire le témoignage de cent huit brames des plus savants et des plus distingués de Maduré, dont j'ai les signatures et les assertions juridiques. Je conclus que tout ce que j'ai fait et permis aux néophytes n'appartient aucunement au culte païen par son institution *nec primario nec secundario*, quoiqu'il ait pu, par la fausse opinion de quelques gentils, être pratiqué d'une manière superstitieuse ; et je suis prêt à prêter le serment le plus solennel que telle est ma conviction fondée sur les preuves les plus évidentes et les témoignages les plus incontestables ; mais lors même que quelqu'un persisterait dans l'opinion que ces usages et cérémonies ont dans leur institution même quelque chose de superstitieux, il n'en serait pas moins certain qu'on peut les tolérer en les dégageant de tout ce qu'ils ont de superstitieux, et que non seulement on peut, mais qu'on doit les tolérer à raison de l'immense avantage qui en résulte pour le salut des âmes. Cette conclusion va se confirmer par les témoignages que je présente dans le quatrième chapitre.

CHAPITRE IV.

Exemples et témoignages qui montrent l'esprit de l'Eglise et sa conduite à l'égard des peuples nouvellement convertis.

« 1° *Exemple des apôtres.*—S. Pierre s'accommodait si bien aux juifs et aux gentils avec lesquels il avait à traiter, que Julien l'Apostat crut pouvoir en tirer un argument contre la foi, en disant que S. Pierre était tantôt

juif, tantôt païen. S. Paul, qui résista à S. Pierre au sujet d'Antioche, et parla si fortement contre la circoncision et les cérémonies judaïques (1), S. Paul ne fit aucune difficulté de circonscrire lui-même Thimothée, pour se concilier l'affection des Juifs (Act., 16.). Sur quoi S. Jérôme dit que S. Paul feignait d'observer ce qu'il n'observait pas en effet, et se soumettait à des cérémonies qui, selon lui, après la passion de Jésus-Christ, étaient mortelles. S. Chrysostome admire cette conduite du grand apôtre qui circoncit afin d'arriver à abolir la circoncision. (*Vide opus! circumcidit ut circumcisionem tollat!* (*Hom.* 34 *in Actus.*) S. Paul ne craint pas de dire qu'il s'est fait tout à tous : juif avec les juifs, non juif avec les gentils, comme s'il était de toutes les sectes, *quasi esset omnium sectarum.* (*S. Thom. in c.* 9 *Cor.*)

« Dans le premier concile, au sujet des rites judaïques, les apôtres prirent la résolution la plus douce, la plus favorable à la liberté ; ils n'entrèrent pas dans le détail des usages et des mœurs des païens pour les modifier ; ils usèrent même d'indulgence envers les juifs, jusqu'à recommander aux gentils l'observation de quelques rites judaïques, ceux dont l'infraction aurait le plus révolté la nation juive ; parceque le temps n'était pas encore venu d'abolir ces vaines observances ; quelle condescendance ! « *Visum est Spiritui sancto et nobis nihil ultrà imponere vobis oneris quam hæc necessaria, ut abstineatis vos ab immolatis simulacrorum et sanguine et suffocato et fornicatione, à quibus custodientes vos benè agetis.*» Ils savaient bien qu'en exigeant tout à la fois on n'obtient rien.

« 2° *Exemples de l'Eglise.* — L'histoire ecclésiastique

(1) Si enim quæ destruxi iterum hæc ædifico prævaricatorem me constituo.

montre qu'une foule d'usages qui existent encore aujourd'hui dans le christianisme nous viennent d'anciens usages païens qui ont été ou sanctifiés ou simplement dépouillés de ce qu'ils avaient de superstitieux : telles sont les neuvaines substituées aux *novendialia sacra* des Romains; les illuminations publiques, les décorations et les guirlandes de feuilles d'arbres. Quelques conciles voulurent les abolir; mais leurs prohibitions n'eurent aucun effet. La fête des calendes de janvier, en l'honneur du dieu Janus, fut prohibée par le concile d'Auxerre; mais cette prohibition étant inefficace, l'Eglise résolut de sanctifier ces fêtes en changeant leur objet, et les calendes furent consacrées par le sang du Sauveur circoncis. Le pape Grégoire fit la même chose par rapport à la fête païenne dite *lupercalia* ou *saturnales*, que les Romains célébraient au commencement de février, à la lueur des cierges et des torches; les cérémonies extérieures furent conservées, l'objet fut changé en l'honneur de la purification de la bienheureuse Vierge Marie.

« Enfin, pour en omettre beaucoup d'autres, les fêtes bacchanales furent conservées comme réjouissances civiles, sous le nom de carnaval.

« 3° *Les saints Pères.* — S. Grégoire de Nazianze, dans la vie de S. Grégoire Thaumaturge, raconte que celui-ci convertit en fêtes des SS. Martyrs plusieurs fêtes païennes, qui retenaient les peuples dans l'idolâtrie par le plaisir qu'ils avaient à les célébrer. Théodoret loue la sagesse de l'Eglise, qui a converti en fêtes des martyrs les fêtes païennes, en conservant les rites : « *Ritus gentilium a nobis benedictionibus expiati divino sunt cultui consecrati,* » et il le confirme par l'exemple des apôtres. (1)

(1) On peut consulter sur cette matière Jos. A Costa, l. 3. *de Procuranda Judæor. salute*, c. 24. *Thomas sanctius, de Operemorali*, l. 2., c. 30., n. 31.

« Je finis par un texte de S. Grégoire. Ce pape, interrogé par S. Augustin, apôtre de l'Angleterre, sur un sujet semblable à celui que nous traitons, lui fit cette réponse : « Dites à l'évêque Augustin qu'ayant longtemps examiné la question des Anglais, j'ai adopté la décision suivante : Il ne faut pas détruire leurs temples, mais seulement les idoles qu'ils renferment ; afin qu'attirés par cette condescendance, ces peuples soient disposés à déposer leurs erreurs, à connaître le vrai Dieu et à venir l'adorer dans des lieux qui leur sont familiers. De plus, comme ils ont coutume d'immoler des bœufs aux démons, il faut aussi en compensation de ces sacrifices leur accorder quelques solennités, en instituant les fêtes de la Dédicace et des SS. Martyrs, pendant lesquelles ils puissent, selon leur coutume, dresser des tentes de feuillage autour de leurs anciens temples transformés en églises, et là célébrer la solennité par des festins religieux, et offrir leurs victimes, non plus aux démons, mais à la gloire de Dieu et en action de grâces de ses bienfaits. De cette manière, en leur conservant quelques réjouissances extérieures, on les fera plus facilement consentir à recevoir les joies intérieures. Il est impossible de retrancher tout à la fois à des âmes grossières et endurcies. Quiconque veut arriver au sommet n'a pas

Thomas a Jesu, Thesaur. l. 4, p. 2, c. 1. où il dit : « Multa judæis legi assuetis apostolica Ecclesia condonavit, usque dum prorsus exuti Mosem « induerent Christum. Multa de ethnicismo toleravit antiquitas ; in ipsis « primævis christianis, vix victimarum cruor elici poterat. In Africa multa « usque ad sua tempora perdurasse Augustinus testatur. » Et l. 6, p. 2, c. 3. « Qui animarum conversionem tractant, debent se accommodare naturæ et « captui eorum quos convertere nituntur, illisque in omnibus quæ *essentia-« liter* non repugnant æternæ saluti in principio obsecundare, ne propter « accidentale aliquid amittant essentiale ; qui enim vehementer emungit « elicit sanguinem, ut ait Prov. 30. »

la prétention d'y parvenir d'un saut, mais s'efforce de gravir pas à pas, en suivant les degrés. Ainsi quand Dieu se manifesta aux enfants d'Israel en Egypte, il leur permit l'usage des sacrifices, et daigna consacrer à son propre culte ce qu'ils avaient coutume d'offrir aux démons. Par un accord et un échange admirable, il leur laissa une partie de leurs usages pour les consoler de ceux dont il les privait : les victimes qu'ils immolaient étaient les mêmes, mais parcequ'ils les offraient au vrai Dieu et non plus à leurs idoles, ce n'étaient plus les mêmes sacrifices. (1)

« Ces paroles n'ont pas besoin d'explication, elles ne demandent qu'à être méditées; on y trouvera tout entier le cœur d'un apôtre ! on y reconnaîtra cet esprit de douceur et de condescendance qui a converti le monde. L'Eglise craignait de mettre un obstacle à la conversion

(1) Dicite Augustino episcopo quod diu mecum de causa Anglorum cogitans tractavi ; et quia fana idolorum in eadem gente destrui minimè debeant; sed ipsa quæ in eis sunt idola destruantur ; ut dum gens ipsa eadem fana sua non videt destrui, de corde errorem deponat et Deum verum cognoscens et adorans, ad loca quæ consuevit familiarius recurrat. Et quia boves solent multos sacrificio dœmonum occidere, debet his etiam de hac re aliqua solemnitas immutari ; ut die dedicationis vel natalitiis martyrum, tabernacula sibi, circa easdem ecclesias quæ ex fanis commutatæ sunt, de ramis arborum faciant et religiosis conviviis solemnitatem celebrent : nec diabolo jam animalia immolent, sed ad laudem Dei animalia occidant, et donatori omnium de satietate sua gratias agant, ut dum eis aliqua exterius gaudia reservantur, ad interiora gaudia consentire facilius valeant. Nam duris mentibus simul omnia abscindere impossibilite est ; non dubium est, quia is qui locum summum ascendere nititur, gradibus vel passibus, non saltibus elevatur. Sic Israelitico populo in Egypto Dominus se quidem innotuit, sed tamen eis sacrificiorum usus, quos diabolo solebant exhibere, in cultu proprio reservavit, ut eis in sacrificio suo, animalia immolare præciperet, quatenus commutantes aliud de sacrificio amitterent, aliud retinerent; ut et si ipsa essent animalia quæ offerre consueverant, verumtamen quia Deo hæc et non idolis immolarent, jam sacrificia ipsa non essent.

des peuples, en les privant du plaisir et des jouissances matérielles qu'ils trouvaient dans le paganisme, et s'étudiait à leur laisser toutes ces jouissances en les sanctifiant. Et nous voudrions aujourd'hui que les païens, pour être reçus dans le sein de l'Eglise commençassent par l'acte le plus héroïque que puisse faire un homme, par un acte qui, en les dépouillant de tous leurs titres de noblesse, de leur honneur et de leur existence civile, les dévouerait au comble de l'infamie et de la misère, à l'ilotisme, à l'exil ! ! Et tout cela pour je ne sais quels scrupules fondés sur l'ignorance ou les préjugés ! Quant à moi, je crois que nous devons avoir un autre scrupule un peu plus sérieux, celui d'empêcher par un excès de sévérité et d'exigence la conversion de tant de millions d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. »

Tel est en substance le mémoire du P. Rob. de' Nobili. Joint à quelques réponses aux objections qu'on lui avait faites, il contient plus de cinquante pages ; et procède avec toute la rigueur scolastique alors en usage ; nous avons cru qu'il suffirait d'en donner ce petit abrégé.

Pour confirmer tous ces témoignages de la condescendance de l'Eglise en faveur des chrétientés naissantes, nous présenterons ici quelques observations du P. Joseph Marchi, S. J., archéologue distingué, préposé à la garde des catacombes romaines, et auteur du savant ouvrage intitulé : *Monumenti primitivi delle arti Christiane.*

1° Les apôtres prêchèrent *Jésus-Christ crucifié*, jamais ils ne le représentèrent par l'art. Le prédicateur raisonne sur Jésus-Christ crucifié, et justifie par ses paroles et ses arguments le sacrifice de la croix ; l'image ne raisonne pas ; elle ne parle qu'au croyant, et en face

de l'infidèle elle reste un objet de mépris et de profanation.

2° La croix est exclue de l'art chrétien, aussi longtemps que dure son ignominie. Si elle paraît avant le décret de Constantin, elle ne se montre que sous la forme d'une ancre, ou sous celle de deux crampons, ou dans le monogramme du Christ; de manière qu'en restant cachée aux infidèles, elle parle au fidèle un langage dont son cœur seul comprend le mystère.

3° Les premières croix qui apparaissent dans le quatrième siècle sont toujours couvertes d'ornements et de pierres précieuses, chargés de prêcher la gloire de ce signe du salut et de détruire tous les restes de son ancienne ignominie.

4° Dans le quatrième siècle l'Eglise romaine *commence* à indiquer dans ses images la passion du Sauveur; et encore avec quelles précautions! Jésus-Christ est représenté devant Pilate, mais dans l'acte où celui-ci proclame son innocence en se lavant les mains. Un autre bas-relief représente Pilate se lavant les mains, et devant lui Abraham sacrifiant son fils, symbole de Jésus crucifié que l'Eglise n'ose pas encore exposer aux yeux.. Ailleurs la passion de notre Seigneur est figurée par un serpent fixé au tronc d'un arbre.

5° Dans le cinquième siècle un bas-relief représente le couronnement de Jésus-Christ. On y voit un soldat Romain poser respectueusement sur la tête du Sauveur une *couronne de roses*, et le Cyrénéen précéder en portant la croix sur ses épaules.

Ainsi, même dans le cinquième siècle, l'Eglise évite de représenter aux yeux la passion de Jésus-Christ. On ne trouve encore à cette époque aucun *crucifix* exprimant le Sauveur attaché à la croix; et l'auteur ne craint

pas de défier qui que ce soit d'en citer un exemple dans l'Eglise romaine qui puisse soutenir la plus légère critique. Ce signe de salut ne se montra dans l'art chrétien que longtemps après, et quand il n'eut plus à craindre la profanation. (P. Joseph Marchi, S. J.)

Après ces faits de l'archéologie chrétienne il serait facile de justifier les missionnaires, qui, tout en prêchant la passion de Jésus-Christ, ne crurent pas devoir exposer de suite le crucifix aux yeux des idolâtres, ou ne l'exposèrent qu'en l'ornant et, si l'on veut, en le couvrant de fleurs... Mais pour nous renfermer dans notre sujet, nous nous contenterons de tirer une conclusion plus générale, en faisant remarquer l'extrême réserve et l'admirable sagesse avec lesquelles l'Eglise a toujours procédé à l'égard des chrétientés naissantes au sein de l'idolâtrie ; sagesse à laquelle il faut attribuer en grande partie les progrès rapides de ces chrétientés, qu'une exigence trop sévère n'aurait pas manqué de comprimer ou d'étouffer dans leur berceau.

Nous trouvons un exemple non moins frappant de cette sagesse de l'Eglise dans ce qu'on appelle la TRÊVE DE DIEU. L'Eglise du moyen âge avait à civiliser des peuples dont le génie et le caractère se ressentaient encore de la barbarie d'où elle les avait tirés. Les vengeances privées, les haines, les brigandages, les violences, les meurtres étaient des faits universels, journaliers, acceptés dans les mœurs du temps. Que fait l'Eglise pour abolir ces désordres et en tarir la source en adoucissant les mœurs publiques? Elle réunit dans ses conciles ses évêques et les principaux seigneurs du pays, et elle porte des lois solennelles par lesquelles ces brigandages, ces violences, ces assassinats sont sévèrement interdits, d'abord tous les jours de fête et de

dimanche, puis du vendredi jusqu'au lundi, enfin depuis le mercredi jusqu'au lundi. Pendant des siècles elle va gagnant du terrain, et prolongeant insensiblement la durée de cette suspension de barbarie, qui fut appelée TRÊVE DE DIEU... Qu'un historien de nos jours, habitué à fonder ses jugements sur ses propres idées ou sur les mœurs et les circonstances de son siècle, soit chargé d'apprécier cette conduite de l'Eglise du moyen âge, il ne trouvera pas d'expression assez énergique pour condamner cette législation, qui en soustrayant certains jours à l'exécution du crime, semblait l'autoriser dans les autres temps. Et cependant cette conduite de l'Eglise, même aux yeux de la vraie philosophie humaine, était dirigée par la plus profonde sagesse, et c'est à cette admirable condescendance que l'Europe doit sa civilisation. Si l'Eglise avait tout exigé à la fois, elle aurait achevé de briser le roseau froissé et d'éteindre la mèche encore fumante : elle n'aurait pas été l'épouse du roi plein de mansuétude ; en demandant trop elle n'aurait rien obtenu.

Quand le P. Ant. Vico fut choisi pour compagnon du P. Rob. de'Nobili, la question relative aux rites s'agitait déjà vivement parmi les Pères de Goa. En conséquence le P. Ant. Vico reçut, comme il le dit lui-même dans ses lettres, un ordre exprès du P. prov. Alb. Laerzio d'examiner à fond cette question et tous les faits qui s'y rapportaient. Malgré les préjugés qu'il avait conçus à Goa, il ne tarda pas à se convaincre que la marche adoptée par le P. Robert était irrépréhensible et nécessaire. L'autorité d'un homme si prudent et si bon théologien contribua beaucoup à rassurer le P. Laerzio et à calmer les premières inquiétudes des Pères de Goa. Quand il vit la cause appelée au tribunal du nouveau primat des

Indes, il joignit ses efforts à ceux du P. de'Nobili pour sauver la chrétienté de Maduré. Il envoya, lui aussi, un Mémoire fort détaillé que nous avons sous les yeux. Parmi les arguments qu'il propose, les uns se rapportent aux raisons exposées dans le Mémoire précédent, les autres offrent quelques autorités et quelques nouveaux documents de l'histoire ecclésiastique. Enfin il développe un argument que la modestie du Père de' Nobili ne lui permettait pas de toucher : il fait un grand éloge de sa science profonde en philosophie et en théologie, de ses connaissances étendues dans les langues et les mœurs des Indiens, connaissances qu'il ne craint pas d'attribuer à une cause surnaturelle, et en cela il s'accorde avec le témoignage de Mgr l'archevêque de Cranganore; puis, jugeant de l'arbre par ses fruits suivant la règle que nous donne Jésus-Christ : *ex fructibus eorum cognoscetis eos*, il apprécie l'esprit qui conduit le Père de' Nobili par la haute sainteté qui brille dans toute sa conduite, par les succès merveilleux que Dieu accorde à ses travaux, par les bénédictions qu'il répand sur cette chrétienté naissante, par les prodiges sans nombre qu'il opère en sa faveur, et surtout par l'esprit de ferveur, de générosité et d'héroïsme chrétien qu'il nourrit dans un grand nombre des néophytes. Les lettres précédentes nous dispensent d'entrer dans plus de détails sur ce sujet. Nous reprenons donc le fil de l'histoire.

Le P. Robert de' Nobili, ayant achevé son Mémoire, partit de Cochin avec Mgr de Cranganore qui, comme nous l'avons dit, crut devoir défendre lui-même en personne la cause de la mission de Maduré.

A son arrivée à Goa, au lieu de cet accueil affectueux et empressé si ordinaire dans la Compagnie de Jésus, il ne trouva auprès du P. Palmerio qu'une froideur et une

austérité désespérantes ; celui-ci lui rendit à peine son salut, et s'échappa brusquement comme pour lui faire comprendre son déplaisir et son improbation. Le P. de' Nobili avoue lui-même que dans toute sa vie il n'avait jamais reçu un coup plus sensible. Voyant qu'il ne pouvait parler au visiteur, il alla lui présenter son Mémoire en le conjurant, au nom de Dieu, de vouloir bien le lire tout entier. Le P. Palmerio, pour se débarrasser de cette nouvelle visite, reçut ce Mémoire et promit de le lire. Il se mit en effet à le parcourir superficiellement plutôt afin de pouvoir dire qu'il l'avait lu que dans la disposition de changer d'avis ; mais en le feuilletant, plusieurs choses le frappèrent, un doute s'éleva ; il se crut alors obligé de relire avec attention ; il relut, il fut saisi d'étonnement, comme si une vive lumière eût éclairé soudainement son esprit, et dans un instant il fut entièrement changé. Aussitôt il court à la chambre du P. Robert de' Nobili : O mon Père ! s'écrie-t-il les larmes aux yeux, mon bon Père, pardonnez-moi l'accueil indigne que je vous ai fait : on m'avait rempli de préventions injustes ; non, ce n'est pas vous, c'est nous-mêmes qui sommes dans l'erreur ; j'en ai été pleinement convaincu par la lecture de votre Mémoire. Mais du moins, à partir de ce moment, vous trouverez en moi un protecteur et un défenseur zélé ; je ne me contenterai pas de défendre ce que j'ai attaqué jusqu'à présent, je m'efforcerai d'arracher les armes à vos adversaires. Continuez à soutenir une si belle cause ; si, ce qu'à Dieu ne plaise, la vérité est vaincue ici, elle triomphera certainement à Rome.

Ces paroles remplirent le P. de' Nobili de confusion autant que de joie ; il ne manqua pas de remercier la bonté divine qui avait daigné éclairer un homme dont

l'autorité avait un si grand poids dans cette affaire. Le Père visiteur ne tarda pas à tenir sa promesse ; il communiqua à tous les Pères de Goa le Mémoire du P. Robert, et tous déclarèrent qu'ils se rendaient à l'évidence de la vérité. Il alla trouver les deux inquisiteurs de la foi ; l'un des deux, le R. P. Almeida, prit la peine d'examiner la question, et fut convaincu ; l'autre avoua qu'il n'avait pas eu le temps de l'étudier, et s'excusa par la raison qu'en accordant le cordon, etc., aux brames de Maduré, on mécontenterait ceux de Salsettes. Quant à l'archevêque primat, il ne voulut rien entendre de cette discussion ; il avait fait son siége ; il voulait frapper son coup.

C'est dans cette disposition qu'il réunit le synode dans son palais épiscopal. Le P. de' Nobili comparut au milieu de cette assemblée de docteurs et de théologiens, prêt à rendre raison de sa conduite. Mais les chanoines, quelques prêtres et plusieurs religieux qui avaient pris leur parti avec l'archevêque primat, ne parurent pas trop disposés à une controverse sérieuse.

Le primat commença par déclarer à l'assemblée qu'il n'entendait pas qu'on perdît le temps dans une discussion inutile; que lors même que le cordon, le sandal, etc., n'auraient aucun rapport au culte des idoles, ces choses étaient une occasion de trouble et de scandale dans son diocèse, et que pour cette raison il les condamnait.

Quand le P. de' Nobili voulut prouver que sans ces ménagements il serait impossible de convertir un seul de ces Indiens ; un des docteurs l'interrompit en disant : Eh bien ! s'ils se damnent ce sera leur faute ; il nous suffit, à nous, de leur prouver la vérité de la religion, s'ils n'écoutent pas, tant pis pour eux ! — Tant pis pour eux ? reprit le P. de' Nobili ; et tant pis aussi pour ceux qui

auront à rendre compte de ces âmes! Oui sans doute tous ceux qui se damnent, se damnent par leur faute; mais cela suffit-il pour consoler et rassurer un cœur d'apôtre, qui voit toutes ces âmes couvertes du sang de Jésus-Christ et qui, en s'imposant quelques sacrifices, peut les sauver?

Mais, répliqua un autre religieux, qui voudra ou qui pourra embrasser avec vous ou après vous un genre de vie si effrayant? c'est au dessus des forces de la nature. Ce que ne peut la nature, répondit le P. Robert, Dieu le peut, l'amour de Dieu aidé de sa grâce y fait trouver des délices; ne vous inquiétez pas sur ce point; Dieu saura trouver ses hommes, parmi vos confrères aussi bien que dans la Compagnie de Jésus. Un autre religieux à qui ces discussions paraissaient trop sérieuses, voulant tourner en ridicule ce nouveau costume, demanda si notre Seigneur l'avait porté; non reprit le P. de' Nobili, pas plus que le vôtre. Un autre crut humilier le missionnaire en lui demandant ce qu'il prétendait avec toutes ces singularités, s'il avait peut-être espoir de se frayer la route à quelque évêché?... Le Père répondit avec dignité que des injures n'étaient pas des raisons, qu'il serait plus juste d'entendre les arguments qu'il avait à présenter ou de lui adresser avec calme ceux qu'on avait contre sa conduite. Que pour ce qui regardait les honneurs et les dignités, il y avait renoncé de bon cœur et laissait volontiers à d'autres le soin de les chercher. Ces dernières paroles blessèrent au vif le primat, qui, à raison des antécédents que le P. de' Nobili ignorait, crut devoir s'en faire l'application. Il s'emporta en reproches et en invectives contre lui, et fut secondé par ses prêtres et ses chanoines, qui parlant tous ensemble l'accablèrent d'une grêle d'outrages.

Alors l'inquisiteur D. Almeida, prenant la parole, combattit avec beaucoup de véhémence la légèreté que plusieurs semblaient apporter dans une affaire de la plus haute importance pour la gloire de Dieu ; il avoua que lui-même avait partagé tous les préjugés contre la conduite des missionnaires du Maduré ; mais qu'en ce moment un examen approfondi de la question l'avait entièrement convaincu et qu'il rendait justice aux admirables missionnaires. Mgr l'archevêque de Cranganore lut un long Mémoire qu'il avait composé pour défendre tout ce qui s'était fait en son nom et par son ordre à Maduré. Il déposa le procès-verbal des informations et des dépositions des témoins, dressé par le notaire public ; puis il jura lui-même sur le saint Évangile que, d'après la pleine connaissance qu'il avait des mœurs du pays, il était certain que les usages et les objets controversés appartenaient à la vie civile et nullement aux sectes religieuses ; et qu'en conséquence non seulement on pouvait, mais qu'on devait les laisser aux Indiens.

Le P. Palmerio, visiteur, dit qu'étant professeur de théologie dans l'université de Coïmbre, il avait publiquement condamné la conduite des missionnaires du Maduré ; qu'en conséquence, dès qu'il avait été envoyé aux Indes en qualité de visiteur, il était venu pleinement résolu d'abolir cette mission ; mais qu'après avoir pesé les arguments du P. de' Nobili, il avait été obligé de changer d'opinion.

Les autres Pères de la compagnie déclarèrent tous qu'ils rétractaient ce qu'ils avaient dit jusqu'à ce jour contre la manière de procéder du P. de' Nobili, et qu'ils se croyaient obligés en conscience de soutenir une œuvre qui intéressait si éminemment la gloire de Dieu et le salut des âmes.

L'archevêque primat fut déconcerté en voyant cette affaire prendre une tournure si différente de celle qu'il avait espérée; il ne voulut pas se désister de sa résolution ; mais il n'osa pas non plus prononcer la sentence et les censures qu'il tenait déjà toutes préparées ; il dut donc se contenter de recueillir les suffrages pour les envoyer à Rome par la voie de Lisbonne. Mais, sachant combien il est important dans ces sortes de négociations de prendre les devants pour s'emparer des esprits et y produire ces premières impressions qui sont les plus profondes et les plus tenaces, il expédia secrètement un de ses prêtres à Rome par la voie de terre, qui était la plus courte, avec ordre de faire tout son possible pour prévenir les cardinaux contre le P. de' Nobili ; et les lettres du cardinal Bellarmin prouvent que ce prêtre s'acquitta de sa mission avec un zèle extraordinaire. Mais le départ de cet envoyé ne put être si secret que le public ne connût l'objet de son voyage. L'inquisiteur D. Almeida écrivit aussitôt à Rome à diverses personnes et au cardinal Bellarmin, pour les instruire de tout ce qui s'était passé. Dans sa lettre au cardinal Bellarmin il disait que le P. Robert avait *illuminé* tout l'orient et démontré évidemment par les livres des brames que sa méthode était irréprochable. (1) Il envoya en même temps tous les documents et les Mémoires avec les témoignages juridiques des cent huit brames qui confirmaient tout ce qu'avait avancé le P. Rob. de' Nobili. Celui-ci, consolé du résultat du synode, qui après de tels antécédents était une espèce de triomphe, crut devoir adoucir l'esprit de l'archevêque primat ; il alla lui faire une visite

(1) P. Robertum illuminasse totum Orientem et ex ipsis Brachmanum libris aperte demonstrasse, etc. (V. *Epist. famil. Bell.* p. 409, 395, 399.)

d'adieux. Mais le primat, qui eut peine à dissimuler son ressentiment, le reçut avec froideur, et lui demanda ce qu'il cherchait avec cette apparence de zèle et de piété ; s'il espérait arriver par cette route à quelque évêché dans les Indes. Le Père, se voyant adresser pour la deuxième fois un reproche si injurieux et si contraire à ses vrais sentiments, crut devoir y répondre ; il le fit par ces paroles qu'il prononça avec une noble modestie : « Monseigneur, le principal motif qui m'a porté à entrer dans la Compagnie de Jésus a été de fuir des honneurs et des dignités un peu plus distingués que ne sont les évêchés de l'Inde. » L'archevêque étonné se hâta de prendre des informations sur la naissance de cet homme extraordinaire, dont l'humble modestie joint à tant de dignité commençait à lui inspirer quelques soupçons, et dès lors il montra un peu plus d'égards pour sa personne.

Ce qui venait de se passer à Goa prouvait au P. de' Nobili que ses adversaires comptaient beaucoup plus sur les intrigues que sur les arguments. Il crut donc ne devoir rien négliger de son côté pour faciliter le triomphe de la vérité ; il composa un nouveau Mémoire, où il exposait rapidement ce qu'il avait fait à Maduré et ce qui s'était passé à Goa, et il le soumit au Saint-Père le pape. Il chargea de ce Mémoire son frère Mgr de' Nobili, auquel il adressa une lettre remarquable dont nous plaçons la copie ci après, à la suite de la bulle de Grégoire XV.

Enfin, comblé de témoignages d'amitié et de vénération de la part de tous ses frères et de ses supérieurs de Goa, le P. de' Nobili recommanda encore une fois sa chère mission à l'apôtre des Indes, dont il avait le bonheur de vénérer le tombeau ; partit de Goa, repassa par Cochin, où il embrassa tous les Pères de la Compagnie, et se rendit à Maduré, où il fut reçu après deux ans d'ab-

sence par le P. Ant. Vico et ses chers néophytes avec les transports de la joie la plus vive. Mais ce qui lui donna le plus de consolation, ce fut de retrouver ses néophytes animés de la même ferveur et croissant tous les jours dans les vertus les plus sublimes du christianisme. Dieu voulut aussi lui faire oublier la douleur que lui avaient causée la défection d'un de ses enfants et l'imprudence de quelques autres. Ils vinrent ayant à leur tête le grand coupable, le traître Boniface, se jeter à ses pieds ; reconnurent leur faute, lui en demandèrent pardon et se soumirent à toutes les peines qu'on voudrait bien leur imposer. Le brame Boniface, non content de cette réparation, partit pour Cochin, se prosterna aux pieds de Mgr l'archevêque de Cranganore, déclara que tous les témoignages qu'il avait donnés contre le P. de' Nobili étaient faux et calomnieux, et signa une rétractation juridique qui fut envoyée à Rome, et qui se trouve parmi les pièces de ce procès. Le P. de' Nobili voyant ce prodigue revenir entre ses bras, le reçut avec toute la tendresse d'un père ; et dans la suite on remarqua avec édification que toutes les fois qu'il eut à parler de cet événement, il s'en attribuait toute la faute à lui-même, à ses péchés qui, disait-il, avaient attiré ce châtiment, et à son indiscrétion, qui avait peut-être été la cause de cette chute en usant de trop de sévérité à l'égard de ce jeune homme. C'est ainsi que les saints savent se venger !

Cependant la question avait été portée à Rome ; le grand inquisiteur du Portugal D. Ferdinand Mascaregnas avait été chargé par ordre du Saint-Père de donner aussi ses informations ; et Grégoire XV mit fin aux débats par sa bulle du 31 janvier 1623.

Nous nous bornerons à rapporter ici et le jugement

du tribunal suprême de l'inquisition de Portugal, et la bulle de Grégoire XV, qui présentent toute la suite et la conclusion de cette fâcheuse controverse.

1o TRADUCTION DU JUGEMENT DU TRIBUNAL SUPRÊME DE L'INQUISITION. (1)

La décision de la controverse agitée dans les Indes sur l'usage de porter le cordon, la chevelure et autres ornements, est non seulement très utile mais absolument nécessaire à la conversion des païens; c'est pourquoi notre sérénissime Seigneur la demande depuis longtemps : mais comme j'ai su que Sa Sainteté désirait avoir sur cette affaire le jugement des inquisiteurs de Portugal; et que même des lettres qui m'ont été adressées de Rome m'ont appris qu'elle demandait cela de moi dans sa lettre apostolique que je n'ai point encore reçue; j'ai proposé l'état de la controverse tant aux inquisiteurs de ce royaume, soit du conseil suprême, soit du tribunal inférieur, qu'à d'autres docteurs religieux et séculiers que je ne nomme point, pour abréger. Avant de porter notre jugement, nous avons examiné avec le plus grand soin toutes les raisons sur lesquelles s'appuie chaque partie dans la controverse agitée par l'archevêque de Goa, sur l'usage de porter le cordon, la chevelure et les diverses marques de distinction communes aux brachmanes et aux autres nobles Indiens, surtout dans la province de Maduré. Ces raisons examinées, nous avons tous pensé que le cordon, la chevelure, les onctions de sandal, et les purifications, qui sont en usage dans la mission de Maduré parmi les brachmanes et autres personnes, ne sont les signes in-

(1) Le texte original des pièces suivantes se trouve à la fin du volume.

dicatifs d'aucune fausse secte, mais plutôt certaines distinctions politiques, et des insignes établis chez ces nations pour honorer la noblesse et en distinguer les divers degrés.

Or ce sentiment, nous l'appuyons sur un double fondement : le premier est déduit des témoignages authentiques donnés avec serment par les brachmanes de cette même région de Maduré, qui, connaissant parfaitement les livres de leurs lois ainsi que la vie et les mœurs des indigènes, attestent positivement que les signes dont il est question ont été inventés pour indiquer et distinguer les degrés de noblesse de ces nations. La même chose est attestée par des fidèles, et des hommes du plus grand poids et de la plus haute sagesse qui ont parcouru les susdites contrées et ont approfondi les mœurs de ces peuples ; moi-même et les autres docteurs avons entretenu quelques-unes de ces personnes débarquées à Lisbonne, et leur témoignage a confirmé notre jugement. Or, comme cette controverse dépend d'une question de fait, sa décision ne peut être bâsée sur aucun fondement préférable à celui des preuves authentiques qui la font connaître.

Le second fondement est tiré du témoignage de ces mêmes personnes : elles attestent, en effet, que les hommes dépourvus de noblesse et appartenant à la classe du peuple, auxquels n'est nullement permis l'usage des ornements dont nous avons parlé, professent la même secte et la même fausse religion que professent les brachmanes les plus distingués et les autres nobles : or qui ne voit que les signes caractéristiques d'une secte doivent être communs à tous ceux qui la professent ? comme il paraît évident si l'on examine toutes les sectes du monde.

Un troisième fondement est que dans la susdite région de Maduré, comme nous l'apprenons des mêmes témoignages, il est quelques brachmanes qui, rejetant toutes les sectes, professent l'athéisme, et qui cependant conservent ces marques de distinction, le cordon, la chevelure et les autres; or ils n'en feraient nullement usage, si un tel usage était la profession de la secte que suivent les autres indigènes; et ce qui le confirme, c'est que lorsqu'on demande à ces brachmanes athées pourquoi ils tiennent à ces distinctions, ils répondent qu'ils ne veulent pas perdre leur noblesse. C'est donc une preuve très évidente que l'on porte ces ornements pour indiquer et conserver une noblesse politique qui se perd totalement si l'on renonce à les porter. Le même fait se retrouve encore chez quelques autres brachmanes qui, au rapport des hommes doctes dont j'ai parlé plus haut, ne rendent hommage à aucune idole, mais adorent Dieu comme une substance spirituelle et invisible, sans lui offrir de sacrifices; et cependant font, comme les autres, usage de ces ornements distinctifs, de façon que s'ils viennent à les déposer, ils perdent sur-le-champ leur noblesse. D'où il ressort évidemment que les brachmanes et autres nobles, adorateurs des idoles, ne font pas usage des ornements en question comme propres à leur secte, mais comme symboles de leur noblesse politique. Ce qui confirme encore les fondements jusqu'ici établis, c'est que les brachmanes qui passent de l'état séculier à l'état religieux (ce que l'on appelle vulgairement devenir *sanniassi*) abandonnent le cordon, le codhoumbi, etc., attestant par là qu'ils restent entièrement attachés aux idoles, mais qu'ils ont renoncé à la noblesse séculière.

Que ce sentiment soit simplement vrai et sûr, vu les fondements qui viennent d'être établis, et moi et les au-

tres docteurs susmentionnés en avons eu une nouvelle preuve dans l'autorité des hommes qui l'ont embrassé, aux Indes où l'affaire a été discutée; car nous savons très bien par les témoignages de ces personnes, écrits de leur propre main et confirmés par serment, que ce sentiment a été soutenu par des théologiens très versés dans le droit canon, lesquels dans ce pays passent pour les plus doctes, et sont au nombre de trente; parmi eux quelques-uns sont des évêques très savants; les autres pour la plupart sont des professeurs de théologie très habiles; et le plus grand nombre d'entre eux connaissent parfaitement les mœurs tant des Maduréens que des autres païens, puisqu'ils habitent leurs provinces et leurs pays. Nous avons aussi le témoignage de Jean-Ferdinand d'Almeyda, que j'ai tiré de l'académie de Coïmbre, où il brillait par l'éclat de sa doctrine, pour lui confier la charge d'inquisiteur sur les provinces de l'Inde; bien qu'il soit moins ancien que l'autre, sa science lui donne le premier rang et mérite que nous déférions surtout à son jugement.

Au reste personne ne doit être ébranlé de ce que le sentiment opposé a pour lui l'archevêque de Goa, et de plus, trois chanoines de l'Eglise de ce pays, le premier inquisiteur en charge, quelques moines et cinq prêtres néophytes de la caste de ceux que le peuple de Goa appelle à tort brachmanes, puisqu'ils ne possèdent aucune des connaissances particulières aux brachmanes, et n'exercent que le négoce. Car d'abord, l'archevêque de Goa, comme j'en ai été positivement informé, est très hostile aux Pères de la Société et spécialement à l'archevêque de Cranganore; et cependant l'archevêque de Cranganore, pour sa rare prudence et sa connaissance des langues et des mœurs de cette contrée qui appar-

tient à son diocèse, mérite plus de créance qu'un autre. Quant aux chanoines, comme ils sont dépendants de leur prélat, il n'est pas étonnant qu'ils souscrivent à son sentiment; ensuite le premier inquisiteur en charge a avoué que par défaut de temps il avait à peine touché du bout du doigt cette controverse, outre que sa doctrine ne peut entrer le moins du monde en comparaison avec l'habileté et le jugement excellent de l'autre inquisiteur qui tient pour notre sentiment. Quant aux moines, ils ignorent totalement les affaires et les mœurs des païens du pays de Maduré, par la raison qu'ils n'y sont jamais allés.

Enfin les prêtres néophytes avouent franchement qu'ils ne *connaissent que les mœurs des Portugais,* auprès desquels ils ont été élevés à Goa dès leur enfance; que pour la doctrine et la secte des brachmanes, ils n'en connaissent absolument rien, pas plus que les autres qui ont souscrit pour l'opinion de l'archevêque de Goa. Il faut donc se fier plutôt au P. Robert de' Nobili, religieux de la Société de Jésus, Romain distingué par la noblesse de sa naissance, sa vertu et sa sagesse, qui pendant quatorze ans a habité le pays de Maduré, n'usant que d'une nourriture très pauvre, c'est à dire de légumes et de riz, pour gagner à la foi de Jésus-Christ notre Seigneur, par ce genre de vie austère qui est aussi le leur, ces peuples dont il possède parfaitement les langues.

Ce qui se confirme par la facilité avec laquelle on réfute les arguments qui sont les fondements de l'opinion contraire. En effet, le premier de ces arguments se tire de l'autorité du synode de Goa, dans lequel est interdit aux néophytes de l'Inde l'usage du cordon, de la chevelure et autres insignes, objets de cette controverse. On

répond que le précédent décret synodal est résulté d'une fausse information, puisqu'elle est venue d'hommes qui habitaient Goa et n'avaient aucune connaissance des choses, vu la grande distance des lieux. Aussi le Révérendissime Alexis de Ménézès, archevêque de Goa, a-t-il, en présence de toute la ville, administré le sacrement de confirmation à un neveu du roi de Calicut, décoré des insignes en question, affirmant que ces insignes appartenaient seulement à des distinctions politiques.

Voici le second fondement : L'usage du cordon, des purifications, etc., est tellement recommandé et prescrit par ces païens que, d'après eux, celui qui tient à ces pratiques mérite le bonheur, tandis qu'au contraire celui qui se dispense de les observer sera privé de ce bonheur; ce qui semble indiquer un usage superstitieux.

On répond que c'est la coutume, parmi ces Indiens, de recommander ainsi les actions les plus ordinaires qui ont rapport aux usages civils, ou à la nécessité de la vie, ou au sacerdoce. Au nombre des œuvres dont l'accomplissement peut mériter le bonheur, ou dont l'omission attire les châtiments de l'autre vie, ils placent les actions suivantes : creuser des puits, construire des hospices publics, composer des livres appartenant à la philosophie, etc., etc.

Troisième fondement : Ce cordon et les autres insignes sont nécessairement employés, dit-on, dans certains sacrifices de ces peuples : donc ils sont superstitieux. On répond qu'il ne résulte de là aucun indice de superstition ; car il n'est presque rien de particulier aux usages civils qui n'ait lieu dans les sacrifices de ces peuples ; en effet, il est commandé de ne faire aucun sa-

crifice en habit déchiré, usé ou malpropre, et mille autres choses semblables ; or qui dira que l'usage d'un vêtement ordinaire ou non déchiré soit superstitieux?

Quatrième fondement : Lorsque pour la première fois on donne à un enfant le cordon et le codhoumbi, on emploie des prières et des sacrifices, ce qui indique une superstition. On répond qu'il ne résulte pas de là que l'usage de porter le cordon soit superstitieux, mais seulement que le mode dont on en fait l'application à quelqu'un est superstitieux ; or ce mode est séparable de la substance même de la chose, c'est à dire de l'emploi et de l'usage du cordon, comme on le voit clairement. Ces peuples font presque toutes leurs actions, même naturelles et civiles de quelque importance, avec de semblables cérémonies, par exemple lorsqu'un enfant vient de naître, lorsqu'on lui donne un nom, lorsque pour la première fois il prend un vêtement, lorsqu'on travaille ou qu'on mange, etc.

Cinquième : Dans une certaine secte de ces païens le susdit cordon et autres insignes passent pour être consacrés à quelques dieux en particulier, et sont comme leurs images : donc ils sont superstitieux. L'on répond que de là on ne peut conclure à la superstition ; parceque parmi ces païens il n'est rien de ce qui appartient soit à la nature, soit à l'art, qu'ils n'aient consacré à quelque dieu. Or qui en conclura que porter un bonnet ou un manteau, ou boire de l'eau sont des actes superstitieux, parceque ces objets sont consacrés à quelques divinités? (1)

(1) En Europe, les mois de l'année, les jours de la semaine, etc., tirent leurs noms des divinités païennes. L'eau, le vin, les moissons, les fruits, les jardins avaient leurs divinités auxquelles ils étaient consacrés. Les premiers chrétiens étaient-ils pour cela obligés d'abjurer leur langue, de sortir de leur siècle, de mourir de faim? etc.

Sixième : Les brachmanes sont prêtres de l'Inde : donc les insignes dont ils se servent comme indication de leur sacerdoce sont superstitieux comme leur sacerdoce même. On répond que les insignes dont il est question ne signifient point un sacerdoce, parceque les brachmanes n'ont pas de sacerdoce proprement dit, et par conséquent ne sont point proprement prêtres, comme le sont ceux qui par une cérémonie solennelle ou par l'autorité publique sont députés pour exercer les fonctions du sacrifice, ainsi que tous les païens le pratiquaient autrefois en Europe, et comme ils le pratiquent maintenant dans les autres parties du monde ; mais seulement ils sacrifient de leur autorité privée, c'est à dire en vertu de ce pouvoir qui est commun à toutes les autres personnes même du peuple et aux femmes, de la façon qu'autrefois dans notre Europe tout païen et même une femme offrait un sacrifice aux dieux pénates, bien qu'ils ne fussent point prêtres.

D'où il résulte que nous jugeons tout à fait expédient pour la propagation de notre très sainte foi dans ces contrées de permettre aux brachmanes et autres qui sont initiés aux mystères des chrétiens, de faire usage des insignes susdits, vu qu'ils attestent seulement la distinction de leur naissance, de leur noblesse et de leur science, à condition qu'on ait soin de les dégager de toute autre fin secondaire, si par hasard dans la suite des temps, les païens avaient ajouté une fin semblable à l'emploi de ces marques distinctives. Comme elle aurait été surajoutée librement, elle peut de même en être enlevée à volonté, et cette séparation peut être déclarée dans le décret pontifical : et l'on ne peut dire que de là naîtra un scandale soit dans Goa, soit dans d'autres villes, car voici douze ans que cet usage du cordon et des

autres insignes est permis, et pendant tout ce temps aucun scandale n'a paru ; tandis qu'au contraire résulterait un dommage irréparable pour les habitants nobles de la province de Maduré, et presque de tout l'Orient, si cette porte leur était fermée. Dans l'espace de cent ans, très peu d'Indiens avaient embrassé notre religion, parceque l'expérience leur prouvait que par là ils perdaient leur noblesse.

Lisbonne, le 23 janvier 1621.

2o COPIE DE LA BULLE DE GRÉGOIRE XV.

En perpétuelle mémoire de ce, Grégoire XV, pape, pontife du siége de Rome, auquel, par une disposition immuable, la divine sagesse a donné la primauté de l'Eglise universelle, comprenant que Jésus-Christ, par le bienheureux Pierre, chef des apôtres, lui a confié l'autorité pour l'édification, dans sa prévoyance veille de telle sorte que, chaque fois qu'il voit une chose capable de servir à la propagation de la foi catholique il y pourvoit par ses indults, jusqu'à ce que l'affaire puisse être décrétée et à jamais établie, selon qu'il le juge dans le Seigneur salutairement convenable.

Comme donc, ainsi qu'il nous a été exposé au nom de notre cher fils le Procureur général de la Société de Jésus, les brăchmanes et autres gentils de l'Inde orientale sont difficilement amenés à embrasser la foi de Jésus-Christ, parcequ'ils ne veulent pas quitter ce qu'ils appellent les *cordons* et les *codhoumbi,* qu'ils disent être les marques distinctives de leur noblesse, de leur naissance et des fonctions civiles de chacun, non plus que s'abtenir du sandal èt des purifications parcequ'ils les croient nécessaires à l'ornement et à la propreté du

corps. Nous, désirant autant qu'il est permis sans offense de Dieu et scandale des peuples, procurer la conversion de ces nations, après une mûre discussion préalable, les vœux entendus de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine et des inquisiteurs généraux contre la malice de l'hérésie, prenant en pitié la faiblesse humaine, jusqu'à autre délibération émanée de nous et du siége apostolique, accordons par la teneur des présentes, en vertu de l'autorité apostolique, aux brachmanes et autres gentils, comme ci-dessus, qui se sont convertis et se convertiront à la foi, de pouvoir prendre et porter les cordons et les codhoumbi, comme distinctions de leur condition et en signe de leur noblesse politique et de leurs emplois, et aussi de pouvoir user du sandal pour ornement et de purifications pour la propreté du corps; pourvu toutefois, qu'afin d'éloigner toute superstition et d'enlever ce que l'on dit occasioner du scandale, ils observent les règles et conditions ci-dessous : qu'ils ne prennent pas le cordon et le codhoumbi dans les temples des idoles, et qu'ils ne les reçoivent pas (comme on dit que cela s'est fait) du ministre des idoles, qu'ils appellent *jogue* ou d'un autre nom, ni du prédicateur de la loi, ou du maître qu'ils appellent *bottou* ou autrement, ni d'aucun autre infidèle que ce soit; mais qu'ils les reçoivent du prêtre catholique, lequel les bénira en récitant de pieuses prières qui devront être approuvées pour tout le diocèse par l'ordinaire du lieu; et ils les recevront ainsi, après avoir fait profession de foi entre les mains de ce même prêtre.

PROGRÈS DE LA MISSION DU MADURÉ.

La controverse des rites, plus funeste que toutes les persécutions du paganisme, avait, pendant plus de dix ans, comprimé le zèle ardent du P. de' Nobili, suspendu ses conquêtes et compromis son œuvre. Enfin l'intrépide missionnaire sort vainqueur de cette lutte déplorable ; nous allons le voir ne chercher dans son triomphe que le bonheur de se dévouer à de nouvelles fatigues et à de nouveaux sacrifices, pour étendre le règne de Jésus-Christ et réaliser ses espérances. Dieu, qui lui inspirait de si généreux désirs, ne manqua pas de seconder ses efforts par une grâce puissante et de les couronner par des succès brillants.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire ici une observation qui se présentera naturellement à quiconque lira ce recueil. A partir de 1624, la mission change de face ; l'extension qu'elle prend et les heureux fruits qu'elle produit sur les divers points réjouissent le cœur ; mais il reste au fond de cette joie un sentiment pénible ; on est tenté sans cesse de reporter ses regards vers cette ville de Maduré, vers cette caste des brames qui, dans les lettres précédentes, avaient donné de si belles espérances. Ce fut en effet le coup le plus terrible porté à la mission par la question des rites. L'ébranlement général qui existait parmi les brames en 1610 fut arrêté, et ne put se rétablir dans la suite que très partiellement ; tant il est vrai qu'une occasion manquée peut difficilement se réparer !

Mais avant de reprendre la suite des lettres des missionnaires, il convient de signaler quelques événements qui influèrent beaucoup sur leurs travaux apostoliques.

Le grand Nayaker était mort, et avait laissé pour successeur son fils *Tiroumalei-Nâyaker* (le seigneur de la sainte montagne), le plus illustre des rois de Maduré. Celui-ci, poursuivant le projet de son père, qui était de se soustraire à la domination du Bisnagar, voulut se mettre en état de résister aux armées de ce monarque. Dans cette vue il fit construire deux forteresses sur la frontière de ses états, leva une armée de trente mille hommes, et transporta sa cour à Tirouchirapalli, (1) deuxième ville de son royaume, située à trente lieues nord de Maduré. Ces préparatifs excitèrent dans tout le pays beaucoup de mouvement et d'inquiétude. Une partie des néophytes de Maduré fut obligée de suivre la cour et les armées ; plusieurs autres étaient morts ou avaient émigré pour échapper à la famine qui désola cette contrée. Quelques-uns, quoiqu'en très petit nombre, avaient cessé de fréquenter l'Eglise, soit à cause des défiances soulevées par la question des rites et par l'espèce d'hésitation des missionnaires, soit à la suite des divisions que cette controverse avait fait naître parmi les chrétiens. A tant de pertes, que la mission ne pouvait plus, depuis dix ans, réparer par de nouvelles conversions, se joignit de la part des païens une guerre plus acharnée que jamais. Le P. Vico parvint à conjurer l'orage en distribuant de riches présents qu'il fit venir de Cochin ; c'était, par un fâcheux antécédent, inviter la cupidité des faux amis à se liguer avec la rage des ennemis. Aussi la persécution se ralluma-t-elle bientôt ; et la mission se trouvait à la veille de sa ruine quand le P. de' Nobili vint par sa présence ranimer le courage des chrétiens et réprimer l'audace des persécuteurs. Mais laissons parler les missionnaires.

(1) Les Européens écrivent aujourd'hui Trichinapaly.

LETTRE DU P. ANT. VICO, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. MUZIO VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Maduré, novembre 1620.

Mon Très Révérend Père,

Quoique les persécutions abondent, nous ne songeons pas à nous plaindre. Loin de là, nous voulons, comme l'apôtre, « tressaillir de joie en toutes nos tribulations, » et c'est avec un cœur plein, avec une âme véritablement satisfaite que j'essaierai aujourd'hui de vous en faire le récit. Ici, comme partout et toujours, elles ont été notre gloire, notre couronne, l'arme avec laquelle nous avons plus efficacement triomphé de l'ennemi du salut.

Je passerai légèrement sur nos premières épreuves. En voici un court exposé : Un de nos amis, officier d'Hermé-catty-Nayaker, s'irrite pour un motif frivole, il nous abandonne ; il fait plus, il s'arme de la calomnie, et parvient à jeter la défiance dans des cœurs jusque-là dévoués à notre cause. Bientôt un chrétien, un de nos enfants bien aimés, l'imite et se déclare hautement notre ennemi. Il avait raison de s'irriter : simples que nous étions, nous lui avions prêté la modique somme destinée à notre entretien. Lorsqu'il fut question de payer, le bonhomme ouvrit ses coffres ; et, à ce qu'il paraît, il n'y trouva pour toute monnaie que la calomnie et le mensonge ; il en fut prodigue, il les répandit à pleines mains. Condamné plus tard par le seigneur du lieu comme coupable de trahison envers son *gourou* (ce crime est réputé infâme chez les Indiens), il n'en devint ni moins insolent ni moins perfide, et malheureusement ses paroles calomnieuses ne tombent pas en vain ; la semence qu'il jette fructifie au centuple.

A ces nuages qui passaient en grondant sur nos têtes devait succéder un ouragan plus terrible. Deux hommes se réunirent pour nous perdre; l'un voulait se venger, l'autre s'enrichir; et vous savez assez que la vengeance et la cupidité sont des passions impitoyables. Le premier, peu redoutable par lui-même, appartenait à la caste des brames et nous avait longtemps servis en qualité de cuisinier. Nos soins lui furent prodigués et pour l'âme et pour le corps; nous ne laissions échapper aucune occasion de l'attirer à la loi du vrai Dieu; et de lui montrer le ridicule de ses erreurs. Vains efforts! Le malheureux lutta si obstinément contre la grâce que le paganisme s'enracina plus profondément encore dans son cœur. Alors nous jugeâmes à propos de l'éloigner. Il se retira dans une de nos maisons avec sa mère et sa femme. Là il s'abandonna à de tels désordres, à des scandales si révoltants que nous dûmes recourir à l'autorité, et le chasser sans pitié. Comment vous peindre l'aigreur de son ressentiment? Furieux, ulcéré jusqu'au fond de l'âme, il jura d'appesantir sur nous sa colère. D'abord il se contenta de sourdes menées : « Ces pranguis! disait-il à ceux qu'il visitait ou qui venaient l'entretenir, ces pranguis je les connais, j'ai habité assez longtemps avec eux! ils veulent se faire passer pour des brames et des sanniassis; ils mentent, je les ai vus à Cochin; là ils portent l'habit noir, ils mangent de la chair de bœuf et boivent du vin; ici ils affectent nos mœurs et nos coutumes, les hypocrites! En se mêlant à notre caste, ils nous déshonorent. Je sais bien, ajoutait-il avec un air de tristesse et de componction, que les accuser c'est me condamner moi-même, car en les servant j'ai perdu ma dignité de brame; mais je dois sacrifier mon honneur au bien public, je veux du moins

réparer la faute que j'ai commise, en préservant les autres d'un malheur semblable. » De tels discours, adroitement semés et souvent répétés en présence même des personnages les plus influents de Maduré, produisirent bientôt une agitation, une fermentation secrète qui semblait croître de moments en moments. Les flots bouillonnaient, ils ne se soulevaient pas encore. Pour obtenir une véritable tempête il fallait un souffle plus puissant. Le traître le comprit, et il agit en conséquence. Les oppresseurs des peuples ont toujours été disposés à faire cause commune avec les ennemis de notre sainte religion : la haine de la vérité est en effet comme naturelle aux cœurs des tyrans, et lorsque des passions plus basses lui viennent encore en aide, rien au monde n'est plus facile à opérer que l'alliance mutuelle des ennemis de Dieu avec les ennemis des hommes. Un seigneur s'était élevé ici à une haute puissance par la protection du grand Nayaker ; son nom était Andisatti. Favori du prince et depuis longtemps investi de sa confiance, il s'était assuré le privilége de l'impunité, privilége dont il usait avec une incroyable audace. C'est en vain que le faible et le pauvre eussent essayé de soustraire à son avide rapacité l'héritage de leurs aïeux, le fruit des travaux de plusieurs générations ; domaines ou champs modestes fertilisés par de pénibles labeurs, cabanes ou riches maisons, sommes d'argent mises en réserve pour les temps mauvais, tout devenait sa proie dès qu'il l'avait convoité. L'instrument de sa rapine était un Moudéli nommé Vangouyappa-Moudéliar, subalterne effronté qui ne connaissait d'autre loi que les volontés du maître. C'est à ce dernier que notre brame eût recours. Il se rend à son palais et demande à l'entretenir secrètement, il renouvelle d'abord en sa présence les per-

fides accusations dont nous avons parlé ; mais comme ce ne devait pas être là le motif déterminant, il pose dans la balance le poids décisif et jette à cette âme vénale l'appât irrésistible de l'or. « De Cochin, de Cranganore, de Saint-Thomé, dit-il, d'immenses trésors, des objets précieux sont apportés aux sanniassis étrangers ; rien de plus facile que de les ajouter aux richesses d'Andisatti ; il se charge, lui, de l'entreprise, mais à une condition : l'église de Maduré sera rasée, et les nouveaux docteurs ignominieusement chassés. » C'était se montrer peu exigeant. La proposition est acceptée, et sous la foi des plus redoutables serments le pacte est conclu. Restait l'exécution. Elle commença aussitôt quoique d'une manière couverte.

Nous sentions déjà le terrain trembler sous nos pas, sans trop savoir d'où partait cet ébranlement subit ; lorsque des indices plus certains nous découvrirent le complot tramé contre nous. Que faire ? le temps pressait : nous députons en toute hâte quelques braves chrétiens à Vengouyappa ; ils sont chargés de lui démontrer notre innocence et l'injustice de nos accusateurs. Peine inutile ! il s'agit bien vraiment d'innocence avec un juge qui cherche de l'or ! Nos crimes et nos fourberies sont de la plus lumineuse évidence, il n'y a pas lieu à délibérer : la cause appartient à Andisatti, elle lui sera déférée, et le brame accusateur va partir à l'instant même afin de la plaider devant lui. A cette nouvelle nous comprîmes de quelle catastrophe était menacée notre pauvre chrétienté. Le P. Robert s'émut : qu'allions-nous devenir si nous étions réduits à lutter, nous étrangers, nous faibles missionnaires, avec le favori du roi, l'homme le plus puissant de Maduré ? Triste, et comme affaissé sous le poids de cette cruelle pensée, le Père délibéra un

instant, puis il prit son parti. Avec son assurance et son intrépidité ordinaires il s'était résolu à opposer puissance à puissance, à s'appuyer sur Hermécatti, le vaillant guerrier, l'ancien protecteur de la mission, pour résister au formidable adversaire suscité par nos ennemis. Il court donc, et après plusieurs jours de marche forcée il arrive à Tirouchirapalli. Mais Dieu voulait pousser l'épreuve jusqu'au bout : Hermécatti fut froid, insensible, cruel même et hautain à l'égard de nos gens. Humainement parlant, tout était perdu. Le P. Robert en effet m'écrivit que, notre ruine étant imminente, il fallait rassembler nos effets les plus précieux et les mettre en sûreté. Et maintenant, mon Révérend père, admirez et bénissez avec nous les merveilles de la Providence divine. Au moment où je recevais cette lettre, une autre lettre était remise à Vengouyappa ; elle portait le sceau d'Andisatti, et que renfermait-elle, je vous prie ? L'acte de notre condamnation ? l'ordre de nous expulser et de s'emparer de nos biens ? Ecoutez : elle contenait ces propres paroles : « Vous ferez saisir l'accusateur des étrangers, vous le livrerez aux gens d'Hermécatti, il sera conduit ici sans délai, et une sévère punition lui sera infligée. » Quel coup de foudre pour le malheureux brame ! Averti à temps du danger qui le menaçait, il s'enfuit avec précipitation ; mais plus furieux que jamais, il voulut du moins assouvir en partie sa vengeance : il incendia les maisons de plusieurs chrétiens. Quels admirables ressorts Dieu a-t-il fait jouer pour obtenir un changement aussi subit, aussi inespéré ? Je ne vous le dirai pas, car je l'ignore. Ce grand Dieu frappe comme il veut sur le cœur de l'homme et le tourne du côté qui lui plaît. Pour nous, trop heureux de voir l'horizon devenu plus serein, nous nous sommes contentés de présenter au

ciel nos cantiques d'action de grâces, sans chercher curieusement à pénétrer les secrets de sa conduite.

A la vue de tant de bienfaits répandus sur cette terre infidèle, qui ne désirerait, mon très Révérend Père, qui ne souhaiterait ardemment d'y établir le règne de Jésus-Christ sur des bases inébranlables? C'est là, nous l'avouons, la grande ambition de notre vie, la préoccupation habituelle de nos pensées. Un séminaire de brames, projeté depuis longtemps par le P. Laërzio, contribuerait puissamment à l'accomplissement de ce dessein. Mais vous connaissez le proverbe : pas de guerre sans argent. Notre entretien, les aumônes faites aux chrétiens pauvres, les présents destinés à désarmer nos ennemis, voilà qui absorbe toutes nos ressources. Pauvres et pourvus à peine du nécessaire, nous nous trouvons donc dans l'impuissance de réaliser cet utile projet. D'ailleurs que nous prépare-t-on à Rome? La question des rites, en quel sens sera-t-elle décidée? Comment songer à un établissement durable en face d'un avenir aussi incertain? Avant tout il nous faudrait des assurances de stabilité, et ces assurances nous sommes loin de les avoir. J'avais invité mon père à secourir de ses aumônes notre mission ; à son lit de mort il s'est rappelé mes prières et nous a assigné quelques milliers de francs; je supplie votre Paternité de nous les envoyer; ce sera un commencement de fonds, la Providence peut-être daignera faire le reste.

Voulez-vous, mon très Révérend Père, avant de mettre un terme à cet entretien, jouir avec moi d'un délicieux et ravissant spectacle? Venez assister à la mort d'un juste, à la mort d'un saint. Oui, sous notre ciel embrasé croissent des fleurs aux couleurs suaves, aux douces exhalaisons, des fleurs dont l'éclat n'est jamais

si beau que le jour où elles tombent et disparaissent cueillies sans doute par la main des anges, et destinées à réjouir de leurs parfums les habitants de l'éternité. Si à un moment donné, laissant Rome, passant pardessus mers et continents, franchissant en un clin d'œil l'espace immense qui nous sépare, vous fussiez descendu dans une certaine plaine auprès de la ville de Maduré, vous eussiez aperçu une pompe funèbre, dont la grandeur et la majesté vous auraient, je n'en doute pas, frappé d'étonnement. Un cercueil environné d'une foule innombrable eût d'abord attiré vos regards. Païens et chrétiens se pressaient dans l'effusion d'une commune douleur; les premiers prétendaient rendre hommage à une probité sans tâche, à une vie d'un honneur irréprochable; les seconds pleuraient et, regardant avec attendrissement ces dépouilles mortelles, disaient : Nous avons un saint dans le ciel! Plus loin, dans le palais du souverain, des seigneurs et des courtisans s'entretenaient de tant de vertus enlevées à la terre; l'un d'eux s'écriait même avec l'accent de l'enthousiasme : *Non, un homme si distingué ne devait pas mourir!* Tel est le tableau qui se serait offert à vous. Cet illustre défunt était une de nos premières conquêtes : vous le connaissez déjà, c'était notre bon et intrépide Jésoupatten (Amator). Son mérite seul l'avait élevé aussi haut dans l'estime de ses compatriotes : car ni le sang des rois ni le sang des princes ou des brames ne coulait dans ses veines. On l'avait vu jadis, fier de sa belle intelligence et de son caractère énergique, marcher partout le front levé et le sourire de l'orgueil sur les lèvres, mais ce front s'abaissa sous la croix de Jésus-Christ, et dès lors il ne brilla plus que du tranquille éclat de l'humilité. Jésoupatten avait compris dès les premiers jours de sa con-

version le grand secret de la vie chrétienne : l'union intime de la confiance et de la défiance ; de la confiance en Dieu, et de la défiance de soi, sans lesquelles il n'y a dans l'homme que présomption ou faiblesse. Aussi son audace naturelle, restée intacte sous les coups de la grâce, avait-elle été seulement tempérée par un certain mélange de douceur à laquelle personne ne résistait. La chrétienté était-elle menacée ; entendait-on au loin le bruit sinistre d'une persécution ; les brames venaient-ils à s'agiter et à réclamer de solennelles et publiques discussions ? Il était des premiers à se présenter, et jamais il ne sortit vaincu de la lutte. Les grands l'écoutaient volontiers, ceux mêmes d'entre les savants du pays qui avaient eu le dessous dans la dispute se plaisaient à revenir à la charge ; car, disaient-ils, mieux valait s'exposer à de nouvelles défaites que de se priver du plaisir de l'entendre. Eh ! qui eût pu s'étonner de la puissance de ce jeune homme ? N'était-il pas plein de Dieu ? Prosterné sans cesse au pied des autels, quelquefois même s'arrêtant par humilité à la porte de l'église, il demeurait des heures entières absorbé dans les élans de l'adoration et de l'amour, il ne se lassait pas d'appeler à lui l'Esprit de sainteté. Ce divin Esprit ne lui faisait pas défaut et, le moment du combat arrivé, parlait par sa bouche avec une force indomptable.

A une si belle vie il fallait une mort glorieuse. Amator est tombé comme un héros sur le champ de bataille. Depuis longtemps il gémissait en secret sur le triste état de sa caste ; les conversions y étaient rares par une raison que S. Paul exprimait autrefois en ces termes : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs.* Là en effet le démon de la chair tenait le sceptre et courbait sous son joug toutes ces intelligences dégradées : il n'avait

pas épargné l'ignominie à ses esclaves ; non content de les avoir marqués au front du sceau infâme de la polygamie, il leur avait enseigné à profaner la sainteté du mariage par des abus qui tendaient à établir la communauté des femmes. Amator à cette vue sentait bondir son noble cœur. Son zèle lui suggéra un dessein digne de lui, il y réfléchit mûrement, il redoubla de ferveur dans ses prières, et lorsque, après avoir pesé les périls et les chances de succès, ses propres forces et ses propres devoirs, il se fut convaincu que Dieu l'appelait à cette grande entreprise, le généreux chrétien se dévoua sans balancer. Un jour donc il s'achemina vers Tirouchirapalli, où se trouvaient réunis les principaux chefs de la caste. Certes, il ne s'adressait pas aux moins coupables, mais que lui importait? Jésus-Christ était son espérance. Plusieurs assemblées eurent lieu. On s'étonna d'abord de l'audacieuse franchise avec laquelle Amator aborda la question, on murmura, on se souleva, les oreilles ne pouvaient s'habituer à ce nouveau langage. Mais l'orateur ne se lassant pas, les esprits et les cœurs se laissèrent peu à peu captiver par sa persuasive éloquence. Il invoquait tour à tour et toujours avec une brûlante énergie la raison, la pudeur naturelle, le bien public, et surtout la suprême raison des Indiens, l'honneur de la caste. Enfin, après bien des efforts, les convictions chancelèrent, des aveux furent obtenus, et ces hommes, dont on devait si peu attendre, se déterminèrent unanimement à une démarche solennelle : ils portèrent une loi qui ordonnait à chacun de s'attacher à une seule femme et d'observer inviolablement à son égard la fidélité conjugale. Des peines rigoureuses furent décrétées contre le crime d'adultère, et ces divers réglements, approuvés par le Nayaker lui-même, furent envoyés aux

juges des coutumes, qui demeurèrent responsables de l'exécution. Le triomphe, vous le voyez, était complet. Amator, voulant se dérober aux applaudissements humains et d'ailleurs épuisé par la fatigue, s'empressa de revenir à Maduré. Mais qu'eut-il fait plus longtemps sur la terre? Le moment était beau pour mourir : l'heureux soldat de Jésus-Christ venait de conquérir le dernier joyau de sa couronne. Saisi à son retour d'une fièvre violente, suite de tant de peines essuyées pour la bonne cause, il comprit que le ciel allait enfin s'ouvrir. Nous le vîmes souriant de bonheur sur son lit de mort, et peu de jours après il s'éteignit tranquillement dans l'amour de son Dieu. Puisse-t-il du sein de la félicité penser quelquefois à celui qu'il appela son père! Déjà les promesses divines ont commencé à s'accomplir en lui; et la gloire, ainsi que je vous l'ai raconté, s'est reposée sur le sépulcre du martyr de la chasteté : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum!*

Veuillez accorder le secours de vos prières à cette mission et votre bénédiction paternelle à vos enfants dévoués.

Votre, etc.

Ant. Vico.

Maduré, 1620.

LETTRE DU P. ANT. VICO, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU R. P. M. VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Maduré, novembre 1622.

Mon Très Révérend Père,

Dieu soit béni! le démon, qui était parvenu à ébranler notre mission jusque dans ses fondements, ne la renversera pas : vos lettres et les nouvelles qu'elles nous

transmettent nous en sont un sûr garant. Puisque la décision du Saint-Père, dans la question des rites, doit probablement nous être favorable, nous sommes amplement dédommagés de nos peines : il est doux pour un soldat de Jésus-Christ de rester sur la brèche sans jamais reculer, et son plus grand déplaisir serait de laisser le champ de bataille à l'ennemi.

Pas d'événements remarquables cette année, sauf les conversions. Entre toutes les autres j'en choisirai d'abord une, dont le récit, ce me semble, devra vous être agréable : vous y trouverez un bel exemple de constance chrétienne. Imaginez-vous donc deux dévots indiens qui faisaient leurs délices du culte des idoles. Vichnou était tout pour eux. Le plus jeune surtout (ce sont deux frères), plus crédule que l'aîné, s'extasiait en entendant les brames raconter les folies de leurs dieux. Il faisait mieux, il leur ouvrait sa bourse, et messieurs les brames de leur côté y puisaient dévotement et largement. Notre pauvre païen, qui, tout en respectant infiniment chacune des divinités du pays, avait, comme je vous le faisais observer, une prédilection marquée pour Vichnou, pratiquait en l'honneur de ce dieu une dévotion très répandue parmi les Indiens : il passait des heures entières à répéter continuellement son nom vénéré. Vichnou ! s'écriait-il dans les transports de son singulier enthousiasme, Vichnou! ô Vichnou! ah ! Vichnou! eh! Vichnou ! Vichnou ! et ainsi de suite, sans discontinuer ni se lasser, dans tous les modes et sur tous les tons, pendant à peu près le quart d'une journée. Tandis qu'il poussait ces pieuses exclamations, son frère, que tourmentait la soif de la vérité, compulsait infatigablement les livres sacrés de l'Inde ; il en examinait toutes les doctrines, il entrait dans de profondes méditations sur la nature de

Dieu et les destinées de l'homme; puis interrogeant l'une après l'autre chaque secte, chaque école du bramanisme, il leur demandait la solution de ses difficultés. Malheureusement cette solution se faisait attendre, et du milieu de ses ténèbres l'infortuné jeune homme n'entrevoyait même pas les premières lueurs du jour désiré. En effet la parole du Dieu rédempteur n'avait pas encore illuminé son intelligence; que pouvait-il faire sinon errer tristement dans la nuit lugubre du doute, et chercher à tâton la vérité? Enfin un rayon du ciel tomba sur lui : il entendit parler des sanniassis étrangers, il se présenta devant eux comme le jeune homme de l'Evangile, en disant : *Magister bone, quid boni faciam ut habeam vitam æternam?* La réponse lui plut, il la reçut avec docilité et la médita à loisir. Après en avoir longuement conféré avec son frère, il conclut que le parti le plus sûr était de s'enrôler tous les deux sous la bannière de Jésus-Christ; et en effet nous eûmes bientôt le plaisir de compter ces intrépides adorateurs d'idoles au nombre de nos catéchumènes. Mais plus la grâce était signalée, plus les épreuves devaient être fortes : c'est, vous le savez, la marche ordinaire de la Providence. Aussi quelques jours étaient à peine écoulés, qu'un vieillard à barbe blanche, à la figure austère et pénitente, au maintien composé, enfin un vrai *Gnani*, un vrai spirituel, se présente à la porte des deux jeunes gens. On lui ouvre aussitôt avec un sentiment mêlé de curiosité et de respect. Pendant qu'il entre, vous me demandez peut-être, mon Révérend Père, ce que l'on appelle aux Indes un gnani; le voici en deux mots : Le gnani n'est pas idolâtre; le gnani adore un seul Dieu ou n'en adore point du tout; le gnani est orgueilleux parcequ'il affiche la sainteté; le gnani possède quelques parcelles de la

vérité qu'il enfouit, comme les anciens philosophes, au milieu des plus ridicules et des plus monstreuses erreurs. Celui dont je vous parle admettait l'unité, la spiritualité, l'invisibilité et l'infinité d'un Dieu créateur du monde; mais il n'allait pas plus loin, et le reste de sa doctrine avait une analogie frappante avec les rêveries des disciples de Zénon.

Maintenant que vous connaissez le personnage regardez-le qui s'assied. Il élève lentement et avec solennité les yeux sur nos nouveaux disciples : « Vous avez, leur dit-il, abandonné le culte des idoles? — Oui, maître, et vous-même vous nous approuverez sans doute. — Un gnani ne pourrait vous blâmer sur ce point sans renier ses convictions; mais pourquoi vous être adressés à des maîtres étrangers, lorsque nous étions là pour vous instruire? — Maître, nous nous sommes tournés du côté où nous avons cru voir la lumière. — La lumière! je suis curieux de savoir si ces nouveaux sanniassis la possèdent seuls! Tenez, voici un de mes disciples, vous le connaissez depuis longtemps, c'est un de vos amis, il vous a accompagnés aux instructions, et il m'a fidèlement rapporté tout le fond de la doctrine de cet étranger; ses premiers enseignements ont été raisonnables : il vous disait que Dieu est un et n'a pas d'égaux, qu'il est un pur esprit, invisible, infini dans toutes ses perfections... Tout cela est vrai, c'est aussi ce que je dis. Je me préparais donc à saluer en lui un sage venu de loin pour conférer avec nous et nous communiquer ses lumières, lorsque j'ai appris qu'il racontait l'histoire d'un Dieu incarné et devenu homme. Est-il bien vrai, et ne m'a-t-on pas trompé? — Maître, c'est la pure vérité. L'étranger croit à un Dieu fait homme, il croit même à un Dieu souffrant, à un Dieu pauvre, à un Dieu mort pour le

salut du genre humain. » Le vieillard sourit d'un air moqueur. « Et vous vous laissez imposer de pareilles fables! Un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu mort! Dites donc : un Dieu qui n'est pas Dieu! Il valait bien la peine de laisser les idoles pour vous prosterner devant un homme et devant un homme mort! Ne voyez-vous pas que cet étranger est un fourbe?... » Il continua longtemps sur ce ton, et nos catéchumènes, n'étant pas assez forts pour répondre à ses sophismes, en furent troublés. Lorsqu'ils revinrent auprès de nous, un air de défiance et d'embarras avait succédé à leur franchise habituelle. Qu'avaient-ils? que s'était-il passé? Le P. Robert et moi nous cherchions les causes de ce changement, et nous ne pouvions les découvrir. Cette situation dura quelque temps : les instructions ne discontinuaient pas; mais elles étaient toutes rapportées au perfide vieillard, qui, ne se lassant pas d'amonceler objections et difficultés, gagnait du terrain et ébranlait de plus en plus la foi naissante des néophytes. Enfin, après bien des recherches infructueuses, un incident inattendu nous mit sur la trace du serpent : il voulait en vain se cacher, il ne put échapper à notre vigilance; et comme en pareille occasion un ennemi découvert est un ennemi terrassé, nous mîmes résolument la main à l'œuvre. Une explication franche eut lieu; peu à peu les ténèbres furent dissipées; le P. Robert, avec cette clarté et cette vigueur de logique qui le caractérisent, démontra l'absurdité des objections du vieillard. A mesure qu'il parlait il semblait qu'un bandeau tombât de devant les yeux de nos pauvres disciples. « Nous nous sommes trompés, s'écrièrent-ils, nous avons été trompés; pardonnez-nous, et reconciliez-nous avec notre Sauveur Jésus-Christ. »

Vous croyez peut-être que le vieux gnani se tint pour battu; pas du tout. Je l'ai comparé tout à l'heure au serpent, et en effet il savait comme lui se replier en tout sens et prendre à volonté toutes les formes. Il s'efforça de décourager ceux qu'il ne parvenait pas à convaincre. Feignant donc de revenir sur ses pas : « La doctrine de ce sanniassi, dit-il un jour, est grande, elle est belle, j'en conviens; j'irai même plus loin, elle est trop belle! comment arriver jamais à un état si pur, si relevé, si divin! ceux qui prétendent y parvenir doivent renoncer à tout contact avec les choses de ce monde, à tout commerce avec les hommes, se dépouiller de leurs sens, de leurs affections, de leurs passions. Je ne crains pas de l'affirmer, c'est une entreprise au dessus de vos forces. Vous avez des passions, vous les sentez encore, vous vivez au milieu des préoccupations du monde et des affaires; pouvez-vous raisonnablement espérer de secouer ce joug et de vivre sur la terre comme de purs esprits! Croyez-moi, vous pourrez lutter un jour, deux jours, un mois peut-être, mais jamais jusqu'à la mort... je vous en défie. Suivez, si vous le voulez, les conseils qu'on vous donne, je vous prédis, moi, que dans quelques années vous serez revenus à vos anciennes habitudes. » Le tentateur s'y prenait assez habilement, comme vous le voyez. Ce peu de mots suffit pour jeter le trouble et la désolation dans des cœurs faibles encore. L'un des deux frères en fut tellement frappé qu'il s'abandonna durant plusieurs jours à une tristesse démesurée. Heureusement nous connaissions l'ennemi et nous étions sur nos gardes. Nous soufflâmes de nouveau, si je puis m'exprimer ainsi, sur ce nuage qui venait voiler aux yeux de nos néophytes le soleil de la vérité. « Rassurez-vous, leur dit le P. Robert, Dieu a destiné cet état bienheureux de

perfection non à des statues inanimées et à des blocs de marbre, exempts de vices et incapables de vertus, mais à des hommes de chair et fragiles, tels qu'il les a créés. Vous-mêmes, malgré votre faiblesse et vos misères, vous pouvez y tendre ; il ne s'agit pas de détruire vos passions, mais de les sanctifier en changeant leur objet. Oui, vous-mêmes vous y parviendrez par la connaissance et l'amour du vrai Dieu. Il ne demande rien d'impossible, parceque sa grâce nous rend possible et même facile tout ce qu'il nous demande. Appuyez-vous sur lui, et le monde croulera que vous n'en serez pas ébranlés. » Nous relevions ainsi ces courages chancelants ; oh ! qu'il faut de peines et de patience pour consommer le grand œuvre de la conversion des âmes, et que le missionnaire comprend bien ce cri de S. Paul : *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.* Bientôt cependant tout fut réparé, le vieillard eut beau renouveler ses attaques, il fut éconduit, et tout gnani qu'il était, on le pria très poliment de cesser ses visites dont on n'avait que faire.

Le démon, à ce qu'il paraît, devint furieux ; il ameuta tous les parents de nos catéchumènes : ce furent bientôt des plaintes, des cris, des menaces, des querelles interminables. Pour en finir, on s'avise d'appeler un homme fameux par sa science et ses rares talents. Il vient, il nous demande une discussion publique, qui est acceptée. Vous eussiez dit un vieux théologien rompu aux disputes de l'école : comment expliquions-nous la liberté de l'homme ? comment Dieu concourt-il à l'acte du pécheur ? que faisions-nous des âmes après la mort ? quelles conditions mettions-nous au mérite ou au démérite ? tous les péchés sont-ils égaux, ou y a-t-il entre eux inégalité ? un homme peut-il mériter pour un autre ?

Dieu uni à la nature humaine peut-il pécher ou du moins simuler extérieurement un acte criminel?... Telles étaient les questions qu'il accumulait avec une adresse et une habileté incroyables. Nous écoutions, nous nous étonnions, et grâce à Dieu, comme nous avions pour nous la vérité et le bon droit, nous répondions clairement et simplement. Le P. Robert se surpassa : il mit le dogme catholique dans une telle évidence que notre adversaire, se levant avec enthousiasme, s'écrie : « Non, je ne saurais taxer de folie ceux qui suivent de pareils enseignements ; continuez, dit-il à nos catéchumènes, je veux assister avec vous aux instructions de ces sanniassis.

Le dernier argument de l'enfer et de ses suppots est la violence. Vaincu sur tous les points on en vint à ce parti extrême et désespéré : l'on déchaîna la calomnie, on organisa la diffamation ; nous vîmes bientôt s'élever contre nous les plus hauts personnages ; l'oncle même du grand Nayaker entra dans le complot, et un seigneur jouissant à la cour d'un grand crédit promit de nous faire chasser du Maduré ; on nous enveloppa d'un réseau d'intrigues ; de toutes parts des menaces se faisaient entendre. Ce fut en vain ; Dieu, lorsqu'il le veut, se rit des projets des hommes. Il donna aux deux néophytes un courage imperturbable contre lequel toutes ces vagues furieuses vinrent se briser en écume impuissante. Voici la réponse que fit l'aîné à l'oncle du grand Nayaker : « Ordonnez-moi d'éviter le crime, de pratiquer la vertu, j'obéirai sans délai ; mais renoncer à ma foi, abdiquer l'héritage du Dieu des chrétiens ! dût l'univers entier depuis le dernier paria jusqu'au grand Nayaker se soulever contre moi, je ne le ferai jamais ! » On s'arrêta devant cette héroïque constance, et l'orage se dissipa

comme par enchantement. Les deux catéchumènes sont maintenant de bons et fervents chrétiens.

Citons quelques autres conversions. Un brame, âgé de soixante-quinze ans, après avoir résisté pendant cinq ou six mois à la grâce qui le pressait, vint entendre nos instructions. Il était convaincu de la vérité; mais il ne pouvait se résoudre au sacrifice que Dieu demandait de lui. Résolu de nous quitter, il vint nous saluer : « Vous êtes des envoyés du ciel, nous dit-il, je le sais; le Dieu que vous annoncez est le véritable Dieu; mais si je deviens votre disciple, que ferai-je? Abandonné de mes parents et de mes amis, persécuté par les brames, dépouillé de mon honneur et de ma fortune, je traînerai dans la honte mes vieux jours, et mes enfants maudiront ma vieillesse! Dites-moi, pères, que dois-je faire? Il est bien dur de ne pouvoir assurer à ses cheveux blancs l'honneur et le respect! » Nous lui répondîmes : « Il y a la gloire du ciel et la gloire de la terre; il faut choisir l'une ou l'autre. Le Sauveur du monde est mort accablé d'insultes par la populace; les martyrs appuyés sur la grâce divine ont à leur tour bravé les opprobres et les persécutions. Il vous suffit d'imiter leur générosité pour partager leur couronne. Songez-y, et décidez-vous, car vos cheveux blancs eux-mêmes vous avertissent que le temps presse. » Le bon vieillard écouta ces paroles d'un air triste, puis se retira en silence. Mille pensées, mille sentiments contradictoires s'agitaient dans son âme. Ne pouvant supporter ce combat intérieur, il se jeta sur son lit et s'endormit. Dieu voulait le sauver : au milieu de son sommeil il croit voir un sanniassi qui s'approche de lui, et lui adresse ces paroles : « Je viens à toi de la part du Maître suprême de la vie et de la mort. Pour le salut de ton âme, pour ton bonheur éternel, va trouver les

étrangers, et accomplis exactement ce qu'ils t'ordonneront. » Dès le lendemain le bon vieillard assistait à nos instructions. Peu de temps après, ivre de bonheur et de joie, et saluant par avance la gloire céleste dont il allait, disait-il, bientôt jouir, il recevait le baptême; vingt-deux jours plus tard, il expirait dans les transports d'une ineffable allégresse. O divins secrets de la prédestination! Que Dieu est adorable, et qu'il est bon aussi, mon Révérend Père!

Je traversais un soir le lit desséché d'un torrent, lorsque j'aperçus à quelques pas de moi un corps gisant sur le sable, et qui paraissait sans vie. Je demandai à mes compagnons ce que ce pouvait être : Sans doute, me répondirent-ils, le cadavre de quelque malheureux mort de faim. Depuis quelques années en effet la famine ayant sévi dans le Maduré avec beaucoup de force, on ne se donnait plus la peine d'enterrer les nombreuses victimes du fléau. On les déposait sur le bord des rivières, où les eaux dans la saison des pluies devaient venir les enlever. Je continuai mon chemin ; mais une inquiétude secrète me préoccupait. En repassant à cet endroit le même soir, je prie un de mes compagnons d'aller examiner ce cadavre. Il s'approche, il regarde avec attention : c'était une femme Vadougha, et elle respirait encore. Ah! si je pouvais l'envoyer dans le ciel! Vite, je la fais transporter dans la maison d'un chrétien; les soins lui sont prodigués, et moi je me tiens auprès d'elle, attentif à ce qui allait arriver. Bientôt l'infortunée ouvre les yeux, elle commence à reprendre ses sens. C'est le moment de la grâce : je lui adresse quelques paroles qu'elle entend et qu'elle comprend. O bonheur! elle se montre docile; elle demande le baptême; j'ai le temps de l'instruire et de la baptiser; quelques heures après,

marquée au front du sceau des prédestinées, elle rend, heureuse et contente, son dernier soupir entre mes bras.

Ces grâces de prédestination sont ordinairement la récompense de quelques bonnes œuvres et de la fidélité à suivre la voix intérieure de Dieu. Nous en avons un nouvel exemple dans un vieillard de haute condition, Vadoughen et docteur. Depuis trente années il courait à la recherche de son salut éternel, et dans ce but il se livrait à d'austères pénitences et faisait de riches offrandes aux brames et aux pagodes. Il était surtout fort adonné à la prière, et s'était construit dans sa maison un petit oratoire qu'il avait soin d'orner de fleurs odoriférantes et d'éclairer par une lampe à dix-sept mèches ; il y passait deux ou trois heures par jour. La divine miséricorde, touchée de ses désirs sincères, daigna le retirer de ses illusions par le moyen d'un chrétien très fervent. Il conçut pour celui-ci une haute estime en le voyant tous les matins prier avec une tendre piété ; il voulut faire sa connaissance, et trouva auprès de lui ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps. Gagné par ses bonnes manières et attiré par la grâce, il vint avec lui visiter le P. de' Nobili, et se rendit à la vérité. Il suivit les instructions pendant trois mois, congédia ses deux femmes, qui refusaient d'embrasser le christianisme, et reçut le baptême avec de vifs sentiments de joie. Dieu a voulu éprouver la constance du néophyte : il s'est vu dépouillé de sa fortune, persécuté par ses parents et ses propres enfants; mais il persévère courageusement et s'anime au service de Dieu par le souvenir de ce qu'il a fait pour le service du démon.

Je pourrais vous raconter d'autres traits signalés de la divine miséricorde. Des enfants de païens, baptisés par nos chrétiens à l'article de la mort, se sont envolés

au ciel pour s'unir aux chœurs des anges. Souvent aussi Dieu accorde à ces innocentes créatures la santé du corps avec la vie de l'âme; dernièrement trois enfants désespérés de tous les médecins furent baptisés du consentement de leurs familles idolâtres, et se trouvèrent subitement rendus à une parfaite santé; les parents, touchés de cette faveur, promirent de les laisser élever dans la religion chrétienne, et de les établir dans la suite avec nos néophytes.

Au reste les eaux salutaires du baptême ne sont pas le seul instrument dont Dieu se sert pour faire éclater sa puissance. Les païens eux-mêmes, frappés des merveilles qui s'opèrent tous les jours, viennent avec une confiance vraiment admirable nous demander tantôt de l'eau bénite, tantôt de l'huile qui brûle dans la lampe de l'Eglise, tantôt des sentences de la sainte Ecriture gravées sur des lames d'or ou d'argent.

Nous n'avons pas cru devoir leur refuser cette faveur, parceque c'est un moyen très efficace de les attirer au christianisme; d'ailleurs nous pouvons croire que Dieu nous approuve puisqu'il récompense leur foi.

Je vais vous en citer un exemple :

Le grand trésorier du roi, nommé Péria-Tambi-Nayaker, gémissait depuis longtemps de ne pouvoir obtenir un héritier, malgré toutes les offrandes qu'ils faisait aux idoles. Ayant entendu parler du Dieu que nous adorons et des grâces qu'il avait accordées à plusieurs gentils, il s'adressa au P. Robert, qui lui remit une de ces sentences. Il la reçut avec un profond respect et l'attacha au cou de son épouse. Quelques jours après il vint nous demander une prière écrite sur une feuille de palmier afin qu'il pût l'apprendre et la réciter; le P. Robert lui fit remettre une formule com-

posée en sanscrit et chargea nos brames de lui en expliquer le sens. Notre dévot ne manquait pas de réciter sa prière et d'y joindre mille cérémonies, d'allumer des cierges, de répandre des parfums et de brûler l'encens devant la lame d'or qui portait la sentence de la sainte Ecriture. Certains rigoristes auraient sans doute repoussé avec horreur ces prières entachées de superstitions et d'idolâtries. Le bon Dieu n'y regarde pas de si près ; disons mieux, il regarde au fond du cœur et prend les hommes comme ils sont. Le fait est qu'à travers ces cérémonies plus ou moins païennes, notre Seigneur vit un cœur droit qu'il voulut récompenser, et jugea qu'il pouvait se permettre, au risque d'être désapprouvé par quelques moralistes, d'accorder au gentil un prompt et entier accomplissement de ses vœux, au grand étonnement de tout le monde. Le trésorier plein de joie et de reconnaissance en conçut une haute estime pour notre sainte religion, et promit que cette année même il tâcherait d'obtenir du roi quelques semaines de vacances pour venir se faire instruire de nos saints mystères.

Je m'aperçois que le plaisir de m'entretenir avec vous et de vous parler de notre chère mission m'entraîne au-delà des bornes. De peur de vous fatiguer, je passe sous silence plusieurs traits à peu près semblables aux précédents ; j'indique en courant les douces consolations que nous donnent le zèle et la ferveur de nos chers néophytes ; les cérémonies de la semaine sainte qui, cette année comme toujours, se sont célébrées avec une pompe et une dévotion vraiment touchantes ; l'attendrissement et les larmes de nos chrétiens, lorsqu'ils voient le P. de' Nobili, à l'exemple du divin maître, laver les pieds à douze pauvres ; la piété triomphe en cette occasion de leurs anciens préjugés ; et ils admirent ce

que autrefois ils eussent regardé comme une infamie. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides notra.*

Enfin je termine par une nouvelle triste et consolante tout à la fois : Alexis, ce fervent chrétien, dont nos précédentes lettres vous ont raconté l'histoire, a passé à une vie meilleure. Les commencements de sa conversion furent marqués par des actes éclatants de générosité et d'abnégation ; il s'était même, s'il vous en souvient, engagé par vœu à une pratique plus parfaite des vertus chrétiennes. L'état précaire où nous avait jetés la malheureuse affaire des rites, l'incertitude où nous étions sur l'avenir et d'autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici nous déterminèrent à envoyer le jeune Alexis à nos Pères de Cochin ; il passa cinq années dans un séminaire, mais sans répondre aux espérances qu'on avait conçues de lui. A son retour, le P. de' Nobili jugea nécessaire de le dégager de ses vœux et de le faire rentrer dans la condition commune. Dans cette nouvelle position et au milieu des dangers qui l'accompagnaient nécessairement, ce jeune homme demeura fidèle à son Dieu. Il s'était attaché à un seigneur puissant nommé *Andiapapoulley;* il sut s'en faire aimer et captiver sa confiance. Dès lors toute sa conduite fut dirigée avec une énergie et une prudence singulières vers deux buts également grands : à relever aux yeux des courtisans l'honneur de la religion de Jésus-Christ, et à ruiner dans leur estime le culte des idoles. Certes il fallait du courage pour s'engager dans une telle entreprise. Ce courage il l'a eu, et vous ne sauriez imaginer avec quelle intrépidité il refusait de participer aux actes d'idolâtrie si fréquents dans les maisons des grands, ni avec quelle audace il poursuivait de ses railleries et de ses mépris les cérémonies païennes. Il s'exposa bien

souvent à la haine des brames, mais l'affection de son maître le protégeait et il échappa à tous les périls. Je l'ai moi-même préparé à la mort pendant sa maladie, qui fut longue et douloureuse, et j'ai recueilli sur ses lèvres mourantes ces belles paroles que vous ne lirez pas sans émotion : « Mon père, j'ai beaucoup souffert depuis que je suis étendu sur ce lit de douleur ; loin de m'en plaindre, j'en remercie vivement notre Seigneur, car mon désir le plus ardent a toujours été de souffrir assez avant ma mort pour mériter d'être admis sans retard aux jouissances éternelles. Mes souhaits, je le sens, ont été exaucés, je me trouverai bientôt dans les bras de mon Dieu ! Je vous y attendrai, mon père. Veillez sur ma femme et mon petit enfant : ils n'ont pas besoin des biens du monde ; mais, par pitié, daignez les aider à sauver leur âme. » Tel fut le testament d'Alexis, je le reçus en pleurant, et quelques heures après je fermai les yeux de mon enfant et de mon ami.

Vous n'avez pas oublié notre cher Amator, dont je vous racontai la glorieuse mort dans ma dernière lettre ; son père vient de le rejoindre au séjour du bonheur. Digne père d'un tel fils, ce saint vieillard, nommé Gnani, a mené pendant dix ans une vie plus angélique qu'humaine. Son oraison était continuelle ; il la commençait à minuit et la prolongeait jusqu'à cinq heures, moment où, selon la coutume indienne, il faisait sa promenade du matin et allait se laver dans les eaux de la rivière voisine. Après le bain, il récitait son chapelet et d'autres prières en présence de tout le monde ; c'est en observant sa dévotion toute céleste que le vieillard dont j'ai parlé plus haut (1) fut touché de la grâce qui le con-

(1) Page 218.

vertit à la foi de Jésus-Christ. De là le fervent néophyte se rendait à l'église, où il entendait la sainte messe et demeurait en prières jusqu'à midi. Le dîner et quelques instants de repos suspendaient jusqu'à trois heures ses exercices de piété ; il les reprenait alors et les poursuivait sans interruption durant toute la soirée. N'avais-je pas raison de vous dire que cet admirable chrétien vivait plus dans le ciel que sur la terre? Je ne vous parle pas des consolations dont son âme était inondée ; elles resplendissaient en quelque sorte sur son visage et se trahissaient dans l'expression vraiment céleste de ses regards. Sa prière n'était point une pratique de routine ; en récitant son chapelet, il était tellement absorbé en Dieu et dans la méditation des mystères de notre Seigneur, qu'il ne voyait et n'entendait rien de tout ce qui se passait autour de lui. Si alors on voulait lui parler il fallait le secouer et le réveiller comme un homme plongé dans le sommeil. Jamais on n'observa en lui une parole ou une action qui s'approchât du péché véniel, et cependant il faisait son examen de conscience, non pas deux fois par jour, mais presque à toutes les heures. Pour éviter toute espèce d'illusion et donner un nouveau mérite à ses actions, il avait pris pour règle de ne rien faire sans la direction de son Gourou, et il venait nous la demander avec une humilité et une simplicité d'enfant.

La terre ne pouvait longtemps posséder cet ange; il était mûr pour le ciel. Une légère maladie lui fit comprendre que son Dieu l'appelait ; il répondit à sa voix par des transports d'allégresse, et demanda qu'on fît venir le P. de' Nobili. Sa femme lui représentait qu'il ne convenait pas de déranger le Souami, qu'étant encore plein de force et loin de tout danger de mort, il ferait bien

d'attendre : Voilà, répliqua le malade, un bien mauvais conseil que tu me donnes ; ne sais-tu pas que c'est très mal d'attendre le dernier moment pour commencer à se préparer à la mort? Quand on n'a plus ni la force du corps ni la liberté de l'esprit, comment peut-on s'acquitter dignement d'une action si importante? Il eut le bonheur de voir celui qu'il aimait à nommer son père, reçut tous les sacrements de l'Eglise avec sa piété ordinaire ; puis ayant fait approcher son épouse et sa belle-fille, la veuve d'Amator, il leur adressa une exhortation touchante sur la manière dont elles devaient se conduire après sa mort. L'ayant écouté attentivement, son épouse, qui n'avait pu encore se persuader du danger, lui répondit : « C'est très bien; mais nous n'avons pas encore la crainte de vous perdre ; vous êtes encore robuste. » Le saint vieillard, levant alors les yeux au ciel, prononça ces paroles précises : « Sachez, ma femme, qu'aujourd'hui même, à minuit, je partirai pour le ciel ; je ne crains pas l'enfer, pas même le purgatoire, parceque la miséricorde de mon Sauveur m'a fait la grâce d'acquitter dans cette vie toutes les dettes que j'avais contractées envers la divine justice. » Quelques heures après il demanda la potion que le médecin lui avait prescrite ; son épouse, désireuse de se confirmer dans son espérance, ne put s'empêcher de lui dire : « Mais si vous êtes sûr de mourir cette nuit, pourquoi prendre ces remèdes? — Parceque, reprit le malade avec gravité, Dieu nous ordonne de faire de notre côté ce qui dépend de nous et de suivre les prescriptions des médecins, sans nous inquiéter du succès qu'il lui plaira de leur donner. » A ces mots il s'évanouit et la parole lui manqua. Un cri d'alarme se répandit dans la maison, et tous les parents accoururent en pleurant ; le moribond leur fit signe de

la main pour les avertir de se taire et de ne pas interrompre ses doux entretiens avec son Dieu. C'est au milieu de cette contemplation que s'endormit dans le Seigneur ce vénérable vieillard, âgé de soixante-quinze ans, à l'heure qu'il avait prédite, sans douleur, sans agonie, comme un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère. — O mon Révérend Père, quand on a le bonheur de rencontrer de telles âmes, comme on oublie les sacrifices, les peines, les fatigues et les persécutions inséparables de notre sainte vocation ! Une mission qui porte de tels fruits peut-elle manquer d'être l'œuvre de Dieu ? Je vous avoue que cette pensée a toujours soutenu notre espérance au milieu des contradictions violentes qu'elle a éprouvées. Nous la recommandons instamment à la charité et aux prières de Votre Paternité.

Ant. Vico.

Maduré, novembre 1623.

LETTRE DU P. ANT. VICO, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU R. P. M. VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Maduré, 1624.

Mon Très Révérend Père P. C.,

Notre mission entre dans une ère nouvelle, et je suis convaincu qu'en peu d'années elle aura pris d'heureux développements. Au mois de juin 1623, le P. de' Nobili, voyant l'horizon tranquille du côté de Rome, s'est décidé à exécuter enfin son grand projet ; il a pris le bâton de pélerin, et, sortant de la ville et du territoire de Maduré où nous avions jusqu'à ce jour concentré nos efforts, il est parti avec l'intention de planter sur toute la terre de l'Inde l'arbre divin de l'Evangile. Il n'a pas cru devoir s'arrêter à étendre son rayon autour de cette

capitale, persuadé qu'avec la grâce de Dieu cette chrétienté prendrait d'elle-même cette extension ; il a préféré établir, dans les points principaux du pays, de nouveaux centres d'action destinés à répandre eux-mêmes autour d'eux la lumière évangélique. Cette méthode offre plus de chances de succès, car on ne rencontrera point partout des obstacles aussi forts qu'à Maduré ; elle a d'ailleurs l'avantage de nous préparer des lieux de refuge contre les persécutions, qui, d'après l'état politique de l'Inde, ne pourront être que partielles.

Je vais vous raconter les courses apostoliques de ce courageux missionnaire. Sa première station fut à Tirouchirapally, résidence habituelle du grand Nayaker. La ville était dans le trouble, car on se préparait à la guerre. *Non in commotione Dominus*, le Seigneur, nous disent les saintes Ecritures, ne se plaît pas au milieu de l'agitation ; content donc de jeter là les fondements d'une chrétienté future, le P. Robert passa outre, et prit sa route du côté du nord vers *Sandamangalam*, capitale des états de *Ramasandra-Nayaker*, lequel est un prince tributaire du Nayaker de Maduré. Sa réception fut solennelle. Le P. Robert se présenta au palais de Ramasandra avec sa suite ordinaire. Voici le cérémonial de ces sortes de visites : Des brames convertis et quelques principaux chrétiens entourent le missionnaire avec un maintien respectueux et composé : l'un porte son bréviaire, l'autre son parasol, un troisième la peau de tigre sur laquelle il devra s'asseoir, un autre tient entre ses mains un vase artistement travaillé et qui renferme de l'eau bénite ; un cinquième lui garde de l'eau de senteur dont il aspergera le lieu de la réception. Cependant on traverse pompeusement et avec gravité les premiers appartements ; la salle du trône s'ouvre, que

dis-je, du trône? Les majestés indiennes reposent à la manière orientale sur une simple estrade, élevée de terre de deux à trois pieds, et prosaïquement adossée contre le mur. On entre dans la salle enchantée de l'estrade; où, observez-le bien, le prince ne se trouve pas encore (1); à l'instant une espèce de frénésie s'empare de tout le monde, sauf le sanniassi, qui, au milieu du mouvement universel, doit conserver un imperturbable sang-froid. Chrétiens et gens du palais vont, viennent, s'empressent, se précipitent; on présente au sanniassi l'eau bénite, dont il jette quelques gouttes sur l'endroit où il va s'asseoir; l'eau de senteur vole sur le plancher et les murailles; trois ou quatre hommes s'emparent de la peau de tigre qu'ils étendent par terre avec de grandes démonstrations de zèle et de dévouement; enfin le sanniassi, toujours grave, toujours majestueux, s'avance sur le tapis improvisé, il croise ses jambes et le voilà assis. Alors le seigneur se présente pour le saluer, et, se plaçant à côté de lui, entame la conversation. Ce curieux cérémonial fut ponctuellement exécuté en cette occasion, seulement *Ramasandra*, dépassant les bornes marquées par l'étiquette ordinaire, se prosterna respectueusement aux pieds du P. Robert. Les offres qu'il lui fit répondirent à cette première réception; car après l'avoir rappelé plusieurs fois au palais, il lui proposa un emplacement convenable pour y bâtir une église et un presbytère. Bien d'autres auraient accepté, mais le P. Robert, qui en tout semble écouter plutôt les inspirations de Dieu que les raisonnements humains, après

(1) Comme tout l'honneur d'une visite revient à celui qui la reçoit; c'est une extrême délicatesse de la part du prince de faire d'abord installer le P. Robert dans la salle, afin de venir lui-même lui offrir ses hommages et lui rendre la visite au lieu de la recevoir de lui.

avoir imploré dans la prière les lumières d'en haut, se décida, malgré de si belles apparences, à établir auparavant une chrétienté dans le territoire de Sélam, ville située plus au nord, à trente lieues de Tirouchirapally et soixante de Maduré. C'est la capitale des états de *Salapattì-Nayaker*, autre seigneur tributaire du roi de Maduré, mais plus puissant que *Ramasandra*. Il partit donc en remerciant ce dernier prince de ses bontés et lui promettant de revenir bientôt. Le pauvre père marchait au Calvaire, peut-être sans le savoir ; mais il est vrai que, dans la vie du missionnaire, le succès suivant toujours de près l'ignominie, on ne s'arrête pas devant les craintes de l'avenir. Quoi qu'il en soit, la terre de Sélam fut d'abord pour le ministre de Jésus-Christ une plage cruelle et inhospitalière. Il frappa à toutes les portes, à celle du pauvre comme à celle du riche ; partout un refus moqueur accueillit sa demande : « Qu'avons-nous à faire de vous et de votre loi, lui disait-on? Nous avons assez de gourous et de dieux sans y en ajouter d'autres. » Force lui fut de se procurer par lui-même un abri contre les rigueurs de l'hiver au milieu duquel on se trouvait alors. Dans un endroit écarté et situé à quelque distance des autres habitations, il trouva un réduit ouvert à tous les vents, et faute de mieux il y établit sa demeure. Je dis que ce réduit était ouvert à tous les vents, et ce n'est point ici une exagération poétique ; il se composait en effet d'un toit supporté par quatre colonnes, lesquelles n'appartenaient, je vous le proteste, ni à l'ordre corinthien ni à l'ordre toscan. De murailles, il n'en était pas question ; en sorte que pluie, vent et tempête se trouvaient là parfaitement à l'aise. C'est en ce lieu que, fidèle imitateur de l'enfant de Bethléem, le P. Robert passa quarante

jours et quarante nuits exposé à toutes les intempéries de la saison. Il y contracta une maladie dont il eut cruellement à souffrir ; et, pour comble de maux, tandis qu'abandonné de tous, il était en proie à de violentes douleurs, il apprenait que tous, princes, brames, peuple et parias, trompés par de perfides rapports, décriaient sa conduite et ses intentions et s'obstinaient à ne pas le recevoir. N'était-ce pas le cas de secouer la poussière de ses souliers et de dire adieu à cette population indocile ? Non ; le P. Robert n'était pas habitué à reculer devant les obstacles. Guerrier par caractère, il pensait que ce serait perdre beaucoup de sa force morale que de lâcher pied sur un seul point et fuir devant un ennemi, dont l'orgueil victorieux ne manquerait pas de lui en susciter cent autres. D'ailleurs, envisageant les choses selon les lumières de la foi, il jugeait qu'une entreprise commencée au milieu des tribulations et au pied de la croix devait attirer sur elle les bénédictions du ciel. Plein de cette confiance, il résolut de rester à son poste, dût-il y mourir ; et, il faut l'avouer, sa confiance ne le trompa pas. Un mouvement de générosité compatissante qui se manifesta dans un des principaux habitants fut le premier indice et comme l'aurore du jour serein qui allait luire. Cet homme, touché du dénuement où se trouvait le missionnaire, lui offrit un asile dans sa maison. L'offre, comme vous pouvez penser, fut acceptée avec reconnaissance. Tout à coup, sans qu'il soit posble d'en assigner humainement la cause, toutes les situations et tous les sentiments changèrent. Le serviteur de Dieu recouvra presque subitement la santé, les païens se demandèrent entre eux quel était ce nouveau sanniassi et quelle doctrine il enseignait ; on vint le voir par curiosité, des savants et des docteurs se firent un honneur

de disputer avec lui, partout on s'entretenait de la sublimité et de la clarté de ses réponses. Parmi ses disciples se distinguait Tiroumangala-Nayaker, frère aîné de Ramasandra-Nayaker, ce roi de Sandamangalam qui avait si bien accueilli le P. de' Nobili. Dépouillé d'abord, puis persécuté par son cadet, ce prince s'était vu forcé de chercher un asile à Sélam, où la Providence semble l'avoir appelé pour lui donner un royaume plus précieux que celui qu'il a perdu ; il était devenu un des auditeurs les plus assidus de l'apôtre de Jésus-Christ et lui avait confié l'éducation de ses quatre fils. Le nombre des catéchumènes croissait de jour en jour. Dieu lui-même sembla concourir à ce mouvement général en faisant éclater sa puissance en faveur de son ministre. Grand nombre de païens venaient implorer le secours du P. Robert, qui leur distribuait des sentences de la sainte Ecriture gravées sur des lames d'or. Une vertu divine parut attachée à ce signe ; des personnes tourmentées du démon l'attachèrent à leur bras et furent délivrées ; des enfants dangereusement malades revinrent à la santé. On se racontait ces prodiges. La renommée en portait la nouvelle jusque dans le palais du roi, et tout le monde commençait à regarder l'étranger comme un homme extraordinaire.

Enfin le coup décisif fut porté. Un seigneur de la cour était perclus de tous ses membres par suite d'une inexplicable maladie, que les gentils attribuaient au démon. Depuis deux ans il avait inutilement épuisé tous les remèdes des médecins et toutes les superstitions des brames. Frappé des merveilles qui s'opéraient et pressé par ses amis, il demanda et obtint la lame d'or miraculeuse. Le P. Robert l'avertit toutefois de se dépouiller, s'il voulait guérir, de tout emblème superstitieux

ou idolâtrique, et de se confier désormais uniquement en la puissance de Jésus-Christ, fils de Dieu et sauveur des hommes. Il fut obéi. Les idoles furent brisées ou jetées au feu. Quinze jours s'étaient à peine écoulés que le malade entièrement guéri traversait la ville au milieu des acclamations du peuple et, venant se jeter aux pieds du grand sanniassi, lui demandait d'être reçu au nombre des cathécumènes.

Dès lors l'ébranlement fut général. Le roi, informé de ce qui s'était passé, implora la même faveur pour sa femme et son frère, attaqués eux aussi d'une maladie semblable. La bonté divine ne se montra pas moins prodigue à son égard et lui accorda sa demande. Ce ne fut bientôt dans toutes les bouches qu'un concert de louanges en l'honneur du Dieu des chrétiens et de celui qui était venu l'annoncer. Le roi voulut voir le Père, et s'écria qu'il était honteux d'avoir méconnu si longtemps le mérite d'un homme aimé du ciel, mais qu'il réparerait sa faute. A la première visite, il le reçut entouré d'une multitude de brames et de docteurs, attirés par la curiosité, désireux surtout de connaître cette doctrine étrangère. Une discussion fut aussitôt proposée, et l'on choisit pour sujet la fin dernière de l'âme. D'après l'opinion la plus accréditée ici, les brames soutinrent que la béatitude suprême consistait à se transformer, à s'identifier entièrement avec la substance divine, à devenir avec Dieu un seul être, une même chose. C'est le panthéisme pur. Les réponses ne se firent pas attendre, et fermèrent même la bouche aux interlocuteurs ; mais comme il y avait là dedans trop de subtilités pour que la vérité parût avec éclat, le P. Robert jugea à propos d'en appeler au bon sens du roi : « Grand prince, lui dit-il, en se tournant vers lui, vous avez entendu leurs

pompeux discours, qu'en pensez-vous? J'ose vous le demander, y avez-vous découvert cette lumière qui environne toujours la vérité? Quelle obscure énigme viennent-ils nous donner à débrouiller, lorsqu'ils prétendent que notre substance doit se changer en la substance divine? Ou leurs paroles n'ont pas de sens, ou elles mettent la béatitude de l'homme dans le néant; car devenir Dieu, c'est cesser d'être soi, et cesser d'être soi, c'est cesser d'être. Belle perspective vraiment à une vie semée de douleurs et de misères que l'anéantissement de notre être? Est-ce là le bonheur? est-ce là le but souverain de nos désirs? est-ce là le prix et la récompense de la vertu? Quoi! le scélérat ne demande que le néant, et vos docteurs le réservent comme la digne couronne du sage et de l'homme vertueux! » A ces mots, le roi ne put contenir son émotion : « Quel enseignement, s'écria-t-il, nous proposent-ils là? C'est pour le néant peut-être que je travaille et que je sers les dieux? Allez, sanniassi, la victoire est à vous; votre doctrine est la meilleure. » Après cette foudroyante apostrophe, qui coupait court à tous les arguments, il prit le sanniassi par la main et, en présence de la docte assemblée qui le suivait des yeux d'un air stupéfait, il le conduisit dans un appartement écarté, où, seul et sans témoin, il lui demanda les motifs de son voyage et de son arrivée dans ces contrées lointaines. — Prince, lui répondit le Père, je suis venu vous enseigner à vous et à vos sujets la voie du salut. — Quelle est cette voie? reprit le roi. — Connaître, aimer et servir le vrai Dieu, seigneur de toutes choses. — Mais quel est-il ce vrai Dieu? — C'est un être infini et immuable, qui existe de toute éternité et ne doit son existence qu'à lui-même. Souverain maître du ciel et de la

terre, il abandonne les hommes durant quelque temps à leur liberté ; puis, lorsque l'heure de la mort a sonné pour eux, il juge leurs actes avec une inflexible équité et leur distribue, selon leurs mérites, l'immortalité de la douleur ou l'immortalité de la gloire. » L'entretien se prolongea ainsi pendant deux heures environ. Près de congédier le Père, le roi le pressa de demander tout ce qu'il voudrait. « Mais, prince, reprit celui-ci, êtes-vous décidé à ne me rien refuser? — Oui, répondit le roi. — Veuillez y réfléchir. Je compte vous demander un présent d'un très grand prix : et nous pourrions tous les deux nous repentir, vous d'avoir engagé votre parole et moi d'avoir fait une demande indiscrète.» Le roi réfléchit un instant, et reprenant d'un ton de voix très animé : « Oui, dit-il, je vous le promets ; quel que soit votre désir, exprimez-le, et à l'instant vous serez satisfait. —Le Père sourit : Eh bien! prince, répondit-il, accordez-moi votre amitié. » La demande et la manière dont elle était présentée plurent beaucoup au roi, qui s'empressa d'y répondre par des témoignages éclatants d'affection, et assigna au missionnaire une maison dans le plus beau quartier de la ville, qui est celui des brames.

Le P. Robert eut avec ce prince bien d'autres entretiens, qui le mirent de plus en plus en faveur. Il serait trop long de vous en rapporter les détails. Je crois cependant que vous lirez avec intérêt ce qui lui arriva dans l'une de ces visites.

Un jour le roi le fit appeler avec des marques d'un empressement extraordinaire ; il avait besoin, disait-il, de ses conseils dans une affaire très importante. Le P. Robert se rend au palais en toute hâte, et y trouve le prince entouré de ses conseillers qu'il avait convoqués pour délibérer avec eux. Il s'agissait d'une proposition

faite par deux étrangers qui, moyennant une certaine somme, promettaient de changer le fer en argent et le cuivre en or. Tout le monde était ébloui d'une si brillante découverte, et l'on se préparait à procéder aux opérations merveilleuses. Le P. de' Nobili ayant fixé les deux alchimistes présents à cette délibération, leur demanda s'ils étaient sanniassis, ou bien hommes mariés; ils répondirent qu'ils étaient hommes du monde, ayant femmes et enfants. « Par conséquent, vous avez besoin d'argent, vous cherchez les richesses. — Sans aucun doute. — Mais s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'ayant à votre disposition un moyen si facile de vous procurer un grand trésor, vous ne l'ayez pas encore employé pour votre propre intérêt, et que vous alliez cherchant les richesses et traînant votre misère dans tous les pays? Si votre art n'a pu vous servir pour vous-mêmes, comment promettez-vous de l'employer en faveur des autres? » Les alchimistes furent déconcertés par ces observations. Le Nayaker, qui ne renonçait pas si facilement à ses espérances, se retira dans son cabinet, fit appeler le P. Robert avec deux des principaux conseillers, et lui demanda si vraiment il croyait qu'il ne fût pas avantageux de hasarder une épreuve. « Seigneur, lui répondit le Père, vous êtes un grand prince, et moi, quoique pauvre sanniassi, j'ai ma réputation; notre honneur nous défend à vous d'entreprendre et à moi de vous conseiller une chose où vous ne pourrez réussir; ces hommes sont de misérables charlatans; s'ils savaient faire de l'argent ou de l'or, ils ne viendraient pas vous en demander. Mais moi, je possède une alchimie très véritable et infaillible dans ses résultats; il serait digne d'un noble prince comme vous d'en faire l'essai. »

Le roi, dont la curiosité était agréablement excitée par

ces paroles, s'assit d'un air de complaisance pour l'écouter avec plus d'attention ; et le Père lui développa ainsi sa pensée : « L'alchimie que je vous propose est un art tout divin, qui change la terre et la boue en or le plus fin, c'est à dire qui change les pécheurs en hommes justes et parfaits, des hommes mortels en hommes immortels, et communique à de pauvres et viles créatures le bonheur et la gloire de devenir des images vivantes du Dieu tout puissant. Si cette glorieuse transformation est désirable pour tous les hommes, elle convient surtout aux nayakers, aux princes et aux rois, qui sont établis de Dieu pour donner l'exemple aux peuples. Cette vie n'est qu'un songe qui se dissipe en un instant ; et après cette vie, la mort ; et à la mort, un jugement rigoureux sur toutes nos actions, suivi d'une récompense sans fin ou d'un supplice éternel. Or le principe et le fondement de toute bonne œuvre est la connaissance du vrai Dieu, Seigneur de l'univers. C'est se faire de ce grand Dieu une idée bien fausse et bien injurieuse que de lui attribuer non seulement des choses vaines et ridicules, mais encore des actions criminelles et abominables, telles que les amours du dieu Chrichna et autres turpitudes que nous rougirions de raconter, et que vos idoles n'ont pas rougi, dit-on, de commettre. » A ces mots un des deux conseillers, qui était un brame lettré, se croyant obligé de prendre la défense de ses dieux, protesta que toutes ces choses n'étaient pas de véritables péchés, mais des espèces de passetemps et des jeux (c'est ainsi en effet qu'ils sont nommés dans les livres et les poèmes païens). « Des passetemps ! des jeux ! reprit le Père, oui, les pourceaux se jouent dans la fange ; mais ces jeux sont-ils dignes de la majesté divine ? sont-ils propres à édifier les hommes ?... » Puis il développa divers autres points

essentiels de notre sainte religion. Le roi y prit un si vif intérêt qu'il ne pouvait se lasser de l'entendre; il le pria plusieurs fois de continuer son discours, qui dura plus de quatre heures. Quand il eut achevé, le prince le pressa de nouveau de lui demander tout ce qu'il désirait pour lui et ses disciples; et comme il répondait, selon sa coutume, qu'il n'avait besoin de rien, il se tourna vers ses conseillers, et leur dit : « Je comprends maintenant pourquoi le sanniassi refuse de rien recevoir de moi, c'est qu'il veut se réserver pour le ciel toute la récompense des bonnes œuvres qu'il fait sur la terre. » Il le força cependant d'accepter quelques toiles; car, selon les usages du pays, c'est un don que les grands se croient obligés de faire à ceux qui les visitent, et ce serait une grande incivilité que de le refuser.

Sélam devait être témoin des deux spectacles que l'Eglise donne au monde partout où elle établit son empire; cette ville devait voir des conversions et des persécutions. Les premières furent nombreuses. Je citerai parmi les plus remarquables celle d'un *pandaram*. Vous me demanderez peut-être ce que signifie ce mot; le voici : Quiconque veut être pandaram doit observer scrupuleusement quatre choses : 1° s'abstenir de toute chair et en général ne jamais rien manger qui ait eu vie ou principe de vie; 2° jeûner continuellement; 3° offrir des sacrifices au démon tous les jours; 4° avoir la ferme confiance que, moyennant ces observances, il arrivera deux jours après sa mort à la gloire éternelle. A ces quatre conditions le titre de pandaram vous appartient dans toute son étendue, et nul homme au monde ne doit être assez hardi pour vous le disputer. Cette vie, comme vous le voyez, est rude; elle ne ressemble même pas mal à la vie des anachorètes. Eh bien, ces souffrances volontaires

et cette espèce d'inexplicable mortification sont les chaînes avec lesquelles le démon retient le plus fortement sa victime ; ce qui s'explique aisément, si l'on remarque que l'orgueil est de tous les vices le plus difficile à déraciner. Oui, ces malheureux pandarams s'enorgueillissent de leurs pénitences, et comme l'humilité seule a le droit d'ouvrir les portes du ciel, ils opposent par là un obstacle presque invincible à leur conversion. Témoin celui dont je voulais vous entretenir. L'infortuné admirait la religion chrétienne, il l'aimait, il était convaincu de la vérité de ses dogmes, il se plaisait aux instructions du P. Robert; et cependant il ne se décidait pas parcequ'il lui en coûtait trop de rompre avec sa secte. Peut-être ne serait-il jamais sorti de son irrésolution si Dieu n'eût levé la verge sur lui et ne l'eût miséricordieusement châtié. Une maladie mortelle accompagnée de douleurs aiguës atteignit le rebelle qui voulait fuir. Dieu fit plus encore, voulant lui ôter tout prétexte de reculer davantage, il permit qu'il eût un songe mystérieux ; fruit d'une imagination exaltée, ou bien effet d'une intervention surnaturelle ? c'est ce que je ne saurais décider. Un personnage auguste et d'un aspect vénérable se présenta à lui pendant qu'il dormait, et lui déclara qu'il faisait fausse route, qu'il n'arriverait jamais par le chemin des pandarams à la gloire éternelle, qu'il devait suivre pour cela le chemin enseigné par le sanniassi. Cet avertissement, donné en face de la mort, produisit son effet, les idoles furent jetées à la rivière, tous les signes de superstition détruits, les erreurs rétractées, le baptême fut demandé avec instance, et le jour même où il fut accordé, la tombe ou plutôt le ciel s'ouvrit pour le nouveau chrétien.

Un vieux soldat de soixante ans nous a aussi singu-

lièrement consolés par la ferveur de sa conversion. Cet homme était vraiment tourmenté du désir de la vérité ; il avait un cœur droit et simple, en un mot il était tout prêt à recevoir la semence de l'Evangile. Ses efforts pour trouver le trésor caché dont il pressentait l'existence avaient été d'une constance peu commune. Pas de dieu qu'il n'eût invoqué, pas de pagode qu'il n'eût visitée, pas de gourou païen auquel il n'eût demandé des conseils et distribué de larges aumônes. Mais que trouvait-il dans ces faux docteurs? Les ténèbres. Ce que l'un affirmait, l'autre le niait, en sorte que leurs paroles ne servaient qu'à augmenter ses perplexités. Sur ces entrefaites le P. Robert arriva à Sélam ; notre soldat, grand chercheur de gourous et de sanniassis, ne pouvait manquer une si belle occasion ; il vint en effet, et cette fois réussit mieux qu'à l'ordinaire. A peine eût-il entendu les premiers enseignements de notre sainte foi que son cœur fut saisi d'un sentiment ineffable ; la lumière était là, il le sentait, il le comprenait, et il le comprenait si bien qu'il ne put dès lors se séparer de son nouveau maître ; il le suivait partout, il pleurait en voyant les brames lui manquer de respect, il ne se lassait pas de l'écouter et de l'interroger. Il a reçu le baptême et persévère dans ses bonnes dispositions. Rien de plus touchant que de voir ce brave, devenu le soldat de Jésus-Christ, consacrer à la prière et aux exercices du zèle tout le temps qu'il peut soustraire à ses occupations, et au milieu même des devoirs de son emploi s'appliquer constamment à la récitation du saint rosaire ou à la méditation des mystères de notre Seigneur.

A de pareils succès les épreuves ne devaient pas manquer. Aussi la persécution éclata bientôt. Mais cette

fois il suffit de la regarder en face pour en triompher. Les brames, avec cette dextérité dans la calomnie que vous connaissez déjà, ne purent pas dépasser leurs devanciers, et, se traînant à la suite des calomniateurs de Maduré, firent retentir le nom magique de Prangui. Ils y ajoutèrent mille fausses nouvelles sur les mauvais traitements que l'étranger avait subis dans cette capitale, d'où ils racontaient qu'il avait été chassé ignominieusement, et selon leur coutume ils ne manquaient pas d'en présenter des témoins occulaires. Leur chef, le propre gourou du roi, avait contribué pour sa part à cette magnifique invention. Rangés sous ses ordres les persécuteurs se croyaient assurés du succès, et vraiment les apparences leur étaient si favorables qu'il n'y avait parmi les amis du P. Robert qu'une seule voix pour l'exhorter à se soustraire au danger par la fuite. Il ne fut pas de cet avis; il jugea que fuir serait donner gain de cause à ses ennemis, accréditer leurs mensongères accusations, et tout au moins augmenter de beaucoup leur audace. Sa résolution fut donc prise d'une manière inébranlable; il resta. Les brames, après avoir longtemps préparé leur attaque, frappèrent enfin le grand coup; tous ensemble se présentent tumultueusement au palais, où par leurs soins les grands de la cour étaient déjà réunis; ils supplient, ils conjurent le roi au nom des dieux et pour l'honneur de leur caste de chasser l'audacieux prangui. Pendant qu'ils parlaient, le roi demeurait immobile et silencieux; seulement il était aisé de découvrir sur son visage les traces d'une vive indignation. Tout à coup il interrompt brusquement ses bruyants interlocuteurs, et élevant la voix : « Quoi! s'écrie-t-il, en ma présence, en face de toute ma cour, vous osez insulter un homme que j'honore de mon amitié

et dont les rares vertus ont ravi mon estime! Téméraires, sortez d'ici, et ne venez plus me rompre la tête de vos calomnies! » Vous dire avec quelle précipitation cette troupe mutinée se dispersa est chose impossible : la foudre tombant au milieu d'eux n'eût pas produit un effet plus prompt; chacun sortit à la hâte, et ils comprirent qu'ils devaient chercher à se défendre avant de songer à attaquer.

Le P. Robert qui, en bon général, non content de remporter des victoires, sait encore en profiter, redoubla d'ardeur et de confiance. Sa plus grande conquête, jusqu'à présent, est sans contredit Tiroumangala-Nayaker, ce frère de Ramasandra, dont je vous ai parlé au commencement de ma lettre. Ce prince fut, lui aussi, en butte au tracasseries du grand-gourou; on lui adressait en secret d'amères reproches, on le menaçait de le perdre s'il continuait ses assiduités auprès du sanniassi, s'il s'obstinait à se mettre au rang des catéchumènes. Il en fut ébranlé, et prenant avec lui un ami dévoué, il vint de nuit comme autrefois Nicodème, interrogea le P. Robert sur la conduite à tenir dans des circonstances si difficiles. « Je ne les crains pas, disait-il, mais s'ils me défient à un combat public, que ferons-nous? — Je parlerai avec vous, repartit le Père, en faveur de la vérité. — Et s'ils ont recours à la force? — Nous souffrirons en témoignage de la vérité. Lorsqu'on a l'honneur de la défendre, cette vérité divine, toute ignominie est une gloire, toute perte est un gain, la mort devient la vie! » Ce peu de mots toucha profondément le prince, qui se retira consolé et fortifié. Ses dispositions ne changent pas, mais quelque admirables, quelque solides qu'elles paraissent, la situation délicate où il se trouve, la perspective des luttes qu'il aura nécessairement à

soutenir ont déterminé le P. Robert à différer son baptême et celui de ses enfants; nous le recommandons instamment aux prières de votre Paternité.

La chrétienté de Sélam est donc établie, et, il faut l'espérer, sur des bases solides. Nos supérieurs et l'archevêque viennent d'appeler à Cochin l'ouvrier infatigable qui l'a fondée, afin de combiner avec lui les mesures à prendre pour le bien général de la mission. Et en effet depuis que la bulle de Sa Sainteté Grégoire XV a décidé en notre faveur la question des rites, un champ plus vaste nous est ouvert et nous promet une moisson abondante. Puissent les moissonneurs accourir en foule et recueillir dans l'allégresse le grain que d'autres, nous pouvons le dire, ont semé dans les larmes!

En union de vos SS. sacrifices,

Ant. Vico.

LETTRE DU P. ANT. VICO, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. MUZIO VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Mon Très Révérend Père P. C.,

Le P. Robert de' Nobili, après avoir réglé à Cochin les affaires de la mission, revint tout joyeux, accompagné du P. Emmanuel Martinz que la Providence destinait à partager nos fatigues. Son premier mouvement le reportait vers cette chrétienté de Sélam, fruit de ses souffrances et de ses douleurs. Déjà il était en route, lorsque des nouvelles inattendues le forcèrent à s'arrêter. A l'instigation des brames, qui tremblaient de voir Tiroumangala-Nayaker abjurer le paganisme et passer dans nos rangs, le roi de Sélam avait entrepris la conquête d'une province appartenante à Sendamangalam. Son projet, disait-il, était de rendre à Tiroumangala

une partie des possessions qu'un frère dénaturé lui avait injustement ravies ; mais ces paroles étaient un insigne mensonge. Un complot était monté et, à la première occasion favorable, on devait enlever au malheureux prince ses biens et la vie. Trompé d'abord par les apparences, celui-ci avait donné dans le piége ; il marchait plein de sécurité, à la suite de son perfide allié, et il eut péri sans doute si le ciel qui le protégeait n'avait permis que le secret transpirât. Averti tout à coup, je ne sais par quel moyen, Tiroumangala comprit que sa seule ressource était de prévenir ses ennemis, et, brisant les filets dans lesquels on cherchait à l'enlacer, il se sauva à la hâte, avec quarante domestiques, sur les terres du roi de Moramangalam, environ à huit lieues de Sélam. Il envoya de là au P. Robert une lettre où il racontait ses infortunes et demandait le baptême pour lui et toute sa famille.

Entre deux princes dont l'un était persécuté pour la foi, et l'autre devenait persécuteur, le P. Robert n'hésita pas. Il remit à des temps meilleurs le voyage de Sélam et accourut auprès de son illustre néophyte. Mais jugez de son étonnement, lorsqu'au lieu de l'accueil bienveillant auquel il s'attendait, il rencontra la plus désolante, la plus inconcevable froideur. On le fuyait, on évitait sa présence, on le repoussait presque, et cela après l'avoir appelé avec tant d'empressement ! Au reste il eut bientôt pénétré les motifs de cette étrange conduite. Les brames avaient annoncé au prince que son frère, effrayé du danger qui menaçait ses propres états désirait se réconcilier avec lui, qu'il voulait le rappeler et même lui donner la succession au trône, ce qui était d'autant plus vraisemblable que Ramasandra n'avait pas d'enfants. Ils ajoutaient qu'avant tout et pardessus

tout il se gardât bien d'embrasser la religion chrétienne ; que le baptême briserait le sceptre entre ses mains, parceque les païens n'accepteraient jamais la domination d'un roi soumis à une religion étrangère. Placé entre la misère et l'espérance d'une couronne, le catéchumène s'était laissé ébranler, et, dans un moment de faiblesse, il avait résolu de sacrifier sa foi à son ambition. Le P. Robert ne désespéra pas. Il rendit visite au roi de Moramangalam, et le pria de lui accorder une maison où il pût s'abriter. Il arrivait trop tard ; déjà les brames, instruits de ce qui s'était passé à Sélam et redoutant l'influence du sanniassi étranger, avaient prévenu contre lui l'esprit du prince. Repoussé de toutes parts il se retira, comme à Sélam, dans un endroit pauvre, solitaire, exposé aux pluies d'hiver et à la visite des serpents venimeux. A toutes ces incommodités vint se joindre la plus cruelle des privations : la disposition des lieux ne lui permit plus de célébrer la sainte messe. Tandis que tranquille et résigné il présentait à Dieu l'offrande de ses peines, Dieu travaillait pour lui. Un jour qu'il était en prière, Tiroumangala se présente entouré de ses quatre fils ; son visage annonçait le trouble d'une âme livrée à la honte et aux remords. Le père se lève avec empressement, s'approche, le sourire sur les lèvres, et lui demande d'un air affectueux quel est l'objet de sa visite : « Père, répond Tiroumangala, voilà mes enfants ; continuez à les instruire comme vous faisiez autrefois ; lorsqu'ils seront préparés donnez-leur le baptême ; je ne veux pas les priver d'un bonheur que je désirerais pouvoir partager moi-même. » Ces paroles furent accompagnées d'un profond soupir. Le Père, comprenant ce qui se passait dans son cœur, jugea plus convenable de ne pas insister et de laisser agir la grâce;

il remercia, accepta l'offre, et sentit redoubler ses espérances. Les quatre enfants montrèrent en effet une ardeur sans égale : l'aîné, âgé d'environ vingt ans, héritier futur des états de Sendamangalam, se distinguait autant par la vivacité de sa foi que par ses qualités naturelles. Il vint un jour raconter en pleurant qu'ayant vu son père offrir de nouveau des sacrifices aux idoles, et lui ayant demandé quel entraînement secret le ramenait ainsi à un culte impie, il en avait reçu cette réponse : « Veux-tu donc, mon enfant, que je dévoue ma vie au mépris et à la haine de mes concitoyens ? » Le P. Robert consola le jeune prince, l'engagea à prier et lui communiqua la confiance dont il était lui-même animé.

Cependant les incommodités auxquelles il se trouvait continuellement exposé altérèrent sa santé ; ses jeunes néophytes allarmés de son état engagèrent un habitant de la ville à lui céder un coin dans sa maison. Aussitôt qu'il fut à l'abr ides intempéries de l'air la fièvre s'arrêta et, ce qui acheva sa guérison, il put dès ce jour recommencer à célébrer la sainte messe, dont la longue privation lui avait été si pénible. Encouragé par ces attentions de la Providence, le P. Robert résolut de travailler avec une nouvelle ardeur à l'établissement du règne de Jésus-Christ dans cette contrée ; il commença par donner le baptême aux quatre nobles catéchumènes. Leur joie fut extrême ; mais plus ils appréciaient leur bonheur, plus la piété filiale enflammaient en eux le désir de le partager avec l'objet de leur tendresse. Tout ce que l'amour peut inventer fut mis en œuvre pour accélérer ce moment ; mais c'est au ciel surtout que leur foi résolut de faire violence, car c'est du ciel que devait descendre la grâce. Un jour que Tiroumangala, accompagné de ses

quatre enfants, était venu visiter le P. Robert, celui-ci s'adressant au plus jeune d'entre eux, lui demanda s'il priait Dieu pour la conversion de son père : « Si je le prie! répondit l'enfant, et comment puis-je être heureux tant que je verrai mon père esclave du démon! » Ces paroles furent pour le prince un trait qui pénétra jusqu'au fond du cœur. Dieu acheva son œuvre par l'événement que je vais raconter :

Un brame abandonné de tous les médecins était réduit à la dernière extrémité. Ses parents, accourus auprès du P. de' Nobili, le recommandaient à ses prières, l'assurant qu'il embrasserait la loi chrétienne si Dieu lui rendait la santé ; le brame lui-même répétait cette promesse dans les intervalles lucides que lui laissait la maladie. Le Père présentant au malade de l'eau bénite, lui recommanda de mettre de côté ses idoles et de se confier en Dieu seul ; puis se tournant vers les assistants, il leur dit : « J'ai peu d'espoir pour la conversion de cet homme; mais j'ai confiance qu'en lui rendant la santé du corps, Dieu vous accordera le salut de l'âme par cette manifestation de sa puissance et de sa bonté. » La prédiction se vérifia ; le brame guérit, et négligea son salut; le prince, témoin de ce prodige, en fut tellement frappé qu'à l'instant il résolut dans son cœur de briser toutes ses chaînes, d'abandonner ses intérêts temporels entre les mains de la divine Providence et d'assurer enfin son salut éternel. A peine rentré chez lui, il jette ses idoles au fond d'un puits, communique sa résolution à son fils aîné, qui court en porter la nouvelle au sanniassi, et lui-même le suit de près accompagné de ses trois autres enfants. Qui pourrait peindre la scène attendrissante qui eut lieu dans cet instant solennel! Tous sont prosternés aux pieds du missionnaire ; de douces larmes

coulent de tous les yeux ; la joie, la reconnaissance, l'amour oppriment tous les cœurs et brillent sur tous les visages ; les lèvres vibrantes semblent chercher en vain des paroles, un silence de stupeur entremêlé de sanglots est longtemps la seule expression de ces sentiments ineffables... Le P. Robert, fondant lui-même en larmes, tombe à genoux, et offre à Dieu, au nom de tous ses enfants, les actions de grâces que lui inspire son cœur ; puis relevant son cher disciple, il l'embrasse et l'admet au nombre des catéchumènes, sous les auspices de tous les saints dont on célébrait alors la fête. Un peu plus tard il avait le bonheur d'offrir au roi des cieux naissant dans une crèche ce prince de la terre qui renaissait à la vie céleste par la grâce du baptême.

Je ne vous parlerai pas des sentiments de l'illustre néophyte. Plus ses chaînes avait été pesantes, plus il sentait le bienfait de la main qui les avait brisées. Ne sachant comment témoigner sa reconnaissance, il disait que si la Providence lui accordait un jour la possession de ses états, il s'engageait à s'employer tout entier pour amener tous ses sujets à la loi de Jésus-Christ. « Dieu accepte votre bonne volonté, lui répondit le P. Robert ; il vous donnera les moyens de l'accomplir en vous procurant les honneurs, les richesses et le gouvernement du royaume, s'il prévoit que cet état de choses soit pour vous la voie du salut. Mais si tous ces biens temporels vous devaient être une occasion de chute et de ruine éternelle ; il vous serait bien plus avantageux de suivre Jésus-Christ, né dans la pauvreté et les souffrances, pour arriver avec lui au bonheur et à la gloire du ciel, que de jouir pendant quelques années des fausses prospérités de ce monde pour être ensuite précipité dans les tourments de l'enfer. Laissez au Seigneur le

soin de tout ce qui vous regarde ; ne pensez qu'à le servir fidèlement et à orner votre âme de toutes les vertus.» Le néophyte se montra docile à cet avis. La grâce du christianisme produisit dans sa conduite un changement qui étonna tout le monde, et consola surtout sa mère et son épouse. Persuadées qu'une religion qui agit ainsi sur les cœurs ne pouvait manquer d'être divine ; elles se hâtèrent de l'embrasser elles-mêmes, avec douze autres membres de cette noble famille, et d'imiter en tout les vertus dont l'exemple les avait si vivement frappées. Depuis ce moment cette maison, jusqu'alors si malheureuse par les disputes et les dissensions intestines encore plus que par les persécutions du dehors, est devenue, selon les paroles du prince lui-même, une image et un avant-goût de la félicité céleste.

La princesse se signale entre tous par sa piété et sa ferveur. Pénétrée d'une lumière surnaturelle, on l'entend dire souvent qu'aidée de la grâce elle resterait inébranlable dans la religion, quand même tout le monde et son propre époux voudrait l'abandonner. Cette foi vive lui fait trouver son bonheur dans l'état de misère et d'exil où elle est réduite : « C'est la bonté divine, dit-elle, qui a ainsi disposé tous les événements pour nous procurer les biens éternels, que nous n'aurions jamais connus ni cherchés s'il nous avait laissés dans notre premier état de richesse et d'honneurs. » Tous les membres de cette famille privilégiée nous remplissent de consolation. L'exemple de leurs vertus et la vue de leur bonheur font une heureuse impression sur les gentils, dont plusieurs, nous en avons la confiance, marcheront bientôt sur leurs traces.

Quelque temps après son baptême, Tiroumangala, ayant visité le roi de Moramangalam, le trouva dans son

palais en compagnie de ses deux frères. Pendant qu'ils discouraient ensemble, un brame, prêtre des idoles, vint offrir la cendre sacrée ; un des princes, par déférence pour Tiroumangala, fit signe de lui en faire les honneurs : c'était peut-être un piége qu'on tendait à sa foi ; mais, foulant aux pieds le respect humain, il refusa la cendre en disant qu'il n'en faisait plus usage, parcequ'il était chrétien. Dieu a déjà commencé à récompenser ce généreux néophyte. Son frère l'invite à prendre part à la guerre qu'il soutient contre son voisin, et lui offre de l'associer au gouvernement de son royaume. Le P. de' Nobili, habile à saisir toutes les occasions, a prié le Père provincial de nous envoyer un riche étendard portant d'un côté l'image de la croix et de l'autre, en langue sanscrite, l'inscription : *In hoc signo vinces*, à l'instar de celui qui assura la victoire au grand Constantin. Nous destinons ce labarum aux deux princes, afin que notre Seigneur marchant à leur tête bénisse et couronne leurs combats, qui peuvent contribuer si puissamment au triomphe de notre sainte religion.

Un frère du roi de Moramangalam, qui est lui-même seigneur d'un état voisin assez considérable, invita le P. Robert à venir chez lui et l'accueillit avec respect et bienveillance. Il s'offrit de lui faire bâtir une maison et une église et lui donna une entière liberté d'annoncer l'Evangile. Le père accepta ses offres, et lui promit de revenir quand il aurait consolidé ses premières chrétientés.

Parmi les autres conquêtes du saint Evangile, dans cette province, il est juste de nommer ici un paria fort instruit, maître renommé de la *langue sublime*. Convaincu de la vérité par la lecture d'un petit ouvrage du P. Robert, *sur les Signes caractéristiques de la*

vraie et de la fausse Religion, il se présenta tout décidé à embrasser la loi de Jésus-Christ. On l'avertit qu'il fallait commencer par se dépouiller de toutes les marques de gentilité ; et à l'instant il jeta loin de lui le lingam auquel les hommes de sa secte tiennent avec une obstination souvent insurmontable. La suite répondit à un si heureux commencement ; il reçut le baptême avec des sentiments de joie qui justifiaient le nom de *Mouttioudeian* (Hilaire) qui lui fut donné. Il partit peu après pour travailler à convertir ses parents et ses anciens élèves, dont quelques-uns étaient des hommes de trente, quarante et cinquante ans, attirés auprès de lui par l'éclat de sa réputation. Dieu répandit une telle bénédiction sur ses premiers efforts qu'il a déjà réuni un petit noyau de quatre-vingts catéchumènes ; le P. de' Nobili se dispose à les visiter, afin de les instruire et de fonder une nouvelle chrétienté.

Ces circonstances, et le désir de consolider l'Eglise de Moramangalam déterminèrent le P. de' Nobili à suspendre son voyage de Sélam. En attendant il eut la consolation de revoir ses premiers néophytes de cette ville ; le plus empressé fut le vieux soldat dont j'ai parlé dans la lettre précédente. Dès qu'il eut appris l'arrivée du sanniassi, malgré son âge avancé et l'exigence du service militaire, il obtint de ses chefs un congé et se mit en route. Vers le soir, ses compagnons le voyant très fatigué l'invitèrent à passer la nuit dans une hôtellerie : « Non, non, répondit le vieillard, il ne sera pas dit que pour trois milles qui me restent à parcourir je renonce au plaisir de voir mon Père dès ce soir et de passer la nuit devant sa porte. »

Il eût manqué une chose à la gloire de cette nouvelle chrétienté si la persécution ne fût venue éprouver

l'œuvre apostolique. Effrayés des progrès rapides de la foi, les brames imaginèrent un nouveau stratagème, qui faillit anéantir tous les succès du missionnaire. Ils se firent une arme des guérisons même qu'il avait opérées ; ils publièrent partout que les maladies qu'il avait guéries étaient dues au sortilége, et comme dans l'opinion de ces peuples les effets de la magie ne peuvent être détruits que par une magie supérieure, le P. de' Nobili devait être un magicien des plus puissants ; par conséquent sa présence était extrêmement redoutable. Evidemment c'était à lui seul qu'il fallait attribuer l'influence contagieuse qui désolait le pays et qui menaçait de le dépeupler entièrement (il existait en effet une maladie très pernicieuse qui enlevait beaucoup de victimes) ; l'unique remède à ce fléau était donc de chasser ignominieusement du pays celui qui en était l'auteur. On conçoit l'impression que devaient produire ces insinuations sur des esprits grossiers et superstitieux, exaltés par la crainte. Un des principaux de la ville qui avait concédé un bel emplacement pour la construction d'une église et d'un presbytère, retira sa parole. Le roi lui-même, effrayé par les discours des brames et cédant à leurs perfides intrigues, prit la résolution d'exiler le sanniassi. Le prince, son fils, qui témoignait beaucoup d'amitié au P. de' Nobili, vint lui porter cette triste nouvelle, et le conjura de prévenir l'orage, de se soustraire par la fuite à une telle ignominie, et d'empêcher une explosion qui ruinerait en un instant toutes les espérances de l'avenir. Je n'ai pas besoin de vous dire quel fut le parti qu'embrassa le missionnaire. Il fut fidèle à sa maxime ; il craignit de livrer à la rage de ses persécuteurs ses chers néophytes, qui avaient déjà reçu ou qui attendaient le baptême ; il jugea

que le plus grand mal qui pût arriver dans la guerre contre le démon était de paraître transiger avec lui. Ainsi mettant toute sa confiance en Dieu, il résolut d'attendre son ennemi de pied ferme, prêt à recevoir l'ignominie comme un honneur et persuadé que Dieu saurait en tirer sa gloire. Sa confiance ne fut pas confondue. Les esprits se calmèrent peu à peu. On admira un tel courage, on en conclut que l'innocence seule devait en être le principe, et peu de temps après cette tempête, le P. de' Nobili construisait son église et arborait l'étendard de la croix au centre de cette grande ville.

Animé par les succès que notre Seigneur accordait à ses entreprises et résolu d'étendre plus loin ses conquêtes, il appela auprès de lui le P. Em. Martinz, qui l'a rejoint à Moramangalam, et sera chargé de cultiver ces nouvelles chrétientés.

Je termine cette lettre en recommandant nos néophytes à vos SS. SS. et vous demandant votre bénédiction.

Ant. Vico.

Maduré, 1625.

LETTRE DU P. ANT. VICO, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. MUZIO VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Maduré, 1626.

Mon très Révérend Père,

Je vous ai raconté, dans les deux lettres précédentes, les heureux développements que notre mission prend vers le nord ; je vous parlerai aujourd'hui des conquêtes qu'elle continue de faire aux environs de Maduré.

Commençons par une conversion dont les circonstances sont aussi édifiantes qu'extraordinaires. Un

homme distingué, rajah de caste, était en proie depuis vingt ans à des tortures affreuses que tout le monde attribuait à une action surnaturelle. Il avait essayé tous les remèdes et imploré le secours de tous les magiciens du pays sans en recevoir aucun soulagement. Cédant aux avis d'un chrétien de sa connaissance, il se rangea au nombre des catéchumènes. D'abord il ne cherchait que la santé corporelle; mais après avoir entendu quelques instructions, éclairé d'une lumière céleste il protesta que désormais il voulait, avant tout, sauver son âme et abandonnait volontiers son corps à la volonté divine. Ce qu'il exprimait par ses paroles, il le prouva par les faits. Immédiatement après son baptême, il fut saisi de douleurs atroces; aussitôt tous ses parents idolâtres de redoubler d'efforts; les brames d'accourir avec leurs remèdes et de lui promettre une prompte guérison. « Loin d'ici, répond le nouveau soldat de Jésus-Christ, je ne veux ni de vos remèdes ni de votre magie; je suis chrétien; ce bonheur me suffit. » Il passa un mois entier en proie à d'horribles souffrances et attendant la mort à chaque instant. Dans cette extrémité il fait venir son fils âgé de dix ans : « Mon enfant, lui dit-il, je me sens défaillir; si les magiciens voulaient profiter de cet état pour faire sur moi leurs superstitions, ne les laisse pas approcher et réponds constamment que je t'ai donné ordre de les chasser. Mon cher enfant, quand je serai mort, n'oublie jamais la grâce que Dieu nous a faite, conserve fidèlement la foi que tu as reçue avec moi dans le saint baptême, sois constant à observer la loi sainte de Jésus-Christ; il sera ton père... » A ces mots il tombe évanoui. On le croit sur le point d'expirer, et déjà la famille prépare la cérémonie des funérailles. Au même moment, un messager qu'on avait expédié à

notre église de Maduré, distante de deux lieues, arrive auprès du malade et lui verse dans la bouche quelques gouttes d'eau bénite. Le moribond paraît s'éveiller d'un profond sommeil et ouvre les yeux ; on lui montre l'eau sainte que lui envoie son sanniassi, il la boit, et se trouve guéri sur-le-champ. Les assistants, qui s'étaient réunis en foule pour pleurer le mort, sont saisis d'admiration, ils se répandent dans les rues, publient partout le prodige qui vient de s'opérer, et proclament à haute voix que l'auteur de semblables merveilles ne peut être que le vrai Dieu. Un parent de ce néophyte accourut à Maduré pour nous raconter ce qui était arrivé et nous demander la grâce du saint baptême.

La divine Providence, à qui tout instrument est bon, se plaît quelquefois à se servir des brames eux-mêmes pour convertir les idolâtres. En voici un trait qui vous démontrera l'aveuglement de ces pauvres peuples. Un de nos brames chrétiens était allé de grand matin rendre visite à un seigneur de Maduré. Pendant qu'il s'entretenait avec lui, les brames de la pagode vinrent prier cet éminent personnage de vouloir bien accompagner l'idole qui allait parcourir les rues de la ville. Interrogés sur le motif extraordinaire qui forçait le dieu à sortir de son temple ce jour-là et de si grand matin, ils lui firent cette réponse : « La nuit dernière il lui a pris fantaisie de s'échapper, il a couru les mauvais lieux et commis beaucoup de crimes ; maintenant il ne veut pas rentrer dans le temple ainsi chargé de souillures, de peur d'être chassé par la grande déesse Péroumâl ; en conséquence, il va d'abord se purifier par une procession expiatoire.» Une telle absurdité vous étonnera, surtout dans ces brames orgueilleux qui étudient les hautes sciences, disputent sur les questions les plus subtiles et débitent avec em-

phase de pompeuses sentences de philosophie. Voilà pourtant où ils en sont ! Voilà le langage qu'ils tiennent tous les jours aux peuples crédules, qu'ils ont l'audace de tenir aux grands et que confirme leur conduite ! Au reste, nous en serons moins étonnés si nous nous rappelons les extravagances qui avaient cours dans la Grèce sous les yeux de ses plus célèbres philosophes. Tant il est vrai qu'il n'y a de sagesse que dans la véritable religion! Comme vous pouvez le penser, notre brame ne perdit pas une si belle occasion de montrer le ridicule de ces cérémonies. Le seigneur païen en fut si honteux qu'il chassa de sa présence tous ces imposteurs ; puis se tournant vers le chrétien : «Et ce sont là, dit-il, les dieux qu'on nous fait adorer! des êtres qui se couvrent de crimes abominables ! C'en est assez, non je ne veux plus être dupe. On m'a parlé de la nouvelle loi que prêche votre sanniassi; je désire la connaître. — Rien de plus facile, répondit le néophyte, le meilleur moyen, c'est de vous adresser à lui-même; il est si bon, vous en recevrez l'accueil le plus honorable. » Il vint en effet me trouver, et nous avons déjà eu plusieurs conférences qui me donnent l'espoir de le compter bientôt au nombre des adorateurs du vrai Dieu.

Mais l'événement de cette année le plus heureux et le plus important pour le progrès de la mission a été la conversion dont je vais vous faire le récit. Nous étions liés depuis un an par une étroite amitié avec un seigneur, général d'armée et favori de Virapa-Nayaker, prince puissant de cette contrée. La gloire de Dieu et le salut des âmes étant l'unique objet que nous nous proposons dans ces sortes de relations, j'avais soin, toutes les fois qu'il me visitait, de l'attirer à la connaissance de Jésus-Christ ; mais sa position et les obstacles qu'il de-

vait rencontrer m'imposaient une extrême réserve. Il revint me visiter au commencement de cette année ; je l'accueillis, comme toujours, avec une tendre bienveillance, et sondai ses dispositions ; la grâce avait agi efficacement, il était capable d'un sacrifice ; je crus devoir profiter d'une si belle occasion. En conséquence, lorsqu'il me fit sa visite d'adieux, après les cérémonies ordinaires de la civilité, je lui exprimai le désir de lui parler seul à seul ; aussitôt il fit retirer toute sa suite, et mes brames sortirent avec les autres. « Seigneur, lui dis-je alors, je ne puis comprimer plus longtemps le désir que j'ai de votre salut éternel ; vous savez que c'est votre unique affaire, il est temps d'y penser, la mort peut vous surprendre avant que j'aie le bonheur de vous revoir ; quelle ne serait pas ma désolation si un tel coup vous frappait hors de la voie du ciel ! » Mais, reprit mon généreux ami touché de la grâce et ému jusqu'au fond de l'âme, je suis déjà converti ; je me conforme exactement à vos conseils, je n'adore plus les idoles, je reconnais un seul vrai Dieu. — C'est très bien ; mais cela ne suffit pas. — Que faut-il donc que je fasse ? parlez, me voici prêt à tout ce que vous m'ordonnerez. — Il faut connaître Dieu, et observer sa loi sainte, qui est cette voie qui conduit au bonheur éternel. Au reste, ce n'est pas l'affaire d'un moment ; vous êtes pressé par les exigences de votre voyage...—Non, non, pas de retard ; mon voyage n'est pas tellement nécessaire que je ne puisse le suspendre. » Malgré des dispositions si parfaites, je jugeai, tout considéré, qu'il ferait mieux de terminer d'abord ses affaires. Il y consentit volontiers, en ajoutant qu'aussi bien sa femme voudrait sans doute partager son bonheur.

En effet, il ne tarda pas à revenir avec elle et, sans

égard aux usages du pays, il n'eut rien de plus pressé que de me la présenter. Le premier pas de ces deux catéchumènes fut un généreux sacrifice; ils se dépouillèrent de tous les signes de l'idolâtrie et renoncèrent à la cendre qui ornait leur front. Le logement qu'ils choisirent d'abord se trouvant fort éloigné de notre église, ils arrivèrent un peu tard à la première instruction. Je me contentai de leur développer la parabole de la pierre précieuse ; elle les ravit de joie et enflamma de plus en plus leurs désirs. Mais ces désirs mêmes devenaient une source d'inquiétude : « Que signifie cette conduite du sanniassi, se disaient-ils entre eux en se retirant ? Nous sommes venus de si loin pour chercher cette pierre précieuse ; il nous en a parlé, et il ne l'a pas même montrée; il n'a pas dit un mot de la loi sainte; serait-ce parce qu'il nous croit indignes d'en être les disciples? » Ils s'étaient imaginé qu'il en serait de la religion chrétienne comme des sectes païennes; qu'il leur suffirait de se présenter et de donner leur nom et leur argent pour y être à l'instant même initiés. Comptant sur cette promptitude de leur retour, ils n'avaient pas hésité à laisser en suspens les affaires de leur maison. Lorsqu'ils apprirent qu'il s'agissait de séjourner auprès de moi plusieurs semaines, ils en furent très contrariés, mais tout dut céder au désir qu'ils avaient déjà conçu d'acquérir la perle de l'Evangile. Pour être à la portée de l'église, ils cherchèrent un logement plus rapproché, et faute de maison plus convenable, ils s'établirent dans une pauvre cabane. Comme les gentils leur représentaient que cette habitation était indigne de leur noblesse, le seigneur leur fit cette belle réponse : « Est-ce la maison qui doit m'honorer ou moi qui dois honorer la maison? Grande ou petite, la maison que j'habite est un palais.»

Les instructions commencèrent de suite, et je puis vous assurer qu'elles étaient de véritables controverses. La dame surtout m'étonna par l'étendue de ses connaissances et la solidité de son jugement; elle parlait le sanscrit avec élégance et facilité ; elle citait à propos les meilleurs auteurs et les vers des poètes célèbres, et je dus relever mon style pour tâcher de me mettre à sa hauteur. Voici quelques-unes de ses reparties, qui vous donneront une idée de la perspicacité de son esprit. Dans la première conférence, je prouvai l'unité de Dieu. « Eh! sans doute, dit-elle en m'interrompant avec la vivacité d'une femme; nous aussi nous ne reconnaissons qu'un seul Dieu; Brama, Vichnou et Rutren ne sont que des dieux subalternes, des ministres inférieurs à qui l'Etre suprême a remis le gouvernement du monde, afin de ne pas s'embarrasser dans ces menus détails; et là-dessus elle citait ses textes et ses vers. — C'est à dire, répliquai-je, que votre idolâtrie, en plusieurs points a pris son origine dans des vérités qu'elle a corrompues et défigurées. Ainsi l'on conçoit qu'anciennement un docteur ait représenté la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu comme présidant au gouvernement de l'univers; qu'ensuite, peu à peu des esprits moins justes et plus grossiers, considérant ces trois choses, qui ne sont que des perfections divines, comme des êtres distincts et réellement existants, les aient personnifiées, en aient fait trois dieux et les aient adorés comme tels. Voilà, si vous voulez, l'origine de votre idolâtrie; mais parceque son point de départ a été une vérité, s'ensuit-il que cette idolâtrie, telle qu'elle est admise et pratiquée dans tout ce pays, ne soit pas une erreur et une absurdité?... Au reste, nous parlerons un autre jour des perfections de Dieu, aujourd'hui tenons-nous-en à son unité.» — Je

prouvai cette unité et montrai comment elle exclut la multitude et la variété des dieux adorés par les Indiens.

Dans les instructions suivantes, je traitai des attributs de Dieu, des anges, de la création de l'homme, de sa fin, du péché, du mystère de la rédemption, de la récompense et du châtiment de l'autre vie... Mais je dus plus d'une fois suspendre mon discours pour répondre aux observations de ma savante catéchumène. Ainsi quand je parlai de la vision béatifique, elle me demanda comment nous pourrions voir Dieu, puisque d'après mes définitions il est un pur esprit. Au sujet de la récompense éternernelle, elle m'objecta la condition des enfants morts avant l'âge de raison : « Ils ne peuvent aller au ciel, disait-elle, ils iront donc en enfer ; mais ils n'ont pas péché pendant cette vie, il y a donc une vie antérieure ; » et ici elle se jetait dans les théories de la métempsycose. Je lui exposai le dogme du péché originel et lui parlai d'un état admis par les SS. Pères où il n'y a ni la jouissance de Dieu ni des tourments positifs. Cette idée satisfait ordinairement nos Indiens ; nous nous en servons pour adoucir ce que la vérité du péché originel a de trop dur pour eux. Lorsque je lui montrai que nos bonnes œuvres ne méritent pas le ciel par leur propre vertu, mais par les mérites de Jésus-Christ, elle m'interrompit pour me demander comment donc les justes qui étaient morts avant la naissance du Sauveur avaient pu mériter le ciel? Comme j'ajoutais qu'avant la Passion de notre Seigneur le ciel était fermé, elle m'arrêta sur-le-champ en disant que le ciel ne devait pas être fermé entièrement, puisqu'il y avait des anges qui n'avaient pas péché.

Son époux me donna aussi des preuves de capacité, et

tous les deux nous édifièrent surtout par leur ferveur. Ils consacraient tous les jours six ou huit heures à l'étude du catéchisme, et le reste du temps n'était qu'une continuation de saints exercices. Malgré mes instances ; il ne voulurent jamais accepter une natte pour s'asseoir pendant mes instructions. Enfin le saint baptême vint récompenser leur zèle et mettre le comble à leur bonheur. Comme je refusais leurs riches présents, ils les firent porter secrètement dans mon presbytère : « Très bien, leur dis-je alors, votre intention est louable, et j'y suis très sensible ; mais si je reçois ces dons, les gentils publieront que je prêche le saint Evangile pour me procurer des biens temporels et la religion en sera moins estimée. » Ils comprirent la force de cette raison et se désistèrent aussitôt.

Avant de me quitter ils me prièrent de leur prescrire la règle qu'ils devaient suivre, les prières qu'ils devaient réciter, les jeûnes et les pénitences qu'ils devaient pratiquer, afin de répondre à la sainteté de la loi qu'ils avaient eu le bonheur d'embrasser. Je satisfis à leurs désirs et engageai mon illustre néophyte à venir me trouver le jeudi saint. Il ne manqua pas au rendez-vous, et suivit toutes les cérémonies de la semaine sainte avec une piété touchante ; il fit sa première confession, et repartit après la fête de Pâques. Les nouvelles qu'il me donna de son épouse me comblèrent de joie. Elle s'est construit un petit oratoire où elle consacre tous les jours une heure à la prière du matin et autant à la prière du soir ; elle fait exactement son examen de conscience et observe avec une scrupuleuse fidélité la règle de conduite que je lui ai tracée. Quoique je ne lui eusse imposé que deux jours de jeûne par semaine pendant le carême, à raison de ses infirmités ; elle a voulu jeûner tous les

jours, se contentant d'un seul repas vers le coucher du soleil, et pendant la semaine sainte elle a réduit cet unique repas à quelques bananes et un peu de lait.

Tant de générosité méritait les récompenses du ciel; elles n'ont pas manqué : une petite fille que ce seigneur avait eue d'une première femme était muette de naissance, elle se mit à parler aussitôt qu'elle eût reçu le baptême. Son épouse actuelle gémissait de son état de stérilité, ils ont prié Dieu avec confiance, et déjà leurs vœux sont exaucés. Ils n'ont plus d'autre désir que de gagner à notre Seigneur leurs parents et de répandre partout le bienfait de l'Evangile.

Je finis en vous signalant une autre conversion moins éclatante par la condition du sujet, qui est tout simplement un cammâlen (de la caste des serruriers), que par la fermeté de sa foi et l'élévation de son esprit. Avant même de connaître la religion chrétienne, il avait renoncé au paganisme pour embrasser la secte des gnanis ou spirituels, qui font profession d'une vie plus parfaite. Se trouvant attaché au service d'un capitaine du grand Nayaker, il n'eut que très peu de temps pour se préparer au saint baptême et fut obligé de partir le jour même où il eut le bonheur de le recevoir. Mais notre Seigneur suppléa par sa grâce : il se fit son maître intérieur, lui inspira une sincère aversion pour la fausse spiritualité qu'il avait jusqu'alors poursuivie, et lui communiqua une foi vive qu'il a souvent couronnée par des faveurs extraordinaires. Il est devenu célèbre dans les armées et par les guérisons merveilleuses qu'il a obtenues à ses compagnons d'armes, au moyen du signe de la croix ou de l'invocation du saint nom de Jésus, et par les épreuves qu'il a subies et qui ont fait éclater la puissance de Dieu et la vertu de son serviteur. Je passe sous silence tous

ces détails, ainsi que les faveurs, que Dieu se plaît à prodiguer à nos anciens néophytes, et les persécutions qui servent à nourrir et augmenter leur ferveur. La plus forte que nous ayons éprouvée cette année a été suscitée par un pandaram ; elle nous a même causé pendant longtemps de vives inquiétudes. Inutile de vous en parler plus longuement ; c'est toujours de la part de nos ennemis la même tactique et la même fureur, et de la part de la divine Providence la même bonté et la même protection. Nous vivons ici comme sur la bouche d'un volcan ou sur une mer orageuse ; un rien suffit pour soulever une tempête affreuse et faire trembler la terre sous nos pieds. C'est vraiment un miracle continuel de la Providence que nous puissions conserver notre position et développer l'œuvre de Dieu au milieu de tant d'attaques. Nous avons besoin de vos prières ; veuillez nous les accorder avec votre bénédiction toute paternelle.

ANT. VICO.

LETTRE DU P. ROB. DE' NOBILI AU P. MASCAREGNAS, ASSISTANT DE PORTUGAL.

Maduré, 1627.

Mon Révérend Père P. C.,

Ma lettre de l'année dernière vous a donné des nouvelles de mes entreprises dans le nord de notre mission ; j'étais alors occupé à instruire nos néophytes et à évangéliser les païens en compagnie du P. Em. Martinz, missionnaire d'un rare talent et déjà versé dans la langue tamoule. Après avoir passé avec lui quelques mois, je reçus une lettre qui m'annonçait la maladie du P. Ant. Vico et me laissait peu d'espoir de le trouver encore en

vie. Voilà un des grands sacrifices du missionnaire! Se voir constamment près de la mort et loin des secours si nécessaires dans ce moment décisif! Dieu, pour l'amour duquel nous avons quitté tous les biens de ce monde et même les consolations et les secours spirituels de la religion, aura la bonté d'y suppléer par son infinie miséricorde. C'est là notre espérance; et si, quand il nous appellera, nous arrivons devant lui un peu couverts de poussière, son cœur lui dira que nous sortons du champ de bataille. Aussitôt que je reçus cette affligeante nouvelle, je me mis en route en laissant au P. Martinz le soin des néophytes. Je passai par Tirouchirapally, situé à peu près à la moitié de ma route, et j'y reçus une lettre où le P. Ant. Vico m'annonçait qu'il se trouvait beaucoup mieux et tout à fait hors de danger. Rassuré par cette nouvelle, je crus devoir m'arrêter quelques jours pour instruire et fortifier dans la foi un bon nombre de nos premiers chrétiens de Maduré, qui avaient été obligés de suivre la cour ou les armées du Nayaker. Ces jours furent pour eux de vrais jours de fête. Je voulus aussi profiter de la circonstance pour organiser la chrétienté de Tirouchirapalli. Dans cette vue, je me procurai une maison au centre de la ville et j'y installai ma chapelle. Bientôt je me vis entouré de gentils qui accouraient attirés les uns par la curiosité, les autres par un véritable désir de leur salut. J'adressai à tous des instructions auxquelles Dieu daigna donner de l'efficacité, et j'eus la consolation de conférer le baptême à seize païens parfaitement instruits et animés des meilleures dispositions.

Parmi les chrétiens de Tirouchirapalli se trouve un cammâlen qui m'a vraiment étonné par ses belles qualités. A une éminente piété il joint un zèle ardent pour la conversion des gentils et ne laisse passer aucune occasion

de disputer avec eux sur les matières religieuses ; il le fait avec une facilité, une éloquence et une force de raisonnement, qui déconcertent les plus savants. Un officier de grade supérieur l'ayant entendu raisonner le prit à part et lui demanda où il avait appris toutes ces vérités. «Mon gourou se trouve dans la ville, répondit le pieux cammâlen, et si vous le désirez je puis vous présenter à lui.» La proposition fut acceptée avec empressement. Impatient de voir le nouveau docteur, l'officier vint, au jour assigné, prendre son introducteur pendant qu'il dormait encore ; dès le premier abord et sans préambule, il me déclara le désir qu'il avait de connaître notre sainte foi. Je le reçus avec une tendre amitié et louai beaucoup son intention : « mais vous devez comprendre, ajoutai-je, que ce n'est pas une affaire qui puisse se terminer en si peu de temps. C'est une chose de la plus haute importance ; il s'agit de vous instruire des vérités qu'il faut croire, de vous former aux vertus qu'il faut pratiquer et de vous exercer à tous les moyens que Dieu nous a fournis pour triompher du démon et obtenir la rémission de nos péchés. Tout cela demandera au moins trente-cinq à quarante jours ; au reste, ce temps ne doit pas paraître trop long à vous qui avez employé des mois et des années pour vous façonner à l'art de la guerre et au service des rois de ce monde.» Un si long délai le gênait beaucoup ; mais il avait soif de la vérité ; aucun obstacle ne pouvait l'arrêter. Il assista régulièrement à toutes les instructions, et ne tarda pas à faire connaître la droiture de son cœur et la perspicacité de son esprit. Frappé des raisons que je lui présentais en développant les divins attributs, il s'écriait : « Eh ! c'est évident ! Dieu ne peut manquer de posséder toutes ces perfections » ; puis, tirant de lui-

même les conclusions de ces principes, il ajoutait : « Maintenant je comprends le ridicule de tout ce qu'on nous raconte de nos prétendues divinités. Ces absurdités et ces abominations prouvent assez que les idoles auxquelles on les attribue n'ont ni bonté, ni sagesse, ni sainteté, ni vertu ; par conséquent ne sont pas de vrais dieux. »

Je me permettrai à cette occasion de faire une remarque sur l'opinion de certains hommes ardents qui désapprouvent notre manière d'annoncer l'Evangile aux païens, et nous accusent d'être trop indulgents, trop réservés, de ne pas prêcher à *la manière des apôtres*, mais plutôt de recourir à des ruses politiques, à une prudence mondaine. Il semblerait à les entendre que nous devrions, dès le premier abord, nous ruer contre les pagodes et contre tous les préjugés superstitieux de ces peuples. Je respecte leur zèle ; mais je crois qu'ils se trompent, et l'expérience m'en a pleinement convaincu. Attaquer de front ces préjugés serait soulever à pure perte les haines et les persécutions, fermer tous les esprits à la vérité en intéressant les passions et en provoquant leur opiniâtreté. Baronius dit très bien à ce sujet : « Ne vous étonnez pas si les apôtres au commencement de leur prédication n'ont pas déclamé avec véhémence contre les divinités des païens. La recommandation de l'Exode : *Ne parlez pas contre les dieux*, s'applique communément même aux divinités des gentils, non pas que ces fausses divinités ne soient dignes de tout opprobre, mais parceque ce moyen, loin de produire aucun fruit, empêche la conversion des âmes. Et Métaphraste, parlant de S. Thomas, apôtre des Indes, écrit ces paroles remarquables : « Voyant que le culte des démons exerçait son empire sur ces peuples et s'était

profondément enraciné dans leurs esprits, le saint apôtre ne s'empressa point d'attaquer et de réfuter ces erreurs, il n'eut pas recours aux réprimandes sévères, il ne chercha point dans la rigueur un remède à ce mal; il savait qu'il est difficile de détruire les impressions et les idées qu'une longue habitude a fortifiées et pour ainsi dire identifiées avec notre esprit, et que la douce persuasion bien plus que la violence est capable de les changer. » (1) Quand nous voulons chasser les ténèbres d'une salle nous ne perdons pas le temps à faire un grand tapage pour les expulser comme à coups de balais, nous allumons un flambeau, et les ténèbres se dissipent d'elles-mêmes. Ainsi à l'égard des païens, pénétrez dans leurs cœurs en gagnant leur estime et leur affection, et alors portez-y le flambeau de la vérité, et toutes les ténèbres de l'idolâtrie se dissiperont sans peine.

Ce que je ne comprends pas, c'est la facilité avec laquelle certaines personnes ont toujours à leur disposition *l'exemple des apôtres* et la *manière apostolique*, pour soutenir leurs propres vues et condamner celles des autres. Les deux auteurs que je viens de vous citer n'avaient pas compris ainsi l'exemple des apôtres; pas plus que S. Chrysostôme, lorsqu'il admire le zèle de S. Paul qui le fait tout à tous, et sa sagesse qui l'engage à circoncire Timothée pour arriver à son but d'abolir la circoncision. Il me serait facile de confirmer cette vérité par l'exemple de l'Esprit saint dans la conduite des âmes.

Mais revenons à notre jeune officier; il me fournit lui-

(1) Postquam vidit falsam dæmonum eos religionem comprehendisse et imis eorum animis inhæsisse, non statim processit ad eos refellendos, non induxit reprehensiones, non tanquam medicamento usus est austeritate; sciebat enim quod quæ longa consuetudine in nostris confirmata sunt animis non possunt facile deleri, et persuasione magis quam vi mutantur.

même une nouvelle confirmation de ce que je viens de dire. Voyant avec quelle justesse il appliquait aux idoles les idées que je lui exposais sur la divinité, je crus pouvoir attaquer par une légère insinuation les signes extérieurs d'idolâtrie auxquels, en sa qualité de vichnouviste, il était extrêmement attaché ; « le devoir du gourou, lui dis-je en le congédiant, est de faire connaître la vérité ; celui du disciple est d'en tirer les conclusions pour régler sa conduite. » Il me comprit parfaitement, et son cœur ne recula pas devant un sacrifice. Le lendemain en me saluant il s'empressa de faire cette déclaration : « Puisque je reconnais la fausseté de ma secte, je ne veux plus en porter les marques ; » et à l'instant il les fit disparaître. Il m'avoua en même temps que jusqu'alors il avait été opiniâtrément attaché à Vichnou et aux signes extérieurs de sa secte, et que si avant de faire briller à ses yeux la vérité j'avais voulu attaquer ces points, il m'aurait abandonné avec mépris.

Un vellage, secrétaire d'Hermécatti-Nayaker, s'éveillant au milieu de la nuit, sentit au fond de son âme comme une voix qui lui demandait : s'il y avait dans l'univers un véritable Seigneur dont le domaine fût stable et perpétuel ? Cette pensée fut un éclair qui brilla dans son esprit. Et l'envisageant sous toutes ses faces : « Je découvre, disait-il en lui-même, beaucoup de seigneurs dans ce monde ; mais je les vois l'un après l'autre perdre leur domaine qui semble glisser dans leurs mains. Le potier façonne des vases de terre ; il en est le maître ; il les vend, son domaine s'évanouit, et le prix qu'il en a reçu lui échappera bientôt lui-même. Le marchand amasse des trésors, il en a le domaine ; mais mille circonstances peuvent à chaque instant le lui ravir, et en tout cas la mort ne tarde pas à l'en dépouiller.

Le roi a le domaine de ses états; mais ce domaine n'a ni plus de stabilité ni plus de durée que les autres... Au dessus de tous ces seigneurs éphémères n'y a-t-il pas, ne doit-il pas y avoir un Seigneur universel et permanent? » Cette idée le préoccupa si vivement qu'il ne put se rendormir. Impatient d'éclaircir son doute, il sortit avant le jour, et courut à la recherche du cammâlen, qui s'empressa de me l'amener. Je l'accueillis avec bonté, et lui fis comprendre que cette inspiration était la voix de ce souverain Seigneur qui se révélait à lui et l'invitait à son service. Je parlai longuement du vrai Dieu créateur de toutes choses. Touché de cette première conférence, il assista dès ce moment à tous les exercices des catéchumènes. « Vous saurez, me dit-il un jour, que jusqu'à présent j'ai adoré Rutren. Vous m'avez convaincu qu'il n'est pas Dieu et ne mérite pas mes adorations; en conséquence j'ai jeté au fond d'un puits toutes ses statues et les autres objets de son culte que je conservais chez moi. » Il continua pendant un mois à suivre les instructions et reçut le baptême. Il n'a pas hésité à renoncer spontanément aux avantages de son emploi, qui pouvait être pour lui une occasion de péché. Toute sa famille se dispose à suivre son exemple.

Un maître gentil vint avec son disciple plutôt pour examiner ma doctrine que dans le désir de connaître la vérité. Le maître demeura obstiné dans ses erreurs; le disciple, plus docile, se rendit à la vérité. Ce jeune homme s'était montré d'abord très attaché à la secte de Vichnou, en l'honneur duquel il se livrait à de rudes pénitences; ses parents avaient ensuite réussi à le détourner de ce genre de vie austère; mais alors son cœur, trop ardent pour se tenir dans ce juste milieu, l'avait entraîné dans les désordres de la volupté. Depuis qu'il a

été régénéré par les eaux salutaires il se conduit avec beaucoup d'édification, et étonne tout le monde par sa rare modestie. A Tirouchirapalli comme à Maduré, comme partout, la persécution était nécessaire pour éprouver la foi des néophytes et affermir l'arbre évangélique. Les pandarams ne tardèrent pas à nous donner le signal du combat. Ils arrivèrent chez moi ayant à leur tête un homme d'une profonde science, et me proposèrent des controverses; j'acceptai volontiers ce défi dans l'espérance que Dieu en tirerait sa gloire. La dispute durait quatre à cinq heures par jour, et je vous avoue que mes adversaires étaient d'une force qui m'obligeait à recourir à tout ce que nos traités de philosophie ont de plus subtil. Ils attaquèrent d'abord l'existence de Dieu. Comme j'argumentais de l'effet à la cause, et proposais la comparaison d'un palais qui suppose son architecte; ils nièrent mon argument et soutinrent que le monde est éternel. Je réfutai cette erreur par les raisons ordinaires de la philosophie, mais à chaque instant j'avais à lutter contre les nombreux sophismes par lesquels ils cherchaient à éluder mon argumentation. Il fallut prouver ensuite l'unité de Dieu. Puis, accordant son existence et son unité, ils demandèrent quelle était sa figure, et ce ne fut pas petite fatigue que de les convaincre qu'il ne pouvait avoir la figure qu'ils lui prêtent : celle d'un homme à cinq visages, à quatre bras, à huit mains, à gros ventre. Leurs objections me conduisirent successivement à exposer la spiritualité et la nature intime et indivisible de Dieu, dans laquelle l'être s'identifie avec ses perfections et celles-ci avec leurs actes. Tout cela leur était plus que du mystère; pour les aider à s'en former quelqu'idée j'eus recours à diverses comparaisons.

Ils passèrent à leurs systèmes du panthéisme, et pré-

tendirent que Dieu étant la cause première et universelle devait contenir en lui-même tous ses effets. Je leur opposai la distinction entre les diverses manières de posséder les réalités *formellement*, *virtuellement* et *éminemment*. Ils en vinrent ensuite au libre arbitre, à l'accord de ce libre arbitre avec la prescience de Dieu, et de celle-ci avec sa bonté à l'égard des pécheurs : s'il prévoyait qu'ils devaient se damner, pourquoi les créait-il? pourquoi donnait-il à l'homme une plus forte inclination vers le péché que vers la vertu?... Ces difficultés me fournirent l'occasion d'expliquer la création de l'homme, sa fin dernière, sa dégradation par le péché et l'économie de sa régénération... Mais je me laisse entraîner trop loin dans ces détails, qui ne peuvent vous offrir qu'un médiocre intérêt. J'ai voulu vous faire mieux apprécier le degré de science philosophique et les dispositions des peuples que nous évangélisons; cette connaissance sera utile aux supérieurs pour les diriger dans le choix des hommes qu'ils destinent à cette mission.

Je reconnus bientôt que j'avais affaire à des êtres obstinés dans le mensonge et ennemis de la vérité. Je me hâtai donc de m'en débarrasser. « Mon temps est trop précieux, leur dis-je, pour le perdre en vaines disputes; mon usage est de n'expliquer les dogmes de notre sainte foi qu'à ceux qui viennent avec le désir de connaître et d'embrasser la vérité; aussi bien, le grand Dieu que nous adorons nous défend de jeter les pierres précieuses devant les pourceaux. Vous enseignez que ceux qui connaissent le vrai Dieu ne meurent pas, et vous prétendez posséder et pouvoir communiquer ce privilége. De telles absurdités ne peuvent tromper que des hommes déjà abrutis par leurs vices et aveuglés par la crainte des châtiments éternels. Vous avez beau faire, vous

mourrez, comme tous vos devanciers dans l'imposture. Voulez-vous être immortels? Il n'y a qu'un seul moyen, c'est de croire au vrai Dieu et d'observer sa sainte loi; car alors, quoique votre corps périsse votre âme ne mourra pas, et vous vivrez avec elle éternellement. »

Se voyant ainsi démasqués, les pandarams s'en allèrent, et se joignirent à d'autres sectaires pour aviser aux moyens de ruiner notre Eglise naissante. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre et avec des démonstrations moins pacifiques. Comme je refusais de les admettre chez moi, ils se répandirent dans toute la ville, cherchant à provoquer une émeute contre nous, et menaçant de nous expulser ou de nous jeter dans les fers par les ordres du grand Nayaker. Ils employèrent les intrigues et la violence pour empêcher les catéchumènes de venir me voir. La persécution était déclarée, et j'étais bien résolu d'en courir les risques plutôt que de céder aux ennemis et d'abandonner mes néophytes, quand une circonstance imprévue me força de partir pour Maduré. Le Révérend Père provincial, se proposant de venir nous visiter, nous écrivait de nous trouver tous réunis dans cette ville. Avant de quitter mes chers catéchumènes, je fis quelques démarches auprès des ministres du Nayaker qu'on avait excités contre nous, et je parvins à les calmer; je pus donc m'éloigner sans inquiétude et sans paraître fuir le combat. Le Père provincial qu'une indisposition retint à la côte de la Pêcherie m'appela auprès de lui; j'eus la consolation de le voir et de lui rendre compte de l'état de la mission. A mon retour je me fixai à Maduré, pour remplacer le P. Ant. Vico qui, d'après les ordres du Père provincial, dut aller à Moramangalam pour changer d'air et se rétablir d'une infirmité qui le fatiguait depuis longtemps. Ce bon Père

en se rendant à sa nouvelle résidence s'arrêta quelques jours à Tirouchirapalli, d'où il m'écrivit qu'il avait éprouvé une extrême consolation à la vue du zèle et de la ferveur de nos néophytes. Une seule chose troublait cette joie, c'était de ne pouvoir satisfaire leurs vœux et leurs prières en se fixant au milieu d'eux.

Je ne vous donne aucune nouvelle de Moramangalam, parceque le P. Martinz est chargé de vous en écrire. Il ne me reste qu'à vous prier d'envoyer des ouvriers dans la vigne du Seigneur; car en vérité la moisson est abondante.

En union de vos SS. SS.

P. Rob. de Nobilibus.

Maduré, 1627.

LETTRE DU P. ANT. VICO, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. MUZIO VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Tirouchirapalli, novembre 1632.

Mon très Révérend Père,

Nos dernières lettres vous ont appris les violentes persécutions qui depuis plusieurs années, et surtout en 1630, ont affligé notre chrétienté de Tirouchirapalli. (1) La tempête n'a fait qu'affermir l'œuvre de Dieu et fortifier nos néophytes. On peut bien leur appliquer ces paroles de S. Paul : *Non multi sapientes, non multi divites.* Différents en cela de ceux de Maduré, la plupart d'entre

(1) Les lettres du Maduré écrites depuis 1627 jusqu'en 1638 sont presque toutes perdues ; les seules qui nous soient parvenues et qui correspondent aux années 1632, 1638, nous montrent qu'à travers les persécutions et les difficultés de tous genres, la mission ne laissait pas de se consolider et de s'étendre. Des chrétientés nouvelles avaient été fondées à Tanjaour, situé à quatorze lieues est de Tirouchirapalli, et à Cârour, situé à quinze lieues ouest de la même ville.

eux sont pauvres et de castes peu distinguées, vivant du travail de leurs mains, au service des seigneurs ou dans les armées ; mais ils ont un autre trait précieux de ressemblance avec ces premiers disciples du grand apôtre, c'est la générosité, la ferveur et la foi qui brillent dans toute leur conduite. Obligés de se livrer à un travail pénible depuis le matin jusqu'au coucher du soleil afin de nourrir leurs familles, nous les voyons le soir, épuisés de fatigues, accourir à l'église et y passer des heures entières, sans même penser à se reposer ou à prendre leurs repas. Il en est plusieurs qui, non contents d'assister aux prières du matin et du soir, au chapelet et à l'examen de conscience, qui sont les exercices communs à tous, dérobent à leur sommeil un temps considérable pour faire oraison et méditer sur les mystères de notre Seigneur. Vous me direz peut-être que le missionnaire devrait réprimer ces excès de ferveur qui s'emblent aggraver le joug de la religion. Ah ! nos néophytes ne raisonnent pas ainsi ; quand on essaie de les modérer, « précisément, répondent-ils, parceque nous sommes pauvres, et privés de toutes les jouissances de ce monde, nous voulons chercher notre appui, nos richesses et notre bonheur dans le Dieu tout puissant. » Vous jugez bien que ce bon maître ne se laisse pas vaincre en générosité ; l'humilité, la paix et la joie de ses serviteurs prouvent qu'ils ont trouvé le véritable trésor. Ce bonheur n'est pas même troublé par les vexations continuelles qu'ils ont à souffrir de la part de leurs maîtres païens. On les surcharge de travaux, on leur refuse leur salaire, on les accable d'injures et de coups ; ils supportent tous ces mauvais traitements avec une patience étonnante et viennent s'en consoler aux pieds de notre Seigneur et par les vues de la foi ; souvent même

leur patience désarme et convertit leurs persécuteurs.

Parmi les nombreux exemples que je pourrais vous citer, en voici un que vous lirez avec intérêt. Un pandaram dont la conversion fut une des causes de la persécution de 1630 avait dû, d'après le conseil du P. de' Nobili, se soustraire à la haine de ses persécuteurs, parce-que sa présence compromettait gravement toute la chrétienté. Il revint après un an d'absence, et apprenant tous les excès auxquels les pandarams idolâtres s'étaient portés contre les chrétiens, il s'affligeait amèrement de n'avoir pas eu le bonheur de partager les souffrances de ses frères. Mais, persuadé que cette faveur ne tarderait pas à lui être accordée, il s'y préparait par la prière et s'armait de courage. Le moment de l'épreuve ne se fit pas attendre. Dès qu'il se montra dans les rues, il fut assailli par un des principaux pandarams, qui lui dedemanda ce qu'il avait fait de son lingam. Le néophyte répondit avec une modeste fermeté : « Je connais toutes les injustices et les barbaries que vous avez exercées à mon occasion contre les chrétiens ; mon seul regret a été de ne pouvoir souffrir avec eux pour la foi que j'ai embrassée ; mais me voici maintenant à votre disposition. Quant au lingam et autres marques de l'idolâtrie, je les ai répudiés avec la secte dont ils sont l'emblème. » A ces mots le pandaram vomit toutes sortes d'injures et de blasphèmes, auxquels le néophyte ne répond que par les protestations de sa fidélité à la foi de Jésus-Christ. Ne pouvant plus contenir sa fureur, le païen se jette sur lui. Alors, au milieu d'une foule d'idolâtres attirés par les cris du pandaram, se présente un spectacle qui jamais n'avait été vu dans ce pays. Le chrétien, transporté de joie d'être jugé digne de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, répond à cette grêle de coups par ses

actions de grâces : « Frappez... dit-il, encore plus... encore plus fort... Oh ! si vous saviez combien je suis heureux ! » Ces cris de joie, cet air paisible et calme du néophyte ne faisaient qu'irriter son bourreau, qui l'aurait infailliblement tué si une circonstance n'était venue le lui arracher. A force de frapper, le pandaram fit voler sa canne en éclats, et au même instant plusieurs des spectateurs se jetèrent entre lui et sa victime, et l'arrêtèrent par leurs remontrances : « Qui sait, disaient-ils, ce que le Dieu des chrétiens a mis dans le cœur de cet homme? certainement il y a là quelque chose d'extraordinaire ; le courage, la patience avec lesquels il a supporté vos outrages et vos coups révèlent une force plus qu'humaine ; prenez garde de vous attirer quelque malheur. »

Le chrétien se retira triomphant de joie, et ses adversaires furent couverts de confusion ; ils avaient été vaincus par la patience de ce généreux soldat de Jésus-Christ, et ils entendaient le peuple et les grands louer et admirer sa constance héroïque. Cette vertu touchait d'autant plus tous les cœurs que ce chrétien était connu et estimé de toute la ville. Sans être d'une caste distinguée, il avait joué avant sa conversion le rôle d'un personnage important, marchant fièrement avec le parasol, ayant à son service des hommes et, ce qui est plus dans ce pays, des chevaux. (1) Devenu pauvre volontaire pour l'amour de son Dieu, il n'en était pas moins digne de l'estime. L'opinion publique se déclara si fortement en sa faveur que le pandaram qui l'avait outragé vint lui-même lui faire réparation et lui demander excuse. Resté maître du champ de bataille, l'humble disciple du Sauveur ne se servit de sa victoire que pour soutenir le

(1) Tome Ier, p. 81.

courage de ses frères et gagner à la foi ses plus cruels adversaires.

Pendant que ce néophyte était encore l'objet de la haine et des vexations des pandarams, ses anciens confrères, un autre jeune homme de seize ans, portant pareillement le lingam, se présenta pour demander le baptême. Les chrétiens, qui se voyaient encore sous le coup de la persécution suscitée par la conversion du précédent linganiste, s'effrayèrent à la vue de celui-ci, et me conseillaient de ne point l'admettre. Il ne fallait pas, disaient-ils, pour le salut d'un seul perdre toute la chrétienté et fermer la porte à une foule d'autres; ce jeune homme étant d'une famille très honorable et de la caste des vadhoughers, ses parents ne manqueraient pas de soulever à son sujet une nouvelle persécution. «Tout dépend, répondis-je aux chrétiens, de la constance du jeune vadhoughen; s'il manque d'énergie, on ne doit pas écouter sa demande; mais s'il donne des preuves de son courage, nous ne pouvons le repousser, nous l'accueillerons comme un enfant que Dieu nous envoie, son secours est le fondement de toutes nos espérances, il saura nous faire triompher d'une nouvelle persécution comme il nous a délivrés de toutes les précédentes.»

En conséquence j'admis le jeune linganiste à des entretiens privés sur les matières religieuses. Tout en excitant ses désirs d'assister aux exercices communs des catéchumènes, je lui refusais toujours cette faveur, et lui donnais pour raison qu'étant livré pieds et mains liés à l'esclavage du démon, il ne pouvait s'élever à son Créateur. Pendant plusieurs jours il me fit constamment de vives instances, et reçut toujours la même réponse. Enfin s'adressant à un chrétien, son ami, il lui dit : « Quel motif le sanniassi peut-il donc avoir de me refu-

ser si longtemps une grâce qu'il accorde si facilement à tant d'autres? Quelles sont ces chaînes dont il dit que je suis lié et embarrassé? — Ces chaînes, répond l'ami, ce sont le lingam et les autres signes de l'idolâtrie; le motif qui empêche le sanniassi de t'accepter au nombre de ses disciples, c'est la crainte que tu n'aies pas assez de courage pour résister aux violentes persécutions de tes parents et des pandarams. » A l'instant même, le jeune homme jette son lingam et toutes les marques de sa secte, et vient se prosterner à mes pieds. — « A présent, me dit-il, j'ai compris les obstacles qui vous empêchaient de consentir à mes vœux; ces obstacles n'existent plus, vous me voyez dépouillé de toute mes anciennes superstitions, j'espère que vous ne différerez pas plus longtemps le bonheur après lequel je soupire. Comptez sur ma constance, je vous promets que rien au monde ne pourra me forcer de renoncer à une religion qui seule me présente la vérité et le salut. » Il renouvela les mêmes protestations auprès des chrétiens, qui, touchés de sa générosité, s'empressèrent de venir eux-mêmes intercéder en sa faveur, et rétracter ce qu'ils m'avaient dit quelques jours auparavant : « Celui-ci mérite une exception, disaient-ils; son courage l'élève au dessus des cas ordinaires, Dieu qui lui inspire cette intrépidité montre assez par là que c'est lui qui l'appelle; nous ne pouvons lui fermer la porte du ciel. » Il fut donc admis au nombre des catéchumènes; après avoir été pleinement instruit il reçut le baptême, et continue à nous édifier par sa ferveur non moins que par sa fermeté et sa constance.

Je n'ai pas besoin de vous peindre l'indignation des pandarams et de tous les païens à la vue de cette conversion et de plusieurs autres non moins éclatantes. Leur ressentiment ne connut plus de bornes et leur sug-

géra toutes sortes de moyens pour détruire le christianisme ; les calomnies, l'influence de la caste, les intrigues de la cour, tout fut mis en œuvre. Mais Dieu sut déjouer tous les efforts de nos ennemis ; voici les traits de la divine miséricorde qui ont le plus contribué à calmer les esprits et à détourner l'orage qui nous menaçait.

Un brame, seigneur de la cour, se disait poursuivi depuis longtemps par un génie malfaisant qui infestait son palais, apparaissait fréquemment sous des formes horribles, et tourmentait particulièrement sa nièce qu'il avait réduite à la dernière extrémité. Son malheur était un fait public ; et tous les païens s'accordaient à y reconnaître une action surnaturelle (à raison ou à tort, je n'ai pas besoin de l'examiner, il me suffit de vous raconter le fait extérieur). Le brame infortuné avait épuisé en vain tous les remèdes et toutes les superstitions, lorsqu'un de nos chrétiens, qui était à son service, lui suggéra un moyen plus efficace : « Seigneur, lui dit-il, vous voyez l'impuissance de tous vos remèdes ; pourquoi n'avez-vous pas recours à nos gourous et au vrai Dieu qu'ils annoncent ? son bras tout puissant est seul capable de vaincre les démons. » Le brame prit des informations sur les faits que le bruit public lui avait déjà rapportés, et, après s'être convaincu de leur vérité, il nous fit prier d'avoir compassion de lui et de le sauver. Le P. de' Nobili, qui se trouvait heureusement à Tirouchirapalli, se rendit aussitôt chez lui, bénit son palais, attacha une sentence de l'Ecriture sainte au bras des diverses personnes qui l'habitaient, et dès ce moment la maison fut entièrement délivrée. Le lendemain le seigneur revint tout effrayé : le génie lui avait apparu pendant la nuit, et lui avait annoncé qu'il était forcé de quitter cette demeure ; mais, ne voulant pas se retirer avec déshonneur,

il exigeait qu'il lui offrît au moins un sacrifice d'adieux. « Gardez-vous-en bien, répondit le P. de' Nobili ; cette seule condescendance suffirait pour rendre à votre ennemi tout l'empire que la divine miséricorde lui a ôté. » Il fut fidèle, et depuis lors la paix et la santé sont rendues à cette famille affligée. Au comble de la joie et plein d'admiration, le brame s'empressa de publier la faveur qu'il avait reçue et la puissance du Dieu des chrétiens. Il eut bientôt l'occasion de nous donner une preuve de sa reconnaissance. Un gentilhomme parlait avec mépris de notre sainte religion en présence du Nayaker, et cherchait à indisposer ce prince contre le P. de' Nobili. « Prenez garde à vos paroles, lui dit le brame en l'interrompant brusquement, je connais ce sanniassi, et je vous déclare que c'est un homme d'une noblesse, d'un mérite et d'une vertu incomparables, » Il poussa plus loin son zèle à l'égard d'un seigneur de Maduré. Informé de ses vexations contre les missionnaires et leurs disciples, il lui fit donner un avis, et le trouvant obstiné, il le livra aux poursuites de la justice. On n'eut pas besoin de chercher longtemps un prétexte, car ce seigneur était connu pour ses malversations ; il fut saisi sur-le-champ et mis aux fers. Mais celui qui rend de si précieux services à la religion n'a pas encore eu le courage de l'embrasser lui-même et d'y chercher le salut de son âme.

La faveur accordée à ce brame excita la confiance d'un autre grand personnage de la cour. Il était sur le point de succomber à une violente maladie qui avait résisté à tous les remèdes ; il eut recours, comme le précédent, au P. de' Nobili et à la puissance du vrai Dieu, et fut parfaitement guéri. Ces merveilles, opérées dans le palais même du Nayaker et sous les yeux des courti-

sans, firent une heureuse impression sur tous les esprits, donnèrent une haute idée du saint Evangile et forcèrent au silence ses ennemis les plus acharnés.

Je n'en finirais pas si je voulais vous rapporter toutes les grâces signalées que notre Seigneur accorde à la piété de nos néophytes, pour confirmer leur foi et les protéger contre leurs persécuteurs. Voici deux traits qui vous en donneront un échantillon. Un chrétien de Tanjaour se trouvait engagé avec un païen dans une vive controverse sur la loi de Jésus-Christ; pendant que chacun portait ses raisons, ils entendirent dans le voisinage des cris qui paraissaient être ceux d'un énergumène : « Entends-tu ces hurlements? dit le chrétien à son interlocuteur; puisque tu ne veux pas comprendre la force de mes raisons, allons auprès de cet homme. Là je prouverai par le fait la vérité de la religion que j'ai embrassée : s'il est véritablement possédé du démon, je te défie de lui faire prononcer le nom de Jésus, et cette impuissance sera le signe de la vraie possession; alors moi, par la vertu de ce nom du Dieu que j'adore je chasserai le démon, et ce prodige sera la preuve de la foi que je professe. Le païen accepta le défi; l'énergumène ne put jamais prononcer ce nom adorable ; le chrétien, tombant à genoux, pria de tout son cœur, commanda au démon d'abandonner sa victime, et à l'instant même celle-ci, rendue à la santé, se mit à répéter avec joie le nom sacré de son libérateur. Tous les assistants en furent pénétrés d'admiration, et le païen s'avoua vaincu.

Un capitaine, ennemi juré des chrétiens, se fatiguait à tourmenter un de ses soldats qui venait de recevoir le baptême; et toutes ses vexations n'avaient fait que fortifier la foi du néophyte. Bientôt le persécuteur est saisi

d'une maladie dangereuse, sans que les remèdes des médecins puissent lui procurer aucun soulagement; touché de compassion, le soldat chrétien s'approche du malade qui ne peut le reconnaître, il se met à genoux, récite quelques prières, et sur-le-champ la fièvre disparaît. Après le départ du néophyte le mal reprend son cours et exerce ses rigueurs sur sa victime; le lendemain le néophyte revient, et sa prière obtient le même succès; la même faveur se renouvelle plusieurs jours de suite au grand étonnement des médecins et de tous les assistants. Enfin le capitaine, touché de la grâce, ouvre ses yeux à la lumière et son cœur à la confiance; il accepte toutes les conditions que lui propose son soldat; celui-ci consacre quelques jours à la prière et à la pénitence, et la maladie disparaît entièrement, Le capitaine, pénétré de reconnaissance, renonça dès lors à sa secte et à toutes les superstitions du paganisme; il adopta le réglement de vie que le soldat avait reçu pour lui-même, et il attend avec impatience le moment où il pourra se faire instruire et recevoir le baptême.

O mon Révérend Père, quel vaste champ s'ouvre devant nous! quelle abondante moisson qui semble n'attendre que des moissonneurs! Si le nombre des ouvriers croissait en proportion des succès de l'Evangile, les progrès seraient rapides et par là même plus solides. Nous nous recommandons instamment à votre charité; nous comprenons très bien les obstacles, mais nous nous confions dans la divine Providence qui saura les vaincre.

En union de vos prières et SS. SS.

Mon très Révérend Père,

Votre... Ant. Vico.

Novembre 1632.

LETTRE DU P. EM. MARTINZ, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. M. VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Tirouchirapalli, 1638.

Mon très Révérend Père.

Vous savez toutes les tempêtes qui ont agité le berceau de l'Eglise de Tirouchirapalli, toutes les souffrances qui ont éprouvé le courage et nourri la foi de ses premiers enfants. La divine Providence enchaîne depuis quelque temps les vents impétueux de la persécution et commande aux flots de cette mer orageuse; mais ce calme miraculeux ne peut nous faire oublier le danger; nous entendons mugir autour de nous la fureur de nos ennemis, toujours prêts à recommencer leurs attaques acharnées. En attendant notre chrétienté se consolide et s'étend; déjà la foi rayonne autour de ce nouveau centre; de tous côtés nous voyons arriver des familles prédestinées que Dieu nous adresse pour les associer à la grande famille de ses enfants. N'ayant pas le temps d'entrer dans de longs détails, et craignant d'ailleurs de vous ennuyer par des récits qui offrent à peu près les mêmes circonstances, je me bornerai à vous citer quelques-unes de ces conversions.

Un canacapoullei (espèce de receveur) vint me demander le baptême avec sa mère, son frère cadet et plusieurs de ses parents. Ils parurent fort satisfaits de la première conférence; mais bientôt l'ennemi suscita des difficultés nombreuses et des oppositions violentes; les trois que je viens de nommer eurent seuls la force d'y résister et me consolèrent de la défection des autres.

Après le temps nécessaire aux épreuves et aux instructions, je conférai le baptême à la mère et au jeune frère. L'aîné me parut avoir besoin d'une plus longue épreuve, parcequ'il était sur le point de se marier. Dans cette occasion, ses parents gentils redoublèrent leurs efforts pour lui faire abandonner la religion chrétienne, qu'il observait déjà quoiqu'il ne fût point encore baptisé. Il triompha de toutes leurs attaques, et se moqua de leurs menaces. Mais au milieu de la cérémonie, on sut si adroitement le circonvenir et le fasciner que, par faiblesse ou par irréflexion et presque sans le savoir, il se vit associé à un sacrifice que les païens ont coutume de célébrer dans cette circonstance. Il fut aussitôt averti de sa faute et par les chants de triomphe des gentils et par les cris d'indignation de sa mère et de son jeune frère, qui se retirèrent de l'assemblée en protestant hautement qu'ils ne voulaient prendre aucune part à ce mariage. Il serait difficile de peindre la douleur du nouvel époux; malgré le crime qu'il se reprochait, il tenait à la foi du fond de son âme ; ses parents, imitateurs fidèles de celui dont ils s'étaient faits les instruments pour le perdre, exagéraient l'énormité de la faute dans laquelle ils l'avaient entraîné, lui représentaient qu'il lui serait inutile désormais d'observer une loi qu'il avait déjà violée, qu'il n'avait plus rien à attendre d'un Dieu qu'il avait offensé et rendu son ennemi. Livré à ses remords et tenté de désespoir, le malheureux me fit demander s'il y avait encore pour lui un moyen de salut. «Rassurez-vous, lui répondis-je, la divine miséricorde est plus grande que votre péché, concevez un sincère repentir et prenez la ferme résolution de ne plus offenser Dieu ; à cette condition notre bon maître vous pardonnera tous vos crimes et lavera votre âme dans les eaux du saint baptême. »

Cette assurance l'a consolé, et il se prépare avec ferveur à recevoir ce sacrement.

Sa mère et son frère vivent comme des anges ; impossible de vous dire tout ce qu'ils ont souffert de leurs parents. Rien n'a pu ébranler leur courage ni vaincre leur patience ; le jeune homme, effrayé par la chute de son frère, et cédant à un attrait particulier pour la virginité, proteste qu'il veut garder une perpétuelle continence. Cette résolution est digne d'admiration ; mais il faut une grâce bien puissante pour l'accomplir dans ce pays. Les trois néophytes travaillent avec zèle à propager l'Evangile. J'allai dernièrement visiter une jeune fille à laquelle ils ont procuré la grâce du baptême ; elle sortait d'une maladie dont elle avait failli mourir. Je fus charmé de sa simplicité : « Ce qui me tourmentait, disait-elle, ce n'est pas le sentiment des souffrances ni la crainte de la mort, mais la pensée que mes parents encore païens traiteraient mon corps comme ceux des idolâtres, et par là empêcheraient peut-être mon âme d'aller droit au ciel. » Je n'eus pas de peine à la rassurer ; elle comprit avec bonheur qu'après le baptême le ciel ne peut nous être fermé que par nos propres fautes, et que là où il n'y a pas consentement de notre volonté il ne peut y avoir de péché.

Une autre néophyte fut pour nous un sujet d'édification et de joie : c'était une dame de haute condition et d'un âge déjà fort avancé ; elle se priva de toutes les délicatesses pour venir, loin de sa famille, se ranger pendant tout le temps des épreuves parmi nos catéchumènes. Après avoir reçu le baptême, elle n'eut rien de plus pressé à son retour dans son pays que d'aller se réconcilier avec une personne qui l'avait gravement offensée et contre laquelle, depuis trois ans, elle nourrissait

une inimitié publique. Les païens admirèrent cet exemple d'une vertu si rare parmi eux.

Voici un trait de providence qui m'a causé une joie bien pure. Un jeune setti (caste des marchands assez distinguée parmi nos Indiens) avait conçu un amour passionné pour une jeune chrétienne de la caste des paravas. Mais comment atteindre l'objet de ses vœux? Les lois de la caste et de la secte lui opposaient une barrière insurmontable. Résolu de la franchir à tout prix, il se fit parava, reçut le baptême, et parvint à épouser celle qu'il aimait. A cette nouvelle, ses parents et surtout sa sœur firent éclater leur indignation, le déclarèrent infâme et le chassèrent de la caste. Il s'en consola quelque temps par l'affection que lui témoignait sa nouvelle famille et par le bonheur qu'il goûtait dans la religion. Mais, comme il arrive ordinairement dans ces alliances fondées sur la passion d'un moment, le setti ne tarda pas à se brouiller avec sa femme et ses nouveaux parents ; et après quelques années de dégoûts et de chagrins il finit par les abandonner. N'osant plus se présenter à sa sœur, il alla se cacher dans l'intérieur des terres au milieu des païens ; la crainte d'être découvert et l'espoir de se réconcilier avec son ancienne famille l'empêchaient de donner aucun signe extérieur de sa foi, il l'avait peut-être déjà sacrifiée dans son cœur aux intérêts temporels.

Sur ces entrefaites, sa sœur entendit parler de la loi spirituelle que je prêchais à Tirouchirapalli ; poussée par la curiosité et cédant aux instances d'une de ses amies, elle vint me trouver ; fut charmée des premières instructions et résolut d'assister régulièrement aux exercices des catéchumènes. Elle était loin de soupçonner que la religion dont elle admirait les sublimes enseignements

était cette secte infâme qu'elle avait poursuivie de sa haine dans la personne de son frère! De son côté celui-ci, qui épiait toutes les occasions de rentrer en grâce avec elle, ne put ignorer longtemps sa démarche; dès qu'il en fut assuré, il accourut plein de joie et d'espérance, m'annonça que cette catéchumène était sa sœur et me raconta tout ce qu'elle avait fait contre lui. Je lui recommandai de se tenir à l'écart et de me laisser tout le soin de cette affaire. Cette précaution était nécessaire. La vue de son frère, et surtout la certitude que la religion qu'elle voulait embrasser était la même que celle qu'il avait professée sur la côte, n'aurait pas manqué de réveiller son ancienne horreur et de l'éloigner pour toujours du christianisme. Elle continua donc, sans se douter de rien, à écouter l'explication des mystères de notre foi, et à s'y affectionner de plus en plus. De mon côté j'avais soin d'éloigner les objets dont la vue aurait pu la troubler. Quand je lui eus exposé le mystère de l'Incarnation et de la Passion du Sauveur, je lui montrai un crucifix, persuadé qu'elle reconnaîtrait certainement ce signe, et avec l'intention d'examiner l'impression qu'il produirait sur elle. A son aspect un premier mouvement de stupeur fit aussitôt place aux sentiments de la plus tendre piété: « Je comprends maintenant, s'écria-t-elle avec émotion, combien nous sommes aveuglés par notre orgueil, nous qui ne comprenons pas tout ce que cette croix renferme de grand et de sublime. Autrefois je la voyais à chaque pas, car je suis née dans un village de la côte au milieu des paravas; mais je n'avais conçu pour elle que du mépris et la regardais comme le signe caractéristique des castes les plus viles; je n'avais alors aucune connaissance du mystère que renferme ce symbole. » Elle acheva le cours des instructions préparatoires et reçut le

baptême. C'est alors que son frère vint se jeter dans ses bras et se réconcilier avec elle dans la profession et la pratique de cette même religion qui avait été l'occasion de leurs discordes. Ainsi la bonté divine en éclairant la sœur sauva la foi chancelante du frère et assura la paix et le bonheur de tous les deux.

Je ne puis me dispenser de vous donner aussi des nouvelles de notre ancienne chrétienté de Maduré, administrée par le P. Ant. Vico, supérieur actuel de toute la mission, et par le P. de' Nobili, son premier fondateur et son soutien. Cette Eglise continue à nous réjouir par la ferveur de ses néophytes et par les succès qu'elle remporte sur l'idolâtrie; elle vient d'arborer son étendard dans un nouveau village nommé Kilanéri et habité en grande partie par des yédéers ou bergers, caste honorable dans ces contrées. Voici, en peu de mots, l'histoire de cette conquête. Une femme de ce village se trouvait depuis plusieurs années en proie à une maladie si violente que dans son désespoir elle cherchait à se détruire par le poison. Son mal était du genre de ceux que les païens attribuent au démon et qui sont fréquents dans ce pays. Quoi qu'il en soit de la cause et de la maladie, il est certain qu'elle avait résisté à tous les remèdes. Un parent de la malade s'étant trouvé à Maduré avait connu et embrassé la religion chrétienne. Informé de ses souffrances, il vint la voir, lui parle du vrai Dieu, lui fait espérer de sa toute puissance un remède efficace à ses maux. Persuadée par ses conseils, elle se laisse conduire auprès du P. de' Nobili et se met au nombre des catéchumènes. Dès la première instruction, ses douleurs deviennent insupportables, l'enflure qui jusque là se concentrait dans le ventre, monte rapidement et semble vouloir l'étouffer ; en même temps les accès de désespoir

sont presque continuels. Néanmoins, animée par les instances des chrétiens et soutenue par la grâce, elle a le courage de persévérer dans sa résolution et suit pendant vingt jours les exercices ordinaires. Le vingt-unième jour, tandis qu'elle se recommande à la très sainte Vierge, elle se sent subitement délivrée de toutes ses douleurs et des symptômes extérieurs de sa maladie. Pénétrée de reconnaissance, elle court sur-le-champ à l'église annoncer sa guérison au P. de' Nobili ; les chrétiens transportés de joie se joignent à elle pour glorifier le Seigneur et célébrer ce nouveau triomphe. Voulant assurer sa victoire et compléter son bonheur, elle demande et reçoit le baptême avec des sentiments de piété extraordinaire ; son mari, touché de cette faveur, se jette aux pieds du missionnaire et lui promet d'embrasser la foi. De retour dans leur village, ils s'empressèrent de publier la puissance et la bonté du Dieu des chrétiens, et ils le firent avec tant de succès que déjà nous y possédons un noyau de fervents néophytes.

Bientôt ils furent appelés à donner des preuves de leur fermeté. Le maniacaren, ou chef du village, ayant rencontré l'un d'entre eux, nommé Jean, dans une circonstance où tous les païens sacrifiaient aux idoles, lui dit d'un ton d'autorité : « Et vous autres, n'offrez-vous pas aussi vos sacrifices ? » Nous verrons plus tard, répondit le chrétien un peu troublé sans trop réfléchir à ce qu'il disait. Mais à peine eut-il prononcé cette parole que rentrant en lui-même il s'accusa de lâcheté et craignit d'avoir été infidèle à sa foi. Ne pouvant supporter plus longtemps ses remords, il se rend auprès du P. de' Nobili, lui raconte ce qui se passe à Kilanéry, et en reçoit les instructions nécessaires pour lui et tous les néophytes sur la manière de se conduire dans de semblables oc-

casions. A son retour, il n'a rien de plus à cœur que de réparer la faiblesse dont il se croit coupable ; il cherche le maniacaren, qu'il trouve occupé à célébrer les louanges de l'idole en compagnie de plusieurs autres païens ; il saisit cette occasion, et foulant aux pieds tout respect humain, il lui dit : « L'autre jour quand vous me demandâtes si nous n'offrions pas aussi des sacrifices à l'idole, je vous répondis que nous verrions plus tard ; je ne voudrais pas que vous eussiez compris par là que j'étais dans le doute si je devais le faire ou non ; c'est pourquoi je vous déclare que je suis résolu de ne jamais offrir de tels sacrifices. On pourra bien me chasser du pays ou me trancher la tête, mais jamais me forcer à violer la loi sainte que j'ai embrassée. »

Quelque temps après, tout le village devait célébrer une fête en l'honneur de l'idole : les païens profitèrent de cette occasion pour attaquer la foi des néophytes. Ils saisirent trois chefs de famille, les seuls présents dans cette circonstance, cherchèrent à les effrayer par leurs menaces, les garrottèrent et leur firent souffrir divers tourments. L'un d'entre eux fut inébranlable ; ils arrachèrent aux deux autres quelque signe de faiblesse dont ils se contentèrent. Jean qui se trouvait absent, accourut aussitôt pour confesser sa foi et soutenir celle de ses frères. Il conçut d'abord le projet d'aller, pendant la nuit qui précédait la fête, enlever l'idole et briser tous les vases où l'on devait cuire le riz destiné au sacrifice ; cependant il lui survint un doute sur ce bel exploit, et à l'instant il se remit en course pour aller consulter son oracle. Le P. de' Nobili, voyant la persécution près d'éclater, fit venir auprès de lui tous ses chers néophytes, réprimanda les deux qui avaient manqué de courage et, après les avoir tous fortifiés par ses conseils et par la

vertu des sacrements, il les envoya au combat. Il leur recommanda surtout la prudence : « Soyez fermes, leur dit-il, mais gardez-vous d'exciter la colère des païens en les attaquant vous-mêmes ; allez tous en corps vous présenter au maniacaren, déclarez-lui toutes les injustices qu'on vous a faites en son nom, et dites-lui de ma part qu'une telle conduite est indigne de lui ; les deux d'entre vous qui ont faibli devant la persécution répareront alors leur lâcheté en rétractant la faute dans laquelle une injuste violence les a entraînés, et tous vous protesterez que vous êtes résolus de tout souffrir plutôt que d'offenser Dieu. » Le ciel bénit le courage de ces néophytes. Le maniacaren, étonné de leur générosité, déclara qu'il était fâché de les avoir maltraités, fit sa paix avec eux et leur accorda la liberté de vivre comme ils voudraient.

Parmi les conversions opérées dans la ville de Maduré, quelques-unes méritent de vous être citées, comme des trophées de la divine miséricorde. Un maître de musique et de danse, très habile dans son art, était chargé de diriger la troupe des bayadères dans les cérémonies de la pagode, et dans les fêtes du palais. Vous savez que ces bayadères, qu'on appelle *dévadassi* ou servantes de l'idole, sont de malheureuses créatures dévouées au service de la pagode, c'est à dire à la honte des plus brutales passions. L'esprit impur a voulu singer le vrai Dieu ; et il y a réussi à sa manière : il entoure les autels du vice et de l'impudicité, comme le Dieu trois fois saint se plaît au milieu des chœurs de de vierges. Cela devait être : tel maître, tels serviteurs. On peut facilement se figurer la position d'un homme qui devait présider à de semblabes scènes ; cependant rien n'est impossible à la grâce. Notre brave coryphée en-

tendit parler de la loi spirituelle, il en fut frappé, conçut le désir de la connaître à fond, et ce désir devint une espèce de passion qui le poursuivait partout. Une nuit, soit par un effet naturel de la préoccupation de son esprit, soit par l'action d'une grâce extraordinaire, il eut un songe mystérieux dans lequel il s'imagina entendre une voix qui lui adressait ces paroles : « Si tu veux connaître le docteur qui enseigne le chemin du ciel, va dans tel quartier et dans telle rue, tu y trouveras un homme de telle caste qui te conduira au sanniassi. » Il attend avec impatience les premiers rayons du jour, se met à la recherche de son ananie, et trouve la vérification exacte de tout ce qu'on lui avait annoncé. Il s'entretient avec le P. de' Nobili ; émerveillé des beautés de la religion, il continue à suivre régulièrement les exercices préparatoires, et bientôt, convaincu de la fausseté des idoles qu'il a vénérées, il rejette avec mépris tout ce qui tient à leur culte et les emblèmes superstitieux dont il est chargé. Mais il lui restait un dernier triomphe à remporter. Après avoir foulé aux pieds les fausses divinités de l'idolâtrie, il fallait vaincre une autre divinité, la plus puissante et la plus universellement adorée chez les Indiens ; cette divinité du ventre qu'indique S. Paul quand il dit : *quorum deus venter est.* Il s'agissait de renoncer à un art et à une profession qui lui avaient toujours procuré une subsistance aussi abondante qu'honorable, mais qu'il ne pouvait exercer sans participer à l'idolâtrie. Ce sacrifice devenait d'autant plus pénible qu'il ne voyait aucun autre moyen de gagner sa vie. Il le fit cependant avec une générosité peu commune, et sa foi dans la Providence ne sera point trompée. Il a reçu le baptême avec des sentiments de piété et de bonheur qui sont déjà une récompense de

ses sacrifices. Affligé d'avoir si longtemps prostitué ses rares talents au service du démon, il se plaît maintenant à les consacrer à la gloire de Dieu. De concert avec le P. de' Nobili il compose sur différents airs des cantiques spirituels à l'honneur de notre Seigneur et de sa sainte mère, et ravit de joie tous nos néophytes qui sont naturellement passionnés pour ces sortes de chants.

Puisque je vous ai parlé des bayadères, je veux vous rapporter la grâce que notre Seigneur fit à deux d'entre elles en les retirant de ce bourbier. Je ne sais de quelle manière la nouvelle du salut parvint à leurs oreilles; mais Dieu qui voulait les sauver excita en même temps dans leur cœur un vif désir de la connaître. Elles vinrent ensemble à notre église, chargées à leur ordinaire de pierres précieuses et vêtues de robes somptueuses. Le P. de'Nobili fut d'abord embarrassé, il avait beaucoup de répugnance à traiter avec de telles personnes; de graves inconvénients pouvaient en résulter; il y avait d'ailleurs peu d'espoir que la semence de la divine parole pût germer dans des âmes livrées aux passions de la chair. Néanmoins, vaincu par leurs instances et se rappelant l'exemple du divin Sauveur venu dans ce monde pour chercher les pécheurs, il permit à ces deux personnes d'assister aux instructions publiques, sans toutefois les admettre à aucun entretien particulier. Leur esprit, très développé par la première éducation, montrait une merveilleuse aptitude à comprendre les vérités de la religion, et l'estime qu'elles en concevaient augmentait l'ardeur de leurs désirs. Le P. de'Nobili ne pouvait douter de la sincérité de leur foi, mais il craignait pour leurs mœurs, et différait de jour en jour la grâce du baptême qu'elles demandaient avec larmes. Enfin, touché de leurs prières, il voulut s'assurer de

leur générosité par une dernière épreuve ; il leur laissa deviner que tous ces ornements superflus d'or et de pierreries ne lui plaisaient pas. Il n'en fallut pas d'avantage ; elles se présentèrent le lendemain dépouillées de toutes leurs parures et réduites à une modestie et une simplicité qu'il n'aurait pas osé leur prescrire. Des preuves si fortes de leur bonne volonté et de l'action de la grâce ne permettaient plus de retarder leur bonheur ; elles reçurent le baptême : l'une d'entre elles épousa un de nos néophytes, l'autre voulut embrasser l'état de continence.

Je termine cette lettre par le récit d'une conversion peut-être encore plus difficile que les précédentes et par là plus glorieuse à Dieu. Un de nos chrétiens avait arrêté au milieu de la rue un gentil de sa connaissance qu'il pressait depuis longtemps de renoncer à l'idolâtrie. Celui-ci ne sachant comment se débarrasser de cette nouvelle importunité, fait l'empressé et promène autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait quelqu'un. Dans la réalité, ce qu'il cherche c'est un expédient pour échapper à son argumentateur. Il voit passer un jogue et trouve assez plaisant de le mettre en jeu : « Tiens, dit-il à son ami, de manière à être entendu, voici un pénitent qui arrive, c'est l'homme qui te convient, expose-lui tes raisons. » Le jogue s'approche et demande de quoi il s'agit, et le chrétien, sans se déconcerter, lui parle du vrai Dieu, de la loi spirituelle, unique chemin du salut ; notre homme est touché des vérités qu'il entend, veut connaître le docteur qui enseigne une loi si sainte, se fait conduire auprès du P. de' Nobili et l'écoute avec une joie et un bonheur incroyables. On eut dit un voyageur altéré qui rencontre sur sa route une source d'eau pure ; il boit à longs traits ces

eaux vives que notre Seigneur promettait à la Samaritaine. Dès ce moment il se fixe auprès de notre église, et peut à peine s'en éloigner un instant pour prendre sa nourriture; il se dépouille de ses colliers à gros grains et de tous les autres objets superstitieux dont il était chargé selon la coutume des pénitents; il a le bonheur de recevoir le baptême et de glorifier sa foi par une patience et une fermeté inébranlables au milieu des persécutions qui ne tardent pas à l'assaillir.

Je passerais les bornes d'une lettre, si je voulais vous raconter toutes les conversions opérées par le P. de'Nobili. Cet admirable missionnaire travaille toujours au-delà de ses forces; il vient de baptiser soixante-dix païens, et prépare en ce moment un grand nombre de catéchumènes; le zèle qu'il met à les instruire et à les former dans la vraie et solide piété est au dessus de toute expression. Dieu le soutient évidemment au milieu de ses fatigues; il n'a pas ressenti depuis trois mois une infirmité qui depuis bien des années ne manquait pas de le tourmenter tous les mois; il attribue cette grâce à S. Basile, pour lequel il professe une tendre dévotion et qu'il a coutume d'invoquer comme le patron spécial des ouvriers apostoliques.

En union de vos prières et SS. SS., etc.

Emm. Martinz.

1638.

LETTRE DU P. ROBERT DE NOBILI, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. M. VITELLESCHI, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

18 octobre 1638.

Mon très Révérend Père P. C.,

Je ne m'étendrai pas sur l'état de la mission ; notre Seigneur m'en dispense en m'affaiblissant tellement la vue que je ne puis plus écrire de ma propre main. Au reste, le P. Emm. Martinz s'acquitte de ce devoir avec plaisir. Je veux seulement dire deux mots à votre Paternité : D'abord, que notre mission prend tous les jours de nouveaux développements et donne des gages plus certains de ce qu'on peut en attendre pour la plus grande gloire de Dieu ; ensuite que nous avons un besoin très urgent d'un puissant renfort de missionnaires pour continuer à étendre l'œuvre apostolique et même pour en empêcher la ruine. Le P. Vico et moi touchons au terme de notre carrière, non seulement à cause de notre âge, mais à cause des nombreuses et graves infirmités par lesquelles notre Seigneur a la bonté de nous visiter, en nous donnant l'espérance d'aller bientôt jouir avec lui du repos éternel. Nous espérons cette grâce par l'intercession de la très sainte Vierge notre bonne mère, et de tous les saints nos protecteurs, ainsi que par le secours des prières de votre paternité et de tous les pères de la compagnie dont nous avons le bonheur d'être les enfants.

Votre paternité sait avec quelles instances depuis tant d'années j'ai constamment prié et conjuré qu'on nous envoyât de nombreux collaborateurs. Je sens bien que je dois attribuer à mes péchés le peu de succès qu'ont

eu mes demandes ; cependant, malgré mon indignité, je viens encore vous réitérer mes prières et vous conjurer d'avoir pitié de cette mission qui est la vôtre à tant de titres. Oui elle est vôtre ; c'est à vos soins que nous devons l'heureuse décision de la grande controverse qui nous avait si longtemps affligés ; c'est à votre charité que nous devons des moyens de subsistance, dans un moment où déjà nos Pères parlaient d'abandonner cette malheureuse contrée, dans l'impossibilité où ils se trouvaient d'entretenir les missionnaires. Veuillez donc, mon très Révérend Père, sans avoir égard à mes fautes, mettre le comble à vos bienfaits, accueillir favorablement la demande que je vous adresse, en me jetant à genoux à vos pieds, et vous conjurant par les entrailles de Jésus-Christ ; veuillez nous envoyer cinq nouveaux missionnaires remplis de l'esprit de notre Compagnie. J'ai l'intime confiance que vous exaucerez ma prière, qu'avec le secours que vous nous accorderez cette mission pourra continuer à produire des fruits abondants pour la gloire de Dieu, et que ces fruits ajouteront un nouveau fleuron à la couronne de gloire qui vous est réservée dans le ciel.

Je demande humblement votre bénédiction et me recommande instamment à vos SS. SS.

De votre Paternité, etc.

P. Rob. de Nobilibus.

P. S. Au moment où je terminais cette lettre, il a plu à notre Seigneur d'appeler à lui le P. Ant. Vico, religieux d'une éminente vertu ; je vous envoie une notice sur sa vie. (1) C'est le premier missionnaire dont la terre

(1) La notice dont il est ici question n'est pas arrivée jusqu'à nous. Les lettres précédentes, en nous donnant une idée incomplète des œuvres du

du Maduré ait reçu la dépouille ; je ne tarderai pas à le suivre.

Note de l'éditeur.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son cher compagnon, le P. Robert de' Nobili comprit qu'il ne pouvait pas attendre le résultat de la demande qu'il adressait en Europe. Malgré ses graves indispositions et sa cécité presque totale, il puisa de nouvelles forces dans son zèle et se mit en route pour Cochin. Il espérait exciter par ses paroles et plus encore par la vertu de ses cicatrices la compassion et le zèle de ses frères et des Portugais établis sur la côte. Son espoir ne fut pas trompé ; la vue d'un homme dont toute la vie n'avait été depuis trente-deux ans qu'une suite continuelle de combats et de souffrances, l'ardeur et l'énergie de cette âme, qui soutenait un corps épuisé de fatigues et chargé d'infirmités, produisirent la plus vive impression sur tous les esprits et enflammèrent tous les cœurs du désir d'aller partager ses travaux.

Il régla de plus, avec les supérieurs, une affaire de la plus haute importance pour le succès de la mission. Les raisons qui l'avaient obligé de s'attacher d'abord à la conversion des brames et des castes les plus nobles n'avaient pas éteint dans son cœur le zèle de la conversion des parias et des autres castes méprisées par l'or-

P. Ant. Vico pendant les vingt-huit années qu'il consacra aux fatigues de cette mission, augmentent notre regret d'avoir perdu le tableau fidèle de ses vertus, tracé par le confident intime de toutes ses pensées et le témoin de ses sacrifices. Nous nous contenterons d'ajouter ici le témoignage du P. Rubino, missionnaire de Bisnagar, qui, se rendant à Vélour par la côte de Coromandel, eut occasion de voir les missionnaires du Maduré ; il écrivait au P. général en 1628 : « Le P. Vico est un homme vraiment saint... On dirait que toute sa chair se soit convertie en esprit. »

gueil indien. Il savait que rien ne peut exclure du bienfait de l'Evangile cette masse des enfants de Dieu qui, aussi bien que les brames, avaient été rachetés au prix du sang de Jésus-Christ et promettaient à l'Eglise des progrès plus faciles et plus étendus. C'est dans la vue de préparer les voies à leur conversion que le sage missionnaire avait pris à tâche, dès son entrée à Maduré, de détruire les préjugés qui s'y opposaient, d'inculquer et d'établir solidement dans les esprits des chrétiens et des gentils ce principe fondamental : « Que la religion est une chose entièrement distincte et indépendante des castes ; qu'elle doit être une parcequ'il n'y a qu'un seul Dieu, mais que cette unité de la religion ne détruit aucunement la distinction civile des castes, ni les prérogatives légitimes de celles qui sont plus nobles. » Par ce seul principe il avait puissamment travaillé à la régénération civile et religieuse des parias ; il en avait déjà réalisé les conséquences par la conversion d'un grand nombre d'entre eux ; la seule église de Tirouchirapalli en comptait plusieurs centaines dans son sein. Mais cette œuvre rencontrait une immense difficulté dans la constitution présente de la mission ; les missionnaires ne pouvaient s'y livrer que secrètement et de nuit, sous peine de ruiner l'œuvre entière en suscitant une persécution universelle. L'inconvénient avait été moins grave à Maduré, qui, outre l'église des brames, possédait l'église des paravas, administrée par un Père portugais et toujours ouverte aux parias. Mais une fois établie dans l'intérieur des terres et à des distances considérables de son centre primitif, la mission devait chercher un remède à cet inconvénient, qui devenait de jour en jour plus sensible. Convaincu que le temps n'était pas encore venu d'attaquer tous les préjugés de ces peuples, le P. de

Nobili, de concert avec Mgr l'archevêque et le Père provincial, imagina un heureux tempérament qui, sans rien compromettre, atteignait le double but. Il fut décidé qu'outre les missionnaires qui portaient le nom de brames-sanniassis et se conformaient xau usages civils des brames, il y en aurait d'autres plus spécialement destinés aux conditions inférieures et aux parias. Pour ceux-ci mêmes on n'eut garde d'adopter la soutane noire qui, aux yeux de l'Indien, était un objet de mépris et de répugnance insurmontable ; on se contenta de modifier le costume des premiers missionnaires, de manière à le rapprocher de celui des pandarams dont ils prirent le nom. Ces missionnaires pandarams professaient le même genre de vie et d'abstinence que les sanniassis et étaient comme eux de véritables pénitents ; la différence de leur condition consistait en ce que les pandarams pouvaient traiter publiquement avec les parias et les basses castes, sans se compromettre et même sans perdre le droit d'avoir des rapports avec les hautes castes et d'être servis par des choutres. Ils pouvaient même communiquer avec les rajahs et les brames dans tout ce qui concerne la religion, leur administrer les sacrements, etc. ; mais ils ne pouvaient entretenir avec eux les rapports intimes de la vie civile, se faire servir par des brames, loger ou manger dans leurs maisons ; et en général ils étaient beaucoup moins considérés par les païens.

Le P. da Costa fut choisi pour ouvrir cette nouvelle carrière. Dieu semblait avoir des vues particulières sur ce fervent religieux dont la vocation avait été marquée au sceau de sa Providence. Pendant qu'il étudiait à Coïmbre, il avait demandé instamment les missions des Indes ; mais ses vœux rencontraient un obstacle invincible dans une maladie de poitrine qui faisait déses-

pérer de sa santé ; les médecins déclaraient qu'il ne pourrait pas même supporter les fatigues de la traversée. Le Père provincial avait un jour convoqué dans la chapelle domestique tous les Pères qui avaient manifesté le désir des missions, afin de proclamer, selon l'usage, les noms et les destinations de ceux qui devaient composer la prochaine expédition ; le P. da Costa s'y rendit avec les autres. Son nom ne se trouva pas sur la liste. Pénétré de douleur et poussé par l'ardeur de ses désirs, il s'avance, se prosterne aux pieds du Père provincial, et le conjure avec larmes de l'adjoindre aux missionnaires, et de n'avoir aucune crainte pour sa santé, parceque Dieu s'en chargera et voudra une fois de plus se glorifier dans la faiblesse de son instrument. Le Père provincial, touché de ses paroles et suivant beaucoup plus l'inspiration divine que les conseils de la sagesse humaine, exauça les vœux du P. da Costa. Il partit avec le célèbre P. Mastrilli, et arriva dans l'Inde en parfaite santé et radicalement guéri de sa maladie.

Le P. de' Nobili obtint un autre collaborateur non moins précieux ; c'était le P. Sébastien de Maya qui, à une vertu solide joignait de rares talents et le titre de docteur. Heureux de ce double renfort, il ne pensa plus qu'à voler au secours de ses chers néophytes, qui l'attendaient avec impatience.

LETTRE DU P. EM. MARTINZ, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AUX PÈRES DE PORTUGAL.

Tirouchirapalli, 1639.

Mes très Révérends Pères, P. C.,

Le feu de la persécution vient de se rallumer à Tirouchirapalli ; la haine implacable des païens, qui ont juré

la ruine de cette pauvre chrétienté, semble ne se calmer quelque temps que pour éclater avec plus de violence à la première occasion qu'ils rencontrent ; et le plus souvent un rien leur sert de prétexte. Cette fois-ci ce sont nos chrétiens parias qui, par leur indiscrétion, ont réveillé le lion endormi. Ces pauvres gens, quoique de condition vile et méprisée, ont souvent plus de force dans le caractère que bien d'autres nobles Indiens ; mais, faute de prudence, leur énergie dégénère en arrogance et en témérité. Nos néophytes de cette caste, non contents de se dépouiller de tous les emblèmes de l'idolâtrie, se moquaient ouvertement des idoles et de leurs stupides adorateurs, et n'épargnaient ni aux uns ni aux autres leurs sarcasmes. Ces imprudences excitèrent l'indignation des païens ; les jogues furent enchantés de pouvoir couvrir du manteau de leurs dieux le désir de venger leurs propres intérêts. Pour s'appuyer, ils gagnèrent à leur cause un ministre du palais dont ils intéressèrent la cupidité en lui promettant un riche butin dans la spoliation de notre église et des maisons de nos chrétiens ; ils s'associèrent aussi un jeune brame, fils du gouverneur de la cour, et l'envenimèrent par le récit de mille outrages que nos néophytes faisaient à ces Dieux, ne manquant pas d'exagérer ce qu'il y avait de vrai et d'y ajouter la calomnie ; ils eurent soin, par dessus tout, de me présenter comme l'auteur et l'instigateur de tous ces désordres.

Averti de ces intrigues par un honnête païen, je me tins prêt à tout événement. Le lendemain le brame gouverneur du palais, accompagné de son fils, se posta dans un lieu voisin de notre presbytère et fut rejoint aussitôt par les jogues et le ministre qui s'était ligué avec eux. La rage était peinte sur toutes les figures ; le jeune

brame, ne pouvant plus se contenir, donna l'ordre de me saisir et de livrer au pillage mon église et ma maison. Il eût été obéi sur-le-champ si la superstition ne fût venue fort à propos suspendre l'effet de cette fureur. Les Indiens sont persuadés que c'est un grand crime de détruire la maison d'un pénitent et surtout d'un sanniassi ou pénitent brame, et que sa malédiction attire infailliblement de terribles châtiments sur ceux contre lesquels elle est lancée. Le brame qui, au milieu de sa colère avait conservé plus de calme, fut arrêté par cette crainte, et défendit d'exécuter les ordres de son fils. Les jogues se portèrent alors contre les maisons et à la chapelle des parias, qu'ils pillèrent en un instant. Ils saisirent cinq des principaux d'entre eux, les accablèrent de coups, les chargèrent de chaînes et les enfermèrent dans un cachot. Il était beau de voir ces généreux confesseurs de Jésus-Christ marchant comme en triomphe et tressaillant de joie au milieu de leurs souffrances. Une foule d'autres chrétiens de la même caste, hommes et femmes, les accompagnaient publiant les louanges de Dieu et de sa sainte loi, s'offrant avec courage et demandant avee instance à partager l'heureux sort des prisonniers. Cette générosité me causa d'autant plus de joie qu'humainement parlant je devais moins m'y attendre, car ces peuples sont naturellement timides et pusillanimes.

Le même jour, les persécuteurs arrêtèrent un brame chrétien qui était à mon service, et lui firent endurer toutes sortes d'affronts; mais le gouverneur, encore par un effet de sa crainte superstitieuse, réprima leur audace et défendit expressément de toucher à ma personne, à ma maison et à mes domestiques. Cependant en rendant la liberté à celui qu'ils avaient saisi, les brames ne man-

quèrent pas de déclamer contre l'infâme condition des pranguis, et de lui enjoindre de quitter mon service. C'est toujours l'argument magique auquel les ramène la colère ou le besoin d'exciter les passions; reproche hypocrite, puisque, hors de ces moments d'exaltation, ils ne font aucune difficulté de communiquer avec nous. La tempête croissait d'heure en heure, les flots s'amoncelaient autour de nous, notre pauvre chrétienté ressemblait à une petite barque devenue le jouet des vagues mugissantes, qui semblaient vouloir à chaque instant l'engloutir. Pendant trois jours et trois nuits les jogues, à la tête d'une troupe de furieux, parcouraient les rues pour ameuter la multitude, s'excitaient mutuellement à la vengeance, faisaient de bruyants préparatifs et vomissaient de terribles menaces. Ils en voulaient surtout à ma personne ; ils brûlaient d'envie de me voir au milieu des tourments; hélas, je ne fus pas jugé digne d'une telle faveur! Nos braves néophytes s'attendaient à la mort, et la grâce divine les avait tellement fortifiés et électrisés que je n'ai aucun doute qu'ils né l'eussent acceptée avec joie. Mais celui qui commande aux vents et aux flots de la mer enchaîna la fureur de nos ennemis. Elle se déchargea le quatrième jour sur les cinq prisonniers et surtout sur le principal d'entre eux, nommé Hilaire. C'est un des premiers de cette caste qui aient reçu le baptême à Tirouchirapalli; à ce titre d'ancienneté il joint celui des talents et de la vertu, qui l'ont constitué de fait le chef et le maître de tous les chrétiens parias. Armé d'une grosse pierre, un bourreau lui en déchargeait de grands coups sur la tête et sur la poitrine; d'autres lui brisaient les côtes à coups de bâton et le sang ruisselait de tout son corps; à chaque coup on le sommait d'abjurer sa foi et de reprendre le lingam, et à ces

coups et à ces sommations il répondait par la protestation de sa fidélité et l'invocation du saint nom de Jésus. Ce soldat héroïque n'en est pas à ses premières armes; déjà deux fois il a été prisonnier de Jésus-Christ, plus souvent il a été livré aux bourreaux, et toujours son courage l'a fait sortir du combat vainqueur de ses ennemis. Les autres chrétiens imitèrent son intrépide constance; aucune faiblesse ne vint troubler la joie de notre triomphe.

A ce récit de nos souffrances, qui sont la plus belle part de notre gloire en Jésus-Christ, ajoutons quelques mots sur les fruits de la mission. Un vellage des environs de Négapatam, situé sur la côte de Coromandel, à trente lieues est de Tirouchirapalli, fut conduit à cette dernière ville par un heureux hasard, ou plutôt par une disposition de la Providence. Il entendit parler de la loi spirituelle, et conçut le désir de la connaître; il vint me voir, assista aux instructions et se trouva pris dans le filet évangélique. Chose étonnante! cet homme était né et avait passé toute sa vie au milieu des chrétiens paravas, sans connaître le christianisme autrement que pour le mépriser; il ne fit que passer à Tirouchirapalli, et il embrassa avec transport cette religion qu'il avait si longtemps détestée. Ce fait prouve combien la première impression a de force sur l'esprit de nos Indiens. Les Portugais de la côte en blessant les susceptibilités et les préjugés de ces peuples s'attirent un mépris qui retombe sur la religion, au lieu que nous la relevons et la rendons honorable aux yeux même des brames en nous conformant à leurs usages. Le vellage dont je parle m'avoua que c'était là le motif qui l'avait déterminé. Après avoir reçu le baptême, il se hâta d'aller chercher sa femme, ses enfants, son frère et plusieurs autres de ses

parents, qui tous furent instruits et baptisés. Il les reconduisit dans son pays, et reparut bientôt à la tête de dix autres païens qui reçurent la même grâce ; il avait de plus laissé dans son village de nombreux catéchumènes auxquels leur santé ou leurs occupations ne permettaient pas d'entreprendre un si long voyage. C'est donc une petite chrétienté qui commence et promet de se développer rapidement, grâce au zèle du généreux néophyte, qui justifie si bien le nom de Xavier que nous lui avons donné en le baptisant dans l'église dédiée au grand apôtre.

Dans une population moins éloignée vit une chrétienne de caste fort distinguée, mais beaucoup plus recommandable par les vertus et les qualités rares dont elle est ornée. Elle fut d'abord cruellement persécutée par sa famille et par sa caste. Il n'y avait dans les environs d'autres chrétiens qu'une pauvre pariatte, dont la présence était pour elle une source de continuelles vexations ; ses parents ne cessaient de lui citer cette pariatte pour lui prouver que le christianisme est la religion des castes les plus abjectes, et prenaient de là occasion de la tourmenter. Elle a triomphé de toutes ces persécutions par sa constance et son courage ; déjà elle a gagné à la foi un bon nombre de païens, et j'espère qu'elle fera dans son village ce que Xavier a fait près de Négapatam. Elle vint dernièrement pour assister aux divins offices et s'approcher des sacrements. Comme elle a rarement ce bonheur, à cause de son éloignement et de ses nombreuses occupations ; je profitai de la circonstance pour lui donner des avis. Je lui demandai quelles étaient ses prières ordinaires ; elle me répondit qu'elle récitait tous les jours le rosaire et repassait continuellement dans son esprit les instructions qu'elle avait en-

tendues avant le baptême. Puis, sur mon invitation, elle se mit à exposer les vérités et les mystères de notre religion avec tant d'exactitude et de précision, avec des sentiments de foi et de piété si touchants que j'en fus pénétré de joie et d'étonnement ; je ne pus douter un instant que c'était l'Esprit saint qui suppléait par ses leçons intérieures aux instructions dont ces âmes sont si souvent privées.

Un jeune homme de haute condition dont le père, logé en face de notre maison, est un de nos ennemis acharnés, nous a donné une nouvelle preuve de la puissance de la grâce ; il se sentit si fortement attiré à la loi de Jésus-Christ, qu'après avoir suivi les exercices des catéchumènes il vint me demander le baptême. Son âge encore tendre m'inspirant des craintes, je résistai longtemps à ses prières; mais enfin, vaincu par ses larmes et par les signes manifestes de la volonté divine, je lui conférai le baptême. Depuis ce moment il persévère généreusement dans la foi, malgré la guerre continuelle que lui fait toute sa famille.

Un autre jeune vellage est un exemple frappant de la conduite de la divine Providence envers ses élus. Au sein même du paganisme son cœur était travaillé par un attrait irrésistible qui, le détachant de toutes les choses du monde, lui inspirait le désir du ciel. Sans connaître encore la voie qui pouvait l'y conduire, son cœur s'était ouvert à ces désirs et il répondait fidèlement à la grâce. Ayant un jour rencontré un pandaram qui lui demanda l'aumône, nouveau S. Martin, il coupa en deux une grande toile qu'il venait d'acheter pour s'en vêtir et lui en donna la moitié, bientôt après un second pauvre reçut la deuxième moitié de la toile, et le jeune homme continua sa route à peine couvert d'un pauvre haillon. Un

cœur si pur et si droit ne pouvait demeurer longtemps dans les ténèbres de l'idolâtrie, Dieu le conduisit comme par la main à Tirouchirapalli, où il eut occasion d'entendre les instructions que j'adressais aux catéchumènes. Chacune de mes paroles était comme un rayon de lumière qui pénétrait dans son âme pour lui faire comprendre les vérités auxquelles le maître intérieur le prédisposait depuis longtemps; il était étonné de la parfaite conformité qu'il trouvait entre la doctrine que j'expliquais et les sentiments vagues et confus qu'il nourrissait au fond du cœur; c'était comme un germe qui s'y développait, croissait et produisait ses fruits.

Cependant son père, sa mère et son épouse ne pouvaient se consoler de son absence. Le changement qu'ils avaient remarqué en lui depuis une année, le mépris du monde et l'estime des biens célestes qu'il avait souvent manifestés, les persuadèrent qu'il avait sans aucun doute entrepris quelque pélerinage de dévotion et embrassé l'état de sanniassi. Ils se mettent aussitôt à sa recherche; son père après quelques voyages arrive dans cette ville, le trouve dans notre église, et se hâte de venir m'exprimer sa douleur. « Consolez-vous, lui dis-je, votre fils n'est pas perdu ; la loi sainte qu'il embrasse ne l'empêchera nullement de vivre avec sa femme, d'être le soutien et la joie de votre vieillesse, de remplir tous ses devoirs et de conserver toutes les prérogatives de sa noble condition. Sans rien lui ôter de ses priviléges, cette loi lui procurera le moyen de servir le Dieu suprême créateur de l'univers et de mériter un bonheur éternel et infini dans le ciel. » Tranquillisé par ces paroles, le père courut rassurer sa femme et toute sa famille plongées dans la désolation. Le catéchumène ne tarda pas à recevoir le baptême et à confirmer par son prompt

retour la joie de tous ses parents. Il eut à souffrir de cruelles persécutions de la part des gens de sa caste et surtout de la part des jogues ; l'un d'eux poussa la fureur jusqu'à lui enfoncer un poignard dans le côté. Il souffrit cette blessure sans laisser paraître aucun mouvement de colère ou de vengeance, et se consola en se rappelant la passion du divin Rédempteur, dont le récit l'avait singulièrement touché et dont le souvenir habituel le fortifiait dans toutes ses peines. Après un mois de séjour dans son village, il revint me voir accompagné de six personnes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ ; deux étaient ses frères, les autres ses parents. Ils furent tous instruits et baptisés, et s'en allèrent pleins de joie et animés d'un courage invincible. L'occasion d'en donner des preuves ne tarda pas à se présenter : dans la célébration d'un mariage, ils refusèrent courageusement de participer à certaines cérémonies superstitieuses, et soulevèrent ainsi contre eux une persécution générale de la part des idolâtres ; ils persévèrent dans la foi avec une constance admirable, j'espère de la bonté divine que leur patience triomphera de leurs adversaires et qu'ils pourront arracher à l'enfer un grand nombre de ses malheureuses victimes.

Vous voyez, mes Révérends Pères, que notre chère mission du Maduré continue à produire ses fruits à travers les orages ; priez pour nos bien-aimés enfants toujours exposés aux coups de la persécution ; priez pour nous, afin que nous ne mettions pas obstacle aux divines miséricordes, et que si notre bon maître daigne nous présenter son calice, nous l'acceptions avec joie et reconnaissance et le buvions avec courage, à l'exemple des apôtres. En union de vos SS. SS.

EMM. MARTINZ.

Tirouchirapalli, 1639.

LETTRE DU P. SÉBASTIEN DE MAYA, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. AZEVÉDO, DE LA MÊME COMPAGNIE, PROVINCIAL DU MALABARE.

Maduré, 1640.

Mon Révérend Père,

C'est de la prison de Maduré que j'ai le bonheur de vous adresser ma première lettre. C'est dans cette prison que nous avons reçu celle qui nous donne une preuve si touchante de votre tendre sollicitude. Nous sommes infiniment sensibles aux prières que vous offrez à Dieu pour l'heureux dénouement de la persécution qui vient d'éclater. Veuillez aussi nous aider à remercier notre bon maître de l'inestimable faveur qu'il daigne nous accorder, et de la joie dont il inonde notre cœur au milieu de nos tribulations. Je vais vous exposer, autant que je le puis, la suite des événements et l'état actuel de nos affaires. Je l'aurais fait plus tôt; mais nous sommes si rigoureusement gardés qu'il m'a été jusqu'à présent impossible de vous écrire. J'ai enfin réussi à gagner un des soldats qui nous surveillent et à obtenir de lui un peu d'encre et de papier.

Depuis quelque temps, des rumeurs sinistres nous annonçaient qu'une violente persécution se préparait contre nos chrétiens de Tirouchirapalli; nous ne nous en inquiétions pas beaucoup, parceque nous sommes accoutumés à ces fréquentes secousses, qui nous invitent à mettre toute notre confiance en Dieu. Les lettres précédentes vous ont sans doute fait concevoir de Tirouchirapalli l'idée d'un volcan toujours prêt à éclater. Voici la circonstance qui en a déterminé l'éruption. Un païen de la caste des parias, mais influent par ses riches-

ses, demanda en mariage la fille d'un de nos néophytes ; celui-ci lui répondit qu'étant chrétien il ne pouvait lui donner sa fille tant que lui-même n'aurait pas déposé le lingam et reçu le baptême. Le gentil, se croyant outragé par ce refus, prit feu et résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il ne lui fut pas difficile de s'associer tous les jogues et les pandarams, qui depuis longtemps n'attendaient qu'un signal pour se déchaîner contre nos chrétiens. Après avoir combiné leurs plans, ils s'adressent à Vacandarayapoullei, premier favori du Nayaker. Sans être d'une naissance illustre, cet homme est devenu tout puissant à la cour par le crédit de sa sœur, qui de bayadère est passée à la dignité de première épouse du roi, et exerce sur son esprit un empire tyrannique. Gagné par les riches présents des pandarams, et animé par une haine invétérée contre une religion qui avait séduit plusieurs de ses parents et profané dans leur personne la sainteté du lingam, le favori jura la perte des chrétiens. Comme le grand Nayaker résidait à Tirouchirapalli, c'est dans cette ville qu'il voulut donner le premier signal de la persécution, afin de l'étendre plus facilement à tout le royaume.

Le dimanche 22 juillet, le P. Emmanuel Martinz se disposait à célébrer le saint sacrifice en présence des chrétiens assemblés dans l'église, lorque tout à coup une troupe de soldats envahit le presbytère, saisi le brame qui allait servir la messe, et déclare que le roi a donné ordre de le garrotter et de l'entraîner en prison, pour avoir prêché la foi de Jésus-Christ aux parias. Le missionnaire, attiré par le bruit, proteste qu'on ne peut lui enlever son brame, et que si la prédication du saint Evangile est un crime, c'est lui qui est le premier coupable. A ces mots les soldats s'emparent de sa

personne, le maltraitent de paroles et de coups, et l'entraînent avec violence, ne lui permettant pas même de prendre son voile et son bonnet qu'il avait déposés pour se revêtir des ornements sacrés. Les deux prisonniers sont conduits à Vacandarayapoullei, qui, après les avoir chargés d'opprobres, ordonne de les traîner dans le cachot réservé aux grands criminels ; on assure même qu'il fit signe aux soldats de maltraiter le P. Emmanuel. En effet ils le frappèrent si cruellement que tout son corps fut bientôt couvert de sang. Un chrétien qui par honneur lui avait présenté une natte dans le vestibule du palais et un autre qui sur son chemin lui donna des marques de respect et d'affection, furent tous les deux arrêtés et emprisonnés avec lui. Les quatre confesseurs de Jésus-Christ furent mis aux fers et livrés à la faim, à la soif et à l'ignominie ; le visage du missionnaire était rayonnant de joie. Le lendemain il fut conduit avec son brame au-delà du Cavéry, avec ordre de quitter le pays. Quand la barque qui le portait sur le fleuve eut passé la partie la plus profonde du courant on le jeta dans les flots, et il fut obligé de gagner l'autre rive ayant l'eau jusqu'à la poitrine. Plusieurs chrétiens dévoués l'y attendaient pour lui offrir leurs services et l'accompagner dans son exil. Il chargea l'un d'entre eux d'aller demander un peu d'argent à un brame qui, malgré toute sa bonne volonté, ne put lui envoyer que cinq fanons (trente sous). C'est avec ce viatique qu'il se mettait en route dans un pays inconnu et pour un temps probablement assez long ; mais la divine Providence est partout ; elle ne manque jamais à ceux qui placent en elle toute leur confiance.

Le P. Martinz expédia un néophyte vers le P. Balthasar da Costa, occupé à l'administration des églises, et

lui recommanda de se retirer à Cârour pour donner ses soins à la chrétienté qui commençait à s'y former. Le même messager, après s'être acquitté de sa commission auprès du P. da Costa, avait ordre de venir nous rejoindre et de nous exposer en détail tout ce qui s'était passé à Tirouchirapalli. Quand ce jeune chrétien parvint à Maduré, nous étions déjà en prison et gardés de si près qu'il eut mille peine à s'aboucher avec nous ; il y réussit néanmoins à force de ruses, et nous apprit tout ce que je viens de vous raconter. Il ajouta diverses autres nouvelles : les deux néophytes incarcérés avec le P. Martinz étaient encore détenus en prison, trente autres chrétiens avaient été arrêtés ; tous montraient beaucoup de courage et de constance ; le Père s'était dirigé vers Gingi, où il lui avait donné rendez-vous. Je vais maintenant vous faire le récit de ce qui nous est arrivé.

Le jour même où le P. Martinz fut arrêté à Tirouchirapalli, Vacandarayapoullei dépêcha un courrier avec une lettre pour un de ses parents de Maduré qu'il chargeait de nous emprisonner. Un jeune néophyte de Tirouchirapalli, qui eut connaissance de ce message, alla sur la route se joindre au porteur de la lettre du persécuteur, feignant de se rendre lui-même à Maduré pour des affaires très pressées. Arrivé dans cette ville, il quitta son compagnon de voyage et vint en toute hâte nous prévenir du sort qui nous attendait. Nous profitâmes de cet avis charitable pour mettre en sûreté tout ce que notre sacristie renfermait de précieux, c'est à dire les vases sacrés et nos ornements ; mais les persécuteurs ne nous en laissèrent pas le temps ; ils arrivèrent avant que nous eussions pu rien soustraire à leur rapacité ; l'embarras du déménagement dans lequel ils nous surprirent ne ser-

vit qu'à stimuler leur cupidité et à exciter leurs soupçons et leur cruauté envers nos chrétiens. Le P. de' Nobili à l'arrivée des soldats se présenta tranquillement à eux ; ils le saisirent, et chargèrent un pion de le garder devant la porte. Pour moi, prévoyant ce qui allait arriver, j'avais voulu réciter vêpres et complies ; mais je fus bientôt interrompu par les cris confus des soldats qui m'entraînèrent auprès de mon cher compagnon, sans me permettre d'emporter ni crucifix ni bréviaire , ni aucun autre objet. Nous restâmes ainsi exposés à la curiosité des païens, qui s'attroupaient autour de nous, pendant que les soldats, au nombre de trois cents, pillaient l'église et le presbytère. Quelque temps après arriva Sivandiapapoullei, chargé d'exécuter les ordres venus de Tirouchirapalli. Accompagné d'une escorte nombreuse de domestiques, de gardes d'honneur et de curieux, il s'avançait lentement, appuyé sur le bras d'un jeune homme. Il portait aux pieds des socles de bois dont le bouton était en argent, aux bras des bracelets composés de gros grains en or, au cou une chaîne d'or d'un travail exquis ; tous ses habits étaient d'étoffes extrêmement fines et précieuses. Il s'assit majestueusement en face du presbytère sur un riche tapis qu'on lui avait préparé et donna ses ordres en mâchant solennellement son bétel. On déposait à ses pieds les divers objets trouvés dans le pillage : habits sacerdotaux, ornements d'église, missel, bréviaire, crucifix, images de la sainte Vierge, deux encriers, deux petites caisses, les cahiers dans lesquels nous inscrivons les noms des baptêmes, etc. Mais le calice et les autres objets de prix ne parurent point, ils avaient été probablement détournés par les pillards. En voyant les choses saintes ainsi profanées. je fus pénétré de douleur, et j'en avertis le P. de' Nobili,

qui, étant presque aveugle ne pouvait être témoin de ce spectacle sacrilége. Il prit alors son ton d'autorité imposante, adressa aux païens des reproches sévères et les menaça de la colère du ciel. Ces avis eurent leur effet ; les soldats, saisis de crainte, ne touchèrent qu'avec respect à ces objets sacrés, et accordèrent même à nos instances la permission d'emporter avec nous un bréviaire. Nous étions depuis midi exposés aux ardeurs du soleil et aux sarcasmes de nos ennemis, lorsqu'à la nuit tombante on nous conduisit en prison avec trois brames dont deux étaient nos domestiques. Nous y sommes depuis dix-sept jours, entourés de soldats qui nous gardent très sévèrement le jour et la nuit, sans nous accorder le moindre soulagement. Nous ignorons ce qui se passe hors de notre cachot ; on nous assure que tous nos chrétiens, et surtout ceux qui nous ont témoigné plus de dévouement, sont jetés dans les fers et appliqués à la torture ; nos persécuteurs prétendent par là découvrir les immenses trésors qu'ils espéraient trouver chez nous. Cet appât des richesses est toujours un des plus puissants ressorts que nos ennemis font jouer pour exciter contre nous les grands de la cour et les magistrats, habitués à vivre de ces sortes de spoliations. Ils ont beau se voir vingt fois trompés dans leur attente et ne trouver dans nos maisons que l'extrême pauvreté, ces mécomptes ne peuvent les désabuser ; ils se figurent que nous avons caché nos trésors, et de là les tortures.

Nous vivons depuis dix-sept jours dans un entier dénûment, sans vêtements pour nous changer, sans eau pour nous laver, sans autre nourriture qu'une poignée de riz mal apprêté ; heureux encore d'avoir conservé auprès de nous quelques brames capables de faire notre modeste cuisine. Ce qui m'afflige, c'est de voir le P. de

Nobili, vénérable vieillard chargé d'infirmités, n'ayant aucun des soulagements qui lui seraient si nécessaires et ne se soutenant que par la force et l'énergie de son âme. Cependant notre Seigneur daigne adoucir notre prison : nous n'avons pas les fers aux pieds comme le P. Martinz; les païens qui viennent nous visiter du matin au soir, loin de nous insulter, nous témoignent de la compassion et un certain attachement. Le P. de' Nobili ne cesse de leur annoncer l'Evangile, et tous s'en vont satisfaits de ses instructions et charmés de ses manières aimables. L'impression qu'il produit sur nos visiteurs est si forte qu'on s'est généralement persuadé qu'il possède l'art d'ensorceler et de s'attacher tous ceux qui viennent lui parler; de là plusieurs de ceux qui avaient d'abord conçu beaucoup d'affection pour nous et d'estime pour notre sainte religion se sont un peu refroidis et nous fuient par la crainte de cette influence magique.

On nous interdit avec une extrême rigueur toute espèce de communication avec nos néophytes, de sorte que nous ne savons aucunement où nous en sommes. On fait courir les bruits les plus sinistres sur les traitements auxquels nous sommes réservés : les uns disent que le grand Nayaker, attendu d'un jour à l'autre à Maduré, veut avoir le plaisir de nous donner la mort de sa main, et que c'est pour ce motif qu'on nous retient en prison; d'autres nous font des menaces d'un autre genre. Au fond rien de certain; pas même si le Nayaker est informé de ce que nous souffrons. C'est peut-être Vacandarâyen qui est l'auteur de toute cette persécution; nous ne pouvons donc vous donner aucune information positive, ni sur l'état réel du présent, ni sur les craintes ou les espérances probables de l'avenir. Nous ne nous

en inquiétons pas ; nous savons que notre sort est entre les mains de notre père céleste : *In manibus tuis sortes meæ, in manibus tuis tempora mea...* » cela nous suffit, *in pace in idipsum dormiam et requiescam.* N'ayez donc aucune inquiétude pour nous.

Mais au milieu de toutes ces incertitudes une chose est certaine, c'est que Dieu veut le salut de ces pauvres Indiens, de ces âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ ; c'est en leur faveur que nous implorons votre compassion et votre généreuse charité. Les efforts que fait l'ennemi pour détruire cette mission doivent augmenter notre zèle à la soutenir. Si nous succombons, il faut à l'instant de braves successeurs, et il n'en manquera pas dans la Compagnie ; nos pères se disputeront ce bonheur ; si nous survivons à la tempête, il faut de prompts et abondants secours, car nous sommes dépouillés de tout. Dans tous les cas, cette Eglise naissante attend de vous son salut ; sa confiance ne sera pas confondue. Jamais nous ne reculerons devant les difficultés ; parceque, combattant pour la même cause que le grand apôtre, nous pouvons dire : *cum infirmor tunc potens sum ;* plus je sens mon impuissance, plus je suis fort ; je puis tout en celui qui me fortifie, *omnia possum in eo qui me confortat.* Il arrive souvent dans les desseins de la Providence que le moment où tout paraît désespéré est celui où l'on est le plus près des succès décisifs pour la plus grande gloire de Dieu. Nous sommes confirmés dans notre espérance par les grâces extraordinaires qui transforment notre prison en un lieu de délices. Jamais je ne me suis trouvé plus libre de crainte et d'inquiétude ; jamais je n'ai dormi plus paisiblement ; jamais je n'ai joui d'une meilleure santé ; la prison semble avoir été le remède à bien des indisposi-

tions qui me fatiguaient; j'étudie la langue sanscrite et le haut tamoul sans le moindre dérangement et avec une facilité qui m'étonne. Veuillez nous aider à bénir le Seigneur des grâces qu'il nous accorde et nous obtenir celle de répondre fidèlement à ses desseins.

En union de vos SS. sacrifices,

SÉBASTIEN DE MAYA.

Prison de Maduré, 1620.

Note de l'éditeur.

Les lettres de 1641, 1642 ne sont point parvenues jusqu'à nous : nous n'avons donc aucun détail sur les suites de la persécution de 1640. Tout ce que nous pouvons inférer des documents qui nous restent, c'est que les souffrances des missionnaires furent longues et cruelles, mais bien adoucies par la joie que leur causa la constance des néophytes, au milieu des menaces et des tourments. Après avoir recouvré un peu de liberté, les PP. de' Nobili et de Maya furent de nouveau conduits en prison et traités fort durement jusqu'à la fin de 1642. Alors même ne pouvant rentrer en possession de l'église et du presbytère, qui avaient été pillés et usurpés par les païens, ils se virent obligés de se retirer dans une cabane, et de célébrer les saints mystères dans une autre maison construite en terre et couverte de chaume. Dans le nord, les missionnaires n'osant se fixer à Tirouchirapalli se contentèrent d'y faire de fréquentes apparitions pour animer et consoler les chrétiens; ils parcouraient les provinces voisines avec des fatigues et des souffrances inexprimables, et répandirent partout les semences de salut qui produisirent dans la suite de si abondantes moissons.

LETTRE DU P. BALTHASAR DA COSTA, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU PÈRE PROVINCIAL.

Tirouchirapalli, 1643.

Mon Révérend Père,

Il est temps de vous donner des nouvelles des *Pandara-Souamis* et des succès que la divine bonté daigne accorder à cette nouvelle institution. Les parias, auxquels nous nous dévouons plus spécialement, étant dispersés dans toutes les provinces, je ne fais que courir dans tous les sens, afin d'administrer les nombreuses chrétientés composées des gens de cette caste ; ce qui ne m'empêche pas de me rendre utile aux autres néophytes et même de convertir un grand nombre de païens des castes les plus élevées. Depuis mon arrivée dans ce pays, je n'ai pas demeuré deux mois de suite dans la même résidence ; je voyage ordinairement à pieds, au milieu des chaleurs brûlantes, et souvent sans rencontrer un misérable réduit qui puisse m'abriter pendant la nuit ; et cependant, malgré toutes ces incommodités et ces privations de tous genres, je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition. Le P. Emmanuel Alvarez, mon compagnon, a fait la même expérience. Lorsqu'il était sur la côte de la pêcherie, tous l'avaient condamné comme un homme attaqué d'une phthisie incurable. Poussé par le zèle apostolique, il s'est lancé dans la carrière ; il a commencé par passer un mois entier sous un toit de paille, exposé à la pluie et à tous les vents, n'ayant pour toute nourriture qu'une poignée de riz et d'eau bourbeuse; ce nouveau régime l'a guéri ; et guéri si radicalement qu'il ne ressent plus le moindre symptôme de son ancienne maladie. Dieu semble vouloir nous conserver la santé par les moyens qui sont naturellement les plus propres à la

détruire ; c'est pour nous un nouveau motif de la consacrer tout entière à sa gloire et au salut des âmes.

Pour suppléer au défaut des missionnaires, nous mettons en réquisition le zèle de nos néophytes, tous pleins d'ardeur pour la propagation du saint Evangile. Nous venons d'en établir quelques-uns exclusivement dévoués à la direction des chrétiens et à la conversion des gentils ; et afin qu'ils puissent se consacrer tout entiers à ce saint emploi, nous leur donnons une petite rétribution mensuelle pour leur nourriture et l'entretien de leur famille. C'est ce que nous appelons les catéchistes et les pandarams ; cette institution n'est point de notre invention ; nos Pères en ont déjà tiré un excellent parti au Japon et ailleurs. Comme leurs noms se trouveront souvent mêlés aux œuvres dont j'ai à vous parler, je vais vous donner une notice de ceux qui me rendent le plus de services.

Le plus distingué est *Savéri-Râyen* (Pierre-Xavier). La générosité de sa foi, qui éclata au milieu des persécutions soulevées contre lui au moment de son baptême, ne s'est jamais démentie, et il se signale aujourd'hui par son zèle pour la conversion des idolâtres. A la noblesse de son origine il joint une parfaite connaissance de toutes les sectes du pays et s'en sert avec tant d'avantage que personne n'ose entrer en lice avec lui. Encore païen, il se convainquit par la justesse de son esprit, que de toutes les sectes de l'Inde aucune ne pouvait le conduire au salut. Il fit plus, il eut le courage d'accepter les conséquences de sa conviction, il répudia toutes les superstitions païennes et se contenta d'honorer une première cause qu'il ne connaissait que sous l'idée de *Créateur de toutes choses.* Le démon s'efforça de le retenir dans ses chaînes, tantôt en troublant son esprit

par de vains sophismes, tantôt en lui apparaissant sous diverses formes pour l'effrayer par ses menaces ou pour le séduire par ses promesses. A toutes ses insinuations il répondait qu'il ne pouvait regarder comme Dieu celui qui enseignait aux hommes tant d'absurdités et les portait à des actions si contraires à la saine raison ; pour se soustraire aux menaces et aux obsessions de son terrible adversaire, il invoquait le *Créateur*, et à cette invocation il voyait disparaître l'ennemi sous la forme d'une épaisse fumée. Ces espèces de visions, dont je ne prétends nullement vous définir la nature, mais qu'il atteste lui être arrivées plusieurs fois, ne firent que le confirmer de plus en plus dans sa résolution et augmentèrent en lui le désir de connaître le Créateur et la loi sainte. Il apprit que les Portugais adoraient un seul Dieu, et espéra trouver auprès d'eux ce qu'il cherchait en vain depuis longtemps. L'ardeur de ses désirs l'éleva au dessus du sentiment d'horreur qu'inspire aux nobles Indiens le seul nom de Portugais ou prangui, et il se mit en route pour San-Thomé, situé à dix journées de distance de son pays. Mais en passant par Tirouchirapalli, la rencontre providentielle de quelques chrétiens lui fit connaître le trésor qu'il poursuivait ; il assista aux instructions avec de si bonnes dispositions qu'en peu de temps il fut lui-même apôtre de la loi qu'il venait d'embrasser. Aussitôt il courut auprès de ses parents ; et comme il en était fort estimé, il n'eut pas de peine à les gagner tous à la foi. Désirant ensuite se dévouer tout entier à la conversion des gentils, il abandonna le service des rois de la terre pour se faire soldat de Jésus-Christ et lui conquérir des âmes. Le zèle qu'il a pour le salut des autres ne diminue en rien le soin de sa propre sanctification : sa vie est très austère ; comme les

occupations de son office lui prennent presque toutes les heures de la journée, il dérobe à son sommeil une partie de la nuit pour la consacrer à la prière. En un mot il est pour tous les chrétiens un modèle vivant de piété et de vertu.

Après Pierre-Xavier vient le catéchiste nommé *Daïriam* (Constant), ancien jogue qui, converti par les soins d'un fervent néophyte, vint à Maduré, à la distance de quatre journées de chemin, pour recevoir le baptême. A son retour ses parents, irrités de le voir dépouillé du lingam, lui firent un très mauvais accueil. Après avoir essayé de le séduire par leurs caresses, ils le traitèrent d'insensé et l'accablèrent d'outrages. Il supporta longtemps cette persécution avec un courage et une patience dignes du nom qu'il avait reçu ; mais voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur sur l'obstination de sa famille et de ses concitoyens, il abandonna son père, sa mère et son épouse, et vint se mettre entre les mains du P. de' Nobili comme un instrument de la gloire de Dieu. C'est le compagnon habituel de mes voyages et de mes travaux apostoliques. Il est très versé dans les sciences du pays ; il a une voix charmante et chante avec beaucoup d'âme et de sentiment. Dès que nous arrivons dans une ville ou dans un village, il s'installe et entonne un cantique ; tout le monde accourt, païens et chrétiens, tout le monde est ravi de l'entendre. Par ce moyen les cœurs se disposent à écouter docilement les instructions; et, ce qui ne laisse pas que d'être un avantage important, notre Orphée ne manque pas de se faire apporter *le padi*, c'est à dire la petite ration de riz pour nous tous. Ces qualités précieuses sont relevées par une piété d'ange ; ses délices sont dans la prière et la fréquentation des sacrements.

Un troisième catéchiste digne d'être ici mentionné est *Yésoupathen* (Amator), différent du saint néophyte de Maduré dont il a été question dans les lettres précédentes. Il est de haute caste ; son zèle pour la conversion des gentils l'a porté à faire le vœu de chasteté, afin de se consacrer plus librement à ce ministère. Il a converti son père et sa mère, qui sont morts tous les deux depuis leur baptême. Son amour filial ne leur a pas fait défaut dans cette importante occasion : tous les missionnaires se trouvant fort éloignés, il courut à la côte de la pêcherie et revint accompagné d'un de nos Pères, qui leur administra les derniers sacrements.

Un quatrième est un vellage nommé *Xavier*, ami intime de Pierre-Xavier, avec lequel il avait étudié les sciences du pays et les doctrines des sectes diverses. Il entendit parler du christianisme, entreprit un voyage de huit journées pour étudier la nouvelle loi, fut convaincu de sa vérité et reçut le baptême. Son premier soin fut de procurer le même bonheur à ses parents et à ses amis, et il eut la consolation de les convertir à Jésus-Christ. Une seule chose troublait sa joie ; son ancien ami avait disparu, et cependant c'est lui surtout qu'il avait cherché ; car, connaissant la justesse de son esprit et la droiture de son cœur, il était persuadé qu'il s'empresserait d'embrasser une religion dont la vérité et la sainteté étaient si évidentes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans le même temps Pierre-Xavier, déjà chrétien et animé des mêmes sentiments, cherchait aussi son ancien condisciple pour le même objet. Ils se rencontrèrent enfin ; je laisse à juger quels furent les transports de ces deux amis, lorsque dans leur première entrevue, en faisant de part et d'autre les premiers essais d'un saint prosélytisme, ils se trouvèrent tous les deux disciples de

Jésus-Christ, et se racontèrent mutuellement les voies admirables par lesquelles la divine Providence les avait conduits à ce bonheur.

Un cinquième catéchiste est un des premiers chrétiens de Tirouchirapalli, nommé *Yésou-Adien* (serviteur de Jésus), qui a donné des preuves fréquentes de son zèle pour le salut des païens, et de sa patience invincible au milieu des persécutions.

A tous ces dignes collaborateurs des missionnaires je dois joindre un pandaram ou catéchiste paria nommé Hilaire. C'est ce premier néophyte paria dont il a été parlé plusieurs fois dans les lettres précédentes, et qui a fait souvent éclater dans la persécution une patience et une foi vraiment dignes des temps apostoliques. Avant sa conversion, sa qualité de pandaram ou de maître spirituel lui donnait beaucoup d'autorité et de considération ; il avait un nombre considérable de disciples, dont plus de sept cents le suivirent au baptême.

Je passe maintenant au récit d'une expédition que je viens de faire à Sattiamangalam, grande ville située à trente lieues nord-ouest de Tirouchirapalli. Le catéchiste Pierre-Xavier était allé sonder le terrain et préparer les voies pendant que j'administrais la chrétienté de Cârour. Pour ne pas exciter la cupidité des voleurs, et dans le désir de me conformer davantage à l'étroite pauvreté des sanniassis, (1) je me mis en route à pieds,

(1) *Note de l'éditeur.*—Le P. Balt. da Costa agit et parle ici en missionnaire novice, sous l'impulsion de son amour pour la pauvreté apostolique, beaucoup plus que d'après la connaissance exacte des mœurs et des idées des peuples qu'il venait évangéliser. Dans la réalité les Indiens ont peine à distinguer la pauvreté volontaire de la pauvreté forcée, et confondent généralement ces deux états dans un commun mépris. De là les sanniassis

portant sur mes épaules mon petit bagage composé en grande partie des objets nécessaires à la célébration du saint sacrifice. Après un voyage de trois jours, j'arrivai très fatigué à Jràrou, où je m'arrêtai pour me reposer et attendre un nouvel avis de mon catéchiste. J'y passai quinze jours consacrés à l'administration des anciens chrétiens et à la conversion de quelques gentils; je conférai le baptême à un setti, à une femme de la caste des vadhonghers et à quatre parias; je rétablis la régularité et le bon ordre dans une chrétienté voisine, qui s'était un peu relâchée de sa première ferveur pendant l'absence des missionnaires. Enfin, sur l'invitation de mon précurseur, je repris la route de Sattiamangalam, voyageant la nuit pour éviter les ardeurs du soleil, et après deux jours et demi de marche j'arrivai à Sangalarnéri. Pierre-Xavier m'y reçut entouré de païens désireux de s'instruire : je ne pus accepter l'invitation que me firent ces derniers de m'arrêter chez eux; j'étais attendu par plus de cent catéchumènes dans un autre village peu éloigné et qui offrait de grands avantages pour la réunion des chrétiens et des gentils accourus des bourgades voisines. Les catéchumènes étaient venus à ma rencontre accompagnés d'une foule d'autres païens; ils m'accueillirent selon l'usage du pays, prosternés tout de leur long et demandant ma bénédiction. Je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouvai à la vue de cette multitude d'Indiens, tous de castes honorables, que la grâce divine attirait si puissamment à la connaissance de notre bon maître; et ce qui me causait le plus d'admiration

païens ne craignent pas de s'entourer de toute la pompe extérieure des richesses. Loin de s'en scandaliser, les Indiens n'en sont que plus disposés à louer et à admirer les privations qu'ils s'imposent dans une condition qui leur offrirait toutes les jouissances du monde.

c'est que ces païens orgueilleux étaient convertis par le moyen d'un pauvre et vil paria. (1)

Permettez-moi de reprendre cette histoire d'un peu plus loin. Un paria eut occasion de s'arrêter quelques jours dans un bourg de vellages ; il leur parla avec tant d'éloquence de la grandeur et des avantages de notre sainte religion, qu'il inspira à tous les habitants un vif désir de l'embrasser. Il vint avec une députation des principaux d'entre eux pour me prier d'aller les ins-

(1) Ce seul fait suffirait pour justifier la sage conduite du P. de' Nobili. On ne pouvait nier les brillants succès que sa méthode obtenait parmi les brames et les hautes castes, jusqu'alors inaccessibles aux prédicateurs du saint Evangile ; mais on lui reprochait de confirmer les païens dans leurs orgueilleux préjugés. Les faits prouvent au contraire qu'ils ne se conformait à ces préjugés que pour parvenir à les affaiblir et à les purifier de tout ce qu'ils avaient de contraire à l'esprit du christianisme. En effet, le célèbre missionnaire ne cessait de prouver à tous et en toute occasion que la religion chrétienne n'a rien de commun avec les lois des castes et qu'elle est une pour toutes les conditions. Par ce seul principe il avait déjà réussi à diminuer la répulsion des hautes castes à l'égard des parias, et surtout il avait réussi à soustraire la religion chrétienne au mépris qui pèse généralement sur ces castes infimes. En paraissant se refuser à la conversion des parias, il la préparait de la manière la plus efficace, et déjà même il la réalisait. Pendant quatorze ans, le P. Gonz. Fernandez avait vu tous ses efforts frappés de stérilité même à l'égard des parias. Le P. de' Nobili parut avec une méthode qui, à des yeux européens, semblait hostile à cette classe d'êtres avilis, et valut à son auteur des contradictions violentes et des reproches sanglants ; et cependant c'est à cette méthode que les parias durent leur salut. Ils avaient méprisé pendant quatorze ans un missionnaire qui se faisait paria avec eux ; ils regardèrent avec admiration et suivirent avec enthousiasme un missionnaire brame qui, sans compromettre sa dignité, daignait les attirer de loin, et alors on les vit se convertir par milliers. Ce trait de l'histoire des missions est d'une haute importance ; il révèle dans le fondateur de celle du Maduré une profonde étude du cœur humain et surtout une parfaite connaissance du caractère des Indiens. Il montre en même temps combien il est injuste de condamner la conduite des missionnaires par la seule raison qu'elle ne s'accorde pas avec nos idées ou nos préjugés européens.

truire et les baptiser. Avant d'entreprendre cette course, je crus devoir me rendre à Maduré pour concerter cette expédition avec le P. de' Nobili, fondateur de la mission qu'il continue à servir par ses travaux apostoliques et par les ouvrages précieux qu'il compose dans les langues savantes de l'Inde. Je voulais aussi attirer sur mon entreprise les bénédictions du ciel en la soumettant à la direction du R. P. Martinz, supérieur actuel de toute la mission, homme vraiment apostolique qui a déjà souffert plusieurs fois la prison, les ignominies et les tourments jusqu'à l'effusion du sang pour la confirmation de la foi qu'il prêche. D'un autre côté ce délai me permettait d'envoyer avec les députés mon catéchiste chargé de sonder les dispositions des gentils et de me donner avis de tout ce qu'il observerait. Pierre-Xavier se prépara par la prière et par la réception des sacrements, comme le font tous nos catéchistes en pareilles circonstances, et après s'être recommandé aux prières de tous les chrétiens il se dirigea vers Sattiamangalam. Son arrivée remplit les bons vellages d'une joie inexprimable; la religion, qui leur avait plu sur la parole d'un paria, leur paraissait plus belle et plus aimable encore annoncée par un homme de leur condition; il fut lui-même très consolé en voyant les heureuses dispositions et les désirs ardents que Dieu leur avait inspirés. Ils furent bientôt instruits et préparés, car la semence évangélique tombait sur une bonne terre. Il ne manquait plus que l'épreuve de la persécution pour les confirmer dans leur foi. Elle ne tarda pas.

Un jogue des environs vint, selon sa coutume, demander l'aumône dans un village et se mit à offrir à tous ceux qu'il rencontrait la cendre sacrée; tous la repoussèrent avec dédain et répondirent sans hésiter que

cette superstition était défendue par la loi sainte qu'on venait de leur enseigner. Transporté de colère, le jogue court auprès de ses confrères du voisinage et leur raconte le fait. A l'instant ils s'attroupent, arrivent en tumulte au bourg des catéchumènes, les maltraitent et s'efforcent de les ramener au culte des idoles; l'inutilité de leurs efforts augmente leur fureur; ils brûlent d'en décharger les coups sur l'auteur de ce changement. Pierre-Xavier se trouvait alors dans une population voisine de la caste des tisserands. Un de leurs chefs avait eu avec lui de longues controverses sur la religion, il en était sorti convaincu et pleinement converti, et l'avait prié d'aller dans son village prêcher l'Evangile à ses concitoyens. Il était sur la place publique, entouré d'un bon nombre de ces tisserands, quand les jogues arrivèrent à sa poursuite. A sa vue la rage dont ils sont animés ne connaît plus de borne; ils se jettent sur lui, le chargent d'injures et lui crachent au visage. Le catéchiste s'essuie tranquillement, sans répondre un seul mot, sans même laisser paraître la plus légère émotion. Tant de patience ne fait qu'accroître leur audace, et déjà l'un d'eux a levé son cimeterre sur la tête du confesseur de Jésus-Christ, quand le maniacaren (chef du village), attiré par leurs cris, arrête l'agresseur : « Si vous avez quelque chose contre la doctrine qu'enseigne cet homme, ajoute-t-il en s'adressant aux jogues, vous pouvez l'attaquer et le convaincre par vos arguments; c'est par la raison et non par la violence qu'il convient de défendre la religion. »

Les jogues qui ne connaissent pas Pierre-Xavier acceptent la dispute; mais ils ne tardent pas à s'en repentir. Cet homme, qui jusque là s'est tenu immobile, les yeux fixés à terre et doux comme un timide agneau,

comprend qu'il faut défendre sa foi, et qu'après l'avoir glorifiée par sa patience il doit la faire triompher par la force de ses arguments. Il lève son front radieux, et fixe ses adversaires avec la fierté d'un lion préparé au combat. La nouveauté du spectacle attire une foule compacte. Pierre-Xavier passe d'abord en revue les diverses sectes qui ont cours dans le pays, et prouve aux jogues, par leur propre doctrine, qu'aucune d'elles ne peut conduire l'homme au salut éternel. Ses raisons sont si évidentes, il les présente avec tant d'éloquence, que tous les assistants se rangent de son côté et qu'aucun de ses adversaires n'ose hasarder une parole pour lui répondre. Alors, changeant de thèse, il se met à réciter une longue série de textes tirés des auteurs anciens, sectateurs des mêmes superstitions et regardés par les jogues comme des oracles. La fausseté et le ridicule de ces sectes y sont dévoilés en des termes si précis et si forts, que les jogues couverts de confusion s'enfuient l'un après l'autre et laissent le catéchiste maître du champ de bataille, au milieu des applaudissements des spectateurs. Le triomphe ne fut pas stérile : à l'instant même plus de cent cinquante personnes se mirent au rang des catéchumènes, et les populations voisines, ébranlées par le bruit de cette victoire, se préparent à suivre leur exemple. Ce fruit abondant de la patience à supporter une injure, plus encore que l'éloquence à démontrer la vérité, rappelle les succès merveilleux que le P. Jean Fernandez, un des compagnons de S. François Xavier, obtint dans le Japon par un acte de vertu semblable.

Tel est l'état dans lequel je trouvai les choses à mon arrivée ; le nombre des catéchumènes était fort considérable dans plusieurs villages ; mais je ne voulus rien

précipiter. Le catéchiste avait eu la prudence de ne pas attaquer les signes extérieurs des superstitions ; il attendait pour cela mon arrivée ; je trouvai donc encore tous les fronts couverts de la cendre païenne. Le premier jour fut employé tout entier à recevoir les visites des gentils qui venaient en masse pour voir et saluer le nouveau gourou. Sans toucher aux discussions religieuses, je me contentai de leur témoigner beaucoup d'affection et de bonté. Je parlai de la vanité des biens de ce monde, de la brièveté de la vie, de la certitude de la mort, de l'alternative de l'éternité, et je conclus en les exhortant à chercher la voie sûre du salut éternel. Tous furent enchantés de mon accueil, et plusieurs se retirèrent pénétrés de componction et décidés à se faire mes disciples.

Mais il fallut bientôt sortir de ces généralités pour entrer dans l'exposé de notre sainte religion. Un jeune setti, ne pouvant contenir plus longtemps son impatience, se prosterna à mes pieds en présence d'une multitude d'idolâtres de diverses castes, me conjurant de lui montrer, sans aucun délai, la voie du salut ; et il ne se releva qu'après avoir été exaucé. Ayant donc congédié les païens, je réunis tous les catéchumènes, et les divisai en cinq classes, selon le degré de leur intelligence et de leur instruction. Dès le lendemain, je commençai à les instruire de concert avec mon brave catéchiste. Les exercices duraient de quatre heures jusqu'à neuf heures, le matin comme l'après-midi ; le reste de la journée était donné aux curieux qui accouraient de toutes parts pour me visiter; à peine trouvais-je quelques instants dérobés à mon sommeil pour faire mes prières et réciter le bréviaire. Cette fatigue fut continuelle pendant quinze jours, et je regarde comme une protection

spéciale de la Providence de n'y avoir pas succombé; car j'avoue qu'elle était de beaucoup au dessus de mes forces. J'en fus abondamment récompensé par le bonheur de baptiser du premier coup cent cinquante néophytes. O précieuses fatigues qui procurent des moments si doux!

La joie de ces nouveaux enfants de Dieu n'était pas moins grande. Ils ne savaient comment m'exprimer leur reconnaissance pour les avoir arrachés à la tyrannie du démon; leurs sentiments se peignaient sur leurs visages rayonnants et dans leurs gestes bien plus que dans leurs paroles. La vue de l'autel, sur lequel j'offris pour eux le saint sacrifice de la messe, les ravissait d'admiration; ils ne pouvaient se rassasier de le regarder, de contempler l'image de Jésus-Christ crucifié et de se prosterner la face contre terre pour l'honorer.

Mais ces consolations nous avaient coûté bien des combats. Pour retenir dans les chaînes ses malheureux esclaves, l'esprit malin n'omit aucun artifice; il mit surtout en œuvre une ruse qui faillit ruiner toutes mes espérances. Pendant que j'expliquais à mes catéchumènes la loi de Dieu et les principaux dogmes de la religion, ils en comprirent la sainteté et la grandeur avec une facilité qui m'étonna. Je m'en félicitais déjà, quand je reconnus l'action ennemie à ses effets funestes. A côté de cette impression de la sainteté du christianisme s'éleva soudain dans tous ces cœurs un sentiment profond de leur faiblesse, de leurs habitudes invétérées et des exigences prétendues de leur nature; ils se persuadèrent qu'une loi si parfaite et si sublime était au dessus de leurs forces, n'était point faite pour eux; et de là une tristesse et un désespoir qui les poussaient à tout abandonner. Je ne puis vous exprimer les angoisses que je

souffris dans ce moment. J'eus recours à celui qui tient en ses mains les cœurs des hommes ; j'implorai l'assistance spéciale de S. François Xavier, je plaçai la nouvelle chrétienté sous sa protection, et j'eus la joie de voir le nuage se dissiper. Cette épreuve fut suivie d'une autre attaque un peu moins sérieuse.

Les jogues confus de leur première défaite voulurent venger leur honneur, ou du moins couvrir leur honte. Ils se réunirent donc en plus grand nombre que la première fois, et convoquèrent surtout les plus célèbres par leur science et par leur habileté dans la controverse ; car ils n'osaient plus employer la violence. Ils se mirent en route avec tous les livres qu'ils purent ramasser, et dans lesquels leur science se trouvait apparemment mieux disposée que dans leurs têtes. Ils en avaient chargé un bœuf qui ouvrait la marche avec toute la gravité d'un docteur ; mais au plus beau de leur triomphe, car déjà ils triomphaient, un malheur vint les arrêter : les livres sur lesquels reposaient toutes leurs espérances se décomposent et tombent par terre... Augure sinistre ! qui les fait tous pâlir et les jette dans une extrême consternation ; ils suspendent la marche et tiennent conseil ; après une discussion très longue et fort vive, ils décident que cet événement présage quelque grand malheur qui doit leur arriver dans la dispute projetée, et qu'en conséquence il faut y renoncer. Un d'entre eux, l'Achille des jogues, indigné d'une telle lâcheté, se lève avec un zèle ardent, ramasse un des livres qu'il met sous son bras et harangue ses confrères. Il leur reproche leur superstitieuse timidité, leur prouve, par de subtils raisonnements et de graves autorités, que les livres sont tombés parcequ'on ne les avait pas bien liés sur le dos du docteur cornu. Mais, nouveau malheur ; à force de

gesticuler, lui-même, il laisse tomber le volume qu'il tient sous son bras. Pour le coup il n'y a plus à haranguer ni à consulter; le funeste présage se trouve trop évidemment confirmé; tous les jogues se dispersent, et notre Achille est le premier à s'enfuir. Cette aventure comique ne tarda pas à être racontée dans tout le pays et divertit les gentils autant que les chrétiens aux dépens des jogues vaincus avant de combattre.

Nos adversaires recoururent à un dernier artifice, qui pouvait avoir des suites plus fâcheuses. Pour ramener à eux ceux qui avaient déjà reçu le baptême et retenir par la frayeur ceux qui se disposaient à les abandonner, ils promulguèrent des décrets rigoureux qui obligeaient tous les habitants sous des peines sévères à participer aux sacrifices. Cette loi fut un coup de foudre pour nos néophytes, qui connaissaient par expérience jusqu'à quels excès d'arbitraire la cupidité peut porter les chefs des villages. Cependant la crainte n'ébranla aucun d'entre eux; ils étaient décidés à sacrifier tous les biens de la terre plutôt que de renoncer à ceux du ciel. Mon inquiétude n'était pas moindre que celle des chrétiens, et comme les gentils se préparaient à célébrer une fête à l'une de leurs idoles, il fallait à tout prix prévenir ce terrible moment. Après m'être recommandé à Dieu, et avoir invoqué l'intercession de S. François Xavier, à qui je fis vœu d'ériger une église, après avoir promis de célébrer trente messes pour le repos des âmes du purgatoire, je pris la résolution de faire une visite au Nayaker, et je partis pour Sattiamangalam, où il tient sa cour. Plusieurs personnes me détournaient de cette démarche : Je ne serais pas reçu au palais; déjà des accusations y avaient été portées contre moi et l'on traitait de me punir sévèrement pour avoir détruit le culte des idoles; me

présenter dans une telle circonstance était évidemment me livrer entre les mains des ennemis. Ces craintes ne purent ébranler ma confiance en Dieu. J'arrivai à Sattiamangalam vers le coucher du soleil et je pris mon logement dans le vestibule d'une pagode. Le bruit de ce qui s'était passé dans le bourg voisin m'avait précédé et excité la curiosité ; je fus donc accablé de visites et je passai une partie de la nuit à disputer sur les questions religieuses.

Le lendemain, avant le jour, je me trouvai de nouveau entouré d'une multitude de gentils de toutes les castes ; mais, craignant de donner aux jogues le temps de traverser mes projets, je suspendis mes controverses et confiai au catéchiste Pierre Xavier cinq païens que j'avais gagné pendant la nuit et une foule d'autres qui présentaient d'heureuses dispositions.

Je me rendis directement au palais sans chercher aucun introducteur, instruit par le P. de' Nobili que tous ces seigneurs ne sont bons qu'à faire naître des obstacles et des délais afin d'extorquer plus d'argent. Dieu voulut bien me favoriser ; au grand étonnement de tout le monde et contre sa coutume, le Nayaker me fit introduire sur-le-champ ; je lui offris en présent quelques objets de curiosité parmi lesquels se trouvait un prisme en cristal. Il en fut ravi au-delà de toute expression : il ne pouvait se lasser de le considérer ; il admirait surtout l'art merveilleux qui avait su renfermer dans un si petit cristal une infinie variété de couleurs éclatantes qui se déployaient sur un champ si vaste ; puis il demandait comment ce verre avait la vertu de revêtir de ses couleurs tous les objets environnant. Les brames qui l'entouraient partageaient son admiration, et, se lançant à perte de vue dans leurs savantes inepties, ils donnaient

sur ce phénomène une foule d'explications plus risibles les unes que les autres.

Après avoir passé plus d'une heure dans la contemplation de ce prisme, le Nayaker me pria d'exposer le sujet de ma visite.

Je n'en ai point d'autres, lui répondis-je, que d'offrir mes hommages à Votre Seigneurie et de lui demander la permission de prêcher dans ses terres la vraie loi spirituelle, seule capable de conduire les hommes au salut. — Cette loi spirituelle, reprit le prince, est-elle une des quatre lois connues dans l'Inde? — Non, répliquai-je; un négociant que son commerce conduit dans des royaumes lointains ne doit pas y apporter les marchandises qui s'y trouvent en abondance, mais celles qui y sont inconnues; je serais donc peu sage si je venais dans ce pays pour prêcher les lois qui déjà sont proclamées dans tous les coins de rues. La loi que j'enseigne est aussi différente de celles qui sont professées dans cette contrée que la vérité l'est du mensonge. Le Nayaker parut satisfait de cette réponse. Un de ses frères me demanda si j'étais ce pandaram qui se trouvait quelques jours auparavant dans le village d'Ammapâleam, et s'il était vrai, comme le publiaient les jogues, que j'enseignasse qu'il n'y avait ni Dieu ni religion. A de telles calomnies, répondis-je, il ne peut suffire d'opposer un simple démenti. Je demande en grâce que le roi veuille bien convoquer mes calomniateurs et tous les savants du royaume; nous discuterons en sa présence; il sera notre juge. Si, comme je l'espère, je prouve la justice de ma cause et la sainteté de la loi que je professe, je solliciterai pour toute récompense la permission de l'enseigner sans contradiction à tous ceux qui voudront l'entendre et l'embrasser. Cette permission, dit le Nayaker

d'un ton d'autorité, je vous l'accorde dès ce moment, et je vous donne l'assurance que personne n'osera vous inquiéter ; puis appelant un de ses brames, il lui ordonna de m'assigner une maison et de fournir des vivres tant pour moi que pour les quatre disciples qui m'accompagnaient.

Un accueil si favorable consterna les jogues ; ils eurent bientôt un nouveau sujet d'alarmes dans le concours de personnes de tous rangs qui ne cessèrent de me visiter et qui paraissaient me quitter pleinement satisfaites de ma doctrine. Ils s'en vengèrent en répandant contre moi toutes sortes de bruits ridicules : « j'étais un insigne magicien ; j'avais l'art d'enchanter tous ceux qui venaient me parler ; c'est ainsi que j'avais ensorcelé le Nayaker au moyen de certain verre mystérieux ; à l'aide d'une baguette je fascinais mes autres visiteurs, etc. » Mais toutes ces calomnies ne m'empêchèrent pas de gagner l'affection des idolâtres et d'en convertir bon nombre.

D'après les usages indiens, quand vous visitez un personnage distingué, la civilité veut que vous attendiez jusqu'à ce qu'il vous congédie ; de son côté il croira vous faire honneur et vous témoigner sa bienveillance en vous retenant auprès de lui ; c'est le bon moyen de perdre plus de temps qu'on ne le voudrait de part et d'autre. Si des circonstances urgentes vous obligeaient à abréger votre visite, vous devriez demander votre congé, et dans ce cas même l'Indien met de la délicatesse : il n'osera pas solliciter absolument la permission de se retirer ; mais il dira : *pôi vârèn* (m'en allant je reviendrai), comme pour protester qu'il reste toujours sous les ordres et à la disposition de celui qu'il honore. En vertu de cette étiquette je dus prolonger ma visite

aussi longtemps qu'il plut au Nayaker. Après m'avoir gardé près de lui pendant huit jours pour me témoigner combien ma présence lui était agréable, il m'envoya ses courtisans chargés de remplir, à mon égard, le cérémonial de la visite de congé. Ils se prosternèrent à mes pieds et déposèrent le présent ordinaire des rois, consistant en châle d'étoffe précieuse, sur lequel était placée la patente qui m'autorisait à prêcher l'Evangile dans toute l'étendue du royaume. Je remerciai le prince de ses bontés et lui promis de venir le saluer à mon retour de Tirouchirapalli, où m'appelaient des affaires importantes.

Cette nouvelle ayant été divulguée, les jogues, assurés que j'avais tout disposé pour partir dans la nuit, crurent pouvoir réparer leurs défaites passées par un nouvel artifice. Vers neuf heures du soir ils me firent annoncer que quelques pandarams désiraient me parler et qu'ils me priaient de rester le jour suivant pour leur donner audience. Je soupçonnai que leur intention était de se prévaloir de mon départ pour publier qu'ils m'avaient provoqué à une dispute que j'avais fui dans la crainte d'être vaincu. Je leur répondis donc que, malgré les affaires pressantes qui m'engageaient à partir sans délai. je ne résistais point au plaisir de satisfaire leurs désirs; qu'en conséquence ils pouvaient venir le lendemain et me trouveraient prêt à les recevoir. Les jogues, pris dans leur propre piége et ne pouvant recuser une entrevue qu'ils avaient provoquée, se réunirent dès la pointe du jour et construisirent à la hâte un vaste *pandel* (espèce de salon composé de bambous et de feuilles de palmier) ; puis ils m'invitèrent à me rendre auprès d'eux. Je répondis que je ne devais de visite à personne sinon au Nayaker. que si quelqu'un avait à me parler, il pou-

vait venir me trouver chez moi. Sur cette réponse, on vint me prier avec politesse de vouloir bien me transporter au lieu disposé pour l'entrevue ; parceque la maison que j'occupais n'était pas assez spacieuse pour contenir la foule. Un motif aussi raisonnable sauvant l'étiquette, je me rendis au pandel, où je trouvai les jogues environnés d'une multitude innombrable ; à mon approche tout le monde se leva pour me saluer; et quand je me fus assis, chacun reprit sa place et le silence s'établit. Je demandai aux jogues quel était l'objet de leur visite; alors un grand pandaram, qui est l'oracle de cette ville et qui avait été chargé de soutenir l'honneur de la secte dans cette dispute, m'adressa ces paroles : « Nous avons appris que vous démontrez le vrai Dieu, et nous sommes venus dans le désir de le voir et de vous prier de nous le montrer. » Je compris le nouveau stratagème qu'ils avaient imaginé pour éviter une dispute réglée. En effet, j'eus beau leur dire que Dieu, étant un pur esprit, se montrait à l'intelligence et non aux yeux du corps. Ils m'interrompirent en criant qu'il ne s'agissait pas de ces excuses ; qu'ils voulaient voir mon Dieu, que si je ne pouvais le leur montrer je n'étais qu'un imposteur ; et ils criaient tous à la fois de manière à couvrir ma parole.

Pour déjouer ces ruses d'enfants il fallait un coup de théâtre propre fixer l'attention. Je me lève soudainement avec un air de fierté ; je me tourne vers les assistants, et d'un geste imposant j'obtiens un peu de silence ; puis élevant la voix je m'écrie : « Voyez la mauvaise foi de ces jogues ! Hier soir ils me prièrent de différer mon départ afin de tenir aujourd'hui une conférence avec eux ; je condescendis à leurs désirs, persuadé que des hommes qui prétendent au titre de savants en respecteraient la dignité. Maintenant vous êtes témoins que pour éluder

la dispute, ils me font des questions ridicules et indignes d'un homme qui a le bon sens, refusent de répondre à celles que je leur propose, et s'efforcent de m'empêcher de parler. Je ne puis supporter une telle injure, en conséquence c'est devant le Nayaker qu'aura lieu la controverse ; et m'adressant alors aux jogues : « Oui, répétai-je d'un ton encore plus solennel, c'est devant le Nayaker qu'aura lieu notre dispute, c'est lui qui sera notre juge ; » et je fis semblant de me diriger vers le palais.

A ces mots les jogues furent interdits ; car ils redoutaient les suites d'une telle démarche, ils me supplièrent donc de vouloir bien leur parler à mon aise sur le lieu même. C'est ce que je fis dans un long discours où j'exposai la manière dont nous pouvons, même en cette vie, connaître le vrai Dieu ; je définis sa nature, ses attributs, etc., etc. Les jogues, ne pouvant répondre à mes arguments et ne voulant pas en entendre davantage, déclarèrent qu'ils en avaient assez et se retirèrent au cri des huées de tout le peuple qui triomphait de leur confusion. Pour se consoler ils se dispersèrent dans les villages voisins, répandant partout contre moi des bruits perfides et calomnieux, qui ne tardèrent pas à être démentis par les païens eux-mêmes.

Laissant à Sattiamangalam le catéchiste Pierre-Xavier pour continuer à instruire les catéchumènes, je partis le soir pour un bourg voisin, où nos anciens néophytes célébrèrent par des transports de joie et des acclamations de triomphe une victoire qui les délivrait de leurs craintes. Quarante nouveaux gentils y furent instruits et baptisés. Je ne sais comment exprimer à Dieu ma reconnaissance pour l'insigne faveur qu'il vient d'accorder à ces chrétientés ; elles étaient comme à la veille de leur ruine ; grâces à la divine miséricorde, elles sont conso-

lées, et plus solidement établies que jamais; les païens, ne trouvant plus d'obstacle à suivre les inspirations de la grâce, promettent une abondante moisson.

Les jogues, à bout de leurs ressources, cherchèrent leurs dernières armes dans la magie, et s'efforcèrent de lancer des sorts contre moi et contre le catéchiste Pierre-Xavier. Nous ayant trouvés invulnérables, ils publièrent de nouveau que j'étais le plus grand des sorciers et que je détruisais leurs sortiléges par la force de mes magies. Le magicien qui avait été spécialement chargé de faire pleuvoir sur moi les effets de son art, étonné de son peu de succès, demanda au démon dans une de ses communications ordinaires, ce qu'il pensait de la doctrine que j'enseignais; le père du mensonge répondit que c'était la vraie religion et la seule voie qui pût conduire au salut. Je sens un peu de répugnance à vous parler de ces choses surnaturelles; mon amour-propre me dit qu'on va rire en Europe de ma simplicité. On peut en rire fort à l'aise et sans scrupule; mais on voudra bien se rappeler que, sans prétendre porter un jugement définitif sur la nature ou les causes de ces événements extraordinaires, je me borne à mon rôle d'historien et me contente de raconter des faits que j'ai vus de mes yeux ou dont j'ai des preuves qui me semblent irrécusables. Ainsi dans le cas présent, cette réponse que je viens de vous citer, c'est le magicien lui-même qui me l'a rapportée. Frappé de son impuissance et de l'aveu de celui qu'il avait coutume d'invoquer, il s'est présenté à moi, a demandé d'assister aux instructions des catéchumènes et vient assiduement me voir tous les jours.

A mon passage par Irârou, les settis d'un bourg voisin vinrent me prier d'aller leur annoncer les mystères de notre sainte foi, que tous désiraient embrasser. Je me

rendis à leurs instances; pour voyager plus librement je déposai mes effets dans la maison d'un chrétien, avec l'intention de les faire apporter plus tard, si je jugeais nécessaire de m'arrêter dans ce village. J'eus bientôt lieu de m'en repentir; car le feu fut mis, je ne sais ni comment ni par qui, à la maison du néophyte et consuma mon bagage avec tout le reste. Je regrette surtout mon ornement de messe, qui était très léger et se pliait en tout sens, ce qui me donnait la facilité de le mettre dans le petit sac que je porte sur les épaules; un autre titre me le rendait précieux : c'était un don du Révérend Père Visiteur. Je trouvai dans cette population des cœurs bien disposés et des esprits très capables de la vérité; mais, ne pouvant m'arrêter chez eux, je les confiai à un chrétien vellage de vertu solide et fort instruit, dont je me sers souvent en qualité de catéchiste, et je me hâtai d'arriver à Tirouchirapally. J'y rencontrai le Père Em. Martinz, qui voulut bien aller à ma place recueillir l'abondante moisson de Irârou et de Sattiamangalam. Cet échange était motivé par ma condition de Pandaram; elle me procure l'avantage d'administrer également et nos parias et les hautes castes, tandis que les Pères brames sanniassis ne peuvent plus suffire aux parias, devenus trop nombreux pour être administrés en secret. Depuis mon retour à Tirouchirapalli, j'ai donné le baptême à plus de cent catéchumènes, et j'en ai encore plus de cinquante que je prépare en ce moment. Pendant les mois qui viennent de s'écouler j'ai baptisé sept cents païens : ce nombre joint aux quinze cents que je vous annonçai en janvier fait deux mille deux cents. Mais mes forces ne peuvent résister longtemps à la fatigue excessive et incessante des confessions et de la prédication. L'œuvre exige un prompt ren-

fort de missionnaires. En attendant, je ferai ce que je pourrai avec la grâce de Dieu.

Je me recommande instamment aux prières et aux SS. SS. de votre paternité.

BALTH. DA COSTA.

Juillet 1643.

LETTRE DU P. BALT. DA COSTA, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. VINC. CARAFFA, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Tirouchirapalli, 1644.

Mon très Révérend Père, P. C.

Le P. Martinz vous racontera son expédition dans les terres de Sattiamangalam et les merveilleux succès qui ont couronné ses travaux apostoliques ; il m'a laissé le soin de vous entretenir dans ma lettre de nos chrétiens de Tirouchirapalli. Outre les deux églises qu'ils possèdent dans cette ville, ils en ont construit deux autres dans les faubourgs en faveur de ceux d'entre eux qui, domiciliés hors de l'enceinte, ne pourraient pas se rendre à ces centres de réunion, pour les prières du matin et du soir. Chacune de ces églises est confiée aux soins d'un chrétien instruit et zélé, chargé de présider aux prières, d'enseigner le catéchisme aux enfants, d'assister les malades et les moribonds, d'appeler auprès d'eux le missionnaire quand il est dans le voisinage et de le suppléer quand il est trop éloigné. C'est lui encore qui fait connaître aux fidèles les jours de fêtes, les jeûnes, etc. Dans ces réunions on lit tous les jours aux néophytes la préparation à la sainte communion et la méthode qu'ils doivent observer pour coopérer à la conversion des gentils; on y ajoute une lecture sur la Passion de notre Seigneur le vendredi, et sur la sainte Vierge le samedi.

Les femmes indiennes ont coutume de pleurer la mort de leurs époux ou de leurs parents d'une manière fort bruyante, en chantant diverses lamentations farcies des noms et des histoires de leurs dieux. Le P. de' Nobili a substitué à ces chants des complaintes sur la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ; sur la désolation de sa sainte mère, sur la chute des anges, sur le péché de notre premier père et les malheurs qui en ont été le juste châtiment. Un pauvre aveugle qui sait par cœur tous ces vers les enseigne aux veuves et à toutes les personnes qui désirent les apprendre. Il chante en outre une apologie religieuse de sept cents vers et une autre de deux mille vers, intitulée : *Dialogues de la Vie éternelle*, pareillement composées par le P. de' Nobili, qui sait se servir de toutes les occasions pour graver dans les mœurs les vérités et les sentiments de la religion.

Quant à la conduite de ces chers néophytes, je puis vous assurer que non seulement vos chrétiens d'Europe, mais les religieux eux-mêmes, peuvent y trouver de quoi s'édifier et se confondre. Leur foi me ravit : je ne sais ce que je dois le plus admirer, ou le courage du martyr ou la simplicité de l'enfant. Elle ennoblit à leurs yeux tout ce qui a rapport à la religion : l'eau bénite, le crucifix, les médailles, les chapelets, même ceux qu'ils se composent en faisant des nœuds sur une simple ficelle ; tous ces objets, quelle qu'en soit la matière ou la forme, pourvu qu'ils aient été bénis et destinés à une fin religieuse, sont pour eux des objets de vénération ; et Dieu prend plaisir à récompenser leur foi par des prodiges très fréquents. Ajoutez à cette foi vive une charité non moins admirable, une innocence qui fait la consolation et souvent l'embarras du confesseur ; une modestie qui est vraiement un prodige dans un pays de dissolution

publique, où le langage lui-même est souillé d'une infinité de termes obcènes; nos néophytes sont si éloignés de ces turpitudes que les expressions tant soit peu deshonnêtes sont rejetées et appelées par eux des *paroles païennes*. Quoique toute leur vie puisse être regardée comme un jeûne perpétuel, leur esprit de pénitence trouve encore de quoi retrancher à leur pauvre table : ainsi presque tous jeûnent le samedi, un très grand nombre y joignent le vendredi, plusieurs y ajoutent encore le mercredi; et jeûner pour eux c'est ne faire par jour qu'un simple repas vers le coucher du soleil.

Les parrains ont un très grand soin de leurs filleuls, qu'ils appellent leurs enfants spirituels; ils se regardent comme chargés de leur salut, les aident de leurs conseils et de leurs prières, et si cela ne suffit pas pour les corriger de leurs vices, on les voit quelquefois se jeter à leurs pieds et les conjurer d'avoir pitié de leur âme. Les filleuls, de leur côté, répondent généralement à cette charité de leurs parrains par une tendresse et une soumission vraiment filiales.

Ce témoignage que le saint Evangile reçoit de la conduite de nos néophytes est l'argument le plus efficace sur l'esprit des païens. Car Dieu seul, disent-ils, peut opérer dans les mœurs de ceux qui l'adorent des changements si étonnants. Aussi n'est-il pas rare de les voir porter leurs enfants moribonds à nos chrétiens en les priant de les baptiser, afin qu'ils aillent jouir du bonheur du ciel. Souvent même ils ne demandent pas d'autre preuve de notre sainte religion, et se font un bonheur de l'embrasser eux-mêmes, malgré toutes les persécutions de leurs parents.

En voici un exemple. Un gentil, attiré à Jésus-Christ par cette bonne odeur des vertus de ses disciples, vint

se ranger parmi nos catéchumènes. Aussitôt ses amis et ses parents mirent tout en œuvre pour le détourner de son projet. Après bien des efforts inutiles, ils se rassemblèrent pour lui livrer un dernier assaut. A leur tête se trouvait son épouse éplorée, qui lui présentait son fils, et le conjurait, au nom de la tendresse paternelle, d'avoir pitié de sa famille. Le généreux catéchumène, triomphant de ces violentes attaques et des sentiments de son propre cœur, s'échappa précipitamment de leurs mains et vint à l'église assister au catéchisme. Sa femme. qui jusqu'alors n'avait reçu de lui que des marques de sincère affection, désespérée et furieuse de voir ses prières ainsi méprisées, résolut d'attenter à ses jours et se pendit : elle était près d'expirer quand les voisins la délivrèrent. On courut en avertir le mari, qui, avec un sang-froid indien joint à une étonnante fermeté, répondit : « Le salut de mon âme m'est plus cher que la vie de ma femme, quand l'instruction sera terminée j'irai la voir.» Cette réponse, qui dans nos mœurs européennes sera peut-être jugée un peu dure, loin d'irriter les païens, les remplit tous d'admiration. Persuadés qu'il n'y avait que l'évidence de la vérité qui pût inspirer une telle constance, la plupart de ceux qui jusque là lui avaient fait la guerre vinrent avec sa femme demander le baptême, et se distinguent aujourd'hui par leur piété et leur ferveur.

Mais c'est surtout à l'égard de leurs parents que nos chrétiens font éclater leur zèle. Dernièrement un néophyte voyant son père encore gentil très dangereusement malade le chargea sur ses épaules et le porta à l'église, afin de lui procurer le bonheur éternel. Dieu seconda sa piété filiale, le vieillard, pénétré de sentiments de foi et de confiance en Dieu, fut instruit, reçut le

baptême et s'endormit dans la paix du Seigneur. Une autre chrétienne, au moment de la mort, oubliant toutes ses souffrances, ne pensait qu'à son mari encore idolâtre, le recommandait à tous les chrétiens qui venaient la visiter, et les conjurait de ne pas permettre qu'il se perdît par son obstination. Je passe sous silence plusieurs traits de ce genre, pour vous entretenir de ma fête de Noel.

Dans le dessein de la célébrer avec solennité, je crus qu'il serait prudent d'aller disposer la sainte crèche dans un petit bourg éloigné de la ville. Nous y construisîmes une cabane pauvre, mais décente et ornée de fleurs ; cette crèche improvisée représentait au naturel le mystère avec les personnages qui doivent y figurer. Le concours des fidèles fut considérable : ils arrivaient par bandes au son des tam-tams, des tambours et des trompettes, et au milieu des détonations de pétards ; la foule des païens attirés par la curiosité était immense. Pendant la soirée et jusqu'à la messe de minuit, je fus occupé à entendre les confessions, et je baptisai plus de cent catéchumènes. Jamais de ma vie fête de Noel ne m'a paru si délicieuse et si ravissante. La pauvreté du lieu qui rappelait la grotte de Bethléem, la simplicité des néophytes qui représentaient les bergers, mais surtout leur tendre dévotion, leur expansive piété, la joie et l'innocence baptismale qui brillaient sur le front des anciens chrétiens, aussi bien que sur celui des nouveaux baptisés, la pensée que ces âmes aujourd'hui si heureuses et si ferventes étaient quelques jours auparavant les esclaves du démon, tout cela produisait dans mon cœur une ivresse que je ne puis vous rendre. Combien de fois je me suis dit en moi-même : « Oh ! si nos pères et frères d'Europe pouvaient assister un instant à ce spectacle, goûter un instant ces délices, non il ne s'en

trouverait pas un seul qui ne fît tous ses efforts pour partager notre bonheur. » Pour moi, je puis assurer que je me trouvais récompensé au centuple de toutes mes fatigues. Le concours continua pendant l'octave, qui fut tout entière consacrée aux confessions de ces chers néophytes ; car ils ne pouvaient se résoudre à quitter la crèche avant d'avoir participé au grand mystère de l'Incarnation d'une manière plus intime, en recevant dans leur cœur ce Dieu devenu enfant pour leur amour. Le dernier jour de la fête on admit les gentils dans l'intérieur de l'oratoire, afin de satisfaire le désir qu'ils avaient de voir la crèche. Elle les remplit d'admiration; mais ils furent surtout édifiés de la conduite et dela joie modeste des néophytes qui faisaient un contraste si frappant avec les orgies des fêtes païennes; trente d'entre eux se rendirent à la grâce et demandèrent le baptême.

Je revins à Tirouchirapalli, où le P. Em. Martinz m'attendait pour célébrer la fête de l'Epiphanie. Nous disposâmes aussi une crèche où figuraient les trois rois, pour consoler ceux des chrétiens qui n'avaient pu assister à la fête de Noel; un grand nombre de brames et d'autres personnages distingués relevèrent l'éclat de cette solennité par la piété avec laquelle ils s'approchèrent des sacrements.

La vie du missionnaire, comme celle de tous les disciples du divin maîtres, est un mélange et une alternative de consolations et de souffrances, de joies et de douleurs. C'est vous dire que nos jouissances de Noel devaient être suivies de tribulations. Je ne vous exposerai pas les trames par lesquelles nos adversaires préparèrent leur triomphe; ce serait une répétition fastidieuse de ce que vous avez déjà lu plus d'une fois. A

force de calomnies, d'artifices et d'intrigues ils gagnèrent le gouverneur de Tirouchirapalli, d'autant plus puissant que le Nayaker résidait alors à Maduré; ils obtinrent de lui l'ordre d'emprisonner les missionnaires; et les jogues nos accusateurs furent chargés de l'exécuter. Ceux-ci, voulant envelopper tous les chrétiens dans la persécution, attendirent le dimanche 17 janvier 1644, afin de surprendre toute la chrétienté au moment où le missionnaire célébrerait la sainte messe. En effet, le jour fixé étant venu, des soldats furent postés dans différents quartiers, afin de concourir à l'exécution. Le P. Martinz, en ayant conçu quelque soupçon, s'était hâté de célébrer le saint sacrifice et de congédier les néophytes. Cependant il en restait encore un nombre considérable autour de lui quand les jogues arrivèrent avec la force armée. Ils se jetèrent sur lui, le maltraitèrent indignement et le traînèrent dans un cachot destiné aux grands criminels, et l'y enfermèrent les fers aux pieds avec six brames chrétiens. Pendant qu'on le conduisait dans les rues à travers la foule qui accourait de toutes parts, on publiait au son du tambour l'ordre donné par le gouverneur et les crimes supposés qui avaient motivé cette condamnation. En même temps l'église et le presbytère étaient livrés à la profanation et au pillage. Le P. Martinz passa dans ce cachot trois jours et trois nuits, sans autre nourriture que les tourments et les opprobres dont il fut continuellement rassasié. Mais il y trouvait une force et une joie toute célestes, par la grâce de son divin maître à l'exemple et pour l'amour duquel il avait le bonheur de souffrir. Sa consolation était d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, et presque à chaque fois ses bourreaux le foulaient aux pieds avec une nouvelle fureur en lui ordonnant d'invoquer les idoles.

Le quatrième jour ils commencèrent à lui donner autant de riz qu'il en fallait pour l'empêcher de mourir de faim, et continuèrent ce traitement pendant un mois. Voyant alors qu'il était sur le point de succomber à tant de souffrances, ils craignirent que le Nayaker, à l'insu duquel ils exerçaient ces cruautés, ne leur fît payer chèrement leur audace; ils conduisirent donc le confesseur de Jésus-Christ hors de la ville, et le chassèrent avec défense de jamais remettre le pied dans cette contrée.

Tandis qu'on maltraitait ainsi le P. Martinz, son compagnon le P. Alvarez habitait paisiblement la même ville, soit qu'on ignorât sa présence, soit qu'on craignît le capitaine dans la maison duquel il logeait. Cependant les chrétiens, ne voulant pas exposer la vie de leur missionnaire, le conjurèrent de se soustraire à cet orage, afin qu'il pût revenir les consoler quand le calme serait rétabli. Il suivit ce sage conseil, et se cacha dans les villages voisins, où les néophytes pourvurent généreusement à sa subsistance et veillèrent à sa sûreté les armes à la main. Il séjourna quelque temps dans une église, qui ne tarda pas à devenir comme un centre de pélerinage. C'était un spectacle sublime de les voir, unissant l'héroïsme du courage à leur simplicité naturelle, s'exhorter mutuellement au martyre, se préparer au sacrifice par la prière et la réception des sacrements, et se divertir en chantant avec l'enthousiasme de la foi les vers qu'ils avaient composés pour célébrer la prison de leur père, la gloire des humiliations et le bonheur des souffrances.

Néanmoins le supérieur, jugeant qu'il serait dangereux d'attirer l'attention des persécuteurs pendant que les passions étaient si exaltés, conseilla au P. Alvarez

de se réfugier à Maduré. Quant à moi, j'étais parti de Tirouchirapalli immédiatement après l'Epiphanie pour aller administrer quelques chrétientés du sud; et de là je m'étais rendu auprès du P. de' Nobili.

Je ne puis m'empêcher de citer ici quelques-uns des néophytes qui se signalèrent par leur courage dans cette persécution. Au moment où l'on arrêtait le P. Martinz, une chrétienne voyant les officiers de la police écrire les noms des fidèles qui se trouvaient dans l'église, s'approcha d'eux, et leur dit : « Mon nom est Patience; inscrivez-le à la tête de tous, car je veux être la première à mourir pour la religion que j'ai le bonheur de professer. Un autre chrétien, soldat de profession, ayant appris que l'on conduisait le Père en prison, accourut brûlant du désir de combattre avec lui, et après avoir fendu la foule des spectateurs et des bourreaux, il se prosterna à ses pieds en criant : Loué soit notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'ignorait pas que cette déclaration publique lui mériterait une place dans la prison de son maître spirituel, et c'est précisément ce qu'il cherchait. Son capitaine lui offrit de le délivrer s'il voulait donner quelque signe de gentilité, et sur son refus il voulut interposer son autorité pour l'obliger à renier sa foi; mais il ne put obtenir de lui que des réponses pleines de fermeté : indigné d'une telle obstination, il le fit charger de fers et traiter cruellement sans pouvoir ébranler la constance du soldat magnanime. Une de ses parentes, touchée de sa patience, se convertit et demanda le baptême. J'omets beaucoup d'autres traits de courage qu'offrirent dans cette occasion nos intrépides néophytes. Il en est qui ont été emprisonnés, maltraités, frappés de verges jusqu'à trois fois; au milieu de tous ces supplices ils répondaient avec une espèce de fierté :

Vous pouvez nous ôter les biens et la vie; mais la loi sainte que nous avons embrassée, jamais!

Je dois cependant faire une mention spéciale des cinq brames qui, pouvant aisément se soustraire à toutes les vexations sans trahir la foi, ne voulurent jamais abandonner leur maître, et partagèrent toutes les souffrances et les privations de sa captivité. Au moment où on les enferma dans la prison ils adressèrent à la multitude qui les entourait cette protestation : « Allez dire au gouverneur de convoquer tous les savants et les docteurs du pays pour venir disputer avec nous. Nous sommes prêts à démontrer avec évidence, à la face du monde entier, que toutes vos sectes ne sont qu'un amas de faussetés, d'erreurs et d'absurdités, et que la seule vraie religion est celle pour laquelle nous souffrons. » Les bourreaux exhortaient l'un d'entre eux à renoncer à la foi pour sauversavie. «Epargnez-vous cette peine, leur répondit-il. A quoi bon perdre le temps à de vaines paroles? il serait bien plus simple et plus expéditif de me trancher la tête tout d'un coup ; croyez-moi, vous ne gagnerez rien à me tenter. » De leur nombre était un jeune brame de douze ans pour lequel on ne trouva aucun fers capables de lui serrer les pieds. Mais on peut avec vérité lui appliquer ce que S. Ambroise disait d'une jeune martyre (1) : *Nondum idonea pœnæ et matura triumpho*, car il supporta la faim, les injures et les tourments avec une constance bien au dessus de son âge.

Un autre jeune brame, frère du précédent, traîné avec violence par les païens aux pieds d'une idole, tomba presque évanoui, autant par l'horreur qu'il avait conçue que par l'épuisement de ses forces. A cette vue les

(1) Sainte Agnès.

païens triomphant s'écrièrent qu'il avait adoré l'idole; mais le généreux enfant, puisant une nouvelle vigueur dans la vivacité de sa foi, se relève aussitôt : « Détrompez-vous, s'écria-t-il, si je suis tombé, c'est faiblesse du corps, et non infidélité du cœur ; non jamais je n'offrirai à de vains simulacres un culte qui n'est dû qu'au vrai Dieu. «

Le P. Martinz, chassé de Tirouchirapalli, vint nous rejoindre à Maduré, accompagné de ses brames. Nous les reçûmes avec des transports de joie, en les félicitant et du bonheur qu'ils avaient eu de souffrir pour Jésus-Christ, et des dispositions de la divine Providence, qui les réservait à de nouvelles souffrances pour sa plus grande gloire et le salut de nos Indiens. Nous tînmes conseil sur les moyens de sauver la chrétienté, et nous décidâmes qu'il fallait à tout prix rendre une visite au Nayaker de Maduré et obtenir de lui la permission de prêcher librement le saint Evangile dans toutes ses terres. Cette démarche rencontrait de grands obstacles, et les plus terribles se trouvaient à la cour même, car plusieurs des seigneurs étaient nos ennemis déclarés et nous avaient déjà plus d'une fois persécutés ouvertement; nous devions donc nous attendre qu'ils feraient leur possible pour nous fermer tout accès auprès du roi. Je m'adressai à un ennuque, favori intime du Nayaker, et lui montrai un petit orgue que je conservais dans l'intention de l'offrir au prince. Sur sa réponse favorable j'écrivis aussitôt au Père recteur du collége de Cochin, qui eut la charité de nous expédier son organiste avec divers instruments de musique. Nous sentîmes dans cette occasion combien il est doux et consolant d'être les enfants de la Compagnie. Dans toutes nos maisons de la côte, à la nouvelle de nos tribulations, tous les cœurs s'émû-

rent de compassion; oubliant leurs propres besoins et leurs œuvres si importantes, tous nos Pères, le R. P. Provincial à leur tête, s'offrirent à venir partager nos souffrances et notre extrême pauvreté.

Sans perdre de temps, nous nous présentons au palais, et sommes parfaitement accueillis du Nayaker, qui paraît enchanté de nos divers instruments de musique. Il ne prend pas moins de plaisir à écouter le P. de'Nobili, qu'il fait parler successivement dans trois langues différentes, afin de constater par lui-même la vérité de ce qu'on lui a raconté sur la science du sanniassi. Le Père lui expose les injustes tracasseries qu'on nous a faites à son insu; pressé à plusieurs reprises d'en nommer les auteurs, il s'en excusa en disant que notre sainte loi nous commande de pardonner à nos ennemis, et même de leur faire du bien si nous le pouvons. Aussi étonné qu'édifié de cette réponse, le prince nous autorise à demeurer dans ses domaines et à y prêcher le saint Evangile, et donne ordre de nous restituer tout ce qu'on nous a enlevé. Il nous exprime le désir de nous voir tous les mois à sa cour, et veut conserver auprès de lui l'organiste, auquel il assure un traitement honorable. Après nous avoir comblés d'honnêtetés, il nous congédie en nous plaçant sur les épaules un long voile de tissu d'or et de soie, comme ont coutume de le faire les rois de ce pays à ceux qu'ils veulent particulièrement honorer. Encouragés par l'heureux succès de cette visite, nous renvoyâmes le P. Alvarez à Tirouchirapally. Déjà les ordres du Nayaker l'y avaient précédé. On s'empressa donc de lui restituer tous les objets qui nous avaient été volés dans la dernière persécution; mais il lui fut impossible de rentrer en possession de l'église et du presbytère, dont un capitaine s'était emparé : l'usurpateur sut éluder

toutes les réclamations et se maintenir dans la jouissance de son brigandage par des intrigues qu'il serait trop long d'exposer. Le P. Alvarez se trouvait dans une triste position, ne sachant où se loger et, ce qui est plus fâcheux, n'ayant aucun endroit où il pût réunir et administrer les chrétiens. La Providence vint à son secours : un gentil fort riche et de haute condition se convertit à la foi et nous offrit un emplacement très commode, situé à une petite distance du fort. Le noble catéchumène s'improvisant directeur des travaux entreprit la construction d'un presbytère et d'une église, à laquelle il voulut donner le nom de S. François-Xavier. Nous nous empressâmes de placer sous la protection de l'apôtre des Indes cette chrétienté et tous les royaumes que nous espérons gagner à Jésus-Christ. Déjà notre saint protecteur a fait dans cette chapelle de nombreux prodiges qui n'ont pas peu contribué à augmenter la dévotion de nos néophytes. C'est à lui qu'ils viennent demander la guérison dans leurs maladies, des pluies abondantes dans les temps de sécheresse, et le soulagement de toutes leurs peines. Ils se préparent à établir en son honneur une confrérie dont l'objet principal sera d'obtenir par son moyen la conversion de tous ces peuples à la foi de Jésus-Christ.

Le P. de'Nobili continue à cultiver la chrétienté de Maduré, et à évangiliser les gentils. Comme ses infirmités lui interdisent les excursions lointaines, il emploie tous ses moments libres à la composition de quelques ouvrages très utiles à la mission. Les persécutions précédentes l'ayant chassé de son presbytère et de sa belle église, il est réduit à loger dans une cahute incommode et à célébrer la sainte messe dans une autre cabane très petite ; de sorte que les chrétiens sont obligés de se te-

nir en plein air et sous des pandels ou toits de feuillages. Nous espérons cependant qu'il pourra bientôt rentrer dans son ancienne église d'après les ordres qu'en a donnés le Nayaker.

Quel homme que ce P. de' Nobili! Quel modèle pour tous les missionnaires! Plus il avance en âge, plus il ajoute à l'austérité de sa vie et à l'éclat de ses vertus apostoliques. Presque aveugle et chargé d'infirmités, il travaille encore comme le jeune missionnaire le plus ardent et le plus robuste, son zèle supplée aux forces de son corps.

Les pandarams ont fait une nouvelle tentative contre un ennemi qui a déjà si souvent usé tous leurs moyens de persécutions. Le trait mérite de vous être raconté. Un beau jour nos braves se rassemblent en grand nombre et tiennent conseil pour fixer le genre de mort auquel il sera condamné. Après de longues délibérations, on convient qu'il ne faut pas recourir à la violence, parcequ'elle leur a mal réussi dans le passé, et n'a servi qu'à les rendre plus odieux. La voie la plus sûre et la plus digne d'eux est de tuer leur rival par la magie. En conséquence, on choisit pour l'exécution du projet le magicien le plus fameux et le plus redouté de tout le royaume. On le fait appeler, on lui propose le noble exploit, on lui promet une récompense proportionnée à la célébrité du personnage et à l'importance de l'entreprise. Il accepte l'engagement et va faire ses préparatifs. En attendant le bruit s'en répand dans tous les environs, car la discrétion n'est pas la vertu des Indiens. Les gentils sont aussi assurés de la mort inévitable du P. de' Nobili que s'ils le voyaient déjà étendu par terre.

Enfin le jour fixé arrive; le magicien se présente suivi d'une foule d'idolâtres accourus pour assister à ce spec-

tacle solennel des vengeances de leurs dieux. Le P. de' Nobili, depuis longtemps informé de ce qui se prépare, attend paisiblement son bourreau. Celui-ci entre précipitamment et avec insolence, commence à disposer ses machines, à tracer ses figures sur le sable et ses cercles dans les airs. Le Père le regarde d'un air impassible. Bientôt les cérémonies deviennent plus bruyantes : le magicien s'échauffe, ses traits se décomposent, ses yeux s'enflamment, toute sa figure se contracte comme celle d'un énergumène; il grince des dents, il pousse des hurlements; il frappe la terre de ses pieds, de ses mains et de son front... Le missionnaire, sans se troubler, lui demande quelle espèce de comédie il prétend jouer. Piqué au vif de cette question et montrant que tout ce qu'il a fait n'est qu'un prélude, il se met à réciter d'une voix rauque et terrible ses incantations magiques pour évoquer toutes les furies de l'enfer. De grâce, lui dit alors le P. de' Nobili souriant de pitié, épargnez un peu votre gosier et vos poumons, je crains que vous ne deveniez la victime du jeu. » A ces mots le magicien, écumant de rage, le regarde : « Ah! tu as ri jusqu'à présent; eh bien!... meurs!! En prononçant ces paroles il ouvre une boîte remplie d'une poudre noire qu'il répand dans les airs; et comme un homme assuré de son triomphe, il s'arrête et fixe sa victime qui va tomber à ses pieds... La victime reste pleine de vie, et l'imposteur couvert de confusion s'échappe à travers la foule qui l'accable d'injures, les uns parcequ'il a osé attaquer un si saint personnage, les autres parcequ'il n'a pas réussi à le tuer. Alors le P. de' Nobili, se levant avec cette dignité imposante qui lui est naturelle, adresse la parole à cette multitude de païens déconcertés et célèbre la puissance du vrai Dieu, qui sait protéger ses serviteurs contre les

efforts conjurés de tous leurs ennemis. Cet événement ajouta un nouvel éclat à la réputation du grand sanniassi, et depuis ce jour les gentils le regardent comme un être plus qu'humain, inaccessible aux efforts de la magie et à la puissance de l'enfer.

J'ai fait cette année ma première visite à la chrétienté de Tanjaour, qu'on appelle aussi royaume de Colomandalam, d'où est venu le nom de Coromandel donné à toute la côte. La manière dont s'est formée cette nouvelle Eglise est bien remarquable. Un jeune homme, qui faisait le tourment de sa famille et de tout son village par la violence de son caractère et la dissolution de ses mœurs, se lia d'amitié avec un soldat chrétien qui revenait de Maduré. Celui-ci lui parla de notre sainte religion, et Dieu lui inspira un si grand désir de la connaître qu'il se rendit à Tirouchirapalli pour demander le baptême. Dans l'absence du missionnaire, il s'adressa aux chrétiens qui, le voyant arriver avec ses deux femmes, jugèrent qu'il ne pouvait embrasser le christianisme et refusèrent de lui donner connaissance des mystères de la foi, sans cependant lui en dire la cause. Affligé de ce refus mais poussé par la grâce, il partit pour Maduré, où il rencontra la même indifférence ; il découvrit enfin le motif d'une sévérité si extraordinaire, et aussitôt appelant sa seconde femme il lui remit une somme d'argent et la congédia en lui donnant le titre de sa sœur : c'est, dans les usages du pays, une manière de déclarer la dissolution du mariage. A cette vue les chrétiens s'empressèrent de répondre à ses désirs en l'instruisant des vérités de la religion ; mais comme n'y avait ni missionnaire ni catéchiste présent à Maduré, ils ne purent mettre le comble à son bonheur. Sur ces entrefaites il apprit que j'était à Cârour, et sans perdre un

instant il se mit en route pour venir me rejoindre. Le trouvant parfaitement instruit, je ne crus pas pouvoir lui différer le baptême, et lui donnai le nom de *Gaudence*, pour exprimer la joie avec laquelle il recevait cette grâce si ardemment désirée et achetée au prix de tant de fatigues. A son retour, ses parents, surpris de trouver en lui un homme tout nouveau, lui demandèrent quelle cause assez puissante avait pu opérer une si complète conversion; il répondit qu'il avait reçu à Cârour la connaissance du vrai Dieu et que la sainte loi qu'il avait embrassée avait produit en lui le merveilleux changement qu'ils admiraient avec raison. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre tout le monde que cette religion devait être la voie du salut éternel : quatre des plus ardents résolurent aussitôt d'aller chercher ce trésor; ils me trouvèrent, suivirent mes instructions, reçurent le baptême et coururent annoncer la bonne nouvelle à leurs concitoyens. Leur témoignage confirmant celui du premier, douze autres partirent à l'instant pour se procurer le même bonheur; à leur retour toute la population s'ébranla et m'envoya un messager pour m'annoncer que cent vingt catéchumènes désiraient ardemment être instruits et baptisés; mais que plusieurs d'entre eux étant âgés ou infirmes, ils me conjuraient d'avoir pitié d'eux et de venir sauver leurs âmes. Je leur envoyai d'abord Pierre-Xavier pour les instruire, puis je me mis en route malgré les pluies de l'hiver.

Le voyage fut pénible, j'eus à traverser plusieurs rivières, non sans de grands dangers et des fatigues considérables.

L'une d'entre elles se trouvant trop profonde, je fus obligé de m'arrêter longtemps sur la rive pour *laisser passer la rivière*, comme disent nos Indiens. Cette ex-

pression vous fera rire; elle est juste cependant, nos fleuves ne sont guère que des torrents, qui s'enflent et se désenflent avec une égale promptitude. Quelquefois dans l'espace de temps qu'on met à passer d'un bord à l'autre, l'eau s'élève de deux et trois pieds; il arrive même souvent qu'on voit venir le nouveau flot formant avec ceux qui le précèdent une différence de niveau de plusieurs pouces. Les Indiens ne se troublent nullement de ces rencontres fâcheuses; quand la rivière est trop grosse, ils se campent sur le bord et attendent patiemment qu'elle redevienne guéable, ce qui dure un ou deux jours et quelquefois davantage. Je n'ai pas besoin de vous dire que les fatigues de ce voyage étaient abondamment compensées par les consolations qui l'accompagnaient; la joie, la piété et la ferveur des chrétiens et des catéchumènes qu'on rencontre feraient oublier en un instant des peines mille fois plus grandes. Je continuai à instruire les catéchumènes, et comme le catéchiste les avait déjà préparés, je ne tardai pas à les admettre au baptême. Pendant que Pierre-Xavier travaillait à gagner d'autres gentils, je me mis à parcourir de mon côté les bourgades environnantes, et construisis une chapelle dans un village où une partie de la population fut régénérée dans les eaux salutaires. En repassant par Tanjaour, j'y trouvai cent cinquante catéchumènes disposés par le catéchiste : soixante-dix étaient de hautes castes, quatre-vingts étaient parias ou pallers. Après les avoir baptisés, je fis bâtir un presbytère et une église sous l'invocation du Sauveur, et j'y célébrai la première messe avec des sentiments que vous comprendrez mieux que je ne puis vous les exprimer.

Un grand nombre de ces nouveaux enfants de l'Eglise nous offriraient des particularités intéressantes; je n'ai

pas le temps de m'y arrêter. L'un d'entre eux mérite cependant que je vous le signale en passant : la grâce semblait depuis longtemps l'attirer par un insatiable désir de connaître le vrai Dieu. Il aimait surtout à recevoir chez lui tous les jogues qui passaient par cette ville ; il leur servait lui-même à manger, leur lavait les pieds et leur demandait ordinairement la solution de quelque doute sur les matières religieuses. Ayant entendu parler de mon catéchiste, il le fait appeler, et lui propose une difficulté qui le préoccupe depuis longtemps et que personne encore n'a pu lui résoudre. Pierre-Xavier lui donne une explication qui le remplit de joie. Profitant de la circonstance, le catéchiste prolonge ses entretiens sur la religion et lui démontre qu'aucune des sectes de l'Inde ne peut conduire au salut éternel. Sans plus différer, le gentil le prie de commencer de suite à lui enseigner le catéchisme, et à lui expliquer les vérités de notre sainte loi. Pierre-Xavier le fait avec tant d'onction et de force que quand il en vient aux attributs de Dieu son catéchumène fondant en larmes, s'écrie en soupirant : « Est-il donc possible, ô mon Dieu, que si longtemps je vous aie méconnu ! Ah ! puisque j'ai perdu tant d'années, dès ce moment du moins accordez-moi la grâce de vous servir dans ce dernier quart de ma vie avec la ferveur qu'exige de moi le bienfait inestimable que vous venez de m'accorder. »

Cette conversion entraîna immédiatement celle de sa famille et de tous ses parents. L'action de la grâce a été si puissante sur leurs cœurs qu'ils ressemblent, non pas à des néophytes régénérés depuis quelques jours, mais à des hommes nés au centre du christianisme et sous l'influence de la piété. Ce prodige de la foi éclate jusque dans l'âge le plus tendre : tantôt c'est un petit enfant

qui, porté sur le sein de sa mère, fixe attentivement le missionnaire pendant toute l'instruction et répète ensuite tout ce qu'il a entendu avec une précision étonnante ; tantôt c'est une petite fille de trois ans qui récite en perfection toutes les prières et n'a point de plus grand bonheur que de se mettre à genoux à côté de sa maman pour prier avec elle. Dieu, de son côté, se plaît à récompenser la ferveur de ses serviteurs par de nombreuses faveurs qui contribuent à nourrir et à fortifier leur foi.

Après avoir établi et consolidé les nouvelles chrétientés de Tanjaour, je visitai les chrétiens de Cârour, qui s'approchèrent des sacrements et gagnèrent leur jubilé. Au moment où je me disposais à partir pour Sattiamangalam, je reçus la visite d'un jogue. Après un long entretien sur les grandeurs de Dieu et les bienfaits de l'Evangile, je lui demandai avant de le congédier quel motif l'avait conduit auprès de moi : « Maître, répondit-il, les discours de vos disciples m'avaient fait entrevoir la vérité de la religion que vous enseignez, à présent que je vous ai entendu vous-même je suis résolu à l'embrasser. Un seul obstacle m'arrête encore, c'est l'opposition de mes parents qui sont très nombreux. Cependant, si vous daignez venir avec moi et leur adresser quelques instructions, je suis persuadé qu'ils se convertiront tous. » Je l'engageai à partir tout seul pour sonder les cœurs et préparer les esprits, lui promettant d'accourir au premier avis qu'il me donnerait de leurs bonnes dispositions. Après trois jours, en effet, il me fit dire que tous avaient un vif désir d'entendre ma doctrine. Je me hâtai de le rejoindre, et sachant qu'un grand nombre de savants se préparaient à disputer avec moi, je m'arrêtai dans un *savady* ou hôtellerie des voyageurs.

Dès qu'on sut mon arrivée, les jogues accoururent en si grand nombre que l'hôtellerie, quoique très spacieuse, ne pouvait les contenir. Ils commencèrent par m'interroger sur mon pays, sur ma caste, et continuaient à me fatiguer de mille autres questions de ce genre, lorsqu'arriva un brame qui jouissait d'une haute réputation de science; il n'en avait que le nom et l'orgueil. C'était vraiment pitié de voir d'une part la fastueuse présomption et la suffisance pédantesque avec laquelle il débitait ses sentences ridicules et de l'autre la respectueuse attention et les sots applaudissements des jogues qui accueillaient ses paroles comme autant d'oracles. Il parla de la transmigration, du fatalisme et de l'écriture de Brama, c'est à dire de la souture du crâne qui, selon les Indiens, est pour chacun le décret irrésistible de la destinée.

Mais ses discours étaient plutôt le délire d'un cerveau malade que le raisonnement d'un homme qui parle sérieusement. Voyant qu'il était inutile de discuter avec lui, je me contentai de lui faire diverses questions, comme à l'aventure et sans aucune suite; puis récapitulant toutes les réponses qu'il m'avait données succesvement, je montrai avec évidence la contradiction qui existait entre elles, et j'en conclus l'absurdité du système qu'il professait. N'osant pas me nier ce qu'il venait de m'accorder par parties, il se trouva tellement embarrassé qu'il ne put répliquer un seul mot; tous les assistants furent convaincus de la vérité, et vingt d'entre eux me demandèrent de suite le baptême. Pressé de partir, je leur laissai le catéchiste Pierre-Xavier pour les instruire et je me dirigeai vers Sattiamangalam.

L'œuvre de Dieu prend dans ce royaume une extension vraiment admirable : dans un seul mois que j'y ai

passé, j'ai baptisé plus de six cents catéchumènes, presque tous de hautes castes; la joie causée par ces nombreuses conversions est encore doublée par la piété et l'innocence qui distinguent les nouveaux convertis. Voici à ce sujet ce que m'écrivait le P. Em. Martinz, qui me remplaça l'année dernière dans cette chrétienté :

« On ne peut s'empêcher de reconnaître l'opération de la grâce divine à la vue de ces peuples tirés des ténèbres de l'idolâtrie et parvenus en moins d'une année à un si haut degré de perfection chrétienne. On ne trouve plus en eux aucun vestige de l'idolâtrie; leur plus grand bonheur est de se réunir à l'église pour vaquer à leurs exercices de piété, entendre la sainte messe et fréquenter les sacrements. » Puis, après de justes éloges donnés à la ferveur, à l'innocence et au zèle des néophytes, éloges que je ne veux pas reproduire ici de peur de répéter ce que je disais un peu plus haut de nos chrétiens de Tirouchirapalli, le Père ajoute : « Tant de merveilles, et une gloire si pure rendue au Créateur par ceux qui, quelques mois auparavant, l'outrageaient sans le connaître, comblent de joie et font oublier les peines et les fatigues continuelles du saint ministère, aussi bien que les privations et l'extrême pauvreté à laquelle nous sommes réduits. Mais d'un autre côté un chagrin amer vient souvent troubler cette joie : qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que mérite notre Seigneur! Qu'est-ce en comparaison du bien que nous pourrions faire si nous étions plus nombreux, ou si du moins nous avions des ressources pour entretenir un plus grand nombre de catéchistes? Au moment où je vous écris ces lignes mon cœur est navré. A chaque instant m'arrivent de nouvelles députations de villages qui m'invitent et me prient de leur enseigner la voie du

salut; je ne puis aller partout, et je n'ai personne pour me suppléer! Ma douleur est d'autant plus profonde que je ne vois pas de remède; déjà depuis si longtemps nous crions au secours!! O mon bien cher Père, faisons de nouvelles instances auprès de notre bon maître, conjurons-le de jeter des yeux de miséricorde sur ces peuples abandonnés, qui cependant sont rachetés au prix de son sang! Oh! si dans nos colléges d'Europe on connaissait le malheur de ces nations et les fruits immenses qu'on peut y recueillir! » Je n'ajouterai rien à ces paroles du P. Martinz; elles vous peignent nos joies et nos douleurs, nos succès et nos besoins.

Dans la crainte que vous n'ayez pas reçu la relation du même P. Martinz sur les événements de la chrétienté de Sattiamangalam, je vais citer quelques faits qui sont venus à ma connaissance. Pendant qu'il continuait à recevoir ces peuples attirés en foule par une grâce extraordinaire dans la bergerie de Jésus-Christ, les jogues, effrayés des progrès de notre sainte foi, recoururent à leurs moyens ordinaires. Ayant gagné quelques païens principaux, qui étaient comme les chefs ou gouverneurs des pays, ils voulurent de nouveau forcer nos néophytes à participer aux fêtes des idoles. Déjà ils avaient saisi un chrétien et le tourmentaient pour le contraindre à renoncer à sa foi, persuadés que son exemple entraînerait facilement les autres. Le catéchiste Pierre-Xavier se trouvait alors dans un village qui n'était éloigné que d'une ou deux lieues; averti de la persécution que souffraient les chrétiens, il accourut au milieu d'eux pour les encourager, et se présentant aux persécuteurs : « Pourquoi, leur dit-il, vous acharnez-vous contre ces innocents? Si la loi qu'ils professent est un crime, c'est moi qui suis le coupable, puisque c'est

moi qui la leur ai enseignée ; c'est sur moi que vous devez décharger toute votre fureur. » Les païens furent interdits à la vue de cette intrépidité ; d'ailleurs ils étaient arrêtés par la crainte de se compromettre auprès du Nayaker qui, quelques mois auparavant, m'avait accordé une patente en faveur de nos néophytes. Ils furent donc obligés de se contenir et de chercher dans l'ombre quelque nouveau genre de vexation.

Le P. Martinz, instruit de ce qui s'était passé, crut devoir mettre un frein à l'audace des idolâtres. Il visita le Nayaker, qui le reçut avec honneur ; huit jours après le prince l'appela de nouveau, et lui proposa diverses questions sur notre sainte loi et sur les perfections de Dieu, la nature de la gloire céleste, etc. Il témoigna prendre un grand plaisir à cette conversation qui dura deux heures, puis le Père lui ayant parlé de vexations exercées contre ses disciples, il expédia sur-le-champ un ordre très sévère au gouverneur de la province pour le réprimander de sa conduite, et le menaça d'un châtiment rigoureux si désormais il osait encore se mêler des affaires des chrétiens. Après avoir comblé le P. Martinz des marques de sa bienveillance, il l'engagea à venir le visiter dans un mois, parcequ'il désirait l'entendre parler des choses de Dieu plus à loisir.

Cette visite mit fin à toutes les tracassaries, mais elle ne put arrêter les persécutions que souffraient les néophytes d'un pays voisin soumis à un autre seigneur. Celui-ci ayant appris que trente familles nobles avaient embrassé le christianisme, leur imposa des peines pécuniaires qui équivalaient à la spoliation de leurs biens, et menaça les courageux confesseurs de Jésus-Christ de leur faire trancher la tête s'ils ne renonçaient à leur foi. Quoiqu'ils ne fussent encore que catéchumènes, ils li-

vrèrent leur fortune pour payer l'amende, et accoururent auprès du missionnaire en le conjurant de les admettre dans le sein de l'Eglise, grâce qui leur fut accordée. Ils avaient plusieurs filles en âge d'être mariées ; qu'allaient-elles devenir? le baptême doit leur ôter tout espoir de trouver des époux dans leur caste entièrement idolâtre ; le P. Martinz hésitait à leur conférer le sacrement, soit pour les éprouver, soit pour attendre de la divine Providence quelque moyen de sortir de cette difficulté ; mais ces hésitations durent bientôt céder aux instances et à la généreuse détermination des parents qui en devinèrent les motifs : « Ne craignez rien, lui dirent-ils ; nos enfants se marieront, si le bon Dieu leur procure des partis; dans le cas contraire elles le serviront dans l'état de virginité perpétuelle ; car le salut éternel de l'âme doit passer avant toute considération humaine. » Cette générosité est d'autant plus admirable que dans l'Inde l'établissement des enfants est la grande affaire des parents.

Je craindrais de vous fatiguer par le récit des nombreuses guérisons et des faveurs singulières que la bonté divine semble ne pouvoir refuser à la foi de nos fervents néophytes ; je ne puis cependant m'empêcher de vous citer le trait suivant, qui vous donnera la mesure de leur simplicité. Un chrétien ayant entendu raconter le miracle qu'opéra notre Seigneur, lorsqu'il guérit un aveugle en lui appliquant de la boue sur les yeux, s'imagina que le remède pourrait être bon aussi pour d'autres maladies. Plein de confiance, il couvrit d'un gros cataplasme de boue les jambes presque tombant en pourriture d'un malade désespéré, et se mit à prier Dieu de tout son cœur ; à l'instant même le malade se leva parfaitement guéri sans vestige de sa maladie.

Je termine en vous offrant l'hommage de nos profonds

respects et en demandant votre bénédiction pour tous vos enfants du Maduré.

De votre Paternité, etc.

Balt. da Costa.

Tirouchirapalli, 1644.

LETTRE DU P. BALTHASAR DA COSTA, MISSIONNAIRE DU MADURÉ, AU R. P. V. CARRAFFA, GÉNÉRAL DE LA MÊME COMPAGNIE.

Cochin, 1648.

Nous avons envoyé à votre Paternité en 1646 et 1647 une exposition très étendue de l'état et des œuvres de notre mission (1), je me contenterai aujourd'hui de lui présenter un récit de ce qui s'est passé cette année. Le P. de' Nobili, fondateur et soutien de cette mission vient de la quitter par les ordres des supérieurs, pour se rendre à Jafnapatam, où l'on espère que le climat, le repos et les ressources de l'art pourront soulager sa vue presque éteinte et rétablir sa santé. Dieu veuille nous le rendre bientôt! mais le nombre et la nature de ses infirmités nous laissent peu d'espérance de le revoir dans cette contrée.

Je commence par la chrétienté de Thirouchirapalli, où réside le plus souvent le P. Alvarez, secondé par ses catéchistes. On ne peut concevoir comment il ne succombe pas sous un poids qui semble au dessus des forces humaines. Une affreuse mortalité qui a désolé tout le pays est venue cette année ajouter un nouveau surcroît de peines et de fatigues aux travaux déjà si accablants de son apostolat. On peut dire en toute rigueur qu'il n'a pas eu un instant de repos. Tous les jours on

(1) Nous regrettons la perte de ces lettres des années 1646 et 1647.

venait le chercher de deux et trois lieues de distance; il lui est arrivé quelquefois de faire à pied huit lieues sans s'arrêter, parceque les chrétiens, ne le trouvant pas à la maison, couraient après lui pour le conduire d'un malade à l'autre. Il est vraiment admirable de patience, de charité et de courage. Sous les ardeurs brûlantes du soleil, comme au milieu des ténèbres et de la rosée des nuits, il est toujours prêt à courir avec joie et sans jamais s'excuser ni manifester la moindre répugnance. Il semble n'éprouver qu'un seul regret, celui de ne pouvoir se partager ou se multiplier, pour voler en même temps au secours des nombreux malades qui l'appellent dans des directions contraires et à de grandes distances. Sa charité se joignant alors à une conscience naturellement timorée et portée au scrupule, on l'a vu plus d'une fois, tourmenté de cruelles inquiétudes, verser des larmes amères. Obligé enfin de se décider, il se recommandait à Dieu, expédiait ses catéchistes auprès des malades qu'il ne pouvait visiter les premiers, se dirigeait vers celui qu'on lui disait être le plus en danger et de là passait chez les autres. Je regarde comme un miracle qu'il n'ait pas succombé à l'excès des fatigues ou à l'influence de la contagion.

Ces maladies nous ont enlevé beaucoup de néophytes; nous nous consolons en pensant qu'ils sont allés se réunir à l'Eglise du ciel. Mais une perte qui nous a été très sensible et qu'il sera difficile de réparer est celle d'un chrétien fervent, qui jouissait d'une haute considération et avait une grande influence à la cour. Sa mort édifia tout le monde. Après avoir reçu les derniers sacrements avec la piété et les sentiments d'un prédestiné, il disposa de sa fortune en faveur des pauvres et pour des œuvres pies : telles que la construction d'une

église pour les parias et l'entretien de deux catéchistes pendant un an. Son exemple trouva des imitateurs : une bonne veuve de haute caste, craignant que son fils, encore païen, refusât d'exécuter son testament, donna elle-même avant de mourir vingt écus pour acheter un ornement d'autel. Un autre chrétien de Sattiamangalam fit la même offrande pour le même objet. Vous voyez que, malgré leur pauvreté, les néophytes commencent à contribuer au culte de la religion. Le legs destiné à la construction d'une église de parias est venu fort à propos. Une population entière de cette caste, chassée de son village et réduite à la dernière extrémité par la famine des années précédentes, était surtout affligée de n'avoir point d'église où elle pût se réunir pour prier en commun et participer aux divins mystères. Le P. Alvarez, aidé de cette somme et des secours de quelques autres chrétiens, leur a construit une chapelle dans un emplacement très convenable ; il y va tous les dimanches leur dire une deuxième messe et leur administrer les sacrements. Il a également rebâti l'église des castes nobles ; elle est assez vaste, en forme de croix, mais très pauvre, soit par défaut de ressources, soit par la crainte d'exciter la cupidité des idolâtres.

Outre les catéchistes dont j'ai parlé dans les lettres précédentes, nous employons avec avantage plusieurs chrétiens, nobles et parias qui, sans en porter le titre, en remplissent les fonctions. L'un d'entre eux prit dernièrement, d'un seul coup de filet, trente païens de haute condition, et après les avoir instruits il vint les présenter pour recevoir le baptême. Rien de plus touchant que la manière dont il aborda le missionnaire : arrivé en sa présence avec ses trente convertis, il se prosterna à ses pieds la face contre terre, le conjurant de lui

pardonner la hardiesse qu'il avait eue d'instruire ces catéchumènes lui qui n'était qu'un paria ignorant et privé de la qualité de catéchiste, et il disait ces paroles avec un sentiment de conviction et une expression de modestie qui lui auraient mérité le pardon d'un grand crime. Il ne faut pas croire cependant qu'il en eût la contrition; car au fond il s'en réjouissait de tout son cœur, et il savait bien que le sanniassi lui en saurait gré. Etait-ce donc une formalité hypocrite? Non, c'était une formalité, mais très sincère, l'expression d'un sentiment vrai; et ce qui vous paraît peut-être une puérilité fut certainement compris et goûté par les trente catéchumènes et par le Père lui-même; c'était pour les premiers un compliment très délicat, et pour le deuxième une excuse de n'avoir pas attendu sa permission et en même temps une invitation à la lui donner pour l'avenir. Ces traits du caractère indien prouvent qu'ils ne sont pas si dépourvus de sens qu'on pourrait le croire.

La conversion de ces trente gentils excita la colère et les craintes des jogues. Pour arrêter les progrès de la foi ils résolurent de déclarer la guerre aux nouveaux convertis; et comme leur convertisseur paria ne leur inspirait que du mépris, ils voulurent commencer par l'attirer à une dispute publique, afin de le couvrir de confusion et de lui ôter par là toute influence et tout crédit. Ils le provoquèrent donc en le menaçant des plus terribles châtiments s'il refusait de se rendre à l'appel et d'abjurer ses fausses doctrines. Loin de s'intimider, le chrétien répondit : « La vérité de la religion que je professe et l'absurdité de toutes vos sectes sont choses si évidentes et si palpables qu'il n'y a nul besoin de génie pour vous convaincre de l'un et de l'autre. Ainsi, quoi-

que je ne sois qu'un ignorant, j'accepte volontiers le défi que vous me faites. Cependant, comme je n'ai pas reçu de mon gourou la permission d'engager des disputes publiques, je vais la lui faire demander, et je vous prie d'avoir patience jusqu'au retour du messager. » Sa proposition étant acceptée, il envoya un de ses néophytes pour avertir le P. Alvarez de tout ce qui se passait, et le prier d'expédier le catéchiste Pierre-Xavier, dont le nom seul avait la vertu de déconcerter les adversaires les plus intrépides.

Instruit de ces circonstances, un de nos catéchistes parias, nommé *Maria Dassi*, jugea d'après l'expérience qu'il avait de ces jogues qu'ils n'attendraient pas la dispute et commenceraient certainement par vexer les nouveaux convertis. Il accourut donc dans l'intention de soutenir le courage de ceux-ci et de forcer ceux-là à se rendre à la dispute qu'ils avaient eux-mêmes proposée. En effet, à son arrivée il trouva que les jogues, abandonnant toute idée de controverse, tourmentaient les néophytes pour les obliger à reprendre les insignes de l'idolâtrie. A l'instant il se jette dans la mêlée, salut dévotement les chrétiens en disant les mains jointes : *Loué soit notre Seigneur, créateur de toutes choses;* puis se tournant vers les jogues, il leur reproche courageusement leur injuste violence, et les engage à attendre la controverse qui doit montrer à tout le monde de quel côté se trouvent la raison et la vérité. Les jogues orgueilleux, indignés de cette liberté et se confiant peu à la force de leurs arguments, se ruent sur le généreux soldat de Jésus-Christ et l'assomment à coups de bâton ; le sang ruisselle d'une large plaie reçue à la tête, et il tombe évanoui. Mais bientôt, ranimé par sa foi et par son désir du martyre, il se relève, se présente à ses

bourreaux avec un visage calme et riant et leur dit que pour attester la vérité de sa religion il se trouverait heureux de donner jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ils se préparaient à le satisfaire lorsqu'arriva le maniacaren, qui avait été averti à la hâte par un gentil indigné de la conduite des jogues; il l'arracha de leurs mains, et l'emmena avec lui pour dresser le procès-verbal contre ses barbares adversaires. Quel fut son étonnement lorsqu'il vit ce généreux chrétien les appeler ses amis et chercher les moyens de les excuser!

Edifié d'une si rare patience, il fit approcher les jogues, et leur demanda quel était le motif de leur conduite. Comme ils ne savaient que répondre, Maria Dassi prit la parole : « Pendant longtemps, dit-il, j'ai été non seulement sectateur, mais zélé défenseur et propagateur des diverses sectes du pays; si je les ai abandonnées, c'est parceque mon esprit et mon cœur ont été révoltés des absurdités qu'elles enseignent et des crimes infâmes qu'elles conseillent. Si j'ai embrassé la vraie et sainte loi du créateur de toutes choses, c'est parcequ'elle défend tous les péchés, commande et inspire toutes les vertus et n'enseigne rien qui ne soit parfaitement conforme à la raison. » Puis ayant donné une exposition rapide de notre sainte religion il ajouta : « Du reste le catéchiste Pierre-Xavier, qui arrivera dans quelques heures, saura mieux que moi vous développer ces vérités. » A ce nom bien connu, les jogues, craignant de se trouver en présence d'un athlète si formidable, interrompirent le discours, et prenant à part le maniacaren ils eurent avec lui un entretien secret dont voici la conclusion : c'était une honte pour eux d'entrer dans de telles chicanes avec les chrétiens; le parti le plus honorable était d'obliger les trente néophytes à reprendre les insignes de l'ido-

lâtrie; puisqu'étant depuis leur naissance les disciples des jogues, ils n'avaient pas le droit de les abandonner pour suivre des maîtres étrangers. La décision allait s'exécuter lorsque Maria Dassi, transporté de zèle, s'élance devant eux, et les arrête par ces paroles : « Quoi! vous allez donner au monde une telle preuve de votre lâcheté! Si c'est un crime d'avoir rejeté ces symboles idolâtriques, regardez mon front, il n'en est plus souillé. J'ai foulé aux pieds toutes vos superstitions et vos idoles; j'ai inspiré ce même mépris à ceux contre lesquels vous voulez tourner votre colère; vous n'osez donc pas m'attaquer, moi qui suis à vos yeux le plus coupable, et vous auriez la lâcheté d'attaquer ces néophytes. Dans une telle cause c'est par les raisons et non par la violence qu'il faut combattre. »

Le maniacaren, frappé de cette magnanimité, et jugeant que de tels sentiments ne pouvaient venir que d'un principe surnaturel, ordonna aux jogues d'attendre l'arrivée des catéchistes, ajoutant que lui-même voulait les présenter au seigneur de la province, en présence duquel ils disputeraient; et que ceux qui auraient prouvé par la raison la justice de leur cause seraient autorisés à conserver les disciples qui étaient l'objet de la querelle, tandis que ceux qui n'auraient pas de raisons solides à présenter seraient sévèrement punis. Les jogues, désespérant d'exécuter leurs projets contre les nouveaux convertis, se retirèrent couverts de confusion. Le catéchiste Pierre-Xavier arriva sur ces entrefaites; mais il eut beau pendant trois jours entiers les défier à la dispute, pas un seul adversaire n'osa se montrer. Enfin, prenant à témoins de ce refus et le maniacaren et une foule de païens, il partit victorieux sans combattre. Ce triomphe ranima le courage des néophytes, confon-

dit les gentils et donna à tous une haute idée de notre sainte religion.

Un autre chrétien nommé Daïriam (Constant) se distingua par une patience et une fermeté dignes de son nom. Trois jours après son baptême il fut saisi et livré à la torture par les ordres du seigneur de la contrée, qui était en même temps commandant des troupes du Nayaker de Maduré. Abusant de son autorité sur le néophyte qui était à son service, le persécuteur emploie pendant quinze jours tous les genres de violences et de tourments pour le forcer à renoncer à la foi. Ses efforts sont inutiles. Désireux de conserver un homme qui vient de lui donner des preuves d'une bravoure invincible, il lui promet de le mettre en liberté à condition qu'il s'engage à rester sous son commandement : «Je n'ai aucun engagement à prendre, répond le courageux soldat, pour sortir de cette prison ; elle m'est précieuse à cause de celui pour l'amour duquel je la souffre ; en m'emprisonnant sans raison vous avez commis une injustice, et pour me soustraire à cette injustice je ne dois pas commettre une lâcheté. » Vaincu et pénétré d'admiration, le capitaine lui rend la liberté en l'invitant par des promesses flatteuses à rester avec lui. Le néophyte ne crut pas devoir exposer plus longtemps sa foi ; il se retira du service et alla s'établir avec sa famille dans un pays voisin, où Dieu a récompensé sa fidélité. Il a déjà converti huit gentils, qu'il dirige et anime par ses exemples autant que par ses conseils.

Je veux aussi payer un juste tribu de louanges au zèle d'un paria nommé Pierre, qui, sans être catéchiste, sans recevoir aucune rétribution, se dévoue à la conversion des gentils. Dernièrement il fut appelé par un idolâtre qui désirait s'instruire des vérités de la religion :

quelques parents de ce dernier allèrent trouver le gouverneur, qui expédia de suite des soldats pour saisir le chrétien et l'amener en sa présence. Un gentil qui avait de l'amitié pour lui courut le prévenir du danger et le pressa de s'y soustraire. La fuite lui était d'autant plus facile que la nuit le couvrait de ses ténèbres. Loin de suivre ce conseil, Pierre continue d'instruire son catéchumène, et quand les soldats arrivent il s'avance joyeusement à leur rencontre, et les salue d'un ton affable : « Me voici, leur dit-il, car c'est moi que vous cherchez. » Les soldats, qui viennent munis de cordes pour le garrotter, sont si étonnés de cet accueil qu'ils n'osent maltraiter un homme qui se livre ainsi entre leurs mains; ils l'invitent très poliment à se rendre avec eux chez le gouverneur. Celui-ci, satisfait de ses raisons, demande au gentil, qui a voulu accompagner son maître, depuis combien de temps il connaît cette nouvelle loi : « Il y a près d'un mois, répondit le catéchumène, que j'en ai eu la première connaissance, et à présent je suis tellement convaincu qu'elle est l'unique voie du salut éternel que rien au monde ne pourra me forcer à l'abandonner. Le seigneur craint de se compromettre en attaquant un homme si déterminé ; il le laisse en liberté, et s'adressant à Pierre, il lui défend sous des peines rigoureuses d'enseigner sa loi à d'autres gentils. Je n'oblige personne à professer la loi sainte, réplique le chrétien, mais si quelqu'un me prie de la lui enseigner je me garderai bien de me refuser à ses désirs, dussé-je m'exposer à une mort certaine. Il a prouvé par le fait qu'il parlait sincèrement ; car, malgré ces menaces, il a dejà depuis ce jour converti quarante autres païens.

Grâce à Dieu, Pierre a de nombreux imitateurs parmi nos chrétiens de Tirouchirapalli. Nos parias se sont sur-

tout signalés par leur zèle dans le cours de cette année. Profitant d'une maladie épidémique qui a ravagé le pays pendant trois mois, ils ont envoyé au ciel une foule de païens qui avaient été jusqu'ici des ennemis jurés du christianisme. Il était beau de voir ces humbles apôtres parcourir les rues, pénétrer dans les maisons, assister les malades et exhorter les mourants, sans égard au danger qui glaçait de frayeur tous les idolâtres. Une telle charité envers des hommes dont ils n'avaient reçu que des outrages, et dans un moment où ceux-ci étaient abandonnés de leurs plus proches parents, prouvait éloquemment la vérité de la religion qu'ils leur prêchaient. Aussi plusieurs furent gagnés à Jésus-Christ ; nos chrétiens baptisèrent de plus un grand nombre d'enfants, que leurs familles jetaient dans la rue de peur que la contagion ne se communiquât aux autres.

Passons maintenant à la résidence de Tanjaour. En changeant de théâtre ne vous attendez pas à une riche variété dans le sujet qui s'y représente. Une mission se ressemble à elle-même dans tous ses points ; son histoire est naturellement resserrée dans un cadre assez étroit ; ce sont toujours des travaux et des succès, des persécutions et des triomphes, des traits de vertus et des gages de la protection divine. Néanmoins sous cette uniformité presque inévitable des formes générales j'espère que vous trouverez dans les détails une espèce de variété propre à vous intéresser.

Un des premiers néophytes de Tanjaour, celui qui a été comme le père de cette chrétienté, est le brave Gaudence dont je vous racontai la conversion dans ma lettre de 1844. Il continue à être la colonne de cette Eglise naissante. A l'exemple de Tobie, il se dévoue au soin d'ensevelir les morts, et l'on peut dire qu'il a porté ce dévouement

jusqu'à l'héroïsme pendant la maladie contagieuse qui vient d'affliger cette contrée. Mais en se consacrant aux morts, sa charité n'oublie pas les vivants. Les étrangers sont toujours assurés de trouver chez lui une hospitalité généreuse, et il lui arrive rarement de prendre ses repas sans les partager avec eux et avec les pauvres de la ville. Cette conduite est d'autant plus admirable que depuis quelque temps notre Seigneur l'a éprouvé par des pertes considérables, des maladies, la mort de ses enfants, et d'autres tribulations qu'il a supportées avec une patience extraordinaire. Loin de se relâcher de sa ferveur et de démentir sa générosité, on l'a vu déposer en gage les bijoux de sa femme pour contribuer à la construction d'une nouvelle église, destinée aux parias qui sont trop éloignés du centre commun.

Depuis un an cette chrétienté jouissait d'une paix profonde qui favorisait beaucoup les progrès de la foi. Soit permission de Dieu qui voulait consolider son œuvre, soit jalousie de l'ennemi qui ne pouvait supporter nos succès, une persécution fut excitée par un puissant seigneur, capitaine de la garde. Il commença par mettre aux fers un de nos principaux chrétiens qui servait dans son armée. C'était un homme distingué par son influence et plus encore par son zèle pour l'honneur de la religion, pour la décoration des églises et la célébration des fêtes. Son emprisonnement jeta la consternation parmi tous les néophytes. Mais notre Seigneur, qui veille au salut de cette mission, daigna inspirer à son serviteur une fermeté qui fit servir toutes ses souffrances à la gloire de la religion et au bien de cette chrétienté. On l'accusait d'avoir abandonné le culte des idoles pour embrasser la religion chrétienne, de recevoir chez lui un sanniassi étranger, homme de caste vile, qui

mangeait du bœuf et buvait du vin, athée qui méprisait la divinité et la religion, magicien dangereux qui enchantait par ses sortiléges tous ceux qui le visitaient, etc. Le capitaine, ajoutant foi à toutes ces calomnies, fut tellement irrité, que, non content de sévir contre son soldat, il envoya sur-le-champ un officier avec des gendarmes pour saisir le sanniassi et lui infliger des châtiments capables d'intimider tous ses disciples. C'est contre moi qu'était portée cette sentence : hélas! mes péchés me rendaient indigne d'un si beau sort : je venais de quitter Tanjaour pour aller visiter Sattiamangalam. Désespérant de m'atteindre, il tourne sa fureur contre son prisonnier. Il lui ordonne, sous peine des traitements les plus rigoureux, de reprendre à l'instant tous les symboles de l'idolâtrie. Afin de l'effrayer, il fait tourmenter sous ses yeux un jeune chrétien son neveu qui, trop faible pour résister à la douleur, consent à recevoir sur le front le signe idolâtrique. Loin de se laisser entraîner par l'exemple de ce malheureux, le soldat reproche courageusement au tyran d'employer sa puissance pour perdre l'âme de ce faible enfant : « Mais n'espère point, ajouta-t-il, me vaincre par de telles armes, tu me verras affronter la mort et les supplices plutôt que d'abandonner la vraie religion. » Ces paroles excitent la rage du capitaine, qui, lui arrachant le chapelet et le crucifix suspendu à son cou, le chasse de sa présence, en l'accablant d'injures, et le menaçant de la mort et des plus cruels supplices si dans un jour il ne renonçait à la foi.

Le catéchiste chargé du soin de la chrétienté se trouvait malheureusement absent ; il s'était rendu auprès du P. Alvarez à Tirouchirapalli. Averti de ce qui se passait à Tanjaour, il accourut au secours de la chrétienté, et

malgré les instances des néophytes qui le conjuraient de ne pas se montrer dans la ville à cause du danger imminent auquel l'exposait son caractère connu de tout le monde. Il se mit aussitôt à visiter toutes les maisons des chrétiens pour les instruire et les encourager. « Rappelez-vous, leur disait-il, l'exemple des martyrs de la primitive Eglise, la foi qui les a fait triompher, et la couronne qu'elle leur a méritée; les tyrans peuvent bien exercer leur pouvoir sur vos corps, mais vos âmes sont au dessus de leur puissance; ils peuvent bien hâter la fin d'une vie misérable, mais cette fin sera le commencement d'une vie bienheureuse et éternelle. » Pendant qu'il animait les fidèles par ses exhortations pleines de de feu, il fut arrêté et mis en prison par un parent du capitaine. Il sut cependant gagner l'affection de son gardien qui avait quelque influence au palais, et par son intervention, après avoir été soumis à des châtiments douloureux et humiliants, il fut rendu à la liberté. Le capitaine lui défendit d'enseigner la loi sainte à qui que ce fût, sous peine d'avoir les oreilles coupées. « Non seulement les oreilles, reprit le soldat de Jésus-Christ, mais la tête aussi, plutôt que de refuser d'enseigner la loi du vrai Dieu à ceux qui de leur propre volonté désireront l'embrasser; car j'y suis obligé par la loi de Dieu, à qui je dois obéir plutôt qu'aux hommes. » Soit que ce seigneur fût touché d'un si noble courage, soit qu'il cédât aux prières de l'intercesseur, il se contenta, pour la forme, de réitérer au catéchiste la défense d'enseigner la loi divine. Le généreux confesseur sortit de sa prison, et fut reçu de tous les chrétiens avec des transports de joie. Une seule chose les affligeait, c'était de se voir privés de la présence de leur Père spirituel, dont plusieurs raisons semblaient devoir longtemps

retarder le retour; mais ils furent bientôt consolés. Le messager qu'ils m'avaient expédié leur remit ma réponse, dans laquelle je les encourageais et leur promettais d'être dans quelques jours au milieu d'eux. De son côté, le P. Alvarez était accouru de Tirouchirapally et avait confessé les malades. J'arrivai muni de diverses curiosités, que je me proposais d'offrir au capitaine et au Nayaker. Les chrétiens m'accueillirent avec de touchantes démonstrations de tendresse et en versant des larmes autant par la crainte des dangers auxquels ils me voyaient exposé que par la joie de me revoir. Ces deux sentiments se combattaient dans leurs cœurs : absent, ils avaient regretté ma présence; présent, ils me pressaient de fuir. Voyant que j'étais décidé à ne pas les abandonner, ils me conjurèrent instamment de me cacher, de ne pas loger dans le presbytère, de ne jamais sortir de ma retraite. Les ordres les plus sévères étaient donnés pour m'arrêter, et des personnes perfides étaient sans cesse occupées à faire des perquisitions pour me découvrir; il ne fallait pas songer à visiter le Nayaker, ce serait me livrer à une mort certaine. Leurs craintes étaient fondées, leur conseil très sage; cependant je ne crus pas pouvoir m'y conformer. Ce que je devais redouter avant tout c'était de paraître craindre la persécution; le seul moyen de soutenir le courage des chrétiens était de montrer une prudente intrépidité, fondée sur la confiance dans la divine bonté et sur le mépris des tourments et de la mort. J'allai donc, à la faveur des ténèbres, m'installer secrètement dans le presbytère; j'y restais caché tout le jour et je sortais la nuit pour visiter les néophytes. Le gardien qui avait sauvé le catéchiste contribua aussi de tout son pouvoir à calmer le capitaine à l'égard du soldat retenu dans les fers; il

parvint même à le réconcilier avec lui sans porter la moindre atteinte à l'intégrité de sa foi.

Je résolus de profiter des bonnes dispositions du médiateur que la Providence nous avait ménagé ; je l'invitai à venir me trouver, je lui fis comprendre la fausseté des accusations portées contre nous, je lui parlai des vérités de la religion, et comme il a un esprit droit, il en conçut de suite une si haute estime qu'il s'en déclara le protecteur. Je lui montrai ensuite les présents que je désirais offrir au capitaine et au Nayaker ; dès qu'il les vit, il me promit un heureux succès. Cependant il éprouva d'abord de grandes difficultés : le capitaine lui répondit que si j'avais l'audace de remettre les pieds dans cette ville, il me ferait arrêter et jeter dans les fers. Sans se déconcerter, notre médiateur insinua peu à peu ses sages observations, qu'il avait l'art de couvrir sous de pompeux éloges : « Conformément à sa justice et à sa louable coutume, ne serait-il pas convenable d'écouter les deux partis ? Condamner un accusé sans l'entendre serait une conduite indigne de son nom, dont la gloire avait pénétré jusque dans les pays lointains ; après tout, la seule faveur que lui demandait l'accusé était d'obtenir une heure d'audience ; sans parler des autres motifs cette faveur était due à son titre d'étranger attiré vers ces contrées par sa confiance dans l'équité de ceux qui les gouvernent ; si, après avoir examiné ses raisons, il le jugeait coupable, il serait toujours libre de lui infliger les châtiments qu'il voudrait. » En un mot il sut si adroitement flatter sa vanité et réveiller ses sentiments de justice, qu'après des efforts réitérés pendant un mois et demi, il m'obtint une audience. Je me hâtai d'en profiter, avant que nos ennemis eussent pu changer les dispositions du capitaine. Il me reçut d'abord

avec beaucoup de fierté ; le mépris et l'indignation étaient peints sur son visage. Je le saluai et cherchai à gagner sa bienveillance ; puis je tâchai de lui montrer la fausseté et les contradictions des calomnies qu'on lui avait rapportées contre moi et contre ma doctrine ; lui exposant ensuite les vérités de notre sainte religion, je lui parlai de Dieu et de ses divins attributs, etc. La grâce seconda mes paroles. Il fut touché et subitement changé en un autre homme, il me demanda pardon du mauvais accueil qu'il m'avait fait et de la fausse opinion qu'il avait conçue de moi ; et voulut m'en dédommager en me comblant de civilités et d'honneurs. Il ajouta que je pouvais désormais le regarder comme le plus ardent de mes amis ; que j'étais trop élevé au dessus des grandeurs de ce monde pour avoir besoin de ses services, mais qu'en tout cas je pouvais compter sur lui et dormir tranquille.

De tous les présents que je lui offris, il n'accepta qu'un prisme et un cadran solaire, voulant me prouver par là que ses démonstrations d'amitié étaient sincères et désintéressées. En me congédiant il me réitéra toutes ses protestations de bienveillance, et me mit sur les épaules un châle de soie entremêlée de fils d'or. Non content de ces témoignages d'estime, il vint me voir deux jours après dans ma propre maison, ce qui dans l'Inde est une déclaration publique de déférence. Ayant observé ma cabane, il la trouva indigne de moi, et me promit d'en faire construire une autre plus commode et recouverte de tuiles. Depuis lors il m'a rendu plusieurs visites, et m'a fait monter sur son palanquin. Cette faveur, très honorable en elle-même, fut encore rehaussée un jour par les circonstances qui l'accompagnèrent : me voyant passer auprès du palais, où il se trouvait avec

plusieurs autres capitaines et seigneurs de la cour, il courut à moi, me salua et me força d'accepter son palanquin. Ces seigneurs, qui étaient nos ennemis, en conçurent tant d'amertume que dans la réunion suivante l'un d'eux, ne pouvant contenir son indignation, lui demanda comment il ne rougissait pas d'accorder de tels honneurs à un homme que peu de temps auparavant il avait ordonné d'arrêter et de punir sévèrement? C'est, répondit le capitaine, qu'autrefois j'étais prévenu et trompé par vos indignes calomnies, et qu'aujourd'hui je connais la vérité; voilà pourquoi j'honore cet homme et ne cesserai de l'honorer. Enhardi par tant de bonté, je lui dis un jour qu'il avait commis une grande faute en forçant à reprendre les marques de la gentilité à un de ses pages qui était mon disciple; qu'alors il était excusable à cause des préventions qu'on lui avait inspirées, mais qu'aujourd'hui il ne pouvait continuer à faire violence à ce néophyte sans s'exposer à quelque châtiment de Dieu. Aussitôt il accorda au jeune homme la liberté de vivre dans l'observation de la loi qu'il avait embrassée.

Ce succès inespéré et surtout la bienveillance du capitaine remplit nos chrétiens de courage et de confiance dans la divine Providence. Comme la persécution nous avait empêchés de solenniser la fête de Noel, nous voulûmes nous en dédommager en célébrant la fête de Pasques avec une pompe extraordinaire. Après avoir consacré la semaine sainte aux cérémonies et offices ordinaires de l'Eglise, nous chantâmes la messe du samedi saint et célébrâmes le jour de Pâques avec une solennité et un appareil dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Notre musique était composée de plus de quarante espèces d'instruments, dont la plupart, bien

différents de ceux que vous connaissez, rendent des sons peu propres, il est vrai, à flatter des oreilles européennes, mais d'un effet magique sur les Indiens. Cette musique formait une si belle harmonie, c'est à dire faisait un si grand vacarme, que les gentils émerveillés accouraient de toutes parts pour en jouir de plus près. Quand la messe fut terminée, on leur permit d'entrer dans l'église pour en admirer la décoration, et surtout l'élégance et la richesse de l'autel, qu'un chrétien s'était chargé d'orner à ses frais; et qui, je puis l'assurer, n'aurait pas craint de paraître dans une des belles églises d'Europe. Les païens en furent si frappés qu'ils couraient avertir leurs parents de la ville et envoyaient des exprès à ceux des environs pour les inviter à venir contempler ce spectacle. Cette fête jeta dans leurs cœurs bien des semences de conversion, et ne passa pas sans nous donner la consolation de recueillir déjà sur-le-champ des fruits précieux.

Le dimanche suivant, la fête fut célébrée dans l'église des parias; et quoique cette solennité fût inférieure à la première pour la richesse des décorations; elle l'égala, la surpassa même, par la foule et la dévotion de ceux qui y concoururent. Un très grand nombre de fidèles se confessèrent et communièrent dans ces deux fêtes et pendant l'octave.

Nos ennemis étaient confondus. Mais la paix dont jouit l'Eglise ne peut pas toujours soustraire ses enfants aux persécutions domestiques. Je signalerai ici la constance d'une jeune femme de dix-huit ans, de famille honorable. Son mari, qui lui avait témoigné beaucoup d'estime et d'affection pendant qu'elle participait à son idolâtrie, fut tellement irrité de sa conversion qu'il commença dès lors à la traiter plus cruellement que

n'aurait pu le faire le maître le plus inhumain à l'égard d'une esclave indocile. La fervente néophyte s'efforça de vaincre ses emportements par une patience inaltérable ; loin de laisser paraître le moindre ressentiment, elle redoublait d'assiduité dans les services qu'elle lui rendait. Mais rien ne put adoucir ce cœur féroce. Un jour, après l'avoir accablée d'injures et de tourments, il la saisit par les cheveux, la traîne auprès d'un puits, et lui ordonne de s'y précipiter : « Non, répond l'intrépide néophyte, je ne le puis, la loi de Dieu défend de se donner la mort. » Transporté de rage, le tyran la pousse lui-même sur l'abîme, et la tenant suspendue par les cheveux : « Choisis, lui dit-il, ou l'abjuration de cette nouvelle secte ou la mort. — La mort, s'écrie l'épouse ; la mort est préférable à une si honteuse apostasie. » Le mari, étonné d'un tel courage et retenu par la crainte de se priver d'une compagne qu'il avait tendrement aimée, crut que le temps pourrait vaincre sa patience. Il la confine dans l'intérieur de sa maison, où il lui impose des travaux humiliants et pénibles, ne lui donne pour toute nourriture qu'une poignée de riz avec de l'eau, et la traite comme une vile esclave. Son martyre continue encore; il finira, nous en avons la confiance, par la conversion de son bourreau. Cette jeune néophyte est d'autant plus admirable qu'il n'y a qu'un mois qu'elle a reçu le baptême et que, dans l'impuissance de fréquenter l'église, elle est privée des instructions et des autres secours religieux. Elle n'a de consolation que dans la tendresse de sa mère, fervente chrétienne, qui l'anime et la soutient par ses visites fréquentes, et lui procure secrètement le moyen de se confesser.

Une autre néophyte, qui se trouve dans la même position que la précédente, est encore plus malheureuse en

ce qu'elle n'a personne pour l'aider et la consoler; elle n'est entourée que de païens, qui prennent toutes les précautions pour l'empêcher d'avoir des rapports avec les chrétiens. Elle persévère cependant avec courage, et nous espérons que Dieu, touché de ses larmes la délivrera de la servitude où elle gémit. Vous me demanderez pourquoi ces pauvres néophytes ne profitent pas du privilége de la loi de grâce qui leur permet de se soustraire aux vexations de leurs époux païens? La chose est très difficile dans ce pays, parceque la femme y est regardée comme une propriété que le mari a droit de réclamer et de ressaisir par la force publique.

Nous avons fait cette année de nouvelles conquêtes sur l'ennemi. Les nobles habitants d'un bourg considérabie nommé *Vandalei* furent surpris du changement opéré dans la conduite de quelques parias qui étaient les serviteurs de ce bourg. Ils leur en demandèrent la cause, et apprirent que cette merveilleuse transformation venait de ce que ces parias avaient embrassé le christianisme. Jugeant de l'arbre par ses fruits, ils conclurent que cette religion était sainte et divine; plusieurs d'entre eux conçurent le désir de la connaître, et conjurèrent les chrétiens de leur procurer un catéchiste capable de les instruire. Le choix tomba sur Constant, homme très versé dans les vérités de la religion et dans la connaissance des sectes païennes, qu'il avait autrefois enseignées. Il se prépara par la prière et la sainte communion, et se mit en route. Les gentils vinrent à sa rencontre, et le conduisirent dans une maison qu'ils avaient disposée pour sa réception. Là ils commencèrent par se prosterner à ses pieds et lui offrirent chacun son coco surmonté d'une pièce d'or, comme il se pratique parmi les gentils en pareille circonstance. Mais

Constant refusa les honneurs et l'argent, alléguant la défense expresse du souami, qui lui-même n'acceptait rien des catéchumènes ; parceque la loi du vrai Dieu devait se donner et non se vendre. Ils furent pénétrés d'une telle admiration à la vue de ce désintéressement qu'ils déclarèrent n'avoir pas besoin d'autre argument en faveur du christianisme. Ils firent plus ; devenus eux-mêmes les prédicateurs de la nouvelle loi, avant d'avoir entendu les premières instructions, ils coururent chez les païens de leur connaissance : « Venez, leur disaient-ils, venez apprendre une religion qui ne peut qu'être sainte et véritable, puisqu'elle enseigne le mépris des richesses, à ses propres gourous. » Grâce à cet enthousiasme, le catéchiste se vit entouré de quatre-vingts catéchumènes, qui tous suivaient les exercices avec une assiduité et une ferveur touchantes. Comme l'emplacement ne pouvait contenir la multitude, ils commencèrent aussitôt et achevèrent en peu de temps la construction d'une église et d'un presbytère. Mais l'œuvre intérieur du temple que l'Esprit saint se préparait dans leurs cœurs n'avançait pas aussi rapidement. Ils eurent à surmonter bien des obstacles. Tantôt leur esprit était troublé par des songes effrayants ; tantôt au milieu des instructions ils se trouvaient saisis de violents maux de tête ou d'un assoupissement irrésistible ; tantôt leur mémoire se confondait et leur langue s'embarrassait au point que, malgré toute leur bonne volonté, il leur était impossible d'apprendre par cœur et même de prononcer la plus simple des prières. Comme ces accidents nous arrivent assez fréquemment, le catéchiste en devina bientôt la cause, et y opposa nos armes ordinaires : l'eau bénite, l'usage des chapelets et d'autres objets de piété ; il changea aussi à quelques-uns leurs noms

païens en ceux de Marie, de S. François-Xavier et d'autres saints. La protection de Dieu fut visible, et en peu de jours toutes ces tentations se dissipèrent pleinement. Le démon, vaincu dans cette première attaque, voulut se venger en inspirant sa fureur aux jogues, ses instruments les plus dévoués.

Vous trouverez peut-être peu raisonnable de faire ainsi intervenir un agent surnaturel dans des événements qui peuvent s'expliquer par les infirmités de notre nature et par les passions des hommes ; j'avoue que bien des choses peuvent s'attribuer à la seule action des causes secondaires ; mais, placés dans ces contrées au centre de l'empire du démon, souvent obligés de lutter pour ainsi dire corps à corps avec lui, habitués à voir presque tous les jours et à toucher de nos mains des effets de son action capables de convaincre les plus incrédules, il nous est bien permis ou du moins pardonnable de passer un peu les limites que tracerait la sévère critique européenne. Quoi qu'il en soit je continue mon récit.

Il y avait dans ce village un jogue pour lequel nos catéchumènes avaient eu jusqu'alors une profonde vénération qui se traduisait en abondantes offrandes. Celui-ci, étonné du changement subit de ses anciens disciples, de la froideur qui succède à l'accueil affectueux qu'il en recevait autrefois, et par dessus tout désolé du déficit qu'il trouve dans ses recettes, se hâte de réparer ses pertes passées ou du moins de prévenir celles dont il est menacé. Dans ce dessein il va trouver le maniacaren, homme d'un caractère féroce et d'un attachement fanatique à ses superstitions ; il lui raconte ce qui vient d'arriver, annonce les fléaux de la vengeance des dieux outragés, et déclare que le seul moyen de salut

est de punir rigoureusement les coupables et de les obliger par la force des tourments à revenir au culte des idoles. Le maniacaren, enflammé par les paroles du jogue, convoqua ses pions et chassa ignominieusement du pays le catéchiste Constant; il n'osa cependant toucher à sa personne, parce qu'il le regardait comme un magicien redoutable. Il fit ensuite tourmenter cruellement les catéchumènes, et livra au pillage l'église et le presbytère qu'ils avaient construits. Quelques-uns d'entre eux se laissèrent intimider et reprirent les signes de l'idolâtrie; mais la plupart firent preuve d'une constance digne des chrétiens les plus solidement établis dans la foi de Jésus-Christ.

De ce nombre fut une femme d'un âge déjà avancé, qui, se présentant au maniacaren à l'instant où il saccageait l'église, éleva courageusement la voix au milieu de la foule : « Que prétends-tu, lui dit-elle, par toutes ces démonstrations, crois-tu qu'en détruisant cette église que nous avons construite en l'honneur du vrai Dieu, tu effaceras de notre mémoire la loi sainte que nous a enseignée son ministre? Tu te trompes; toutes les forces humaines ne sauraient arracher de nos cœurs la foi de notre Dieu. » Un autre catéchumène de la caste des barbiers fut traité avec d'autant plus de cruauté que sa condition méprisée semblait le livrer plus impunément à la discrétion des persécuteurs; au milieu des tortures, il perdit toutes ses dents sans donner le moindre signe de faiblesse. La fureur du tyran s'exerça surtout contre les parias qui avaient été la première cause de la conversion de ces gentils; il saccagea leurs maisons et chassa du pays les principaux d'entre eux.

Mais Dieu ne permit pas que cette Eglise naissante succombât sous les coups de ses ennemis; le châtiment

de leur iniquité suivit de près leurs excès. Le gouverneur de la contrée vit dans ces cruautés des actes arbitraires qui blessaient son autorité souveraine ; non content de faire rendre aux chrétiens tout ce qu'on leur avait enlevé, il donna ordre que le maniacaren fût déposé de son emploi, battu de verges sur l'emplacement même de l'église qu'il avait détruite et chassé du village. Le jogue, principal auteur de la persécution, ne tarda pas non plus à en porter la peine. Un jour qu'il voyageait en palanquin avec une somme considérable qui formait presque toute sa fortune, il tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent et le laissèrent meurtri de coups et couvert de blessures. Réduit à une extrême pauvreté, et ne trouvant plus aucun moyen de subsistance dans ce village il fut contraint de s'exiler pour chercher fortune ailleurs. Les catéchumènes ne manquèrent pas de reconnaître dans ces événements l'action manifeste de la justice et de la protection de Dieu. Ils se hâtèrent de venir à Tanjaour, dont ils sont peu éloignés, pour achever de s'instruire et de recevoir le baptême.

Nous avons fait dernièrement une seconde expédition qui a entamé le paganisme dans une autre bourgade des environs de Tanjaour, et promet des fruits abondants. Les païens, après avoir été confondus et mis hors de combat dans plusieurs disputes qu'ils eurent avec moi, m'amenèrent un brame qui jouit parmi eux d'une grande réputation de science. Le brame arrive en étalant l'orgueil fastueux commun à sa caste et qui est comme le cachet de Lucifer ; il se présente au presbytère, et, sans attendre d'en être prié, il s'assied sur le lieu le plus élevé, affectant par mépris d'étendre ses jambes vers moi. Sans paraître fâché de ces procédés,

mais les regardant avec une sorte de pitié, je commence à développer les dogmes et les mystères de notre sainte religion. Le brame, frappé de ces vérités, prend d'autres sentiments à mon égard : d'abord il rougit de son incivilité, et se met à retirer tout doucement ses jambes jusqu'à les cacher entièrement sous lui ; ensuite il croise les bras sur la poitrine, ce qui est le signe d'un profond respect, tel qu'il convient à un inférieur devant son supérieur, à un disciple devant son maître. Enfin, ne pouvant plus se contenir, il élève la voix, et s'adressant à tous les assistants : « La loi que prêche cet étranger, dit-il avec émotion, est la loi véritable, et toutes les autres sectes sont fausses et mensongères ; quels qu'aient été jusqu'à présent mon zèle et mon fanatisme pour ces sectes, ce jogue m'a convaincu par l'évidence de ses enseignements. » Quand je voulus attaquer plus directement les absurdités du paganisme, les ridicules transformations ou incarnations de leurs dieux sous les formes de singe et d'autres animaux immondes, le brame fut couvert d'une telle confusion que se levant de son siége : « Assez ! s'écria-t-il, je vous en conjure, n'en dites pas d'avantage ; d'ailleurs la dispute est désormais inutile puisque je m'avoue vaincu et confesse la fausseté des idoles et de nos sectes. » Non content de me donner en se retirant des témoignages de respect et de vénération, il déclara qu'à tout prix il voulait être mon disciple. Parmi ceux qui se convertirent dans cette occasion je dois signaler le chef de la bourgade, homme de haute caste, mais bien plus recommandable encore par sa piété et par sa ferveur. Du moment où il commença à connaître Dieu, même avant de recevoir le baptême, il embrassa pour toujours le genre de vie des sanniassis : « Il est bien juste, disait-il, que je

consacre à la pénitence tout ce qui me reste de vie pour expier les péchés que j'ai commis pendant tant d'années. »

Je ne dirai que quelques mots sur la chrétienté de Sattiamangalam. Cette église a subi cette année de terribles épreuves. D'un côté les chrétiens ont été presque abandonnés par suite de la maladie du P. Martinz ; de l'autre, les rigueurs de la famine ont obligé une grande partie des habitants à se disperser, pour chercher des moyens de subsistance. Leur courage et leur foi aidés de la grâce ont brillé dans ces épreuves, et ils continuen à nous consoler par leur ferveur et leur piété. Un grand nombre d'adultes ont été régénérés dans les eaux du baptême et trois cents catéchumènes se disposent en ce moment à recevoir la même grâce. Cette résidence vient de faire une grande perte dans la personne du Nayaker de Sattiamangalam, qui s'était toujours montré favorable au christianisme. Il a pour successeur son fils, encore jeune et d'un caractère inquiet et difficile. Quoique ce prince nous ait plusieurs fois témoigné sa bienveillance, nous avons de justes sujets de craintes, parcequ'il est entouré de seigneurs qui sont nos ennemis jurés et ne manqueront pas de profiter de toutes les occasions pour l'indisposer contre nous.

Voici quelques traits édifiants que je me contente de vous indiquer en passant. Je commence par la généreuse conversion d'un chef de village, nommé Etienne, homme distingué par sa naissance et par ses richesses. Persécuté, en haine de sa foi, par le seigneur du pays, dont il avait été jusque là l'intime favori, il s'est vu dépouillé de tous ses biens et réduit à s'expatrier avec trente de ses parents, qui à son exemple avaient reçu le baptême. Pour comble de malheur, la famine l'a poursuivi dans

son exil. La maladie et la faim ont consumé à ses côtés plusieurs de ses parents et de ses propres enfants. Ces épreuves, capables d'abattre les plus grands courages, n'ont fait que donner un nouvel éclat à sa vertu et à la vivacité de sa foi. Soumis à la volonté de Dieu, acceptant avec résignation tout ce que son état avait de cruel, il s'est purifié dans le creuset; il s'est sanctifié et a sanctifié les autres. Aussitôt que la famine lui a permis de se mettre en voyage il est accouru à l'église et, après y avoir puisé de nouvelles forces, il est reparti emmenant avec lui un catéchiste pour achever d'instruire cinquante catéchumènes qu'il avait convertis et auxquels le P. Martinz est allé peu après conférer le baptême.

Un jogue de Sattiamangalam résistait depuis six ans aux instances de sa femme et de cinq enfants. Obligé de s'expatrier pour fuir la disette, il vint avec sa famille, qui refusait de se mettre en route avant d'avoir reçu les sacrements et la bénédiction du missionnaire. Celui-ci les exhorta à placer leur confiance en Dieu, à se rappeler, dans leurs plus grandes détresses, qu'il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Touché de ces paroles, le jogue promit dans son cœur que s'il pouvait rentrer dans sa maison, il recevrait le baptême et vivrait en fervent chrétien. Dieu exauça sa prière; il veilla sur lui avec une bonté toute paternelle, se plut à lui en donner des preuves évidentes, et le ramena chez lui sain et sauf avec toute sa famille. Le jogue fut fidèle à sa promesse; le jour même de son arrivée il vint à l'église exprimer sa reconnaissance et demander le baptême. Les païens eurent beau s'étonner de sa démarche et la traiter de folie : « La véritable folie, leur répondait-il, la folie que je me reproche amèrement, c'est d'avoir résisté si longtemps aux avis de ma femme et de mes en-

fants, et de m'être exposé par mon obstination à tomber dans l'enfer, terme où conduisent toutes les sectes païennes. Mais, grâce infinie à la famine, ou plutôt au vrai Dieu qui s'est servi de ce moyen! mes ténèbres sont désormais dissipées; rien ne pourra me faire abandonner la voie du salut éternel, qui seul mérite tous mes soins. »

Je passe sous silence plusieurs autres traits de ce genre.

Je ne sais si l'on vous a jamais parlé d'une chrétienté fondée depuis quelques années à Cajétar, à vingt-cinq lieues sud de Maduré. Quoique les circonstances difficiles nous aient empêché de visiter ces bons néophytes depuis plus de dix-huit mois, nous apprenons avec joie que la grâce divine supplée au défaut des missionnaires; ils font tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu, et leur nombre s'est accru par la conversion de plusieurs païens dont vingt-quatre viennent de recevoir le baptême.

Telles sont, mes Révérends Pères, les nouvelles de cette mission, qui ne demande que des ouvriers pour produire des fruits au centuple. Les nombreuses conversions des païens nous consolent; mais comment goûter cette joie quand pour nous dévouer aux nouveaux néophytes nous sommes obligés de négliger les anciens? Dieu supplée à notre petit nombre par l'action immédiate de sa grâce et par le zèle dont il anime nos catéchistes; mais ce sont là des moyens extraordinaires, presque miraculeux, sur lesquels nous ne pouvons compter sans présomption. Le R. P. Bruno provincial, avec lequel j'ai le bonheur de me trouver en ce moment à Cochin, a la charité de nous accorder deux nouveaux collaborateurs : le P. Etienne de Arès, envoyé à cette pro-

vince par le collége d'Evora, et le P. Jean de Silva, élève du collège de Cochin. Le premier est destiné à la mission en qualité de brame ; seulement au lieu de prendre le costume des brames sanniassis, il prend celui des brames ordinaires, c'est à dire qu'il substitue la couleur blanche à la couleur *cavi;* le deuxième est destiné à la mission en qualité de pandaram. Ils se sont présentés, chacun dans leur costume, aux Pères réunis ici pour la congrégation provinciale : leur aspect a produit une vive sensation ; il a fait couler bien des larmes et germer dans plus d'un cœur des semences de vocation au Maduré.

Je recommande instamment cette mission à la charité de Votre Paternité, de qui elle attend et le nombre d'ouvriers apostoliques nécessaire et les ressources indispensables pour leur entretien.

BALT. DA COSTA.

Cochin, 1648.

LETTRE DU P. EM. MARTINZ, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DU MADURÉ, AU R. P. V. CARRAFFA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Sattiamangalam, 1651.

Votre Paternité sait que les missionnaires du Maduré sont divisés en deux classes : les uns portant le costume de brames, les autres ceux de pandarams. Ces derniers, pouvant traiter avec les parias et en même temps avec les hautes castes, ont sous quelque rapport un avantage sur les premiers, qui n'osent se mêler publiquement avec les basses castes. Cependant, au risque de paraître plaider pour ma propre cause, je crois devoir signaler le danger auquel on s'exposerait en s'atta-

chant uniquement à cette considération, et par suite en négligeant la condition des missionnaires brames. Pour être dans le vrai, il faut joindre à l'avantage des pandarams ceux que donnent la position des missionnaires brames. Quoiqu'il soit permis aux premiers de traiter avec les hautes castes, ils sont loin d'inspirer le même respect et d'avoir la même autorité que les seconds. De plus, outre qu'un missionnaire brame convertit à lui seul plus de païens que deux pandarams, les conversions que font ceux-ci sont dues en grande partie à l'impression morale que produit, même sur les castes infimes, la vue d'une religion prêchée et pratiquée par des brames. Mon intention n'est point de me plaindre ; à Dieu ne plaise que la diversité de costume vienne jamais semer la division parmi nous ! Je n'ai qu'à me louer de la charité et du zèle de tous nos ouvriers du Maduré; j'ai seulement voulu prévenir une disposition qui compromettrait gravement les intérêts de cette mission.

Comme nos autres Pères vous envoient une ample relation de leurs travaux et de leurs succès de cette année, je ne vous parlerai que de ma mission.

La mort du Nayaker de Sattiamangalam et la minorité de son fils nous ont fait subir les funestes conséquences du mauvais gouvernement qui existe en général dans l'Inde. L'idée d'un monarque qui regarde son peuple comme une immense famille dont il est le père n'est jamais entrée dans l'esprit ni dans le cœur des rois indiens; ils se regardent plutôt comme de grands propriétaires, et leur royaume comme une vaste ferme à exploiter. Pleins d'énergie, de sagacité pour extorquer de leurs sujets le plus d'argent qu'il leur est possible, ils sont aveugles, négligents et faibles à l'excès dans

out ce qui regarde le bon ordre, la répression des crimes et des injustices. Tous ces soins sont abandonnés à des subalternes, aux chefs de castes et aux gouverneurs des provinces et des villages ; ceux-ci sont eux-mêmes comme autant de petits despotes ; habiles à se rendre indépendants ou à justifier leur arbitraire par des intrigues et des présents offerts à la cupidité de ceux qui devraient les surveiller.

Les jogues, profitant de cette confusion, gagnèrent les chefs de castes, et par leur moyen suscitèrent une des plus violentes persécutions que nous ayons jamais éprouvées. Un grand nombre de nos néophytes furent exilés avec leurs familles, les autres jetés en prison et soumis aux tortures ; vers la fin de 1649 je fus moi-même chassé du pays ainsi que le Père qui travaillait avec moi. Ces deux années ont été pour nous une suite continuelle de vexations. Le coup le plus terrible qu'on nous ait porté fut une loi qui chassait de la caste tous les chrétiens ; c'est une peine qui dans la réalité revient à interdire l'eau et le feu, mais dont l'effet moral est plus terrible aux Indiens que la mort même. Ainsi expulsés, ils deviennent un objet d'horreur pour tous leurs parents, qui se croiraient eux-mêmes déshonorés par le moindre rapport avec de tels condamnés. Nos ennemis ne pouvaient rien inventer de plus désastreux ; car nos chrétiens des diverses castes sont en trop petit nombre pour se suffire à eux-mêmes et s'isoler de la masse des païens ; d'ailleurs cet isolement serait la ruine de toutes nos espérances pour l'avenir.

Les détails de cette persécution n'ont rien d'extraordinaire ; ils ressemblent à ceux que vous avez lus plus d'une fois dans nos lettres ; nos néophytes nous ont, comme toujours, édifiés par une constance qu'on n'au-

rait pas droit d'attendre du caractère indien. Je suis obligé néanmoins de faire cette fois une triste exception. Un de ces néophytes, séduit par ses parents idolâtres, est devenu l'un des instruments les plus redoutables de persécution. A l'aide de ses révélations prétendues ou plutôt à l'ombre de son nom, les païens ont composé un libelle diffamatoire, dans lequel les cérémonies les plus saintes de la religion sont travesties et exposées au mépris de tout le peuple. Cet artifice nous a fait un tort incalculable auprès des gentils qui, jusqu'à présent, nous étaient affectionnés. Cependant, grâce à la bonté divine, cette tempête semble toucher à sa fin : le gouverneur du pays, craignant de voir diminuer ses revenus par l'émigration de nos chrétiens, a pris leur défense. Déjà dans plusieurs provinces ils sont rentrés dans leurs droits. Moi-même j'ai été rappelé de mon exil par le Nayaker, et mon retour a été un vrai triomphe pour la religion. Je dois cette faveur inattendue à l'intercession de deux seigneurs de la cour, nos ennemis les plus acharnés. L'un a changé entièrement de dispositions à notre égard, sans autre raison que la divine grâce qui lui a touché le cœur ; l'autre, quoique obstiné dans sa haine, a cependant contribué puissamment à notre délivrance, en ne cherchant que ses propres intérêts. De sorte qu'après avoir été chassés avec ignominie, nous avons aujourd'hui une position plus solide qu'auparavant. Dieu est admirable dans les voies de sa providence ! *Ducit ad inferos et reducit.*

D'un autre côté le grand jogue, premier auteur de cette tourmente, s'est perdu dans l'opinion publique. Aveuglé par son orgueil et dans le but d'accroître son influence, il avait annoncé solennellement qu'il allait opérer un miracle de première classe. Le miracle con-

sistait à faire manger un taureau de pierre, fameux dans le pays pour avoir déjà mangé dans les temps anciens par la vertu miraculeuse d'un autre jogue thaumaturge; mais le nôtre fut moins habile que celui qu'il voulut imiter. Le jour fixé pour le miracle attire un concours prodigieux ; on sert au taureau force riz et autres espèces de graines. Le repas est splendide, mais la monture de Rutren n'avait pas faim. Le jogue s'évertue à ses côtés, fait maintes grimaces pour exciter son appétit ; tout est inutile ; après avoir épuisé les compliments et les moyens de douceur, il change de ton, parle haut, menace, emploie même le rotin... Le taureau reste insensible et immobile comme une pierre. Mais il n'en est pas ainsi des spectateurs. En ce moment un cri général s'élève contre l'imposteur : Mort au sacrilége ! on se jette sur lui, on l'assomme de coups ; il est sur le point de succomber, quand l'intervention de quelques amis parvient à le sauver. Reconduit par les soldats jusqu'à la frontière, il est chassé ignominieusement avec défense de jamais remettre les pieds dans ce royaume.

Ce trait vous montre jusqu'où va la sotte crédulité de ces peuples ; en voici un exemple encore plus fort. Une femme de Vélour, née dans une caste infime, s'est acquis dans l'Inde entière une réputation qui la faisait vénérer comme un être surnaturel et presque divin. Je ne vous dirai pas si cette vogue doit s'attribuer uniquement à ses ruses et à ses supercheries, le fait est qu'on raconte d'elle des choses merveilleuses. Elle est depuis sept ans plongée dans un sommeil continu, par conséquent sans parler ni manger ; ce qui ne l'empêche pas de vivre, ni même d'avoir des enfants. Deux fils sont sortis de ses deux côtés, un autre a jailli de sa bouche, une fille est née de son cerveau. Ces fables sont crues

d'autant plus fermement qu'elles sont plus incroyables ; tout le monde accourt pour voir la merveille, et lui offrir de riches présents. A ce prodige se joint une circonstance non moins prodigieuse. Comme les Indiens sont horriblement misérables sous le gouvernement actuel, il était tout naturel de désirer et d'espérer un règne plus heureux ; bientôt ces espérances conçues par la force du désir ont pris une forme et un corps, et une nouvelle espèce d'incarnation de Vichnou a été annoncée. On assure même que ce roi bienfaisant est déjà né, et ne tardera pas à se montrer au monde. La coïncidence de cette attente avec la femme miraculeuse fait que l'un des enfants sortis de ses côtés ou de sa bouche est regardé comme le futur libérateur, et augmente encore le fanatisme du peuple envers la mère. Mais malheur au petit Vichnou s'il rencontre un Hérode! car je doute qu'il trouve un ange pour l'avertir du péril et le sauver. Vous me demanderez d'où peuvent venir ces imaginations absurdes qui ont cependant quelques traits de ressemblance avec la vérité? Je crois que ces inventions sont une conséquence des fables antiques des brames et des incarnations de leurs dieux qui, elles-mêmes, ne sont qu'une imitation grotesque et une corruption de la vérité. (1)

C'est ainsi que la fameuse idole de Maduré, ou le dieu Sokkanader n'est autre chose qu'une incarnation de Rutren. Voici en deux mots son histoire : La rivière de Maduré faisait d'affreux ravages; le tambour public avait donné le signal de l'alarme, et tout le monde selon les lois du pays était obligé d'accourir pour travailler à

(1) Voyez le premier volume, p. 124, 166. Nous y avons constaté cette attente générale de la dixième incarnation de Vichnou.

renforcer la digue. Déjà depuis deux jours on se fatiguait à pure perte, car les flots emportaient toute la terre qu'on jetait pour arrêter leur cours. Enfin le conducteur des travaux aperçoit un homme endormi sous un arbre; il va le trouver, l'éveille à coups de rotin, lui reproche sa paresse et son air d'insouciance, et lui présente un panier pour porter la terre et un gâteau pour conforter son estomac. Le dormeur se lève en murmurant, va nonchalamment remplir son panier, puis, s'approchant de la rivière, il y jette ses quelques poignées de terre; à l'instant les flots reculent et la digne est achevée. A ce miracle on reconnaît la divinité; c'était Rutren incarné sous le nom de Sokker; il fut roi de Maduré, puis son dieu. »

La conclusion de toutes ces inepties doit être un sentiment profond de pitié pour ces peuples assis à l'ombre de la mort et livrés à un aveuglement stupide. Mais cette dégradation de la raison humaine est une nouvelle preuve de la puissance de la grâce, qui de ces êtres abrutis sait faire des chrétiens fervents et parfaitement éclairés. A Dieu seul en soit toute la gloire.

Des circonstances imprévues ont mis des entraves à la conversion des idolâtres; les castes qui fournissaient le plus de chrétiens sont précisément celles qui ont porté les lois les plus sévères contre les néophytes. Cependant la parole de Dieu n'est pas frappée de stérilité. Depuis novembre 1650 jusqu'en novembre 1651, je compte dans ma résidence plus de quinze cents baptêmes conférés aux gentils; et malgré la rage des persécuteurs ce nombre serait presque doublé si je n'avais pas eu le malheur de perdre un de mes catéchistes. Dans ces contrées les conquêtes sont en proportion des courses que l'on fait à la manière des chasseurs; car les païens ne

quittent pas leurs maisons et leurs villages pour venir vous trouver ; il faut aller les chercher, les instruire et les baptiser. Je passe ma vie à parcourir sans cesse tout le pays ; je jette la première semence et laisse après moi les catéchistes pour préparer les catéchumènes, que je vais ensuite baptiser. Souvent même la grâce prévient ma parole ; et comme je ne puis satisfaire à tous ceux qui m'appellent, j'expédie mes chers auxiliaires pour prêcher le saint Evangile et disposer ceux que la grâce a déjà touchés. Cette observation vous montre l'importance des catéchistes ; puissions-nous avoir des ressources suffisantes pour en entretenir un plus grand nombre !

Veuillez donner votre bénédiction à ce pauvre missionnaire relégué si loin, au milieu des idolâtres, pour les gagner à notre bon maître. Que je sois un digne instrument de la Compagnie ! c'est là mon ambition, ce sera tout mon bonheur...

Em. Martinz.

Sattiamangalam, 31 décembre 1651.

Texte latin des pièces citées pages 187 et suivantes.

JUGEMENT DU TRIBUNAL SUPRÊME DE L'INQUISITION.

Decisio controversiæ Indiis agitatæ circa gestationem, seu usum lineæ, capillamenti et aliorum stemmatum, neophytis permittendum, vel non permittendum, illorum Ethnicorum conversioni non solum perutilis, sed maxime necessaria; ideo a serenissimo Domino Nostro diù postulatur : quia vero novi Sanctissimum velle judicium Inquisitorum Lusitaniæ hâc de re audire; imo per epistolas ad me Romæ datas certior factus sum, hoc ipsum a me suis Litteris Apostolicis, quas nondum accepi, exposcere; statum controversiæ proposui tam Inquisitoribus hujus regni, sive supremi Concilii, sive inferioris tribunalis; quam aliorum doctorum religiosorum, ac secularium, quorum nomina brevitatis causâ subsileo; et antequam omnes suum ferrent judicium, diligentissime expendimus omnes rationes, quibus utraque pars controversiæ Goæ ab archiepiscopo agitatæ circa gestationem lineæ, cappillamenti, stemmatum, quæ Indiæ Brachmanes præsertim Madurensis provinciæ, et alii gestare solent, innititur; quibus expensis omnes censuimus lineam, capillitium, sandali unctionem, et lavatoria, quæ in Madurensi missione Brachmanibus et aliis in usu sunt, nullius falsæ sectæ protestativa esse signa, sed potius politica quædam stemmata, et insignia ad illarum gentium nobilitatem ab ignobilibus discriminandam; simulque inter varios nobilitatis gradus inter ipsos Ethnicos repertos differentiam constituendam.

Ad hoc autem sentiendum tum ego, tum cæteri doctores duplici nitimur fundamento : primum deducitur ex authenticis, juratisque testimoniis Brachmanum illiusmet regionis Madurensis, qui libros legum suarum et indigenarum ritus ac mores cum optime calleant, obnixe attestantur prædicta signa inventa fuisse ad nobilitatis gradus earum gentium indicandos, ac distinguendos; quæ testimonia ex India mihi perlata legimus, et expendimus. Hoc ipsum testantur fideles, virique gravissimi, et sapientissimi qui prædictas regiones peragrarunt, et illarum gentium mores indagarunt, quorum virorum aliquos Ullisipone appulsos egomet, et cæteri doctores allocuti sumus, ipsorumque testimonium hoc nostrum judicium confirmavit : cum vero hæc controversia ex quæstione de facto pendeat, non alio potiori fundamento, quam ex authenticis, quibus ostenditur, ejus decisio comprobari potest.

Secundum fundamentum desumitur ex eorumdem virorum testimonio : testantur enim homines ignobiles ac plebeos, quibus nequaquam permittitur usus prædictorum stemmatum eamdem profiteri sectam, falsamque religionem, quam profitentur Brachmanes sapientissimi, et alii nobiles : quis autem non videat signa protestativa alicujus sectæ esse communia illis omnibus qui ipsam profitentur, ut inductione facta per omnes orbis sectas manifestum est.

Tertium fundamentum est quia in predicta Madurensi regione, ut ex eorum testimonio deducimus, sunt aliqui Brachmanes, qui nullam prorsus sectam profitentur, sed solum atheismum, qui tamen utuntur ejusmodi signis, lineæ, capillitii, ac cæterorum : illis vero minime uterentur, si talis usus esset professio sectæ, quam cæteri indigenæ profitentur : confirmaturque, quia rogati prædicti Brachmanes athei, quare utantur iis signis, respondent quia nolunt amittere suam nobilitatem : ergo evidentissimum judicium est gestari hæc stemmata ad significandam, et conservandam politicam nobilitatem, quæ omnino deperditur si illa abji-

ciantur. Quod etiam reperitur in quibusdam Brachmanibus, qui ut viri doctissimi quos supra memini testantur, nullum colunt idolum sed deum tanquam substantiam spiritualem, et invisibilem absque ullo sacrificio adorant; et tamen signis prædictis sicut cæteri ita utuntur, ut si ea deponant, suam illico amittant nobilitatem. Unde aperte constat Brachmanes, et alios nobiles idola colentes non uti prædictis signis in professionem suæ sectæ, sed in symbolum suæ politicæ nobilitatis. Confirmantur rursus fundamenta hactenus posita, quia Brachmanes, qui statum sæcularem in religiosum mutant (quod vulgo dicitur fieri saniassi) lineam, et codumbinum abjiciunt, in eo testantes se omnino idolis devotos manere, sed sæcularem nobilitatem abjecisse.

Esse vero hanc sententiam simpliciter veram, ac tutam propter fundamenta hactenus adducta, mihi cæterisque doctoribus supra dictis etiam ostendit auctoritas virorum, qui in India ubi res agitata fuit, eam sunt amplexi; nobis enim ex ipsorum scriptis propria manu cum juramento firmatis, aperte constat illam secutos theologos omnes et juris Pontificii peritos, qui in illa regione doctiores habentur, numeranturque triginta ex quibus aliqui sunt episcopi doctissimi; alii plerique professores theologiæ peritissimi : quorum plurimi tam Madurensium, quam aliorum Ethnicorum mores optime callent, quod in eorum provinciis et locis commorentur. Est etiam Joan-Ferdinandus d'Almeyda, cui e Conimbricensi academia (ubi sapientiæ laude florebat) a me evocato Inquisitoris munus pro Indiæ provinciis commisi, et quamvis sit antiquitate secundus, est tamen inter cæteros sapientia primus, ideoque ejus judicio maxime deferendum.

Neque vero quemquam commovere debet in opposita sententia fuisse archiepiscopum Goanum ; ac tres ipsius gentis Ecclesiæ-Canonicos; Inquisitorem tempore priorem, et aliquos monachos, nec non quinque præsbyteros neophytos, qui Goæ a vulgo immerito Brachmanes vocantur, nullas enim Brachmanum litteras callent, sed mercaturam solum

exercent. Imprimis enim archiepiscopus Goanus, ut certo didici, patribus Societatis, ac præsertim archiepiscopo Granganorensi est valde infensus : cum tamen Granganorensi archiepiscopo ob eximiam ipsius sapientiam, linguarum peritiam, ac loci ad ejus diœcesim pertinentis experimentum, major fides habenda sit, quam alteri : canonici vero, cum sint velut pars sui prælati, nil mirum, si ejus sententiæ subscribant : Inquisitor vero tempore prior fassus est præ temporis angustiis vix se hanc controversiam summis tantum digitis attigisse, præterquam quod ejus doctrina cum peritia judiciique præstantia alterius inquisitoris, qui pro nostra stat sententia minimè conferri possit. Verum monachi Societatis religiosis sunt parum benevoli, et rerum morumque Ethnicorum Madurensis regionis penitus ignari, ut pote qui eam nunquam attigerunt.

Presbyteri tandem neophyti ingenue fatentur se Lusitanorum tantum mores callere, apud quos Goæ ab incunabulis sunt nutriti, de Brachmanum vero doctrina, et secta nihil prorsus; sicut nec cæteri, qui pro opinione archiepiscopi Goensis subscripsere. Major igitur fides habenda est Patri Roberto de Nobilibus, religioso Societatis Jesu, viro romano nobilitate generis virtute, et sapientia præstanti, qui per quatuordecim annos Madurensem incoluit regionem, aspero tantum usus cibo, scilicet leguminum et orizæ, ut eas gentes, quarum linguas perfecte didicit hoc vitæ genere, quod ipsi suspiciunt, ad Christi Domini fidem perduceret.

Hoc ipsum confirmat facilis solutio, qua fundamenta opposita diluuntur. Primum enim fundamentum sumitur ex auctoritate synodi Goanæ, in qua interdicitur neophytis Indiæ usus lineæ capillitii, et cæterarum insignium, de quibus hic controvertitur. Respondetur enim prædictam constitutionem synodalem ex falsa informatione editam fuisse ; orta scilicet fuit ab hominibus Goæ degentibus et nullam notitiam, ob locorum magnam distantiam, Madurensium rerum habentibus ; ideoque DD. Alexius de Menezes, archiepiscopus Goanus, in

conspectu totius urbis cuidam nobilissimo regis Calecutani nepoti prædictis insignibus ornato Confirmationis sacramentum administravit, affirmans hujus modi signa ad politica stemmata solum pertinere.

Secundum ita habet: usus lineæ, lavationum, et cætera ita ab iis Ethnicis commendatur, et præcipitur ut dicatur mereri beatitudinem eum qui ipsis utatur, demereri autem qui non utatur; quod videtur indicare usum superstitiosum. Cui satisfit explicando morem apud ipsos Ethnicos communissimum; sic enim præcipiunt et commendant rem aliquam, ut sive illa pertineat ad usum politicum et humanæ vitæ necessarium, sive ad sacerdotalem vel spiritualem, ut ita dicam; id prædicant esse magni meriti, vel demeriti si non servetur, ita ut inferorum pœnis sit puniendum; qualia sunt puteos fodere, publica ædificare Xenodochia, libros ad philosophiam pertinentes condere.

Tertium : hujus modi linea, et cætera insignia in quibusdam harum gentium sacrificiis necessario usurpanda esse dicuntur, ergo sunt superstitiosa. Respondetur nullum inde oriri superstitionis indicium ; nihil enim fere est in cultu civili, quod locum non habeat in istarum gentium sacrificiis ; præcipitur enim, ut lacera vel vetustate consumpta aut sordida velle nullum fiat sacrificium, et sexcenta alia similia; quis vero dicat usum ordinariæ vestis, vel non laceræ esse superstitiosum.

Quartum : Cum primum alicui puero applicatur linea et codumbinum, adhibentur preces et sacrificia, quod indicat superstitionem. Respondetur non inde colligi gestationem lineæ esse superstitiosam, sed solum modum, quando applicatur, esse superstitiosum ; is vero modus est separabilis ab ipsa substantia rei, hoc est a gestatione et usu lineæ. ut patet; prædictæ namque gentes omnes fere actiones, etiam naturales ac civiles alicujus momenti simili ritu exercent ; verbi gratia, pueri nativitatem, nominis impositionem, cum primum puer vestem induit, cum laborant vel comedunt.

Quintum: In quadam secta horum Ethnicorum prædicta linea et alia insignia certis quibusdam diis dicata esse dicuntur, ac veluti eorum imagines; ergo sunt superstitiosa. Respondetur non inde posse colligi superstitionem; nihil enim inter illos Ethnicos reperitur sive a natura sive ab arte conditum, quod alicui deo non sacraverint; quis vero inde colligat gestare pileum, vel pallium, vel aquam bibere esse superstitiosum, quod hoc aliquibus diis dicata sunt.

Sextum: Brachmanes sunt Indiæ sacerdotes: ergo insignia quibus utuntur in significationem sui sacerdotii superstitiosa sunt, sicut ipsum sacerdotium. Respondetur prædicta insignia non significare aliquod sacerdotium, quia Brachmanes non habent sacerdotium proprie dictum, ideoque non sunt proprie sacerdotes, quales sunt qui solemni ritu vel auctoritate publica ad munus sacrificandi deputantur; ut omnes Ethnici olim in Europa consuevere; et modo in cæteris orbis partibus consuescunt; sed tantum modo sacrificant auctoritate privata, ea scilicet potestate, quæ est communis cæteris omnibus, etiam plebeis ac fæminis, qua ratione olim in nostra Europa quilibet Ethnicus ac etiam fæmina diis penatibus offerebat sacrificium; cum tamen sacerdotes non essent.

Hinc fit, ut prorsus expedire judicemus ad nostram sanctissimam fidem in illis regionibus propagandam permittere Brachmanibus, ac cæteris, qui christianis mysteriis initiantur, uti prædictis insignibus, ut pote sui tantum generis nobilitatis, ac sapientiæ distinctionem attestantibus, ita ut exuantur secundario alio fine, si quem forte decursu temporis prædicti Ethnici talium stemmatum gestationi addiderint: cum enim sponte super additus fuerit, prohibito etiam exui potest, talisque separatio pontificio decreto declarari; neque vero dici potest inde aliquod scandalum oriri sive Goæ, sive in aliis civitatibus: Duodecim enim sunt anni, post quam is lineæ, et cæterorum insignium usus permissus est, toto que hoc tempore nullum ortum fuit scandalum; imo ex opposito

irreparabile damnum consequeretur incolis nobilibus Madurensis Provinciæ et fere totius Orientis, si illis hoc ostium præcludatur; centum namque annorum spatium paucissimi nostram religionem suscepere, quod experientia compererint suam amittere nobilitatem.

Ullissipone, 23 janvier 1621.

BULLE DE GRÉGOIRE XV.

Gregorius PP. XV, ad futuram rei memoriam. Romanæ sedis antistes, in qua dispositione incommutabili divina altitudo universalis Ecclesiæ constituit principatum, auctoritatem a Christo per B. Petrum apostolicum culmen ad ædificationem sibi traditam intelligens, ita Providentia invigilat, ut quoties fidei catholicæ propagationi aliquid conducere cernit, ita indulgendo provideat, donec res decerni; et in perpetuum constitui valeat, prout in Domino conspicit salubriter expedire. Cum itaque, sicut nobis dilecti filii procuratoris generalis Societatis Jesu nomine expositum fuit, Brachmanes aliique Orientalis Indiæ gentiles difficile propterea adducantur ad Christi fidem amplectendam, quod dimittere nolint lineas, et codumbina nuncupata, quibus nobilitatem et progeniem ac civile cujusque munus agnosci perhibent, neque a sandalis et lavationibus abstinere; quoniam ad corporis ornatum et munditiem pertinere putant; nos quantum sine Dei offensione et populorum scandalo licet, eorum populorum conversioni consulere cupientes, multa ac solerti præmissa discussione, votisque auditis venerabilium fratrum nostrorum sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium, adversus hæreticam pravitatem generalium Inquisitorum, humanæ infirmitatis miserendo, usque aliam nostram et sedis apostolicæ deliberationem, Brachmanibus aliisque, ut supra gentilibus conversis et convertendis ad fidem, ut ad stirpes discernendas, et in signum politicæ nobilitatis et officii, lineas

et codumbina assumere et deferre, atque sandalis pro elegantia, ac lavationibus pro munditia corporis uti possint, apostolica auctoritate tenore præsentium indulgemus; dummodo ad omnem superstitionem expurgandam, eaque tollenda quæ scandalum præbere feruntur, infrascriptas leges, et conditiones observent. Lineam, et codumbina non accipiant in templis idolorum, neque (ut hactenus factum esse dicitur) ab eorum ministro Joghi, seu alio eum nomine vocent; neque a legis concionatore vel a magistro quem Bottum seu aliter appellant; neque ab alio quovis infideli; sed a sacerdote catholico, qui ea benedicat lustrali aqua, et piis precibus ab ordinario loci pro tota diœcesi approbandis, atque super lineam præsertim recitandis, ut infra, factaque in manibus ipsius sacerdotis fidei professione suscipiant.

LETTRE DU P. ROBERT DE' NOBILI A SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR DE' NOBILI SON FRÈRE.

Quas ab Illustrissima D. V. superiore anno litteras accepi, ita gratas habui ut et magnam mihi lætitiæ voluptatem pepererint, et ad bene de Madurensi causa sperandum quasi signum aliquod sustulerint; cum præsertim ex Illustrissimæ Matris litteris cognoverim, Illust. D. V. non modo magna apud Sanctissimum D. N. et Illust. cardinalem Burghesium auctoritate at gratiâ pollere, sed etiam sacro purpuræ honore brevi decorandam. Quocirca, non modo præsentis, sed et speratæ dignitatis amplitudinem, eidem Illust. D. V. gratulor, quæ et avitum familiæ nostræ decus ac existimationem prorogat, et eorum qui non tam mihi quam generi nostro turpem infidelitatis et ignominiæ labem imprimere conantur, vires prosternit ac frangit; ita quippe me pro Madurensi causa decertantem tot hostium et obtrectatorum agmina circumstant, ut non nisi sub Illust. D. V. tutela, et patrocinio ab eorum sermonibus atque calumniis quibus

assidue vapulo tutus esse possim. Scilicet invidus dæmon unde minus debebat inde moram felicibus cœptis conatur injicere, eosque milites armat et ordinat quibus maxime causæ meæ defensio incumbebat. Videt Illust. D. V. publice, videt privatim omnia adversa, tristia, plena discriminis et aleæ; undique livor, obtrectatio, calumniæ, bonorum omnium impedimenta ac venena; et quoniam Illust. D. V. in honorem et gloriam nostræ familiæ nata esse videtur, e re quoque sua erit si frater fratri in re tam honesta ac liberali opem ferat; hæc enim defensio digna videtur et amore suo et mea institutione. Vereor ut difficilem in ordiendo provinciam susceperim; nunc constantia opus est ad evertendum hoc diaboli propugnaculum; in arenam descendimus, et quasi in campo certaminis positi sumus; in hâc palestra aut standum, aut cadendum; agitur enim sancti Domini causa, agitur salus animarum, agitur mea et totius familiæ nostræ dignitas et existimatio; eo quippe res deducta est, ut sine magno aut dedecore, aut animarum factura pedem referre minime possimus. Quare nequitiam et invidiam hanc, quam adversarii conflare conantur, in semine elidamus, et communem hostem communibus viribus summoveamus. In unius Illust. D. V, præsidio ac fide (præter Deum) spem omnem, expectationem, auxilium repono; hæc una salutis meæ anchora; non quod causa diffidam, sed quia tot undique nubes ac nimbos cogi video cœlum adeo fœdum ac imbribus gravidum circumspicio, ut miserandam ipsius causæ, ac proinde innumerabilium animarum jacturam pertimescam. Quo circa Illust. D. V. procellam ac tempestatem videt, naufragium avertat, vela flectat, commutet, obvertat, secus perimus; ego sane tanquam cymba magnæ navi annexa sequar, et per abreptos ac tetros invidiæ fluctus institutum iter constantissime prosequar. Quam ipse apud Ethnicos provinciam susceperim, quam asperam ac difficilem in summa rerum omnium inopia vivendi rationem inierim, exul à patria, parentibus, amicis, ab ipsa pœne dixerim societate, Illust. D. V.

recte novit; ethnicis in speciem ethnicus factus sum, ut veros ethnicos sancto parerem; quæ olim avitæ nobilitatis stemmata neophytis concesseram, eadem neoterici quidam, superstitionis insimularunt, mihique ac illis crimini vertere pro virili contendunt; quare in idipsum sanctæ Sedis fidem, ac auctoritatem implorare coacti sumus; a qua pontificium accepimus diploma, in quo jubebatur ut Goani, et Cranganorensis archiepiscopi, nec uno aliorum theologorum disceptatione causæ veritas eliceretur. Goam veni, archiepiscopum Cranganorensem et hæreticæ pravitatis Inquisitorem D. Joannem Ferdinandum d'Almeida, PP. omnes societatis, Madurensis causæ patronos ac defensores habui, Goanum et vero Antistitem acerrimum hostem ac impugnatorem cujus sententiæ suscripsere ex Augustiniana familia duo, totidem ex Franciscana; qui nullis sane rationibus, conviciis innumeris me per strinxerunt. Quam ipse responsionem attulerim, quave ratione ab illorum calumniis me vindicaverim ex litteris meis ad Sanctissimum Dominum Nostrum quarum exemplar ad Illust. D. V. transmitto, cumulatius intelliget. Quæ vero pro Madurensi causa rationes afferantur, eædem ex tractatu quem pariter mitto, domesticæ Minervæ, sed alieno, certa quadam de causa cohonestatum, nomine, clarius innotescent. Igitur si unquam Illust. D. V. me benevolentia sua dignum existimavit, si frater fratrem agnoscit, hoc unum peto, imo fraterno jure si quod exuli et a suis distracto super est, exigo, ut Illust. D. V. Sanctissimum D. N. de tota controversia, nec non Illust. sacrarii consistorii purpuratos PP. edoceat, atque omni studio, opera, diligentia contendat, ut adversariorum calumniis debilitata veritas convalescat, animarum salutis, atque existimationis non tam meæ quam Illust. D. V. ratio habeatur. Et quoniam Goanus archiepiscopus suis ad regem catholicum et cæteros optimates litteris falsas de me querelas intexit, multaque me contra suam diœcesim et communem Reipublicæ pacem moliri comminiscitur; Illust. quoque

D. V. fucatas illius artes velim discutiat atque convellat commendatitiis litteris a Sanctissimo D. N., nec non ab Illust, cardinalibus Sfortia, Burghesio, Bellarmino et aliis ad eumdem catholicum regem et hujus proceres ac dynastas impetret, quibus eis Madurensis expeditio commendetur; ita ut catholicus rex ad archiepiscopum Goanum litteras mittat quibus jubeat ne Madurensium conversionem præpediat aut remoretur, neque vel meæ vel societatis existimationi maculam inurat; quippe qui etiam in publicis concionibus in me unum et Madurense institutum acerrime invehitur, meumque nomen et existimationem assidue mordet ac vellicat. Licet enim inani popularis auræ susurro nequaquam oblecter, nunc tamen, quoniam in divinum recidit obsequium et gloriam, cogor vel invitus exposcere ut hujusmodi testimoniis atque commendationibus cohonester et quoniam Dominum Joan. Ferdinandum Almeida, Goanum Inquisitorem, valde benevolum, ac propugnatorem habui, vellem Illust. D. V. per litteras eidem meo nomine gratias agat, idemque ab Illust. Bellarmino fieri curet. Vir enim est sive generis nobilitatem, sive doctrinam ac vitæ integritatem spectes, dignus qui in dies majoribus cumuletur honoribus. Cæterum licet Illust. D. V. clarior sit virtute quam ipso virtutis prœmio ac testimonio; tamen quoniam in eo qui Ecclesiæ columen ac cardo futurus est multum constantiæ, religionis, pietatis, requiritur de hoc uno Illust. D. V. commonebo ut spreta terrenarum omnium rerum amara dulcedine, supernam felicitatem alto ac firmissimo animo quærat; et certum illum directumque callem sequatur, qui ducat ubi vera divinaque permanent gaudia; maxime enim verendum est, ne felicissima virtutum germina ad ipsius Curiæ æstus ac secundos ventorum afflatus exarescant, et omnem puriter divinæ lucis auram speciosus ille purpuræ fulgor extinguat; duplicem enim aciem producit mundus contra christianos milites: secundis blanditur rebus ut decipiat, adversisque terret ut frangat. Meminisse velim patruum nos-

trum Robertum de Nobilibus sanctæ olim Ecclesiæ cardinalem amplissimum, quem virtus nascentem excepit, doctrina natum excoluit, modestia super æquales extulit ; cui cum Deus Illust. D. V. amplitudine ac dignitate parem faciat, ipsius quoque virtutem ac vitæ integritatem moribus exprimere decet. Exemplar litterarum earum quos ad Pontificem mitto, nolim alii cuique ostendat. D. Opt. Maximus Illust. D. V. incolumen servet ac tueatur.

Goæ, 20 februarii 1619.

Illust. ac Rev. D. V.
Servus ac frater amàntissimus,
ROBERTUS DE NOBILIBUS.

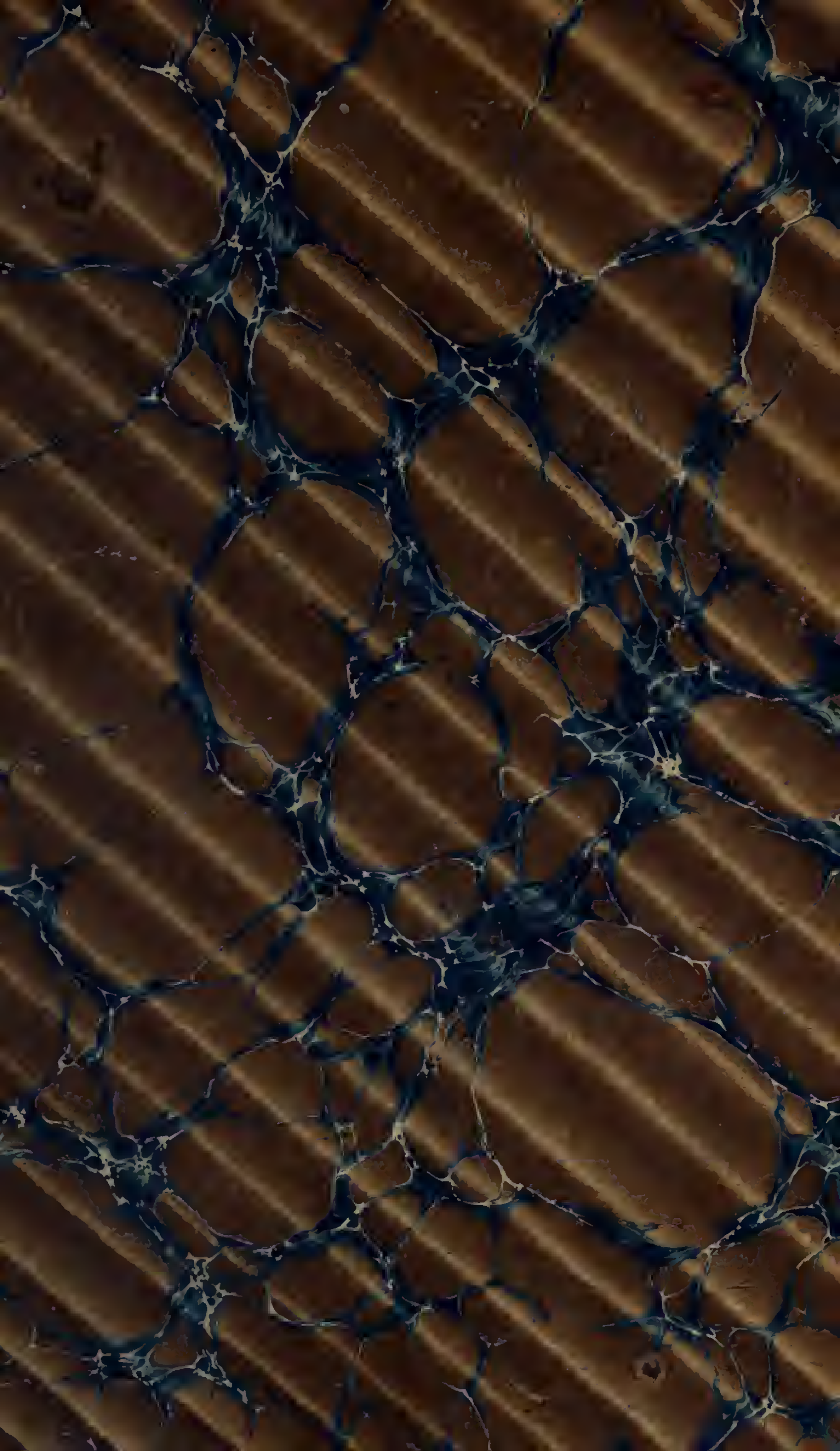
FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

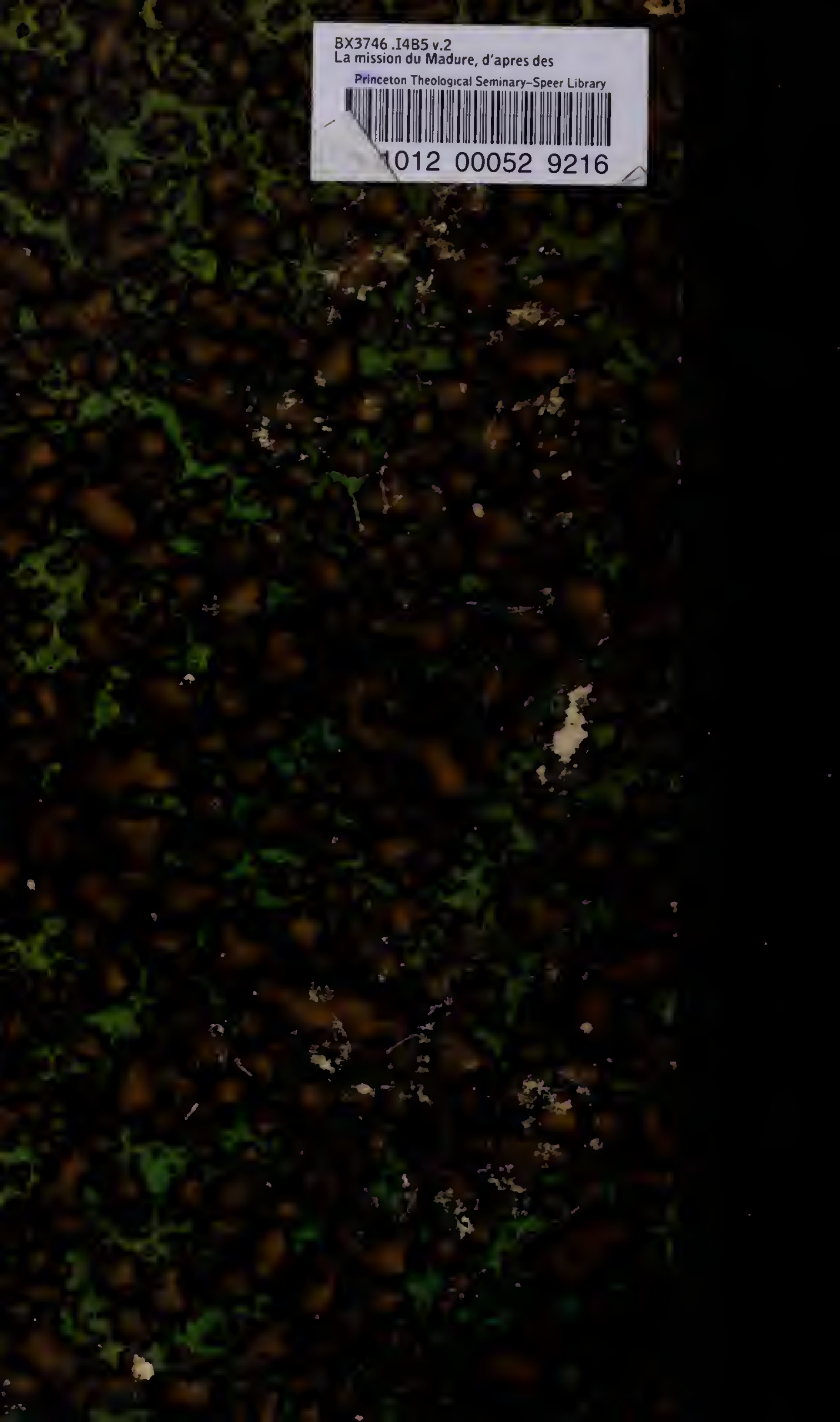
TABLE

DES MATIÈRES.

Pièces Justificatives.







BX3746 .I4B5 v.2
La mission du Madure, d'apres des
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1012 00052 9216